

Historie des Croisades

Charles Farine


BIBLIOTECA DE CATALUNYA
LLIBRES
JOAQUIM
MIRET I SANS
MCMXX



HISTOIRE

DES

CROISADES

PAR

M. CH. FARINE

Procureur impérial près la Cour d'Aix



PARIS

E. DUCROCQ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

SUCCESSEUR DE P.-C. LEHUBY

55, RUE DE SEINE, 55



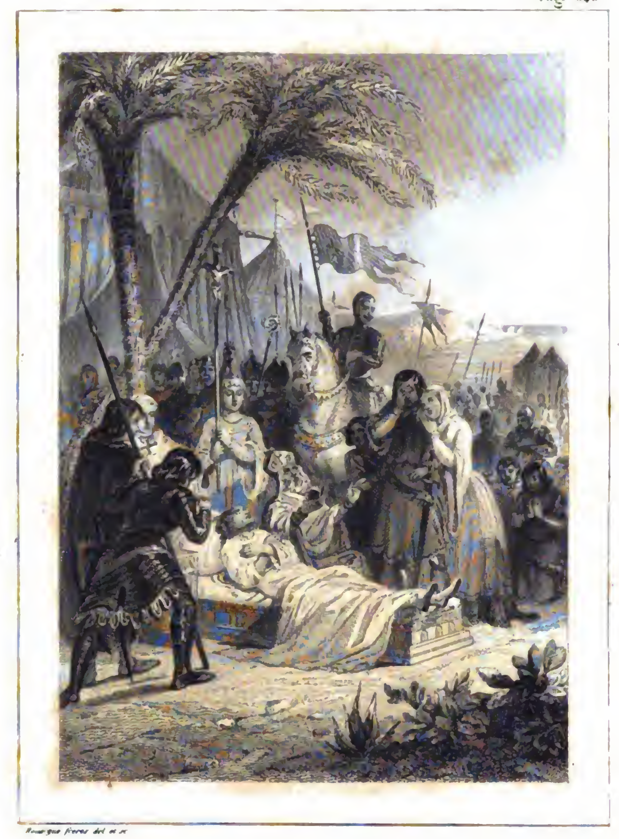
HISTOIRE

DES CROISADES



Coulommiers. — Typographie A. MOUSSIN.

Page 340



Rouargue frères del et sc

« Seigneur j'entrerai dans votre maison et je vous adorerai dans votre Saint Tabernacle. »



Page 65



Jerusalem! Jerusalem!



HISTOIRE

DES

CROISADES



PAR

CHARLES FARINE

Procureur impérial à Toulon.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.



PARIS

LIBRAIRIE DE E. DUCROCQ

SUCCESSEUR DE P.-C. LEHUBY

55, RUE DE SEINE.

—

1863

PREMIÈRE CROISADE

400-1099.

I

400-800

Jérusalem en ruines et déserte, était cependant l'objet de la vénération des fidèles. Les premiers disciples de l'Évangile tournaient sans cesse vers elle leurs regards attristés. C'est qu'au milieu des ruines, une montagne où le divin Rédempteur du monde, cloué à un infâme gibet, avait exhalé son dernier soupir, élevait son aride sommet; là aussi, un sépulcre creusé dans le roc avait reçu le corps sacré du Christ, pour y reposer du sommeil des morts, jusqu'au jour de sa glorieuse résurrection. Les fidèles, les nouveaux convertis à la foi de l'Évangile, venaient chercher au Calvaire les traces du saint martyr, et y déposer leurs prières et leurs larmes.

Les faux dieux trônaient toujours, il est vrai, sur ces lieux vénérés, le nom même de Jérusalem avait disparu sous celui d'Ælia Capitolina, car l'empereur romain Elie Adrien l'avait détruite, et en la rebâtis-

sant il lui avait imposé son nom. Mais un prince converti par un miracle, Constantin-le-Grand devait lui rendre et son nom des premiers siècles et son culte nouveau. Jérusalem redevenait le lieu le plus saint de tout l'univers, le lieu où était mort un dieu fait homme, le berceau de la religion chrétienne. Constantin fit bâtir un temple pour enfermer le tombeau du Sauveur et quelques-uns des lieux que son agonie et sa mort avaient à jamais illustrés. L'inauguration de ce temple se célébra le jour anniversaire de la trentième année du règne de l'Empereur (1). Une foule innombrable de chrétiens, venus de toutes les parties de l'Empire et même des pays d'Occident, assistèrent à cette pieuse cérémonie.

La mère de Constantin, sainte Hélène, entreprit dans sa vieillesse le pèlerinage de Jérusalem. Un pieux motif l'attirait dans la ville sainte. Elle voulait retrouver la croix sur laquelle le sang du juste avait coulé; précieuse relique que les apôtres avaient enfouie sans en divulguer le secret. Les travaux commencèrent donc; sainte Hélène y assistait et ne quittait pas les travailleurs. La montagne du Golgotha fut creusée dans tous les sens, sans amener de découvertes; de nouvelles fouilles furent dirigées sur d'autres points; enfin, après plus d'un mois de travaux, le signe de la rédemption fut trouvé intact près du tombeau, et porté triomphalement dans la basilique. Grâce au zèle ardent de cette sainte princesse, on vit s'élever des chapelles dans presque tous les lieux qu'avaient sanctifiés la naissance, le séjour, les miracles, et même le pas-

(1) Cette Église, qu'on appela Martyre du Sauveur, fut inaugurée en 335.

sage du fils de Dieu. Béthléem, Nazareth, Jérusalem, les bords du Jourdain et du lac Génézareth eurent des églises consacrées au souvenir et au culte de Jésus-Christ. Ces pieux exemples d'une illustre princesse, mère d'un puissant empereur, augmentèrent l'ardeur des nouveaux fidèles, qui vinrent en foule adorer le berceau et le théâtre sanglant de la mort du Rédempteur.

Parmi les nombreux pèlerins, citons saint Porphyre qui, renonçant aux plaisirs de Thessalonique sa patrie, dont il était un des plus riches et des plus nobles citoyens, alla s'enfouir dans les déserts de la Thébaïde, et de là vint en Palestine, où sa vie austère, ses mœurs pures le firent nommer évêque de Gaza; saint Jérôme, qui visita l'Égypte, la Palestine, et vint à Béthléem finir ses jours, en commentant les livres saints, et en donnant des secours aux pauvres pélerins et aux fidèles du pays; enfin, Paula et sa fille Eustochie, unies à saint Jérôme par les liens de la plus pure et de la plus étroite amitié, quittèrent Rome, abandonnant des biens considérables, pour venir vivre et mourir avec lui, dans ce pauvre village où était né Jésus. D'autres, moins illustres, venaient par milliers, et dans leurs langues diverses ils chantaient des hymnes au Dieu des chrétiens. Vers les dernières années du quatrième siècle, les pélerinages étaient si nombreux, si fréquents, le déréglement des mœurs fut si grand, que des docteurs de l'Église, saint Augustin, saint Jérôme et surtout saint Grégoire de Nysse, durent élever leurs voix éloquentes, pour montrer les dangers que couraient la vertu, la chasteté dans ces voyages en Palestine, durant ces longues routes, dans les au-

berges ou dans les villes de l'Orient (1). Mais rien ne pouvait contenir l'ardeur des nouveaux convertis : ils marchaient par bandes, presque au hasard, sans provisions, mendiant sur les routes, mais oubliant toutes ces misères pour ne songer qu'au but qu'ils voulaient atteindre : Jérusalem. Des princes, des impératrices entreprenaient le pieux voyage, entourés d'une suite nombreuse de varlets, d'écuyers, suivis d'équipages magnifiques de chasse ou de pêche. De pauvres artisans partaient aussi, armés du bâton de pélerin ; et tous, guidés par une foi profonde, ils cheminaient à travers des pays inconnus, souvent barbares, pour aller visiter les saints lieux.

Les chrétiens réunis dans la ville sainte jouissaient, depuis plusieurs siècles, d'une paix que les guerres de Rome et de l'Afrique chrétienne n'avait pas troublée; lorsque, comme un nuage dévastateur, les armées de Cosroës II, roi de Perse, fondirent sur l'Égypte et la Syrie. Héraclius, empereur de Rome et de Bysance, ne sut pas défendre son empire, et Jérusalem fut prise et pillée par les Perses. Les chrétiens qui avaient échappé au massacre, furent emmenés captifs. Le bois de la vraie croix, toutes les richesses dont la piété des fidèles avait orné la basilique du Saint-Sépulcre, les vases sacrés, un immense butin devinrent la proie du vainqueur. Pendant dix années consécutives Héraclius combattit sans succès, et ses défaites se comptèrent par les combats qu'il livra; enfin, Dieu lui donna la victoire, et les chrétiens esclaves furent

(1) St-Grégoire de Nysse, dans une lettre intitulée : *De euntibus Hierosolymams*, se plaint avec amertume des pélerinages pendant lesquels s'offraient, pour les femmes surtout, tant d'occasions de pécher.

ramenés en triomphe à Jérusalem. Héraclius, proclamé leur libérateur, rentra nu-pieds dans la ville sainte, portant sur ses épaules le bois de la Sainte Croix reconquise sur les Perses et qui fut solennellement replacée dans la basilique de la Résurrection. Cette victoire fut une glorieuse fête pour les chrétiens, et servit à consolider leur puissance naissante.

Mais ce bonheur tranquille ne devait pas durer longtemps : à côté de la religion du Christ, encore à son berceau, et des ruines de l'Orient arrivé à une époque de décadence et divisé d'intérêts et de croyances, s'élevait une religion rivale, enfantée par le génie audacieux d'un Arabe. Cet homme, doué d'une imagination ardente, d'une profonde connaissance du cœur humain, composa une loi empruntée à la Bible, à l'Évangile et aux autres cultes de l'Orient. Cette loi, en prêchant une saine et pure morale, flattait les goûts, les désirs de ces peuples amis du merveilleux, à l'étude desquels il avait passé une partie de sa vie.

Cette loi c'est le Koran ; cet homme, c'est Mahomet, de la tribu des Koreychites, fils d'un pauvre gardeur de chameaux ; (1) grave et patient comme tous les hommes vraiment forts, il sut attendre. Il comprit qu'en s'adressant aux passions il serait écouté ; qu'en caressant les penchants guerriers de ces tribus nomades et belliqueuses d'Arabes, il arriverait à la domination suprême qu'il ambitionnait; il leur promit la conquête du monde, et la victoire devait couronner ses promesses. Mahomet, d'abord conducteur de chameaux, se vit bientôt le chef d'une secte qui devait

(1) Mahomet est né à la Mecque en 569.

envahir la moitié de l'univers; mais il attendit longtemps l'occasion favorable de réaliser sa pensée, et ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans qu'il commença à prêcher son évangile, le Koran: pendant dix ans, il en expliqua les préceptes à ses nombreux adeptes; mais, persécuté par sa tribu, il prit la fuite et alla s'établir à Médine en 622. De cette époque commence l'Egyre musulmane. Là, Mahomet se fit de nombreux disciples : sa valeur s'exerça contre les tribus voisines, et bientôt les richesses qu'il acquit, en pillant les caravanes des déserts, lui attirèrent de nombreux prosélytes. Dès lors, le Koran devint la loi des nouveaux croyants, et pour assurer sa puissance, Mahomet persécuta les religions contraires à la sienne.

Bientôt, Mahomet put soumettre à ses armes, la Syrie et toute l'Arabie; mais la mort arrêta ses conquêtes, il fut empoisonné en 632. Ses successeurs Abou-Beker et Omar continuèrent son œuvre et ses victoires. L'Égypte, la Perse tombèrent en leur pouvoir, et Jérusalem, après quatre mois d'un siége glorieux, ouvrit ses portes à Amrou, lieutenant d'Omar. Cet apôtre du prophète (1) vint lui-même recevoir les clefs et la soumission de la ville, et, pour signaler sa victoire, il fit bâtir, aux lieux où s'élevait le temple de Salomon, une splendide mosquée qui encore aujourd'hui, domine la ville sainte de ses dômes et de ses blancs minarets. Omar laissa cependant aux chrétiens la liberté religieuse : mais les chants sacrés, mais les cérémonies pompeuses leur furent interdits. La cloche n'appela plus les fidèles à la prière; la croix,

(1) Il se faisait appeler le lieutenant de l'apôtre de Dieu, et, plus tard, prince des fidèles.

ce signe de la rédemption, qui brillait sur les basiliques chrétiennes, dut disparaître; les processions furent défendues. La langue arabe même ne leur fut plus permise, afin que dans le langage comme dans le costume, ils n'eussent rien de commun avec les vrais croyants.

Ces défenses avaient pour but de contenir le fanatisme des Musulmans et d'empêcher de plus grands désastres; mais, après la mort d'Omar qui, d'une main ferme et juste, avait arrêté le pillage et l'effusion du sang, les chrétiens furent en butte aux outrages les plus affreux. Leurs maisons furent pillées, leurs sanctuaires envahis et profanés; les articles de la capitulation passée entre Omar et le patriarche Sophronius furent encore restreints. Le tribut fut augmenté; les ministres du culte ne furent plus élus sans l'autorité des Musulmans; enfin le souvenir de leur esclavage dut sans cesse être présent à leur esprit, par la nécessité où ils furent de porter sur leurs vêtements une ceinture de cuir. Ces ignominies, ces injures les frappèrent sans les abattre.

Cependant, les guerres civiles qui déchiraient le sein du nouvel empire laissaient aux chrétiens des moments de calme : des sectes diverses se disputaient la puissance suprême, et songeaient moins à persécuter les chrétiens qu'à conserver leur pouvoir chancelant. La tribu des Ommiades tomba sous le fer de la tribu des Alides, par le massacre de Mérouan II et de ses frères. Les chrétiens, pendant ces combats, jouirent de quelque sécurité.

La tribu des fils d'Abbas monta sur le trône de Bagdad, et les persécutions contre les chrétiens cessèrent

sous le califat du célèbre Haroun al Reschid. La renommée de l'empereur d'Occident, Charlemagne, avait pénétré jusqu'en Asie, avec les aumônes qu'il avait envoyées aux chrétiens d'Alexandrie et de Jérusalem, et y avait inspiré la terreur du nom français.

Le calife Haroun al Reschid envoya à Charlemagne, de somptueux présents en témoignage d'estime et d'amitié. Mais la politique fut le mobile de ces ambassades; car, faisant la guerre aux empereurs de Constantinople, le calife redoutait de voir Charlemagne prendre le parti des Grecs, et venir à leur secours à la tête de ses légions invincibles et dont la renommée était venue jusqu'aux rives du Tigre et de l'Euphrate.

Déjà, à cette époque, les récits des pèlerins sur les malheurs de Jérusalem et de ses pieux habitants, suffisaient pour réveiller l'enthousiasme des enfants de l'Occident, et susciter une guerre religieuse. On comprend dès lors, que le calife chercha toutes les occasions d'obtenir l'amitié du grand empereur, et parmi les présents composés d'ivoire, d'encens et d'une horloge, la première qu'on eût vue en France, qui furent offerts à Charlemagne par les envoyés du calife, se trouvèrent les clefs du Saint-Sépulcre et de Jérusalem. Ce présent fut celui qui toucha le plus Charlemagne. Les ambassadeurs reportèrent à leur maître des dons magnifiques, gages de l'estime de son frère d'Occident.

Haroun al Reschid traitait donc les chrétiens de la Palestine, comme des enfants du prophète. Ses descendants imitèrent son exemple, et tandis que les Sarrasins continuaient en Sicile et sur les bords de la

Méditerranée leurs faciles conquêtes, Jérusalem jouissait d'une douce sécurité. Les chrétiens priaient sans crainte sur le tombeau de leur Dieu ; les pieux pèlerins venus des contrées lointaines étaient reçus dans un hospice, composé de douze maisons ou hôtelleries entourées d'un champ d'oliviers et de vignes. Auprès de la fontaine de Siloë s'étendait le champ du repos des pèlerins ; et ceux qui mouraient à Jérusalem, étaient mis en terre sainte. Mais le désir de visiter les lieux sacrés du sépulcre et du Calvaire n'était pas le seul mobile des voyages en Orient. L'espoir de trouver des reliques si recherchées en France et en Italie, attirait les marchands qui retournaient dans leur patrie emportant les restes de quelques saints, qu'ils revendaient aux couvents et aux églises de leurs villes natales. D'autres s'attachaient seulement aux riches productions du pays : les soieries, les bijoux d'or, les pierreries de l'Asie se transportaient en France, et les seigneurs s'en montraient richement parés dans les carrousels et les fêtes de la cour. Le commerce entre l'Égypte, la Palestine et l'Europe était fort étendu. Un marché se tenait devant l'église Sainte-Marie-Latine et chaque année, au 15 septembre, s'ouvrait sur le Calvaire une foire où se trouvaient réunis les plus riches marchands de Gênes, de Pise, de Florence, de Milan, de Marseille, de Lyon, avec les Égyptiens, les Syriens, les Phéniciens, et les commerçants des contrées les plus lointaines de l'Asie.

II

800-1092

Les chrétiens de la Palestine jouissaient donc d'une douce tranquillité, et les persécutions qui si longtemps les avaient frappés, semblaient à jamais éteintes, lorsque la guerre civile et l'anarchie divisèrent l'empire d'Orient et rendirent aux chrétiens leurs anciennes alarmes. L'empire des Abassides énervé par le luxe et la mollesse croula au premier choc, et bientôt l'on vit cinq califes qui prenaient le titre de commandeurs des croyants. Les uns régnèrent sur la Perse, les autres sur l'Égypte et la Syrie. Nicéphore-Phocas, empereur du Bas-Empire, résolut de profiter des divisions et de la décadence de l'empire musulman ; les Grecs, secouant leur assoupissement, marchèrent contre les Sarrasins. Bientôt Antioche fut prise, et partout de grands avantages signalèrent la marche des chrétiens. Mais Nicéphore, empêché par le clergé dans sa course victorieuse, borna là ses conquêtes, et par d'indignes représailles les chrétiens de la Palestine eurent à subir les plus cruels traitements. Des bûchers s'élevèrent sur les ruines de plusieurs églises incendiées, et le patriarche de Jérusalem fut brûlé vif, pour avoir entretenu avec l'empereur de

secrètes intelligences. Une seconde armée chrétienne fut défaite dans les plaines que baigne le Tigre, et les chrétiens prisonniers furent emmenés à Bagdad. Bientôt leurs prières, leurs plaintes arrivèrent jusqu'aux pieds de Zimiscès, successeur de Nicéphore. Le nouvel empereur jura de venger la mort et l'esclavage des chrétiens, et bientôt une puissante armée marcha contre les peuples de l'Orient. Les chrétiens de Syrie se joignirent à l'armée de Zimiscès et pénétrèrent avec elle sur le territoire ennemi. Leurs premiers combats furent autant de victoires, et les fils de Mahomet s'enfuirent devant les soldats de la croix. Les Persans devinrent tributaires de Zimiscès et lui rendirent les reliques de saint Jacques de Nisibe. Continuant sa marche triomphante, l'empereur s'empara d'Héliopolis, fit payer un tribut de 4,000 tahégans d'or à la ville de Damas, de 5,000 à celle de Tibériade : Nazareth fut enlevée d'assaut ; Césarée, Beruth eurent le même sort. Partout la croix triompha ; partout les villes envoyèrent les plus dignes parmi les vieillards porter le tribut, offrir leur soumission, demander des troupes pour défendre leurs villes. Après avoir refoulé les Arabes jusque dans les montagnes du Liban, l'empereur marchait sur Babylone où s'était réfugié Ali-Mammi, lorsque le poison termina sa vie, et avec lui se perdirent tous les fruits de ces rapides et brillantes conquêtes. Les califes fatimites qui régnaient, devinrent en peu de temps les maîtres de la Palestine, et Jérusalem, un instant libre du joug étranger, retomba en leur pouvoir. Cependant, sous leur règne, le poids des fers ne se fit pas sentir aux chrétiens ; au contraire, par une sage et bonne politique ils encoura-

gèrent le commerce et les pèlerinages. Les marchés redevinrent nombreux et brillants : les riches denrées de l'Asie s'échangèrent contre l'or des chrétiens. Les églises, les hospices furent rebâtis : les enfants du Christ vivaient heureux et tranquilles. Lorsque le calife Hakem monta sur le trône, les persécutions recommencèrent plus cruelles, plus acharnées que toutes celles qu'avaient essuyées ces martyrs de la foi. Le sang coula à flots dans toutes les villes de la Palestine ; le courage des chrétiens augmenta la fureur de leurs bourreaux. Un archevêque de Ravennes, Gerbert, qui plus tard prit le nom de Sylvestre II, lorsqu'il fut élevé au pontificat, avait fait un pèlerinage à Jérusalem; il avait vu les persécutions dont les chrétiens étaient victimes ; il avait vu les bûchers engloutir des martyrs qui chantaient au milieu des flammes les louanges du Seigneur. Il revint dans sa patrie, et par les récits des souffrances de leurs frères, par ses ardentes prédications il excita les peuples à prendre les armes. Les Génois, les Vénitiens, les Pisans équipèrent des vaisseaux, et commencèrent la guerre avec les villes des côtes de la Syrie (1). Mais leurs hostilités, leurs vaines menaces ne servirent qu'à rendre plus lourdes les chaînes des chrétiens et à augmenter leurs malheurs. Les églises devinrent des étables. La basilique bâtie par Constantin fut détruite de fond en comble, et les chrétiens chassés de Jérusalem se dispersèrent dans toutes les villes de l'Orient. A cette nouvelle leurs frères d'Europe versèrent des larmes de pitié ; les malheurs de Jérusalem

(1) Muratori, rerum italicarum scriptores.

rendirent plus ardents les vœux qu'on formait pour elle, et plus vif le désir d'aller en pèlerinage visiter les ruines du saint lieu (1).

Hakem mourut assassiné. Son successeur, le calife Daher, permit aux chrétiens de rebâtir l'église du Saint-Sépulcre et d'y célébrer les mystères de leur religion. Les pèlerinages recommencèrent avec plus d'ardeur, et souvent même furent imposés comme pénitence de quelque grand crime par l'église d'Occident. Les pénitents erraient loin de leur patrie, cherchant les lieux où le Fils de Dieu avait laissé ses traces sacrées, et ce souvenir réveillait en eux tout à la fois les plus douces et les plus cruelles émotions : aussi, dès le onzième siècle, les pèlerinages devinrent une nécessité pour ces âmes inquiètes que torturaient un remords, le souvenir d'un vol, d'un meurtre, ou quelquefois seulement le désir de voir s'accomplir un vœu, un projet. Les pèlerins partaient donc en foule, et partout la porte hospitalière d'un couvent, d'un château, d'un hospice, s'ouvrait devant eux. La panetière et le bourdon les rendaient un objet de vénération pour tous les fidèles ; à leur départ de leur ville, de leur village, le clergé les accompagnait en chantant les louanges de Dieu. Puis au retour, portés en triomphe jusqu'à l'église, ils déposaient sur l'autel une palme cueillie aux rives du Jourdain. Ils marchaient entourés de respect, assurés contre la misère ; les pauvres recueillaient d'abondantes aumônes, les riches en distribuaient. Ainsi Robert de Normandie (2) arrivant devant les murs de Jérusalem, où une foule de pauvres pèlerins

(1) Chronique du moine Glaber.
(2) Père de Guillaume le Conquérant.

attendait que quelque riche seigneur payât pour eux le tribut d'entrée, donna pour chacun d'eux une pièce d'or, et il entra à leur tête dans la ville sainte, où sa piété, ses aumônes même à l'égard des Musulmans, lui acquirent une haute renommée (1).

Ces voyages aux lieux saints devinrent tellement une nécessité pour ces esprits actifs, inquiets des enfants de l'Occident, qu'ils se réunissaient et partaient en foule pour la terre sainte, surtout à l'époque des fêtes de Pâques. Un évêque de Cambrai partit à la tête de trois mille Flamands, désignés sous le nom *d'armée du Seigneur*. Ils traversèrent sans encombre toute l'Allemagne ; mais arrivés en Bulgarie, en face de peuplades sauvages vivant dans les forêts, ils périrent presque tous sous le fer ennemi. D'autres moururent de faim dans ces déserts. Enfin ceux qui restèrent arrivèrent à Laodicée et s'y embarquèrent ; mais la tempête les jeta dans l'île de Chypre. De trois mille, il restait à peine trois cents compagnons de l'évêque de Cambrai ; ils s'effrayèrent au récit des périls qu'ils auraient encore à courir jusqu'à Jérusalem, et ils revinrent dans leur patrie, sans avoir vu le tombeau du Christ.

Quelques années plus tard, en 1062 ou 1064, une nouvelle armée de pèlerins partit de Cologne pour se rendre à Jérusalem. Elle franchit l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie et arriva à Constantinople ; puis traversant l'Asie-Mineure et la Syrie, elle vint non loin de la ville sainte, où elle eut à soutenir contre les Arabes-Bédouins de sanglants combats. Enfin protégés

(1) Il entra, dit la chronique, tout nu-pieds et en lange avec grant foison de chevaliers, barons et aultres gens.

par l'émir de Ramla, les pèlerins entrèrent à Jérusalem, où les avait précédés la renommée de leurs périls et de leurs victoires. Le patriarche les reçut comme des triomphateurs, au son des timbales et vint au-devant d'eux jusqu'au portique de l'église du Saint-Sépulcre. Après avoir perdu dans les combats plus de trois mille de leurs compagnons, après avoir visité les rives du Jourdain, la vallée de Josaphat, ils retournèrent dans leur patrie raconter leurs aventures et les merveilles de la sainte cité.

Cependant l'Asie devait encore une fois changer de maîtres ; à mesure que les vainqueurs s'amollissaient dans le luxe, des tribus venues du désert s'emparaient des pays conquis par leurs devanciers et les chassaient. Les Turcs descendus des pays que baigne l'Oxus, se jetèrent sur la Perse, et bientôt leurs hordes guerrières s'étendant de l'Oxus à l'Euphrate ravagèrent tout un immense pays dont leurs sultans devinrent possesseurs. La Palestine devint la conquête d'un lieutenant du calife. Jérusalem fut prise d'assaut, et le sang des chrétiens coula à longs flots dans la ville sainte (1). Le pouvoir des Turcs encore mal assis rendit leur despotisme atroce ; menacés sans cesse par les sultans du Caire, et par les armées de l'Occident, ils furent les plus cruels oppresseurs des chrétiens. Ceux qui, après mille dangers, avaient le bonheur inespéré de revoir leur patrie faisaient des récits exagérés des périls qu'ils avaient courus, et des tortures qu'enduraient les habitants de la Palestine. Le Saint-Sépulcre avait été profané, les cérémonies de l'église souillées par la pré-

(1) Voir *Dissertations* de l'abbé Guenée et *Histoire des Huns,* par de Guigner.

sence des infidèles ; le patriarche avait été arraché de l'autel avec ses lévites et jeté au fond des cachots. Ces récits excitaient dans tout l'Occident des cris de vengeance et faisaient couler des larmes de pitié.

Le Bas-Empire lui-même croulait sous la corruption et la mollesse. Nicéphore Phocas, Zimiscès étaient morts victimes de leur noble ambition de relever la Grèce de son avilissement et de sa faiblesse. Romain Diogène, un instant prisonnier des Turcs, n'avait trouvé à son retour que des ennemis dans ses sujets qu'il avait voulu défendre.

Michel Ducas, successeur de Romain Diogène, avait envoyé demander au pape et aux princes de l'Occident du secours contre l'invasion des Turcs. Grégoire VII était alors souverain pontife. Génie audacieux, actif et inflexible, il rêva l'extension en Orient de la sainte religion et du pontificat, il encouragea les fidèles à prendre les armes contre les Turcs, et promit même de marcher à leur tête, tant les malheurs des chrétiens l'avaient ému. Cinquante mille chrétiens s'armèrent pour la défense des saints lieux, mais Grégoire ne garda pas la foi jurée, et les affaires d'Europe, les intérêts de la politique le retinrent en Occident. Ce pontife qui toujours avait rêvé le pouvoir suprême, voulait placer tous les royaumes sous la domination du Saint-Siége ; il soutenait que sa puissance devait s'étendre sur tous, comme la religion dont il était le pontife. Ces idées de despotisme universel lui suscitèrent des démêlés avec presque tous les souverains de l'Europe, et lui firent oublier la promesse et le projet d'aller délivrer Jérusalem.

Victor III, son successeur, quoique occupé de graves intérêts avec l'empereur d'Allemagne (1), n'oublia point les guerres avec les Musulmans, et promit absolution plénière à ceux qui iraient les combattre. Les flottes des Sarrazins de l'Afrique infestaient la Méditerranée; les habitants de Gênes, de Pise, de Florence, poussés par le zèle de la religion, autant que par le désir d'assurer leur commerce, équipèrent des flottes, abordèrent aux rivages africains, massacrèrent une armée de cent mille Sarrasins, leur brûlèrent deux villes, Et-Médéa (2) et Sibila, et revinrent dans leur patrie avec un immense butin d'or et d'argent : les Pisans firent bâtir une église qu'on orna merveilleusement des dépouilles des vaincus.

Le pape Victor mourut sans avoir porté la guerre en Asie : c'était à un pauvre pélerin indigné des profanations que les barbares faisaient subir aux lieux saints, que devait appartenir la gloire d'armer l'Europe et de la pousser contre l'Orient. L'espérance sublime de ce pauvre moine fut la conquête de Jérusalem au profit du christianisme. Ce moine était Français, c'est en France qu'il apporta ses plaintes et ses prières; c'était la France qui devait donner le signal des croisades, et entrainer dans son exemple tous les peuples de l'Occident.

Pierre l'Ermite d'une famille honnête de Picardie, avait un de ces esprits actifs, inquiets, qui cherchent sans cesse un bonheur impossible (3); il demanda à

(1) Et aussi de sa lutte avec l'anti-pape Guibert.

(2) Dans les auteurs arabes on l'appelle Al-Mahidia; elle fut fondée l'an 303 de l'hégire.

(3) La chronique d'Auzou l'appela de acheris cremita quidam petrus achirensis.

toutes les professions de la vie ce bien-être, que son âme tourmentée ne put trouver nulle part; enfin il résolut de s'ensevelir à jamais dans un cloître ; mais la description des lieux saints, le récits des souffrances des chrétiens de la Palestine, enflammèrent son imagination du désir de visiter le tombeau de Jésus et d'y mourir voué à la défense de la religion; il partit avec une foule d'autres pélerins. A la vue de Jérusalem profanée, de Jérusalem à moitié détruite, à la vue des chrétiens si misérables, et sans cesse l'objet de persécutions nouvelles, son âme s'exalta : la terreur, l'indignation s'emparèrent de son cœur ulcéré et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Le patriarche de Jérusalem, le vénérable Siméon irrita encore son zèle par le récit des persécutions qu'il avait endurées; ils pleurèrent dans les bras l'un de l'autre sur les désastres et la servitude des fils du Christ. « N'est il donc point de remède à tant de calamités ! » s'écria Pierre l'Ermite, et il jura de soulever les peuples de l'Occident pour la délivrance de Jérusalem. Siméon et Pierre animés de cette sainte espérance, résolurent d'implorer par lettres les secours des princes de l'Europe; Pierre promit d'emporter ces missives, et d'armer l'Occident tout entier au récit des malheurs des frères de la Palestine.

L'imagination exaltée de Pierre lui persuada que Dieu lui-même l'avait investi de la mission de sauver les enfants de l'église d'Orient, et, muni des lettres du patriarche, il partit, traversa la Méditerranée, aborda en Italie et alla se jeter aux pieds du saint Père. Urbain II occupait alors le trône pontifical. Il reçut Pierre l'Ermite comme un envoyé de Dieu, embrassa

ses projets avec ardeur, et le chargea d'aller partout prêcher une levée de boucliers contre les Musulmans.

III

1093-1096.

Pierre l'Ermite traversa l'Italie, et parcourut la France entière, l'Allemagne, tous les pays du Nord, inspirant à ses auditeurs l'enthousiasme qui le dévorait. Sans nom, sans argent, sans puissance, par la seule force de sa parole, par le seul ascendant de ses larmes et des récits des malheurs de ses frères, un homme que tous les chroniqueurs représentent avec un extérieur inculte et ignoble, avec une figure hâve et sombre, fit passer dans les cœurs le feu qui embrasait le sien, et parvint à précipiter l'Occident armé contre les peuplades innombrables de l'Orient. Il marchait monté sur une mule, les pieds nus, un crucifix à la main, la tête découverte et les cheveux en désordre, vêtu d'une robe d'ermite de la bure la plus grossière, et attachée par une corde à nœuds autour de ses reins; il allait de ville en ville prêchant sur les places publiques, sur les chemins, dans les chaires des paroisses, partout où quelques auditeurs se présentaient à lui. Son éloquence toute d'inspiration entraînait la multitude; il peignait avec les plus vives couleurs les malheurs de Jérusalem, les profanations des saintes églises et des lieux révérés, les

dont ils étaient loin de pressentir dans l'avenir toute l'influence sur la civilisation de l'Occident. Car les peuples sont les instruments providentiels de révolutions dont ils n'ont jamais le secret, et dont le but ne se révèle souvent que dans les siècles éloignés. Enfin, la dixième séance arriva ; elle se tint sur la grande place de Clermont. Un trône avait été dressé pour le saint pontife et ses cardinaux. La place fut dès le matin remplie d'une immense multitude. Pierre l'Ermite monta sur l'estrade, vêtu de sa robe de bure : il parla le premier. Sa voix fut pleine de larmes et de sanglots, quand il dépeignit les persécutions dont étaient victimes les chrétiens d'Orient et les pèlerins qui visitaient les saints lieux. Ses larmes ruisselaient le long de ses joues creuses, et de longs sanglots s'échappaient de sa poitrine. Son émotion gagna tous les assistants.

Urbain II parla ensuite : il peignit les lieux que le Sauveur avait sanctifiés par sa présence, livrés aux profanations de hordes sauvages. Il montra les Turcs persécutant la chrétienté d'Orient et marchant sur l'Occident qu'ils menaçaient de leurs invasions. Il les peignit partis des bords de l'Oxus, descendant sur les riches contrées de l'Asie, soumettant à leurs armes, Nicée, Ephèse, Antioche, arrivant jusqu'à l'Hellespont et jusqu'aux portes de Constantinople ; il s'adressa à tous les peuples représentés au concile et surtout aux Français, il leur promit la conquête de ce riche pays et de la ville sainte, berceau de la religion chrétienne.

Le saint pontife chercha dans son discours à réveiller l'amour de la gloire et l'enthousiasme pour la

religion, tout en faisant naître dans les âmes une profonde pitié. Des larmes coulaient de tous les yeux, des frémissements de rage circulaient dans la multitude. Enfin il promit le ciel et les trésors de la vie éternelle à ceux qui, embrassant la sainte cause, marcheraient contre les oppresseurs des chrétiens.

L'assemblée tout entière leva les mains au ciel, en criant : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

— Oui, Dieu le veut ! s'écria Urbain ; vous voyez s'accomplir aujourd'hui ces paroles du Sauveur qui a promis de se trouver au milieu des fidèles assemblés en son nom ; c'est lui qui vous a dicté les paroles que je viens d'entendre, qu'elles soient votre cri de guerre, et qu'elles annoncent partout la présence du Dieu des armées. Voici la croix, elle sera le signe du ralliement. Portez-la sur votre poitrine ; elle deviendra le gage de la victoire ou la palme du martyre. Jésus-Christ est mort pour vous, vous devez mourir pour lui (1).

Après ce discours, mille émotions diverses parcoururent l'assemblée ; puis un cardinal prononça une formule de confession générale, et tous les assistants à genoux reçurent du Saint-Père l'absolution de leurs péchés.

Un évêque du Puy fut le premier qui reçut des mains du pape la Croix, symbole de la guerre sainte ; tous les assistants imitèrent son exemple et placèrent une croix rouge sur leurs vêtements. Les chrétiens qui la portaient, prirent le nom de Croisés, et la

(1) La croix que portaient les chrétiens dans cette croisade était de drap ou de soie rouge et se cousait sur l'épaule droite du vêtement, sur les banderolles des lances, ou s'appliquait sur le devant des casques. (Montfaucon, *Monuments de la Monarchie française*.)

guerre sainte s'appela la Croisade. L'évêque du Puy fut nommé par Urbain son légat apostolique à l'armée chrétienne, par le refus qu'il fit d'y aller en personne. Urbain parcourut plusieurs provinces de France, tint des conciles à Rouen, Tours, Angers, Nismes. Partout le peuple, la noblesse émus des nobles paroles du pontife, jurèrent de prendre les armes pour la délivrance des saints lieux.

La France fut la première engagée dans la guerre, mais elle entraîna à sa suite, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne même qui combattait l'invasion sarrasine dans son propre pays. La croisade fut un pèlerinage armé dans lequel se jeta la moitié de l'Europe. Les seigneurs partaient, emmenant leurs vassaux. Les vassaux désertant les domaines féodaux, se mettaient en route, entraînant leurs seigneurs qui se décidaient à les suivre comme chefs militaires et pour ne pas perdre sur eux toute leur autorité. Le clergé lui-même s'élançait à la guerre sainte ; les moines quittaient les cloîtres où les enchaînaient des vœux éternels, pour aller se mêler aux armées chrétiennes; les ermites abandonnaient leurs retraites; les voleurs eux-mêmes, confessant leurs péchés et avouant leurs crimes, demandaient à aller les expier au service de la sainte cause (1).

Le départ des armées croisées avait été fixé par le concile de Clermont au printemps de l'année 1096.

(1) L'enthousiasme religieux fut, il est vrai, le premier mobile des guerres saintes, mais il est bien d'autres causes à cet élan de l'Europe sur l'Orient. Chez les nobles, l'ambition, la cupidité ne sont pas étrangères à leur entraînement pour la cause de la religion ; pour le peuple des villes et des campagnes, ce fut une occasion de secouer le joug des seigneurs et d'échapper aux calamités qu'engendraient la famine, la misère et l'oppression.

L'hiver tout entier se passa en préparatifs. Toutes les affaires cessèrent : les artisans abandonnèrent leur charrue, les marchands, leur profession. Aux premiers jours du printemps il ne fut plus possible de contenir l'ardeur des croisés. On rencontrait sur toutes les routes des troupes diversement armées, marchant ensemble en chantant des hymnes et des psaumes. D'autres sonnaient du clairon et s'avançaient avec un mouvement d'armes imposant; partout le cri de guerre : Dieu le veut! retentissait.

Des familles entières partaient pour la ville sainte, emportant leurs meubles, des denrées, des ustensiles de toute espèce. Elles marchaient au hasard, sans guide, sans itinéraire, et, dans leur ignorance, à chaque ville elles se croyaient au terme de leur voyage. Les enfants qui suivaient leur père demandaient, à la vue de quelque château-fort, *si c'était là Jérusalem (1)?*

Le rendez-vous fut donné à Constantinople ; chaque chef d'armée, chaque capitaine devait conduire ses troupes par des routes différentes, pour empêcher les désordres inévitables que le passage d'une si grande masse d'hommes à travers le pays devait causer. Mais une multitude innombrable qu'aucune discipline ne retenait, parce que n'obéissant à personne, elle avait proclamé son indépendance, ne voulut pas se soumettre à cette convention, et partit après s'être choisi Pierre l'Ermite pour chef et pour guide jusqu'en Orient. Cette armée de pèlerins composée de plus de

(1) Videres mirum quiddam : ipsos infantulos dum obviàm habent quælibet castella vel urbes : Si hæc esset Jérusalem ad quem tenderent, rogitare. (*Guibert,* abbé.)

cent mille hommes, suivie de femmes, d'enfants, de vieillards, qui, comptant sur l'assistance divine, ne s'inquiétaient pas même du lendemain, fut divisée en deux corps. L'avant-garde était conduite par un homme dont les chroniqueurs nous ont conservé le nom, il s'appelait (1) Gaulthier *sans Avoir*. Trente mille pèlerins traversèrent la France et l'Allemagne, en vivant des aumônes des fidèles, mais arrivés en Hongrie, le manque de discipline, l'ignorance même de l'art de la guerre fut fatale à cette troupe. La disette, la misère, firent oublier le but sacré qui les attirait en Orient, et leur passage à travers la Bulgarie fut marqué par des violences indignes et par des pillages affreux. Les Bulgares prirent les armes et massacrèrent un grand nombre de ces soldats de Gaulthier. Cent quarante périrent dans les flammes et sous les ruines d'une église où ils s'étaient réfugiés. Le chef de ces troupes indisciplinées hâta sa marche, traînant après lui les débris de son avant-garde et sans songer à venger les malheurs de cette défaite. Ils arrivèrent ainsi en fuyant la poursuite des barbares jusqu'aux portes de Nisse. Le gouverneur les accueillit avec bonté et releva leur courage en leur faisant distribuer des vivres et des armes. Après quelques jours d'un repos nécessaire, ils continuèrent leur marche à travers la Thrace, sans se livrer à de nouveaux désordres et après deux mois de fatigues, ils arrivèrent à Constantinople, où l'empe-

(1) Gauthier-sans-Avoir était un gentilhomme bourguignon qui n'ayant plus de fief était considéré comme sans-avoir dans le système féodal. Les historiens emploient, pour le nommer, les mots *sine pecunia*. Guillaume de Tyr le désigne ainsi : *quidam*. Gualterus, cognomento sans avoir, vir nobilis et in armis strenuus.

reur leur permit d'attendre l'armée de Pierre l'Ermite.

Elle s'avançait à travers l'Allemagne, suivant la route sanglante ouverte par l'avant-garde de Gaulthier-sans-Avoir. Pierre, qui avait soulevé l'Occident au récit des malheurs des chrétiens de la Palestine, n'avait ni la prudence, ni la fermeté nécessaires pour diriger une armée indisciplinée ; aussi fut-il impuissant à réprimer les excès dont elle se rendit coupable. Semlim, la ville bulgare, fut prise d'assaut et livrée au pillage; ses habitants qui s'étaient réfugiés sur une colline dont le Danube arrose le pied, furent impitoyablement massacrés par un parti de croisés, qui se mit à leur poursuite. Après ce cruel exploit que la vengeance avait conseillé, les croisés continuèrent leur route. Mais devant Nisse, leur armée fut taillée en pièces : leurs trésors, leurs chariots, tout le butin enlevé à Semlim devinrent la proie des vainqueurs ; à peine de cette immense multitude resta-t-il trente mille hommes avec lesquels Pierre gagna Constantinople. La misère la plus profonde régna dans les rangs de l'armée : la faim, les maladies décimaient ces malheureux. Ils furent secourus par ceux-là même qu'ils avaient offensés. Alors le repentir des excès commis s'empara de leurs cœurs, et ils jurèrent d'observer la discipline et d'obéir à leurs chefs : c'est ainsi qu'ils arrivèrent à Constantinople. L'empereur Alexis désira voir celui qui, par la force de son éloquence et par l'ascendant de ses récits, avait armé l'Occident. Pierre vint à la cour, où il reçut avec sa modestie ordinaire, les marques d'estime de l'empereur et des principaux seigneurs. Alexis lui promit des vivres et des vêtements

pour son armée, et lui conseilla d'attendre les chefs de la croisade et le gros de l'armée chrétienne pour commencer la guerre contre les Turcs.

IV

1097.

Cependant les princes croisés se disposaient à partir. Mais devant eux des bandes de vagabonds, de gens sans aveu, conduites par des hommes sans ascendant sur elles, sans énergie et sans courage, devaient signaler leur passage par d'horribles excès. Un prêtre, nommé Gotschalk, traversa la Hongrie à la tête de vingt-cinq mille hommes, laissant après eux une trace sanglante de meurtre, de pillage et de viol. C'est un triste spectacle que celui d'hommes partis pour la conquête des saints lieux et qu'un pieux enthousiasme entraînait loin de leur patrie, se livrant à des violences atroces, à des carnages affreux. Mais les premières bandes de croisés se composaient de gens du peuple, d'aventuriers, de vagabonds n'écoutant que l'esprit de licence et de liberté, et n'obéissant ni à la foi jurée, ni à l'autorité des lois. Coloman, empereur des Bulgares, leva une armée, et, soit par ruse, soit par force, il les fit périr sous ses armes. (1)

(1) Le général de Coloman feignit de vouloir la paix. Les chefs allemands se présentèrent au camp et séduits par les protestations et les caresses, ils se laissèrent désarmer. Ce fut le signal du carnage.

Une autre bande, plus indisciplinée encore que les deux premières, choisit aussi pour chef un prêtre, nommé Volkmar, et un comte, Emicon, dont le fanatisme avait excité leur enthousiasme et leur confiance. On avait fanatisé leur esprit avec cette idée, que les Juifs, auteurs de la mort de Jésus-Christ, devaient être les premiers frappés. Les Israélites, à l'esprit avare et mercantile, étaient les plus riches négociants de l'Europe; leur religion, leur avarice, leurs richesses mêmes les rendaient l'objet de la haine et de l'opprobre universel; les persécutions contre eux furent donc accueillies avec joie; et partout où ils se trouvèrent sur le passage de l'armée du comte Emicon, ils furent massacrés.

Cette troupe, enrichie de leurs dépouilles, s'avançait précédée d'une renommée de bravoure qui ne laissait pas d'inspirer la terreur. Elle arriva devant Mesbourg (1). La ville hongroise ferma ses portes et refusa de leur donner des vivres; l'assaut fut livré, et la victoire allait se déclarer pour eux, lorsque des échelles cédant sous le poids des assaillants, jetèrent la panique parmi eux; une vigoureuse sortie des assiégés changea la victoire en défaite et la fixa du côté des habitants de la ville. La plupart des croisés périrent sous les murs de Mesbourg ou dans les marais qui l'avoisinent; le reste se réunit au comte Emicon, et après bien des combats et des défaites, arriva sous les murs de Constantinople.

Ces trois armées réunies formaient à peu près cent mille combattants. Malgré la foi jurée, malgré les lois sacrées de l'hospitalité, elles se livrèrent au pillage

(1) Ou Moseburg.

L'armée se mit en marche à travers la Lorraine; partout la plus sévère discipline régna sur la route, partout on leur offrit des vivres et des secours; à leur passage dans ces lieux où tant de leurs compagnons avaient trouvé la mort, ils recueillirent des marques de respect, d'amitié; la Hongrie, la Bulgarie laissèrent leur pays sans défense à la merci d'une armée nombreuse qui pouvait exercer de sanglantes représailles; partout la modération des chefs fut admirée autant que l'obéissance des soldats; les barbares eux-mêmes faisaient des vœux pour le succès des armées chrétiennes.

D'autres armées se levaient encore en France et devaient suivre de près celle de Godefroy de Bouillon. Le frère du roi de France Philippe I[er], (1) Hugues, auquel l'histoire a donné le nom de Grand à cause de son courage indomptable, de sa modestie et de son désintéressement dans une guerre où beaucoup cherchaient moins les intérêts du ciel que leur fortune, commandait à une troupe nombreuse; Robert de Normandie, surnommé *courte Heuze,* chassé d'Angleterre par son frère cadet, Guillaume-le-Roux, abandonnait l'espoir de ressaisir un si bel héritage, pour aller, à la tête de ses Normands, peuple remuant et belliqueux, à la guerre sainte, après avoir engagé pour une somme énorme, à ce même Guillaume, le duché de Normandie qui lui restait; Robert-le-Frison, que plus tard sa valeur fit surnommer l'Épée des chretiens, conduisait ses vassaux de la Frise; un comte de Blois avait réuni

(1) Hugues, fils de Henri I[er], était duc de Vermandois et de Valois. Ces deux duchés lui avaient été apportés en dot par Adélaïde, fille d'Herbert IV.

autour de son étendard une troupe nombreuse de chevaliers et de soldats; parmi les premiers, il faut citer quelques noms qui ont surnagé dans l'océan de l'oubli :

Guy de Trunelle; Raoul de Beaugency; l'évêque Odon, oncle de Robert de Normandie; Roger de Barneville, Achard de Montmerle; Isouard de Muson; Raoul de Gader; Milet de Braïes; Gauthier de Saint Valery; Pergau et Conau, deux frères bretons qui s'illustrèrent dans les combats; Évrard de Puysaye; Robert de Paris se rangèrent sous la bannière de l'opulent Étienne, comte de Chartres et de Blois.

Cette armée était donc commandée par quatre chefs : Hugues, frère du roi; Robert de Normandie; Robert-le-Frison et Étienne de Chartres. D'un avis unanime, les quatre chefs prirent une route nouvelle, franchirent les Alpes et traversèrent l'Italie, pour aller jusqu'à la mer. A Lucques, le pape Urbain remit aux mains de Hugues l'étendard de la Foi, et donnant aux croisés sa bénédiction paternelle, il pria pour le triomphe de la Croix. Le passage des croisés excita l'enthousiasme des peuples de l'Italie, et bientôt Bohémond, prince de Tarente, entouré de Richard de Salerne; de Robert, fils de Tristan; du brave Tancrède; de Honfroi de Montaigu; Boïle de Chartres; Herman de Cani; suivi de trente mille hommes de pied et de cavalerie, vint se joindre à l'armée des croisés qui attendait à Bari que le printemps ramenât la saison favorable à la navigation. Bohémond, célèbre déjà par ses exploits contre les Grecs, fut reçu avec enthousiasme par les chefs de la croisade. Sa démarche imposante, son regard fier et hautain, son éloquence lui avaient valu

tous les suffrages. « Ce ne fut point, dit Guillaume de Tyr, le désir de délivrer Jérusalem qui arma son bras et le conduisit en Orient, mais l'espoir de trouver une occasion pour satisfaire sa haine contre Alexis, empereur des Grecs, et l'ambition de conquérir un royaume, en allant à la conquête du tombeau de Jésus-Christ (1). »

Une autre armée, commandée par Adhémar de Monteil, évêque du Puy, vint se joindre aux croisés déjà réunis à Bari. Adhémar fut nommé par le pape légat apostolique du Saint-Siége, chef spirituel de la croisade, comme Godefroy de Bouillon et Hugues de Vermandois en étaient les généraux. Adhémar marchait à la tête de ses troupes, levées dans les provinces méridionales de la France, couvert de la cotte de maille des chevaliers et portant à son cou l'étole du pontife; prodiguant à tous ses secours comme prêtre et comme soldat, il parvint, par ses sages conseils, à maintenir la discipline.

Raymond de Toulouse (2), fameux par ses exploits contre les Maures d'Espagne, vint se joindre au vicaire du Saint-Siége, à la tête des plus nobles chevaliers de la Provence et du Languedoc, des rives du Rhône et de l'Auvergne, et d'une armée de plus de cent mille croisés. Raymond d'Agyle, chapelain du comte, nous a laissé le récit de la marche de cette armée et de l'itinéraire qu'elle suivit. A Lyon, l'armée passa le Rhône; puis, se dirigeant vers les Alpes, elle les traversa, descendit sur la Lombardie et gagna l'empire grec, à travers le Frioul et les steppes désertes de la

(1) Voir le portrait de Bohémond tracé par la main d'Anne Comnène.

(2) Raymond IV, comte de Toulouse, avait épousé la fille d'Alphonse-le-Grand, avec lequel il avait combattu et vaincu les Maures.

Dalmatie. Raymond de Toulouse, un des plus puissants seigneurs de la France, maître de toute la Provence et du Languedoc, n'avait rien à gagner à la croisade. Il abandonnait ses États à des mains inhabiles, emmenant sa femme et son fils avec lui; il ne prévoyait pas que ses violences, son despotisme lui avaient suscité d'ardents ennemis, et que l'exemple qu'il donnerait de son départ pour la croisade, fournirait l'idée à ses ennemis d'une croisade contre sa propre famille; mais il partait, entraîné par l'impulsion générale qui avait poussé l'Occident sur l'Orient.

Cependant les armées croisées étaient entrées sur le territoire de l'empire grec. Alexis Comnène, celui-là même qui avait envoyé aux princes chrétiens des ambassadeurs pour implorer leur secours contre les Turcs, vit avec effroi cet élan général, et résolut d'user d'adresse pour éloigner ces trop nombreux alliés. Hugues, frère du roi, fut jeté par la tempête sur le territoir grec, et devint le prisonnier de l'empereur. Godefroy de Bouillon débarque à Héliopolis, et apprend la nouvelle de la captivité du duc de Vermandois. Outré de la duplicité du prince grec et n'écoutant que sa fureur, Godefroy saccage les villes, les bourgs qu'il rencontre sur son passage, et s'avance jusque sous les murs de Constantinople, semant la mort et le carnage sous ses pas. Le siége de Byzance était décidé, lorsque Hugues reparut dans le camp des croisés. Il avait juré obéissance à l'empereur grec, et il venait solliciter Godefroy de suivre son exemple. Des cris d'indignation s'élevèrent de toutes parts à cette proposition, et partout le frère du roi trouva une énergique résistance.

L'empereur Alexis fit défendre de fournir des vivres aux chrétiens; mais l'armée commandée par ses chefs se jeta sur les faubours et sur les villages qui avoisinaient Constantinople, et revint au camp chargé d'un immense butin. Bientôt on fit la paix et les croisés mirent bas les armes. Mais les princes de la croisade se défiaient toujours de la politique fausse et tortueuse de Comnène : et les défiances ne cessèrent que lorsqu'il eut envoyé son fils en ôtage au camp des croisés. Les princes chrétiens vinrent alors aux pieds du trône de l'empereur jurer fidélité et obéissance aux lois de l'hospitalité.

Bientôt Bohémond arriva; et, séduit par les flatteries et les splendides présents de l'empereur, il lui jura obéissance et se reconnut son vassal. Robert de Normandie; Robert de Flandre; Étienne de Blois, le comte aux trois cents châteaux, rendirent hommage à l'empereur. Seul, l'altier Raymond de Toulouse répondit aux ambassadeurs d'Alexis Comnène qu'il était venu en Orient combattre les infidèles, et non y chercher un maître. Mais l'empereur, par des caresses et des présents, sut flatter sa vanité et obtenir son hommage. Tancrède seul se défia des louanges outrées et des présents de l'empereur. Refusant de prêter serment de fidélité, il quitta cet empire dissolu, suivi de quelques chevaliers qui n'avaient pas voulu courber le front sous le joug avilissant de la mollesse et du luxe de la cour du Bas-Empire.

Malgré les serments des princes chrétiens, Alexis Comnène sentait sa puissance mal assise au milieu de cette multitude ambitieuse et turbulente; il ne se crut en sûreté que lorsqu'il eut fait transporter toute

cette foule en armes au-delà du Bosphore, sur le rivage asiatique.

Les armées des prince chrétiens s'avançaient dans les plaines de la Bithynie, et partout elles trouvaient les traces des revers et du carnage de leurs frères. Quelques soldats de l'armée de Gauthier-sans-Avoir, qui, échappés au massacre, s'étaient enfuis dans les forêts et y avaient vécu misérablement, les conduisirent aux lieux sinistres où tant de braves avaient péri. Dans une plaine, ils montrèrent la place, où des femmes, des enfants, des vieillards, des prêtres en prières étaient tombés sous le tranchant du cimeterre turc. Leurs os blanchissaient dans la poussière. L'aspect de ce champ de carnage ranima l'enthousiasme pour la conquête sainte.

Le sultan d'Ezeroum (1) apprit la marche des croisés, et fit donner dans tout son royaume le signal de la guerre. En peu de temps il se vit dans Nicée, sa capitale, entouré d'une nombreuse et vaillante armée. Il fit fortifier sa ville, remplir ses larges fossés des eaux du lac Ascanius; et derrière ses trois cents tours de brique, que protégeait encore une enceinte de remparts, il se crut invincible. Du haut de leurs forteresses, les Turcs voyaient s'avancer une armée qui, comme un lac immense, couvrait une vaste étendue de terrain. Cent mille cavaliers, et parmi eux les plus nobles, les plus braves chevaliers de l'Europe; cinq cent mille fantassins disciplinés et aguerris plantèrent leurs tentes dans les vastes plaines qui s'étendent entre Nicée, Lema et le lac Ascanius; des flottes parties de l'Italie, ayant traversé la Méditerranée, la Propon-

(1) David, fils de Soliman, surnommé Kilig-Arslan, l'Épée-du-Lion.

tide et les canaux qui unissent le Bosphore au lac, apportèrent l'abondance dans l'armée. Les princes croisés avaient résolu d'assiéger Nicée; on songea à asseoir le camp : vingt nations différentes faisaient partie de l'armée; chacune eut son quartier séparé; des autels furent dressés sur des tertres de gazon; des draperies splendides les protégèrent des ardeurs du soleil, et l'armée tout entière put assister de loin aux divins mystères. C'est dans ces soins que se passèrent les premiers jours du siége.

Cependant le sultan d'Ezeroum Kilig-Arslan, tenta une sortie sur les assiégeants, à la tête de sa cavalerie d'élite. Cinquante mille cavaliers turcs se précipitèrent sur le quartier de Godefroy de Bouillon et de Raymond de Toulouse. Les Provençaux, surpris à l'improvisie, cédèrent à ce choc impétueux; mais, rassemblés par leur duc, ils revinrent au combat, et bientôt ils eurent repris avantage. Godefroy, Eustache et Baudouin, ses frères, Tancrède s'étaient jetés au plus fort de la mêlée, et, frappant de leurs bras invincibles, semaient la mort et l'épouvante au milieu des ennemis. Un chevalier provençal, Pons de Malazun, armé d'une lourde masse d'armes, s'ouvrit un chemin sanglant à travers ces flots de Musulmans; parvenu au dernier rang de la cavalerie turque, il retourna sur ses pas, frappant sans cesse, écrasant, brisant tout ce qui s'opposait à sa marche, et revint jusqu'à son quartier sans avoir reçu une seule blessure. Les Turcs ne purent résister à la bravoure française, et, après trois heures de combat, ils furent mis en déroute, laissant des morts nombreux sur le champ de bataille. Godefroy lança à leur poursuite des troupes fraiches qui les

harcelèrent jusqu'à la nuit. Le lendemain le sultan voulant venger sa défaite, revint au combat avec plus d'acharnement. Les Turcs s'élancèrent avec fureur en poussant des cris effroyables. Mais l'infanterie reçut leur choc sans en être ébranlée. Les chevaux, piqués aux naseaux par la lance des premiers rangs de l'infanterie, reculaient effrayés, tandis que les arbalétriers des seconds rangs accablaient les cavaliers d'une grêle de traits. La bataille dura pendant la journée entière, mais la victoire ne fut pas un instant douteuse. Elle coûta plus de deux mille soldats aux croisés. Cinq mille Sarrasins restèrent sur le champ de bataille; mille prisonniers furent ramenés au camp. Kilig-Arslan se jeta dans les provinces, cherchant de nouveaux défenseurs, et prêchant à son tour la guerre sainte contre les chrétiens.

Les croisés, pendant ce temps, reprirent le siége de Nicée. Des machines de guerre avaient été construites, des tours roulantes s'avançaient jusqu'aux pieds des murailles, et, du haut de leurs plates-formes lançaient des torches incendiaires et des quartiers de rochers. Des béliers, des catapultes formidables battaient incessamment les murailles. Mais toujours de nouveaux murs s'élevaient devant les brèches ouvertes, ou bien la poix bouillante, les javelots empoisonnés, les grêles de pierres forçaient les assaillants à abandonner leurs travaux. Dans ces luttes l'avantage restait presque toujours aux croisés, et la résistance devenait chaque jour moins vive. Le lac Ascanius offrait une facile entrée aux secours de toutes sortes qui alimentaient la place; les croisés leur fermèrent cette dernière voie de salut. Pendant une nuit, une centaine de bateaux

furent lancés sur le lac, et le lendemain, les Sarrasins aperçurent avec effroi cette nouvelle armée flottante. Les tours, minées dans leurs fondements, menaçaient à chaque instant de s'effondrer. Les habitants de Nicée durent renoncer à se défendre.

Cependant Tacite, général d'Alexis Comnène, qui, à la tête d'une faible troupe, avait suivi l'armée chrétienne, s'empara, par un stratagène indigne, de la ville de Nicée. Il parvint à pénétrer dans la place avec quelques-uns des siens; et, soit menace de la vengeance des croisés, soit promesse qu'il ne serait fait aucun mal aux habitants, il décida le gouverneur à se rendre à son maître, l'empereur Alexis. Les croisés se préparaient à un assaut décisif, lorsque les étendards grecs flottant sur les tours de la ville, leur apprirent sa reddition (1).

Tant de duplicité enflamma de courroux tous les chefs de la croisade, et c'est à grand'peine qu'ils purent contenir la fureur de leurs soldats. Mais par de basses flatteries, par des présents, Comnène fit oublier sa perfidie. Sa politique astucieuse sut encore obtenir du plus loyal et du plus brave des princes de la chrétienté le serment de fidélité qu'il avait refusé jusqu'alors. Tancrède jura obéissance à l'Empereur, mais seulement tant qu'il serait lui-même fidèle à la foi jurée. Alexis se contenta de ce serment conditionnel. Sa vanité n'était-elle pas satisfaite? Dès lors son but était atteint.

(1) Albert d'Aix, Guillaume de Tyr, sont d'accord sur les ruses dont les Grecs usèrent pour se faire remettre Nicée. Baudri, Robert-le-Moine, Foulcher de Chartres prétendent que Tacite fit entrer les turcopoles avec son corps d'armée dans la ville et la garda de vive force.

V

1097.

Après quelques jours d'un repos nécessaire, l'armée chrétienne se mit en marche à travers les plaines désertes et incultes de l'Asie-Mineure. Elle s'avançait dans un pays inconnu, par des chemins difficiles, franchissant, sous un ciel de feu, les ravins et les montagnes. La crainte d'une disette et du manque d'eau, à travers ces déserts de sable brûlant, engagèrent les chefs chrétiens à se diviser. Godefroy de Bouillon, Hugues et Raymond de Toulouse se mirent à la tête d'un corps d'armée ; Tancrède, Bohémond et Robert de Normandie conduisirent l'autre et marchèrent en avant. Par cette division, les deux armées devaient plus facilement trouver à s'alimenter ; mais elles s'offraient à l'ennemi, affaiblies par leur scission même ; après deux jours de marche, l'avant-garde établit son camp dans la fertile vallée de Dordoganhi. La nuit se passa dans le calme le plus rassurant. Au lever du soleil, les avant-postes se replièrent sur le camp, annonçant l'arrivee rapide de l'ennemi. A cette nouvelle, Bohémond prend le commandement en chef et fait de promptes dispositions pour le combat. Tancrède se met à la tête des chevaliers italiens, Robert de Normandie défend la droite, et Bohémond, au centre, pro-

tège avec l'infanterie, les femmes, les enfants, les bagages. A peine cet ordre de bataille est-il adopté, que les Sarrasins paraissent sur les collines et s'avancent en poussant des cris sauvages. Bientôt un choc terrible a lieu entre les deux armées ; le camp est envahi par les flots pressés de la cavalerie turque ; Bohémond se précipite la lance au poing, au milieu de la mêlée : les Turcs, un moment vainqueurs, mordent la poussière. De son côté, Tancrède fait des prodiges de valeur. Armé du tronçon de son épée, il frappe, écrase et tue tout ce qui s'offre à lui. Il est entouré par une multitude acharnée, mais son bras invincible fait autour de lui une moisson sanglante. La foule augmente sans cesse ; il va périr à côté de son frère Guillaume, qui tombe criblé de flèches, lorsque Bohémond accourt et le délivre des mains des Sarrasins. De son côté, Robert, tenant d'une main l'oriflamme de Normandie, s'élance au milieu du carnage en poussant le cri qui retentissait au départ des croisés. « Dieu le veut ! » dit-il, et sa lourde épée sème le carnage au milieu des bataillons sarrasins. Les plus nobles chevaliers le suivent : la victoire, encore une fois, demeure incertaine. Mais de nouveaux ennemis descendent les montagnes, sur leurs coursiers agiles ; accablés par le nombre, les croisés battent en retraite, et cherchent un refuge dans le camp. Une confusion affreuse règne partout ; les prêtres prient et bénissent ; les femmes, les enfants poussent des cris déchirants : les chrétiens se résignent à mourir. Cependant les plus intrépides chevaliers, couverts de blessure, accablés par la soif et la fatigue, soutiennent encore le choc de la cavalerie : ils reculent, mais leurs bras appesantis frappent toujours ; ils

frappent ; mais la force les abandonne, ils sont résignés à mourir.

Tout-à-coup les tambours retentissent, les clairons sonnent. Godefroy, averti dès le matin, par un courrier de Bohémond de l'attaque des Sarrasins, s'avance sur le versant des montagnes du côté de l'Orient. Les drapeaux blancs flottent dans les airs. Cinquante mille cavaliers arrivent au grand pas de leurs chevaux, et raniment l'espoir dans l'âme des soldats de Bohémond. Les cavaliers chrétiens voient dans la plaine le carnage de leurs frères, et brûlent d'en tirer vengeance. Le sultan de Nicée fait alors sonner la retraite, et gagne avec ses troupes les hauteurs de Gorgoni, où il se croit en sûreté contre les attaques des chrétiens. Mais ceux-ci demandent à grands cris que le combat recommence, et les vaincus eux-mêmes oubliant leurs blessures et leurs fatigues, viennent se ranger sous l'étendard de leurs chefs respectifs. Les prêtres parcourent les rangs en bénissant les croisés et en les exhortant à combattre : « Dieu le veut ! » disent-ils ; et l'armée répète : « Dieu le veut ! » L'écho des montagnes porte aux ennemis ce cri de guerre. Deux heures après, l'armée chrétienne avait vengé la défaite du matin. Les Sarrasins pris en flanc et par derrière, furent impitoyablement massacres : trois mille officiers, vingt mille soldats turcs restèrent sur le champ de bataille ; leur camp devint la proie des vainqueurs. Ils y trouvèrent des vivres en abondance, des tentes somptueuses, des trésors, des armes précieuses, des chevaux arabes si estimés et près de mille chameaux. Les cantiques des prêtres célébrèrent l'issue de cette journée : le lendemain on rendait les derniers devoirs aux

chrétiens morts sur le champ de bataille ; puis, quelques jours furent consacrés au repos et au partage d'un immense butin (1).

Le sultan de Nicée fuyait toujours, sans être poursuivi, si ce n'est par Dieu lui-même, dit Albert d'Aix, ravageant tout sur son passage, brûlant les moissons, pillant les bourgs, égorgeant les chrétiens. L'armée se remit en marche, résolue à ne plus se séparer. Mais bientôt la faim se fit sentir, les vivres manquèrent. Les campagnes désertes et dévastées n'offrirent pour nourriture que les racines sauvages et les épis échappés à l'incendie. Dans les déserts de la Cappadoce, la soif, cet horrible fléau, s'appesantit sur l'armée. Guillaume de Tyr raconte que plus de cinq cents soldats périrent dans un jour; l'on n'entendait partout que plaintes et prières. Enfin ils rencontrèrent une rivière. L'armée entière se précipita dans ses eaux et but avidement. Cette abondance leur fut presque aussi funeste que la soif elle-même. Un grand nombre mourut subitement ; d'autres ne purent continuer leur route. Enfin, l'armée chrétienne arriva devant Antiochettes, (2) qui leur ouvrit ses portes. L'abondance, le repos eurent bientôt fait oublier tous les maux endurés : plusieurs villes de l'Asie-Mineure envoyèrent leur soumission et des secours de vivres.

Godefroy de Bouillon, blessé dans une forêt par un ours, que combattait un soldat auquel il avait porté secours, fut ramené mourant dans le camp chrétien. A cette vue, les croisés pleurèrent, demandant au ciel

(1) Cette bataille, qui décida du sort de la première croisade, fut livrée le 1er juillet 1097.

(2) Ak-Cher.

la guérison de leur général. La blessure n'était pas grave, mais la convalescence fut longue. Godefroy suivit l'armée, porté dans une litière, ainsi que Raymond de Toulouse, qu'une longue maladie avait affaibli.

On marchait toujours vers Jérusalem; l'avant-garde traçait le chemin. Tancrède, suivi de ses Italiens, Baudouin entouré de ses chevaliers et d'un petit corps d'armée, la composaient : la division se mit entre les deux chefs. Tancrède avait arboré le drapeau italien sur les murs de Tarse, ville de la Cilicie; Baudouin ne voulut pas laisser à Tancrède seul l'honneur de cette facile conquête. Ce chevalier italien entra dans la ville sans coup férir, et se refusa à laisser piller, par les soldats de Baudouin une ville chrétienne; il s'en rapporta à la décision des habitants pour choisir entre lui et Baudouin, Son humanité envers eux le rendait presque certain de leur choix, mais Baudouin les effraya par ses menaces et par l'aspect imposant de son armée : Tancrède dut céder, et le drapeau flamand remplaça l'étendard des Italiens, jeté du haut des murs dans les fossés de la ville (1).

Les soldats de Tancrède voulaient venger l'injure faite à leur chef, mais il sut leur inspirer des sentiments de modération. Il abandonna Tarse, et continua sa route à travers la Cilicie; bientôt Malmistra tomba en son pouvoir (2).

Cependant Baudouin, laissant dans la ville conquise une garnison, suivait la trace de Tancrède : il arriva

(1) Pendant les guerres civiles qui divisèrent la république romaine, le même fait se produisit : Cassius et Dolabella se disputèrent la possession de la ville de Tarse.

(2) Aujourd'hui *Messissè*.

devant Malmistra. A sa vue, les Italiens croient qu'il vient encore leur disputer leur conquête, et se préparent à la défendre les armes à la main. Tancrède veut en vain apaiser la fureur de son armée ; on murmure, on l'accable d'injures, on l'accuse de faiblesse. Voyant sa bravoure soupçonnée, Tancrède sort à la tête des siens et se précipite sur les Flamands. Alors on vit deux armées, que la religion avait réunies pour défendre sa sainte cause, se combattre avec acharnement. Les uns animés de la soif de la vengeance, attaquent avec fureur; les autres se défendent avec un courage égal. La victoire resta aux plus nombreux. Tancrède se replia sur la ville déplorant la fatale passion qui lui avait mis les armes à la main. Baudouin et ses soldats se rappelèrent, trop tard hélas! que c'étaient des frères, des chrétiens qu'ils avaient combattus. La paix se fit, et les deux chefs s'embrassèrent devant leurs soldats, en jurant d'oublier leurs divisions. Tancrède continua sa marche et soumit plusieurs places, entre autres Alexandrette, capitale de la Cilicie (1). Baudouin, de son côté, à la tête d'une faible troupe, abandonna l'armée des croisés; et plus heureux que sage dans ses conquêtes, il soumit à ses armes une partie de la Mésopotamie. Arrivé devant Édesse, qui gémissait sous la domination turque, il s'en fit reconnaître le chef souverain ; et bientôt, oubliant le but de la croisade, la délivrance de Jérusalem, il ne songea qu'à augmenter sa puissance et à agrandir ses États. Tel fut le fondement de la puissance du frère de Godefroy, en Asie. La principauté d'Edesse était un rempart puissant

(1) Appelée par les Arabes *Scandéroun*.

contre les Turcs et les Arabes, et souvent elle protégea les armées croisées contre les attaques de leurs ennemis. Édesse fut le premier jalon de la puissance chrétienne en Orient.

L'armée croisée, franchissant le pays d'Iconium (1), s'était avancée jusqu'au pied du Taurus. Là, elle eut à souffrir de grands désastres. Une montagne que les chroniqueurs ont appelée le *Mont du Diable*, fut le tombeau d'un grand nombre de soldats et de pèlerins. Des précipices, des rochers escarpés, des broussailles épaisses opposaient sans cesse leurs obstacles infranchissables à une armée en grande partie composée de cavalerie. Les chevaux, les cavaliers roulaient dans les précipices et se brisaient aux pointes des rochers. Embarrassés de leurs armes pesantes, les fantassins, gravissant des sentiers ardus, tombaient épuisés de fatigue, ou se laissaient entraîner dans les fondrières. C'était un affreux spectacle, que la marche de cette armée. Enfin, du haut de la chaîne du Taurus, ils aperçurent les plaines de la Syrie, et ils oublièrent leurs fatigues à la pensée de Jérusalem.

Un territoire fertile, semé de villes florissantes, s'ouvrait devant eux. Antioche, Tyr, Sidon, Laodicée, Tripoli étaient autant de cités offertes à la conquête des croisés. Des ermites qui avaient secoué le joug persan la gouvernaient.

La première ville qui se rendit aux armes chrétiennes fut Artesia ; l'armée victorieuse se dirigea sur Antioche. Un pont sur la rivière de l'Oronte, défendu par deux tours solides, servait de premier rempart à

(1) Aujourd'hui *Koniah*.

la ville. Robert, à la tête de ses Normands, força le passage du pont et mit en déroute les Musulmans rangés en bataille sur le rivage opposé. L'armée chrétienne dressa ses tentes aux alentours d'Antioche, entre les rives de l'Oronte et le lac Bahr-el-Abbiad ou mer Blanche. Les bannières de pourpre et d'or flottèrent devant les tours de la ville, et six cent mille croisés couvrirent la plaine devant les gigantesques remparts de l'ancienne Hiéropolis. Le séjour des apôtres, la réunion des premiers chrétiens à Antioche, rendaient aux yeux des croisés cette ville presque aussi vénérable que Jérusalem.

Une citadelle ceinte de murailles d'un circuit de trois lieues, enfermant dans leur enceinte quatre collines, dominait la ville. De larges fossés, toujours alimentés par les eaux du lac, la défendaient naturellement et offraient de grandes difficultés pour un attaque de vive force. Un conseil des capitaines de la chrétienté, où s'agita cette importante question, résolut de mettre le siége devant Antioche, malgré l'avis contraire de quelques chefs ; mais leur prudence, leur prévision d'une disette aux approches de l'hiver furent taxées de lâcheté, et rejetées comme indignes de la valeur chrétienne. Le lendemain la ville fut entourée suivant l'ordre de bataille discuté et admis au conseil de la veille ; trois points principaux furent désignés, l'est, le nord et le nord-est. Le midi, inaccessible à cause des rochers et des montagnes, fut abandonné. Le côté occidental fut laissé ouvert également, et ce fut une faute, car les assiégés purent recevoir par là des secours de vivres et de soldats. Plus tard les croisés reconnaissant leur erreur, fermèrent le pont qui servait de commu-

nication, avec des quartiers de rochers et des arbres des forêts voisines.

La licence et la corruption se glissèrent sous les tentes chrétiennes. Oubliant le saint devoir qui les avait amenés en Orient, les croisés s'amollirent dans les plaisirs. Les Turcs décimèrent aisément des bandes de soldats désarmés et de pèlerins couronnés de fleurs qui se livraient aux énervantes délices de l'ivresse et des festins, sous le beau ciel de la Syrie et dans les bosquets fleuris qu'arrose l'Oronte. Pour venger ces odieux et lâches attentats, les assiégeants livrèrent plusieurs assauts; mais sans machines, sans échelles, ils ne purent ni ébranler ni escalader ces tours si fortes; le blocus de la ville fut enfin décidé.

L'hiver arriva, traînant après lui le froid, les pluies, la famine et l'épidémie. Les inondations emportaient les tentes ou submergeaient le camp. Bohémond et Robert, dans leurs excursions aux environs de la ville, rapportèrent souvent un butin considérable ravi à l'ennemi; mais cela suffisait à peine pour nourrir une armée composée de six cent mille individus. Une expédition faite par Bohémond, sur le territoire de Harenc, procura un bien-être passager, par l'abondance qu'elle ramena dans le camp. Les croisés semblaient tout-à-fait abandonnés des Grecs qui leur avaient promis des secours de vivres. Pour comble de détresse, la désertion se mit dans l'armée : les uns se retirèrent auprès de Baudouin en Mésopotamie, d'autres cherchèrent fortune dans le pays. Robert de Normandie, à la tête de ses soldats, gagna Laodicée et ne revint qu'après trois sommations faites au nom de la religion. Le désespoir des croisés n'eut plus de bornes, lorsqu'il

virent leurs plus vaillants défenseurs déserter la sainte cause. Guillaume de Melun, dit le Charpentier, à cause d'une pesante hache qui, pendant à l'arçon de sa selle, lui servait d'arme dans les combats, quitta le camp avec quelques autres chevaliers. Pierre l'Ermite, lui-même, désespérant de la croisade, prit secrètement la fuite. Les pèlerins furent consternés de ce départ. Cela les étonna autant, dit naïvement un chroniqueur, *que si les étoiles étaient tombées du ciel;* mais Tancrède se mit à leur poursuite et les ramena au camp. Pierre jura de ne plus quitter l'armée chrétienne qu'il avait soulevée à sa parole, et une loi publiée à son de trompe dans tous les quartiers, menaça du dernier supplice ceux qui désormais suivraient ce funeste exemple.

VI

1098

Le printemps, en apportant un terme aux épidémies qui ravageaient le camp chrétien, rendit quelque espoir aux croisés. De nombreux approvisionnements furent envoyés par Baudouin et par des moines d'Arménie. Au mois d'avril arrivèrent les ambassadeurs du sultan du Caire. Une magnifique réception leur fut faite, et les chefs chrétiens cachèrent sous les apparences du luxe, la misère qui les avait si cruellement frappés. Ces ambassadeurs venaient au nom de leur

maître, offrir aux croisés le concours des armées égyptiennes, à cette condition qu'il resterait maître de Jérusalem, et que les croisés ne pourraient y faire qu'un pèlerinage et un séjour d'un mois. Les princes chrétiens rejetèrent ces honteuses propositions, et déclarèrent qu'ils voulaient délivrer à jamais la ville sainte du joug des infidèles : ils dictaient des lois, et n'en recevaient pas. Cependant, on ne refusa pas tout-à-fait l'alliance du sultan d'Egypte, et les ambassadeurs retournèrent vers leur maître lui porter des paroles de conciliation.

Une flotte de vaisseaux génois et pisans, chargés d'approvisionnements de toutes sortes, ramena l'abondance dans le camp chrétien. Des pèlerins furent chargés d'aller au port Saint-Siméon chercher des provisions; à leur retour ils furent assaillis par quatre mille Sarrasins, et bientôt mille d'entr'eux mordirent la poussière, frappés par le sabre turc. Bohémond et Raymond de Toulouse vinrent à leur secours; mais accablés par le nombre, ils allaient succomber, lorsque Godefroy de Bouillon, apprenant leur danger, sortit à la tête d'une nombreuse troupe de cavaliers. A cette vue, les Turcs se retirèrent par le chemin qui conduit à Antioche; mais ils le trouvèrent déjà occupé par les croisés. Serrés entre deux murailles de fer, les Turcs firent le sacrifice de leur vie; lorsque le gouverneur d'Antioche, apercevant des tours de son palais le danger de ses soldats, envoya un détachement nombreux à leur secours. Mais il fut bientôt mis en pièces par les soldats de la Croix.

Le carnage fut horrible et dura la journée entière. Les Sarrasins, embarrassés par leur nombre même,

tombaient sans résistance sous le fer ennemi. La cavalerie ne pouvait se livrer à ses habiles manœuvres, qui consistent à fuir sans cesse pour revenir au combat, plus terrible et plus rapide, resserrée qu'elle était dans le réseau de fer des lances chrétiennes. Plus de deux mille turcs périrent dans les eaux de l'Oronte, qui roula leurs cadavres jusqu'à la mer, et porta aux vaisseaux génois mouillés au port Saint-Siméon, la nouvelle de leur défaite et de la victoire des chrétiens.

Cependant les travaux du siége se poursuivaient avec activité. On était parvenu à occuper la porte de l'ouest et à fermer le passage aux approvisionnements destinés à la ville d'Antioche. La porte du midi dont l'occupation avait aussi été négligée, fut investie par Tancrède ; et désormais la ville se trouva sans communication possible avec le dehors. On employait aux travaux les ingénieurs et ouvriers qu'avaient amenés les vaisseaux pisans ; et la populace vagabonde qui avait suivi l'armée, sous les ordres d'un chef qui prenait le titre de *roi des Gueux*, reçut de la caisse générale une solde pour aider à la construction des machines. La ville commença à son tour à sentir les horreurs de la famine. Le gouverneur demanda une trève, que les chrétiens dans leur confiance, accordèrent imprudemment. Les croisés pénétraient dans la place, les Turcs visitaient le camp. Le meurtre d'un chevalier chrétien rompit la trève, et le siége recommença : mais des renforts étaient survenus secrètement, de nombreux approvisionnements avaient mis la ville en état de se défendre, sans que les chrétiens eussent soupçonné tant d'astuce et de perfidie.

Bohémond avait ouvert des négociations avec un

renégat arménien nommé Phirouz (1), pour se faire livrer la ville. La fortune de Beaudouin avait réveillé cette ambition ardente, insatiable, qui avait poussé le prince de Tarente à se croiser. Phirouz fut jeté par le hasard sur la route de Bohémond, et tous deux se confièrent leurs projets ambitieux. Bohémond séduisit l'Arménien par de splendides promesses ; de son côté, Phirouz, pour colorer sa trahison, annonça que Jésus-Christ lui était apparu et lui avait ordonné de livrer Antioche aux chrétiens. Alors Bohémond assembla les chefs et princes de la croisade, et dans son discours, prenant en pitié les maux soufferts par les croisés et ceux qu'ils souffriraient encore, il conseilla la conquête d'Antioche à l'aide de tous les moyens. Dans ses paroles il laissa percer le désir qui le dévorait de devenir le maître de la ville, mais sa pensée fut devinée. Cette découverte excita les murmures, en éveillant la défiance. On repoussa l'idée de conquérir Antioche autrement que par les armes. La bravoure et la loyauté des princes chrétiens l'emportèrent cette fois sur l'astuce et la ruse du prince de Tarente.

Cependant il n'abandonna pas ses idées de conquête, et, appelant à son aide la fourberie et l'astuce qui lui étaient familières, il fit courir, par des émissaires à ses gages, le bruit de l'approche d'une grande armée qui s'avançait au secours des assiégés. A cette nouvelle, l'effroi, la consternation régnent dans le camp. Le conseil des princes s'assemble de nouveau, et Bohémond vient y rappeler les offres de Phirouz et lire des lettres où il promet de livrer les trois tours dont le gouver-

(1) Ou Pyrrus; c'était le fils d'un Arménien, fabricant de cuirasses — *beni zarrad*. Les chroniqueurs ne s'entendent pas sur le nom de ce renégat.

neur d'Antioche lui a donné le commandement. Pour prix de ce service, il demande que Bohémond reste seul maître de la ville. La crainte du prince de Mossoul et de son armée détermina les princes chrétiens à céder aux volontés de Bohémond et aux exigences de Phirouz. La prise de la ville fut remise au lendemain, afin d'avertir Phirouz et de recevoir un ôtage de sa bonne foi. Le lendemain, les troupes de Bohémond sortent du camp au son des trompettes, et vont sur la route par où s'avance le défenseur d'Antioche. La nuit arrivée, elles reviennent sur leurs pas en silence, et s'arrêtent au pied d'un bastion où commande Phirouz. Cependant le bruit d'une trahison se répand dans la ville. Phirouz est accusé ; mais, mandé devant le gouverneur, sa contenance, son maintien, ses paroles rassurent tous les chefs musulmans. Lui-même il propose le changement de tous les officiers qui commandent aux forteresses. Son avis est admis à l'unanimité, et l'exécution en est remise au lendemain. Phirouz renvoyé avec honneur revient à son poste. La nuit est venue, l'orage seconde les projets de Bohémond et de Phirouz, une comète qui apparait du côté de l'occident enflamme le courage superstitieux des Italiens. L'heure a sonné : un Lombard nommé Payen monte dans la tour et rapporte à Bohemond que tout est prêt. Le signal est donné, mais les soldats refusent de monter : prières, menaces, rien ne saurait les décider. Bohémond saisit l'échelle de cuir et s'élance le premier ; ses paroles, son exemple excitent les croisés: ils montent à sa suite et bientôt les tours leur sont livrées. Le bastion livré par Phiroux se nommait la tour des *Trois-Sœurs*. Une porte indiquée par ce dernier

est enfoncée, et les croisés se précipitent dans les rues d'Antioche. Profitant de la terreur qu'inspirent au milieu de la nuit le son éclatant de la trompette et le cri de guerre des croisés, ils font un carnage affreux, et plus de dix mille soldats ou habitants périssent sous le fer des chrétiens. Le lendemain, les croisés virent de leur camp flotter sur la principale tour de la ville, l'étendard de pourpre de Bohémond. Les portes furent ouvertes, et tous les chrétiens vinrent prendre part à la victoire. L'ancien gouverneur de la ville avait pris la fuite, résolu de gagner la Mésopotamie. Caché dans les forêts voisines et attendant la nuit pour continuer sa course, il fut découvert et reconnu par des bûcherons qui le tuèrent et envoyèrent sa tête au chef des chrétiens. La citadelle restait à prendre, mais, placée comme un nid d'aigle au sommet d'un rocher, elle était inaccessible. Les chrétiens se contentèrent de l'envelopper de troupes, pour contenir la garnison (1). On célébra la conquête par des festins et des réjouissances ; mais bientôt la joie se changea en consternation à l'aspect de l'armée du prince de Mossoul, Kerboga. Vingt-huit émirs marchaient à sa suite. Les gouverneurs de Jérusalem, de Damas, et le sultan de Nicée étaient ses principaux officiers.

Le prince sarrasin songea, dès l'abord, à fermer aux chrétiens l'accès des approvisionnements qui arrivaient au port Saint-Siméon, et bientôt les vaisseaux de Pise furent en sa puissance. La disette ne tarda pas à se faire sentir dans la place, et la famine désola une seconde fois les chrétiens. Ce fut alors un spectacle

(1) Antioche fut prise dans les premiers jours de juin 1098.

horrible : la misère fut si grande que ceux à qui il ne restait plus rien, exhumèrent les cadavres des Sarrasins pour s'en repaître. Les chevaliers se nourrirent de leurs palefrois, et Godefroy lui-même dut faire le sacrifice de son dernier cheval de bataille. La désertion se mit de nouveau dans l'armée; au risque de la vie, les croisés se précipitaient du haut des remparts ou se laissaient glisser le long d'une corde attachée aux créneaux. Le porte-étendard des croisés, le vicomte de Blois, prit honteusement la fuite : suivi d'une petite troupe, il gagna la route de Constantinople. La plupart de ces fuyards périrent décimés par la faim, ou perdus dans les déserts ou sous le glaive des infidèles. Un seul, Etienne de Chartres, arriva jusqu'à l'armée qu'Alexis conduisait à travers l'Asie-Mineure au secours des croisés. Il sut si bien effrayer l'empereur grec sur les dangers de cette entreprise et sur les malheurs des chrétiens, pour justifier sa fuite, qu'arrivé à Philopémium, Alexis rebroussa chemin et retourna dans son empire.

Les chrétiens apprirent cet abandon de l'empereur, et leur désespoir en augmenta : un morne abattement pesait sur la ville ; dans les rues naguère si bruyantes régnait un silence de mort. Les croisés restaient enfermés dans les maisons, comme dans leurs tombeaux, Bohémond fit incendier plusieurs quartiers de la ville. pour obliger les soldats à sortir de leurs retraites et à se défendre des attaques de la garnison que renfermait la citadelle. Pour combattre cet abattement qui s'emparait des croisés, on eut alors recours aux prodiges qui frappent l'imagination, exaltent l'enthousiasme. Un prêtre lombard vit en songe le Christ qui

lui indiquait comme prochain le jour de la délivrance. Un autre (1) raconta sa vision : saint André lui était apparu et lui avait montré sous le maître-autel d'une église d'Antioche le fer de la lance qui perça le côté du Sauveur. Ce fer, porté devant les bataillons français devait leur donner la victoire. On creusa la terre au lieu indiqué ; la lance sacrée fut trouvée : sa vue ranima la force et l'espoir des croisés. Des céréales abondantes qu'on découvrit dans une tour firent croire à un nouveau miracle. Les chefs résolurent de livrer bataille le lendemain. Les croisés passèrent la nuit en prières, et cent mille chrétiens reçurent l'hostie sainte dans les églises d'Antioche (2).

Au point du jour l'armée sortit par toutes les portes, et se rangea en bataille sur les rives de l'Oronte, tournant le dos aux remparts de la ville. Elle fut partagée en douze corps; Raymond d'Agiles, chapelain du comte de Toulouse, portait la lance sacrée, aux côtés du légat Adhémar, qui parcourait les rangs en exhortant les croisés. Des hymnes, des cantiques étaient répétés en chœur par tous les chrétiens. La bataille s'engagea. Les Sarrasins les premiers se précipitèrent avec fureur sur une troupe demie-nue qui semblait sans force et sans courage ; mais leur choc impétueux n'ébranla pas même les bataillons chrétiens. La bravoure des croisés se signala d'une manière éclatante, et les Turcs ne purent résister à leurs armes. La victoire ne fut pas un instant indécise, et le prince de Mossoul prit la fuite suivi d'un petit nombre de cavaliers fidèles. Les Musulmans laissèrent cent

(1) Il était du diocèse de Marseille et se nommait Pierre Barthélemy.
(2) Voir Raymond d'Agiles.

mille combattants sur le champ de bataille; l'armée chrétienne perdit quatre mille soldats. Les croisés entrèrent en vainqueurs dans le camp ennemi, qui couvrait une surface de plus de deux lieues; l'armée y passa la nuit. Le butin fut immense : dix mille chameaux, quinze ou vingt mille chevaux furent la proie des vainqueurs. Les tentes ornées d'or et de pierreries, les armes précieuses furent partagées entre les princes chrétiens. Le culte de Jésus-Christ fut rétabli dans Antioche, les églises furent ornées des dépouilles des Musulmans. Beaucoup d'entre eux, frappés de terreur et d'admiration, à l'aspect d'une victoire aussi inattendue de la part d'hommes exténués par les rigueurs de la famine et de la misère, abjurèrent leur religion pour celle de l'Évangile.

VII

1098-1099

Après cette victoire, la confiance revint dans tous les esprits, et les pélerins sollicitèrent les princes de la croisade de les conduire à Jérusalem; mais la division se mit dans le conseil et la majorité des voix fut pour l'avis émis d'attendre l'automne. Bientôt une cruelle épidémie s'appesantit sur l'armée chrétienne, et cinquante mille pélerins périrent du fléau. Le légat apostolique de la croisade, Adhémar, en fut atteint : il

mourut, et les croisés écrivirent au pape Urbain II pour l'engager à venir lui-même diriger la guerre sainte. L'ambition, un instant assoupie par les misères, les dangers et la famine, se réveilla plus ardente : la fortune de Baudouin, souverain d'Édesse, de Bohémond, prince d'Antioche, excita des désirs de gloire et de conquête parmi les chefs chrétiens. Des bandes de soldats commandées par des chevaliers couraient le pays, cherchant des villes à conquêter. Raymond de Toulouse prit la ville de Marrah, située non loin d'Alep. Là encore, l'armée eut à souffrir toutes les horreurs de la faim ; là encore, les chevaliers se nourrirent de leurs chevaux, et les soldats des cadavres de leurs frères ou de leurs ennemis. Raymond voulait garder pour lui seul cette conquête; Robert, qui avait pris part aux combats, réclamait impérieusement une portion de la ville prise; Bohémond voulait un quartier. La possession de cette cité était entre les chefs le sujet de discordes éternelles. Des soldats indignés de voir leur sang, leurs forces prodigués pour des conquêtes inutiles, se ruèrent sur la place, démolirent la citadelle, et bientôt l'incendie fit le reste. Les chrétiens, impatients de tant de lenteurs résolurent de se choisir des chefs qui les conduisissent à la Terre-Sainte, pour accomplir les serments faits au moment du départ. A cette nouvelle, les chefs jurèrent d'oublier leurs sentiments d'ambition et de ne plus avoir en vue que la gloire de Dieu. Le comte de Toulouse partit le premier; les chevaliers de sa suite et ses Provençaux le suivirent avec enthousiasme. Robert, à la tête de ses Normands; Tancrède, accompagné de ses Italiens, marchèrent à sa suite. Cette petite armée traversa une partie de la

Syrie et vint mettre le siége devant Archas, ville située au pied du mont Liban, dans les riches plaines de la Phénicie. Partout, sur leur passage, les Musulmans frappés de terreur accouraient apporter des vivres et de riches tributs. Jusqu'à Archas ce fut une marche triomphale.

Le siége une fois résolu, les trois chefs chrétiens dressèrent leurs tentes dans la riche vallée qui entoure la ville d'une ceinture de vertes prairies et de bois touffus. De nombreux assauts furent livrés, mais les habitants de la ville et la garnison se défendirent avec acharnement. Malgré la fertilité du pays où le camp était assis, malgré les champs d'oliviers qui s'étendaient au nord de la ville, la disette se fit bientôt sentir. Les pèlerins surtout, qui ne participaient pas aux combats et aux victoires, mourants de misère et de faim, imploraient l'humanité des soldats. Ceux-ci résolurent entre eux d'abandonner aux femmes, aux enfants, aux pèlerins le dixième du butin qu'ils feraient.

Le printemps, époque fixée par les chefs chrétiens pour le départ d'Antioche, arriva enfin. Godefroy de Bouillon donna le signal du départ. L'armée se dirigea sur Laodicée, (1) accompagnée de Bohémond qui bientôt retourna à Antioche, en promettant de rejoindre les chrétiens à Jérusalem. Un nouveau renfort de croisés venus d'Occident attendaient à Laodicée l'armée chrétienne, et tous réunis continuèrent leur marche vers la sainte cité.

Godefroy mit le siége devant Gibel (2); mais, n'étant pas soutenu par les autres chefs, il abandonna cette

(1) Aujourd'hui *Lattaquié*.
(2) Aujourd'hui *Djebali*.

place et se remit en marche. Raymond, vicomte de Turenne, s'empara de Tortose (1) sans coup férir et à l'aide d'un stratagème : il fit allumer dans un bois un si grand nombre de feux, que les habitants crurent que l'armée des croisés était tout entière sous leurs murailles, et profitant des ombres de la nuit, ils s'enfuirent dans les montagnes, emportant leurs effets les plus précieux. Le lendemain, les deux cents cavaliers de Raymond entraient dans la ville déserte, la pillaient et y mettaient le feu.

Cependant le siége d'Archas se poursuivait, mais sans vigueur ; la maladie décimait l'armée plus que le glaive sarrasin. Des doutes s'étaient élevés au sujet du miracle de la sainte lance, que Raymond de Toulouse avait conservée, et avaient partagé le camp en deux factions. Le chapelain du duc de Normandie contesta la vérité du miracle, et tous les Normands furent de son avis. Barthélemy protesta de son innocence, de sa véracité au sujet de la vision, et accepta le défi de l'épreuve du feu. Un bûcher fut élevé dans la vaste plaine qui s'étend jusqu'à la mer : un chemin de deux pieds laissait le passage libre. Barthélemy arriva portant la sainte lance et vêtu d'une tunique de lin, entouré de prêtres et des plus fervents Provençaux. L'armée tout entière était rangée aux alentours. Le feu s'élevait déjà à une grande hauteur ; le pauvre prêtre de Marseille entra résolument dans le bûcher : il disparut au milieu des flammes. Bientôt après il reparut de l'autre côté du bûcher, mais couvert de plaies mortelles dont il mourut quelques jours après, protestant toujours de son innocence.

(1) L'ancienne Antadarus.

L'empereur Alexis avait, pendant ce siége, envoyé aux chrétiens une ambassade qui promit des secours de vivres et de soldats pour le siége de Jérusalem. Les ambassadeurs furent reçus froidement par les princes de la croisade : les mensonges, les fausses promesses de l'empereur, la fuite même au siége de Nicée des troupes impériales, avaient irrité les chrétiens. On refusa leurs offres, on n'écouta pas leurs plaintes.

Une autre ambassade du sultan d'Égypte vint annoncer la prise de Jérusalem par son armée. Il venait solliciter l'alliance des chrétiens et la promesse de n'entrer dans Jérusalem que comme des pèlerins et non des vainqueurs. De somptueux présents furent distribués à chaque chef par les ambassadeurs, mais la politique versatile du calife avait mis les chrétiens en garde contre lui, et ses propositions furent rejetées avec mépris. Les chefs de la croisade résolurent dès lors de se réunir et de hâter leur marche sur Jérusalem. Raymond, qui s'acharnait au siége d'Archas, fut obligé de l'abandonner, car ses soldats, impatients de remplir leur vœu de délivrer la Terre-Sainte, le menaçaient d'une nouvelle sédition.

L'armée alors était réduite à cinquante mille combattants : la famine, l'épidémie, les combats, la désertion avaient décimé cette armée de trois cent mille hommes; mais ceux qui restaient étaient d'une bravoure et d'une force éprouvées, puisqu'ils avaient résisté à tant de séductions, à tant de désastres. L'armée s'avançait; l'émir de Tripoli vint à sa rencontre lui disputer le passage sur son territoire, et une sanglante défaite le punit de sa témérité. Il n'évita le pillage de sa ville qu'en payant un énorme tribut : il donna des

vivres pour une longue marche et fit mettre en liberté trois cents chrétiens prisonniers.

La Phénicie, pays riche et fertile, fut traversée sans que l'ennemi se présentât. Partout les chrétiens étaient salués comme des alliés ou des libérateurs ; l'abondance régnait dans cette armée revenue à des sentiments de piété et d'union fraternelle. (1) Les gouverneurs de toutes les villes maritimes où passèrent les croisés, envoyèrent leur soumission et des approvisionnements. Sidon, Tyr, Achasib, Ptolémaïs, Messal, Nophel, Césarée, Antipatride, Joppé, Lydda où ils quittèrent les bords de la mer, Ramla, reconnurent la domination chrétienne. Cependant les chefs, pour punir la perfidie du sultan d'Egypte, voulaient marcher sur le Caire et le réduire en cendres. D'autres, au contraire, voulaient courir sur Jérusalem, dont ils n'étaient séparés que par quelques lieues à peine. Cet avis l'emporta, et l'on se mit en marche vers la ville sainte. Tancrède, à la tête de trois cents cavaliers, s'empara de Bethléem, village où Jésus-Christ était né. L'armée arriva le soir à la ville d'Emmaüs, (2) et bientôt, derrière la montagne, allait s'offrir à leurs yeux la ville sainte, la ville où était mort, pour le salut des hommes, le divin Rédempteur.

Le lendemain, dès l'aube, les croisés gravissent les hauteurs d'Emmaüs, et Jérusalem s'offre à leurs regards. « Jérusalem ! Jérusalem ! » crient les premiers

(1) C'est dans les plaines de la Phénicie que les croisés trouvèrent une plante dont le suc était appelé zucra par les habitants. Les pèlerins la rapportèrent en Europe où elle était inconnue. Les Sarrasins l'importaient à Grenade, d'où elle fut portée en Amérique par les Espagnols.

(2) Guillaume de Tyr aurait mal à propos appelé ce village Emmaüs. Ce serait Anathot, selon Michaud. (*Bibl. des Croisades.*)

qui l'aperçoivent ; et ils tombent à genoux, priant et pleurant. A ce nom sacré de la ville sainte, pour laquelle ils avaient souffert tant de fatigues et de misères, les croisés accourent, se jettent sur la terre qu'ils baisent pieusement en l'arrosant de leurs larmes, adorant Dieu et le remerciant d'avoir exaucé les vœux de son peuple. Les cavaliers mettent pied à terre et marchent pieds-nus en priant. Sur cette montagne, le serment de délivrer la Terre-Sainte fut renouvelé et le cri de « Dieu le veut ! » s'éleva dans les airs ; puis les croisés descendirent en chantant ce verset des psaumes d'Isaïe :

« Jérusalem , lève les yeux et vois les libérateurs qui viennent briser tes fers ! »

Mais en approchant de la ville, les chrétiens ne trouvaient que ruines et désastres. Un lieutenant du calife (1) avait fait ravager toute la campagne, incendier les villages, combler les puits, empoisonner les citernes ou les fontaines, couper tous les arbres qui auraient pu fournir un ombrage contre les ardeurs du soleil ou du bois pour les machines du siége. Soixante mille combattants, tant soldats égyptiens qu'habitants de la ville ou des contrées voisines, se préparaient à soutenir l'attaque. Des ouvriers nombreux construisaient des catapultes, réparaient les murailles et préparaient tout pour une défense désespérée.

Les croisés s'occupèrent de leur côté des apprêts du siége. Robert de Normandie et ses soldats campèrent au nord de la ville, depuis la porte de Saint-Étienne jusqu'à celle d'Hérode. Les nouveaux croisés qui avaient

(1) Du nom de Iftikar-Édaulé.

rejoint l'armée à Laodicée, commandés par un Anglais nommé Edgar Adeling, et les Bretons, ayant à leur tête leur duc Alain Perquet, se placèrent auprès de Godefroy de Bouillon. Eustache prit position au nord-ouest près du Calvaire, non loin de la porte de Damas. Tancrède s'était placé dans la plaine qui fait face à la porte de Bethléem. Raymond de Toulouse avait assis son camp sur les hauteurs qu'on appelle aujourd'hui collines de Saint-Georges, et un vallon le séparait des murs de Jérusalem : c'était là une position peu avantageuse pour aider aux chrétiens, et bientôt il établit ses tentes au midi sur le mont Sion. La ville, défendue au sud-est par le ravin de Siloé et à l'est par la vallée de Josaphat, ne fut pas entourée de ce côté.

VIII

1099.

La vue de Jérusalem avait excité l'enthousiasme des croisés : chaque lieu, chaque site leur rappelait un souvenir religieux. La venue des pauvres chrétiens chassés de la ville sainte, leurs récits des profanations des Égyptiens, et les menaces qu'ils proféraient de massacrer toute la population chrétienne et de livrer aux flammes l'église du Saint-Sépulcre et le tombeau du Christ, excitèrent la fureur des chefs et des soldats. Un ermite vint encore augmenter l'ardeur des croisés

et le désir de délivrer le ville sainte, en conseillant au nom du vrai Dieu un assaut général. L'espoir de se voir secondés par les armées célestes, le souvenir des prodiges opérés par la valeur des soldats de la Croix firent céder les chefs à l'impatience générale (1).

Sans machines, sans échelles, l'armée s'avança courageusement. Couverts de leurs boucliers, les uns cherchaient avec la pique et le marteau à ébranler les murailles, tandis que les autres écartaient à coup de fronde ou d'arbalète les ennemis du rempart. L'huile bouillante, la poix fondue, d'énormes quartiers de rocher écrasaient, brûlaient les chrétiens, sans ébranler la fermeté de ceux qui venaient remplacer les morts ou les blessés. L'avant-mur fut percé ; mais la muraille principale offrit un obstacle invincible. L'escalade fut tentée ; une seule échelle atteignit le haut du rempart ; les plus braves y montèrent, mais ils ne purent se maintenir sur la plate-forme, et, malgré des prodiges de courage, ils furent écrasés par les Sarrasins. Enfin il fallut battre en retraite. Le manque de machines et d'instruments propres à une escalade, fut la seule cause de la victoire des infidèles. On songea dès lors à construire des machines : les églises, les maisons dans les villages voisins qui avaient échappé à l'incendie, furent démolies, et les poutres, le bois de construction servirent à l'édification d'instruments de guerre.

L'été versait sur le pays tous les feux du zénith : le torrent du Cédron était à sec : la fontaine de Siloé donnait à peine de l'eau pour les chefs de la croisade :

(1) Voir *Albert d'Aix*, liv. V.

l'armée ressentit les tourments d'une soif horrible. Les soldats, les pèlerins erraient dans la campagne nue et brûlée, cherchant quelque fontaine, quelque ombrage, et souvent se disputant, les armes à la main, la possession d'un peu d'eau fétide et fangeuse. La victoire eût été facile sur des malheureux affaiblis par la famine et par la soif ; mais le nom chrétien, le souvenir de leurs exploits les défendaient mieux que leurs armes contre les attaques des Sarrasins. Le désespoir s'empara des soldats et des chefs eux-mêmes, et déjà les plus braves songeaient à renoncer à leur sainte entreprise, lorsqu'une flotte génoise entra dans le port de Joppé, apportant des munitions et des approvisionnements de toute espèce. Des ingénieurs, des charpentiers de Pise arrivèrent avec des machines de guerre. Des bêtes de somme, chargées de provisions, les amenaient dans le camp. Trois cents cavaliers, commandés par Raymond Pelet, protégeaient les convois contre les attaques des Égyptiens. Dès lors les travaux du siége se poussèrent avec activité : les soldats, les pèlerins, les enfants, les barons eux-mêmes se firent ouvriers ; tandis que d'autres, se dispersant sur les routes, allaient demander de l'eau aux fontaines de Bethléem. (1) Des machines formidables s'élevaient : des béliers, des catapultes, des galeries couvertes étaient terminés ; trois tours surtout excitaient l'admiration des chrétiens. Elles avaient trois étages : au premier se trouvaient les mécaniciens et ouvriers qui les mettaient en mouvement ; au second et au troisième étage, des soldats armés de traits devaient écarter l'en-

(1) Ils allèrent jusqu'à la fontaine des Apôtres, près de Béthanie ; à celle d'Elpire, près de Damas, et à celle du désert de saint Jean.

nemi du rempart, et lancer des ponts-levis qui permissent d'entrer dans la place.

Les prêtres réveillaient par leurs paroles l'enthousiasme des soldats; trois jours de jeûne furent imposés à l'armée, et une procession solennelle fut faite autour des murailles de Jérusalem. Les princes de la croisade décidèrent dans un conseil qu'on profiterait de l'exaltation des chrétiens pour livrer un assaut général. Le côté oriental de la ville, que les Sarrasins croyaient suffisamment gardé par sa position même, et sur lequel ils n'avaient établi aucune défense, fut celui contre lequel on dirigea tous les efforts de l'armée. Une nuit suffit pour déplacer toutes les machines et les transporter sur ce nouveau point.

Le jeudi 14 juillet 1099, le signal de l'assaut fut donné par toutes les trompettes du camp. Les tours s'avancèrent vers les remparts : l'une d'elles portait Godefroy de Bouillon ; l'autre, Tancrède; la troisième, Raymond de Toulouse. Les mangonneaux, les pierriers, furent dressés devant les murailles et lancèrent dans la place une grêle de cailloux. Les béliers, protégés par les galeries couvertes, battaient incessamment les murs, tandis que les plus braves les escaladaient avec les échelles. Un combat acharné se continua pendant douze heures sans décider la victoire: la nuit seule sépara les combattants. Le lendemain, au point du jour, les croisés continuèrent l'attaque plus furieuse, plus acharnée encore que la veille; les assiégés se défendaient avec l'énergie du désespoir. Les chrétiens redoublaient de courage, mais la cité résistait à leurs efforts. Un guerrier couvert d'armes éclatantes parut sur le mont Sion, et, de son épée nue, montrant

aux chrétiens Jérusalem, il donna le signal d'un nouvel assaut. Godefroy s'écrie que saint Georges, descendu du ciel, vient au secours des croisés ; une ardeur nouvelle les enflamme ; la tour de Godefroy s'avance, lance son pont-levis sur le parapet, en même temps qu'une grêle de traits enflammés s'attache aux machines des assiégés. L'incendie s'allume, et le vent pousse sur les Sarrasins des tourbillons de flamme et de fumée. Godefroy s'élance le premier sur le rempart, suivi des plus nobles chevaliers croisés, met en fuite les infidèles et se précipite à leur poursuite dans Jérusalem. Les Flamands pénètrent à la suite de leur duc et massacrent tout ce qu'ils rencontrent. La porte de Saint-Etienne tombe sous la hache de Godefroy et de ses chevaliers, et leur ouvre l'intérieur de la ville. Raymond de Toulouse apprend ce premier succès, ranime ses soldats, et, abandonnant les machines devenues inutiles, il monte sur le rempart, suivi de ses Provençaux, et va rejoindre le gros des assaillants. Dès lors les Sarrasins reculèrent de rue en rue, de carrefour en carrefour, et partout ils furent vaincus. Jérusalem fut prise le vendredi 15 juillet 1099, à trois heures, au jour, à l'heure où, onze cents ans auparavant, le fils de Dieu était mort sur le gibet. Les chrétiens, irrités par les insultes que les Sarrasins avaient faites à la Croix par leur longue résistance, et aussi par les maux qu'ils avaient soufferts, firent un carnage affreux des Musulmans. Ils se réfugiaient dans les palais, dans leurs mosquées, mais les cavaliers y pénétraient et y faisaient avec leurs glaives une moisson sanglante. Raymond d'Agiles, qui a écrit le récit de cette croisade, assure que dans les rues les

chevaux marchaient dans le sang jusqu'au poitrail.

Cependant Godefroy, suivi de trois varlets, vêtu d'une simple tunique, se rend pieds-nus et sans armes dans l'église du Saint-Sépulcre; les chrétiens le voient marcher en versant de pieuses larmes. Soudain le massacre s'arrête, la fureur s'apaise, et tous viennent en procession implorer le pardon de leurs péchés et la bénédiction céleste. Bientôt Pierre l'Ermite fut reconnu par les chrétiens d'Orient, et il devint l'objet de leur enthousiasme. Ils baisaient sa robe de solitaire, ils rappelaient hautement ses promesses si glorieusement tenues, et proclamaient leur libérateur cet homme qui, touché de leurs maux, avait armé l'Occident pour leur défense, et, dans leur naïve admiration, ils s'étonnaient qu'un seul homme eût accompli de si grands prodiges.

Cependant le carnage recommença le lendemain. Une politique inhumaine, mais jugée nécessaire, décida qu'il fallait frapper de terreur les infidèles : les renvoyer, c'était en effet ajouter au nombre des ennemis. Le massacre fut décidé et dura huit jours entiers; les prisonniers furent chargés du soin d'enterrer leurs frères hors de l'enceinte de Jérusalem. Le partage se fit sans qu'on eût à déplorer les désordres qui suivent si fréquemment le sac des villes. Chaque guerrier resta maître de ce qu'il avait pris, et ses armes, ses gantelets, une croix même suffirent à protéger sa conquête. Tancrède fut un des plus richement répartis, mais il abandonna une partie de son butin à ses soldats, à Godefroy, au clergé, et fit d'abondantes aumônes. Le bois de la vraie croix fut retrouvé et promené processionnellement dans Jérusalem.

L'ivresse de la victoire apaisée, les princes de la croisade songèrent à choisir un roi qui pût conserver une conquête acquise au prix de tant de fatigues et de sang versé. Le conseil des chefs ne put s'entendre : Robert de Flandre refusa cet honneur, désireux qu'il était de retourner en Occident ; Tancrède préféra rester chevalier. Enfin on décida que le choix serait fait par dix hommes choisis dans l'armée et le clergé. Ces délégués du peuple jurèrent de n'écouter que la voix de l'honneur. Ils commencèrent leur mission en consultant le peuple et l'armée, et la majorité des suffrages se porta sur Godefroy de Bouillon, dont la rare vertu, dont la bravoure et la piété étaient connues. Il fut nommé, et ce choix fut accueilli par d'unanimes acclamations. Porté en triomphe au Saint-Sépulcre, il jura de respecter les lois de la sagesse, mais il refusa la couronne, en disant qu'il n'accepterait jamais une couronne d'or dans la ville où le fils de Dieu, le Sauveur du monde, avait été couronné d'épines. Il prit le titre modeste de baron du Saint-Sépulcre. On songea aussi à nommer un chef à la nouvelle église de Jérusalem : Arnoult, chapelain de Robert de Normandie, fut nommé patriarche de Jérusalem, à la place de Siméon, mort dans l'île de Chypre, en quêtant des secours pour payer le tribut aux infidèles. Tous les chrétiens de la Syrie, de la Cappadoce, de la Mésopotamie, de la Cilicie, vinrent à Jérusalem pour y fixer leur demeure ou pour y contempler le saint tombeau.

La consternation régnait parmi les Sarrazins : à Bagdad,au Caire, on gémissait sur les massacres des soldats de la ville sainte. Enfin le désespoir ranima leur fureur, et le calife du Caire s'avança à la tête d'une puis-

sante armée, pour reprendre Jérusalem aux chrétiens. Les chefs de la croisade résolurent de ne pas les attendre, mais d'aller hardiment au-devant d'eux. Robert de Normandie refusa de les suivre prétextant que son vœu était accompli; mais bientôt, cédant aux instances de Godefroy et au désir d'illuster encore sa valeur, il promit de suivre l'armée. Il en fut de même de Raymond de Toulouse, qui, cependant, commanda l'arrière-garde au départ de Jérusalem. Ils partirent et vinrent camper dans la plaine qui sépare Joppé d'Ascalon. L'armée ennemie se présenta bientôt et trouva les croisés prêts au combat. Le lendemain les soldats, aprés avoir reçu la bénédiction du patriarche de Jérusalem, devant lequel un clerc portait le bois de la vraie croix, marchèrent, bannières au vent, à la rencontre des Sarrasins.

L'armée musulmane s'offrit à leurs yeux, dans la vaste plaine d'Ascalon, adossée aux montagnes et à la mer, ayant à sa droite la ville d'Ascalon où flottait l'étendard musulman. Les croisés lancèrent les premiers leurs javelots, et bientôt Robert de Normandie se précipita, à la tête de ses chevaliers, sur le centre de l'armée égyptienne. Le choc fut terrible, mais les infidèles ne purent résister longtemps; l'étendard des Sarrasins tomba au pouvoir de Robert. Bientôt la déroute fut générale : Godefroy enfonça le corps si redouté des Éthiopiens, tandis que le comte de Toulouse précipitait dans la mer les bataillons que sa valeur avait mis en fuite, et qui couraient vers le rivage, dans l'espoir d'être recueillis et protégés par la flotte égyptienne qui couvrait la mer. La lance et l'épée firent dans cette journée une moisson terrible. Le sultan du

Caire, Afdal, qui s'était réfugié dans Ascalon d'où il avait vu, en versant des larmes, la fuite et le massacre de son armée, ne s'y crut pas en sûreté, et, se jetant sur un des bâtiments de la flotte, il gagna la pleine mer. Ce brusque départ enleva aux Sarrasins leur dernier espoir de salut.

Ascalon pouvait devenir la proie du vainqueur; mais la division se mit entre eux : Raymond de Toulouse voulait arborer son drapeau sur la ville et garder pour lui cette conquête. Godefroy refusa, et dès lors on renonça à s'emparer d'Ascalon ; l'armée retourna à Jérusalem. Raymond de Toulouse, qui commandait l'avant-garde, mit le siége devant Arsur ; mais, après quelques jours d'assauts et de combats, il abandonna cette ville, en conseillant aux habitants de se défendre contre les attaques de Godefroy. Le roi de Jérusalem arriva à son tour, et trouva la garnison et les habitants décidés à une défense désespérée. Il en sut bientôt le motif, et, voulant châtier tant de traîtrise, il allait en venir aux mains avec Raymond de Toulouse, et renouveler le spectacle de deux armées chrétiennes animées par la discorde et combattant l'une contre l'autre, lorsque Robert et Tancrède se jetèrent entre eux et les apaisèrent. La réconciliation se fit en présence des armées des deux chefs.

Godefroy de Bouillon se remit en marche, suivi de tous ses chevaliers, des bataillons chrétiens et d'un immense butin enlevé au camp de l'ennemi. Il annonça sa venue à Jérusalem par des chants de victoire et par les sons éclatants des trompettes. Le nouveau roi fut reçu au milieu des acclamations des pélerins et des habitants de la ville sainte.

La bataille d'Ascalon fut la dernière de la croisade, les chevaliers chrétiens, après quatre ans de fatigues, ayant accompli leur vœu, songèrent à retourner dans leur patrie. Les uns s'embarquèrent dans les ports les plus voisins de la Méditerranée, d'autres traversèrent la Syrie, l'Asie-Mineure, et arrivèrent, portant les palmes du triomphe et enrichissant de leur butin les villes et les églises de la patrie. Godefroy de Bouillon resta avec trois cents chevaliers et Tancrède, qui voulut mourir en Palestine. Raymond de Toulouse se rendit à Constantinople : ce seigneur, un des plus riches vassaux de la France, qui possédait l'Auvergne, le Languedoc et la Provence, se laissa gagner par les honneurs que lui rendit l'empereur Alexis : il s'attacha à lui et reçut en récompense la ville de Laodicée. Pierre l'Ermite revint en Picardie finir ses jours dans un monastère qu'il avait fondé (1).

Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, rentra dans ses terres et fut reçu avec joie par ses vassaux, mais il ne sut pas conserver leur affection et leur confiance. Il rêva la conquête de l'Angleterre, et vaincu par son frère Henri Ier, il expia sa témérité par 28 ans de captivité et mourut oublié au château de Cardiff.

(1) Pierre l'Ermite fonda à Hui, sur la rive droite de la Meuse, l'abbaye de Neufmoutiers, où il mourut. Il fut, selon son désir et par humilité, enterré hors de l'église ; ce ne fut qu'en 1242 que l'abbé et le chapitre firent transporter ses restes dans un cercueil de marbre devant l'autel des douze apôtres.

DEUXIÈME CROISADE

1099-1187.

IX

1099-1103.

Le royaume de Jérusalem était fondé par la victoire, dans un pays que les guerres civiles, les révolutions avaient ravagé pendant plusieurs siècles; il avait servi de champ-clos aux nations armées qui s'étaient tour-à-tour disputé sa possession, et plus d'un million decroisés y avaient trouvé un tombeau glorieux. Le plus brave des princes chrétiens, entouré de trois cents chevaliers, résolut de maintenir sa puissance et de conserver les villes conquises au prix de tant de sang. C'est un grand et noble exemple que celui d'une poignée d'hommes, défendant contre des légions de barbares un pays stérile, mais cher aux chrétiens, parce qu'il était le berceau de leur religion, et consacrant leur vie à protéger cette vaine mais précieuse conquête, contre les envahissements, les profanations de leurs ennemis. La puissance du nouveau roi s'étendait sur Jésalem et sur quelques cités ou bourgs disséminés sur un territoire encore envahi par les Arabes et les Égyptiens. Des forteresses arboraient le croissant à

côté des villes où flottait l'étendard de la Croix. Des périls sans cesse renaissants effrayaient les sujets du nouveau royaume, et empêchaient qu'ils y fondassent des espérances durables d'établissement. Ce fut une sage politique que celle qui mit l'intérêt privé pour quelque chose dans l'amour qui retenait les chrétiens autour du tombeau du fils de Dieu. Une loi décida que la propriété s'acquerrait par une possession d'un an et un jour, et que l'absence ferait perdre ces mêmes droits, lorsqu'elle se serait prolongée pendant ce même laps de temps. La Palestine se peupla d'habitants intéressés à la défense du territoire, autant par l'amour de la propriété que par l'enthousiasme religieux.

Le roi songea ensuite à reculer les frontières de son royaume naissant, et à en assurer la tranquillité, en refoulant les barbares, qui, chaque jour, le menaçaient d'une invasion. Tancrède se jeta dans la Galilée, et soumit Tibériade et plusieurs autres importantes cités. Godefroy, de son côté, augmenta sa puissance, au nord de Jérusalem, en imposant des tributs aux villes musulmanes de Césarée, Ptolémaïs, Ascalon : Arsur seule refusa de payer le tribut. Godefroy résolut de la soumettre par les armes, et en fit le siége ; mais après avoir sacrifié inutilement un de ses plus braves chevaliers, Gérard d'Avesnes, qui avait été donné en ôtage aux infidèles (1) ; après l'avoir vu sur les remparts de la ville, où il était attaché, périr sous les javelots chrétiens, il fut obligé d'abandonner le siége et de retourner à Jérusalem, en déplorant la mort d'un de ses

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, donne des détails curieux sur le siège d'Arsur et la mort de Gérard d'Avesnes.

plus illustres guerriers. En revenant dans sa capitale, le roi apprit la prochaine arrivée de nombreux pèlerins, qui venaient aux lieux saints célébrer la naissance du Christ, sauveur du monde. Bohémond, prince d'Antioche, Baudouin, comte d'Edesse, et Raymond, gouverneur de Laodicée, les accompagnaient. A la tête de ces pèlerins, presque tous Italiens, se faisait remarquer Daimbert, archevêque de Pise et légat du pape. Il parvint à force de brigues, à se faire nommer patriarche de Jérusalem, et, en cette qualité, il réclama une partie de la souveraineté dans la capitale; il voulut régner sur les lieux qui avoisinent l'église de la Résurrection. Godefroy céda à ses exigences, et les autres princes consentirent à tenir du souverain pontife l'investiture de leurs principautés.

Mais un royaume conquis par la valeur des armes chrétiennes ne pouvait subsister par les armes seules. Dans des villes dont les habitants étaient de tous les pays, de toutes les religions, il fallait un frein aux ambitions naissantes, aux désirs de domination et d'indépendance qui s'emparaient de tous les sujets. La capitale, sans cesse ouverte à des pèlerins que l'expiation de grands crimes ou la crainte du châtiment poussaient en Orient, devait être protégée contre les tentations des uns, et aussi contre les envahissements des seigneurs, auxquels, suivant les coutumes féodales et les lois de la guerre, le roi avait donné à gouverner une partie du pays conquis; il fallait dominer toutes ces volontés diverses. Godefroy de Bouillon profita de la présence des princes chrétiens pour mettre à exécution ses projets, en posant les bases d'une législation stable et régulière. Les Assises furent créées par

une assemblée de princes, de barons et de chevaliers, les plus éclairés parmi les chefs de la croisade. Ce code fut rédigé sous le nom d'Assises de Jérusalem, et déposé dans l'église du Saint-Sépulcre : il avait pour but, d'abord de régler les devoirs des sujets et des barons envers le roi, et aussi les droits et les devoirs du roi envers ses sujets et les seigneurs qui reconnaissaient avec peine une autorité supérieure à la leur (1). Le roi avait charge de maintenir les lois, de rendre la justice, de protéger ceux que la faiblesse ou le malheur mettaient sous sa garde, de veiller au salut du peuple et de le conduire à la guerre. Les chevaliers, les barons devaient servir le roi de leurs conseils dans l'administration du pouvoir et de leur épée dans les combats. Ils devaient, représentants du prince auprès des vassaux, protéger leurs droits, leurs propriétés, leur honneur. Trois cours furent instituées pour surveiller l'exécution de ces lois : la première, présidée par le roi et composée de la noblesse, réglait les différends des nobles et des grands vassaux ; la seconde, présidée par le préfet de Jérusalem et composée des notables habitants de la ville, déterminait les droits et les devoirs des vassaux entre eux ; enfin, la troisième réglait les intérêts des chrétiens d'Orient, et prononçait des sentences sur les différends survenus entre eux, dans la langue et suivant les usages de la Syrie. Chaque classe était jugée par ses pairs. Ce sont là les premières traces d'une institution qui forme la base de notre législation actuelle ; mais à travers ces

(1) C'est dans ce curieux monument de jurisprudence qu'il faut étudier la féodalité naissante telle que l'avait créée les compagnons de Clovis, après la conquête des Gaules.

sages réglements, nous retrouvons des traces de la barbarie. Ainsi, un peuple composé de guerriers en grande partie, ne pouvait s'astreindre aux formes lentes et incertaines de la justice : il dut emprunter aux anciennes coutumes le jugement de Dieu; les épreuves de l'eau et du feu, le combat judiciaire furent les bases de la législation criminelle. C'était là encore de la barbarie; mais, à côté de ces souvenirs des temps anciens, apparaissaient des lois pleines de sagesse et qui plus tard ont servi de modèle aux institutions de l'Occident. On ne saurait nier l'influence des croisades sur la civilisation européenne, si l'on admet que l'établissement des communes soit leur ouvrage. Elles portèrent en effet le premier coup à la féodalité, en donnant l'essor à la liberté naissante, et en remplaçant par des institutions libérales quelques-unes des institutions féodales.

Godefroy cependant continua ses conquêtes sur les musulmans et augmenta la terreur qu'inspirait le nom chrétien. Tancrède, attaqué dans Tibériade par le sultan de Damas, fut délivré par Godefroy et ses chevaliers, qui battirent les Sarrasins et les refoulèrent jusque dans les montagnes du Liban. Au retour de cette expédition, le roi de Jérusalem reçut l'hommage de l'émir de Césarée, et accepta une collation des fruits de la Syrie que lui offrit le Sarrasin. Peu de temps après, il tomba malade et mourut (1) : on attribua sa mort au poison que la main perfide de l'émir lui aurait offert dans une pomme de cèdre. Godefroy mourut recommandant à ses preux de rester unis, de

(1) Godefroy mourut le 17 juillet 1100, un an après la prise de Jérusalem.

conserver la sainte conquête et de mourir pour la défense de la religion. Ses restes mortels furent déposés dans l'église du Saint-Sépulcre, et aujourd'hui encore son nom est révéré des chrétiens et des musulmans. Brave et sage, prudent et religieux, Godefroy de Bouillon eût été un grand roi, si la mort n'était venue le frapper au milieu de ses rêves de gloire et d'avenir.

Le choix d'un successeur souleva de graves contestations dans Jérusalem. Le patriarche voulut monter sur le trône, fondant ses droits sur les promesses arrachées à Godefroy de Bouillon; mais les chevaliers ne voulurent avoir pour roi qu'un de leurs pairs. Baudouin apprit par des députés la mort de son frère, et le choix qu'avaient fait les chefs de la croisade de sa personne pour roi de la Palestine (1). Le patriarche Daimbert appela Bohémond au secours de ses prétentions; mais il apprit que le prince d'Antioche, vaincu par les Turcs, avait été fait prisonnier. Baudouin, possesseur du riche comté d'Edesse, préféra le pauvre royaume de Jérusalem. et, cédant sa province à son parent Baudouin du Bourg, il partit à la tête de quatre cents cavaliers et de mille fantassins Une embuscade fut tendue au comte d'Edesse, à son passage dans les défilés qui avoisinent la mer de Phénicie et l'embouchure du Lycus, par l'émir de Damas, que la trahison avait averti de ce départ. Mais Baudouin, feignant de fuir devant l'ennemi et d'éviter le combat, attira l'émir dans une plaine et fit un grand carnage de son armée, dix fois supérieure en nombre à l'escorte du

(1) Garnier de Gray, parent de Godefroy, envoya des députés à Baudouin et s'empara de tous les lieux fortifiés de Jérusalem.

futur roi. Son entrée dans Jérusalem fut un triomphe: le clergé, les barons, les chevaliers, une grande foule de pèlerins vinrent au-devant de lui et firent éclater leur joie par de bruyantes acclamations. Le patriarche protesta énergiquement contre cette élection du frère de Godefroy, et se retira sur le mont Sion, comme pour se mettre en sûreté contre les violences de Baudouin; mais, satisfait des suffrages du peuple et de l'armée, le nouveau roi ne songea qu'à augmenter sa puissance et sa renommée de bravoure, en marchant contre les Sarrasins.

Il s'avança vers Ascalon, à la tête de son armée; mais il se contenta de ravager les campagnes qui l'environnaient, sans tenter un siége inutile aux approches de la mauvaise saison. Quelques villes peu importantes tombèrent en sa puissance; puis suivi de ses barons, il descendit jusqu'au rivage de la mer Morte, où ils retrouvèrent les traces du législateur des Hébreux. C'est avec un pieux enthousiasme qu'un chroniqueur raconte qu'il se désaltéra, lui et son cheval, à la fontaine de Moïse (1); les soldats de Baudouin revinrent chargés de butin à Jérusalem. Le patriarche, cependant, s'était soumis et avait consenti à sacrer le nouveau roi. Cette cérémonie se fit en grande pompe à Bethléem.

Tancréde refusa de reconnaître Baudouin comme successeur de Godefroy de Bouillon, et de lui rendre hommage: il n'avait point oublié les injustices de ce chevalier sous les murs de Tarse. Baudouin le fit citer à son tour comme vassal infidèle; la réponse de Tan-

(1) Foulcher de Chartres.

crède fut simple et méprisante : *J'ignore*, dit-il au héraut, *si ton maître est roi de Jérusalem*. Enfin Baudouin employa les prières qui eurent plus de succès que les menaces. Les deux chevaliers convinrent d'une entrevue, et s'embrassèrent en présence de tous les barons et du clergé. Dans le même temps, le brave Tancrède reçut des députés de la ville d'Antioche, qui le supplièrent de venir gouverner la principauté, en l'absence de Bohémond, prisonnier des Turcs. Tancrède partit, abandonnant sa ville de Tibériade au chevalier Hugues de Saint-Omer.

Baudouin se signala ensuite par de nouveaux exploits contre les infidèles : à la tête d'une faible armée, il marcha contre des ennemis qui pouvaient l'écraser sous leur nombre. Il dispersa les tribus arabes qui campaient dans de vastes plaines, aux rives du Jourdain ; leurs dépouilles enrichirent les soldats chrétiens. Bientôt après il mit le siége devant Arsur, suivi par de nombreux pèlerins qu'une flotte génoise venait de débarquer au port de Joppé. Trois jours après, la ville était au pouvoir des croisés ; puis, l'armée se dirigea sur Césarée ; le siége fut entrepris et poussé activement. Après quinze jours de blocus, un assaut général rendit les chrétiens maitres de la ville. Tout ce qui était armé, dans la cité, fut impitoyablement massacré. Soit que Baudouin voulût continuer la politique de ses devanciers, soit transport de vengeance ou désir d'inspirer l'effroi aux villes voisines, il livra la ville au pillage et à la fureur des chrétiens. Pendant deux jours entiers les palais, les mosquées, les maisons des habitants furent dévastés ; les nouveaux venus firent un riche butin. Le sultan du Caire

apprit le massacre de la garnison de Césarée, et, voulant venger leur mort, il leva à la hâte une nombreuse armée qu'il fit marcher sur Ascalon. Baudouin s'avança au-devant des bataillons ennemis. Avant la bataille, il passa devant le front de sa petite armée, et leur donna du courage en leur rappelant qu'ils combattaient pour la cause de Dieu ; qu'il fallait vaincre ou mourir, et qu'il n'y avait de salut que dans la victoire et non dans la fuite. Puis les chrétiens, forts de quinze cents hommes au plus, et divisés en douze bataillons à la tête desquels les barons commandaient, se précipitent sur les Sarrasins. Le premier choc fut terrible : quatre bataillons croisés disparaissent écrasés sous le nombre. A cette vue Baudouin, suivi des plus braves chevaliers, fond sur l'ennemi, la lance en arrêt, et se fraye dans l'armée musulmane un chemin sanglant. Bientôt les lances sont abandonnées et la hache d'armes les remplace. La déroute se met alors dans le gros de l'armée égyptienne ; le trouble, l'effroi s'emparent de leurs esprits superstitieux ; ils fuient devant une poignée d'hommes qu'ils croient invincibles. La plaine était jonchée de morts, les routes encombrées de fuyards : ce fut une victoire complète. Les tentes, toutes les richesses que contenait le camp sarrasin tombèrent au pouvoir des chrétiens. En revenant de la poursuite des ennemis, Baudouin sauva la vie à une femme que venaient de prendre les douleurs de l'enfantement : couchée au pied d'un arbre, elle poussait des cris plaintifs. Il s'approcha d'elle, la couvrit de son manteau et lui fit donner de l'eau et des fruits ; la femelle d'un chameau fut amenée pour allaiter le nouveau-né. Deux esclaves la reconduisirent

à son époux qui, à la vue de celle dont il pleurait la mort, jura de reconnaitre un jour la générosité du roi des chrétiens.

Cependant l'armée égyptienne s'était ralliée et revenait au combat. Baudouin, orgueilleux d'une facile victoire, courut au-devant de l'ennemi avec deux cents chevaliers; mais bientôt, enveloppés de toutes parts, ils durent succomber sous les coups d'un ennemi trop nombreux. Baudouin s'enfuit et se cacha dans des forêts et des bruyères, auxquelles les Sarrasins mirent le feu: c'est avec peine que le roi, échappé aux flammes, put rentrer dans Ramla à la faveur de la nuit. Le lendemain, la place fut assiégée: c'en était fait de la vie du roi, si la reconnaissance de l'émir dont il avait sauvé la femme, n'avait veillé sur son salut. Il venait arracher Baudouin à une mort certaine: cependant celui-ci hésitait. Enfin il se confia à l'émir, et sortit de Ramla par des chemins inconnus; Baudouin gagna la ville d'Arsur. Ramla fut prise d'assaut, et l'armée chrétienne fut passée au fil de l'épée: ce fut la première défaite des chrétiens en Palestine. L'armée égyptienne marcha sur Jérusalem; le clergé, les pèlerins imploraient la miséricorde divine et demandaient au ciel de préserver la ville sainte des profanations des Sarrasins. Tous désespéraient de sauver Jérusalem, lorsque Baudouin, qu'on croyait mort à Ramla, reparut. Il fit à la hâte une levée de troupes; toutes les villes du royaume envoyèrent les habitants en état de porter les armes. Cependant le roi ne put réunir qu'une faible armée, mais qui fit des prodiges de valeur: l'ennemi fut chassé du territoire. Dans une bataille, quatre mille Musulmans restèrent sur le

champ de bataille, et, parmi eux, l'émir d'Ascalon. De tous côtés on accusa les Grecs d'avoir suscité tant d'ennemis aux chrétiens de la Palestine. Alexis Comnène, en effet, convoitait Antioche et toutes les villes du littoral de la Syrie. Il avait fait offrir la rançon de Bohémond, non pour lui rendre sa principauté, mais pour l'envoyer prisonnier à Byzance et s'emparer de sa conquête. Bohémond devina ses projets, et intéressa à sa cause l'émir qui le retenait et qu'il séduisit par ses promesses. Bohémond, rendu à la liberté, revint à Antioche, combattit sur terre les armées d'Alexis, sur mer les flottes qu'il avait envoyées à la conquête de sa principauté, mais sans obtenir, pendant une année que dura la guerre, d'avantages décisifs.

Baudouin, de son côté, continua ses conquêtes sur le territoire arabe. Il réunit tous ses guerriers, tous ses barons qui gouvernaient les places conquises, et alla assiéger Charan, ville de la Mésopotamie. La discorde se mit de nouveau dans le camp, pour la possession de la conquête future : Bohémond, Baudouin, Josselin de Courtenay, Baudouin du Bourg, Tancrède, sont prêts à se disputer, les armes à la main, une ville qui ne doit pas tomber en leur pouvoir. Ces divisions empêchèrent la prise de la ville, en retardant son investissement. Une armée venue de Mossoul à son secours surprit les croisés et les tailla en pièces. Un grand nombre de chevaliers furent faits prisonniers dans cette bataille, et parmi les plus célèbres, on cite Baudouin du Bourget, Josselin de Courtenay; Bohémond et Tancrède, à la tête d'une faible escorte de cavalerie, purent à peine échapper au carnage. Le prince d'Antioche, de retour

dans sa ville, se vit entouré d'ennemis : les Grecs et les Sarrasins lui étaient également redoutables. Il résolut d'aller en Europe chercher des défenseurs; il se fit passer pour mort, et, enfermé dans un cercueil, il traversa sur un navire la flotte grecque qui fermait le passage à ses vaisseaux (1). Bohémond alla débarquer en Italie : reçu par le pape comme un des plus vaillants défenseurs de la foi, il obtint de lui la permission de prêcher une nouvelle croisade contre les Musulmans. Il vint en France, où la renommée de son nom et de ses exploits l'avait précédé. Aussi éloquent que brave, Bohémond sut inspirer l'enthousiasme de la guerre sainte à tous les chevaliers français (2). A leur tête, il traversa les Pyrénées, fit de nombreux prosélytes en Espagne, et vint s'embarquer en Italie, à la tête d'une nombreuse armée. Bientôt il entra sur les terres de l'empire grec, et alla mettre le siége devant Durazzo; mais la disette, les maladies décimèrent ses troupes, et, malgré ses brillantes promesses de les enrichir des dépouilles de l'empire grec, il se vit abandonné de tous ceux qu'il avait amenés à sa suite. Les uns se rendirent en pélerinage au Saint-Sépulcre, les autres retournèrent en Europe, et Bohémond, resté seul, fut obligé de faire sa paix avec Alexis, dont il convoitait l'empire, et s'en alla à Tarente mourir de honte et de désespoir.

(1) Voir Anne Comnène.

(2) Les chevaliers de l'Auvergne, du Limousin, du Poitou, enflammés par son éloquence entraînante n'hésitèrent pas à le suivre.

X

1104-1120.

Le roi de Jérusalem remportait des victoires sur les infidèles ; pour ouvrir de faciles communications avec l'Orient, il avait résolu de s'emparer de toutes les villes maritimes de la Syrie. Aidé d'une flotte génoise, il fit le blocus de Ptolémaïs, et, après vingt jours, les habitants se rendirent, à la condition de sortir sains et saufs de la ville, en emportant leurs objets les plus précieux. Baudouin accepta les conditions de ce traité, et les chrétiens entrèrent dans la ville ; mais, à la vue du butin, les Génois rompirent la capitulation et firent un carnage affreux d'un peuple désarmé. Le roi de Jérusalem, chef de l'expédition, ne put maitriser cette ardeur de pillage, ni empêcher les massacres. Raymond de Saint-Gilles, fils du comte de Toulouse, vint avec une flotte, partie des ports de la Provence, mettre le siége devant Tripoli, où son père était mort. On érigea en comté le territoire, et le prix des exploits glorieux du père tomba aux mains du fils et dans la famille du comte de Toulouse. Biblos, Sarepta, Beyrouth, soumises aux armes chrétiennes, devinrent des baronies que l'on donna aux chevaliers, en l'honneur de leurs nobles travaux. Les Génois, les Pisans, qui, de toutes ces conquêtes auxquelles ils avaient pris une

part active, n'avaient recueilli d'autre avantage que de voir, dans chaque ville conquise, une rue porter le nom de rue des Génois, retournèrent en Italie, et Baudouin resta seul, abandonné à ses propres forces, pour défendre le royaume qui lui était dévolu. Les Sarrasins s'avancèrent dans la Palestine, et presque jusqu'aux portes de Jérusalem. Une armée de dix mille Norwégiens, commandée par le fils de Magnus, roi de Norwége, débarqua au port de Joppé ; Baudouin alla au-devant d'eux, et sollicita le secours du prince et de ses soldats contre les invasions des infidèles. Sigur, le fils de Magnus, promit son concours, et ne demanda pour prix de ses exploits qu'un morceau du bois de la vraie croix.

Dans un conseil de tous les princes chrétiens, le siége de Sidon fut résolu : l'armée de Baudouin l'investit par terre, tandis que Sigur et sa flotte fermaient le port. La ville se rendit après six semaines de blocus, et le prince norwégien, couvert de gloire, après avoir accompli son vœu de visiter le saint tombeau, retourna dans sa patrie, emportant la précieuse relique qui, aujourd'hui encore, fait le principal ornement de la basilique de Drontheim (1).

Baudouin, de retour à Jérusalem, apprit la captivité de plusieurs chevaliers chrétiens, entr'autres Gervais, comte de Tibériade. On lui offrit leur liberté, en rendant pour leur rançon Ptolémaïs, Jaffa et plusieurs autres villes : Baudouin refusa ; les chevaliers chrétiens furent tués à coups de flèches sur la place de Damas. Cette nouvelle mit la consternation dans Jé-

(1) Des Frisons, des Anglais, des Brêmois prirent part au siége de Sidon et combattirent avec Baudouin. (V. *Chronique de Brême*.)

rusalem; mais une perte plus cruelle encore devait frapper les croisés; Tancrède, qui avait voué sa vie à la défense de la Palestine, mourut dans une expédition contre les Turcs. Sa mort jeta dans la confusion cette principauté d'Antioche, dont le gouvernement lui avait été confié, et qu'il avait protégée contre les armées musulmanes et contre l'ambition de l'empereur grec. Tancrède mourut regretté par ses ennemis mêmes : il avait su conquérir leur estime par sa bravoure et sa fidélité (1).

De nouveaux ennemis se levaient sans cesse devant les chrétiens : une armée turque, partie de Maridin, de Damas et de Mossoul, vint porter la guerre dans la Palestine. La Galilée fut envahie; Baudouin courut au secours de ses sujets et fut battu près du mont Thabor. Roger de Sicile, nouveau gouverneur d'Antioche, Raymond de Saint-Gilles et tous les chevaliers qui, dispersés dans le royaume, gouvernaient les villes conquises, vinrent unir leurs efforts à ceux du roi; mais, inférieurs en nombre, les chrétiens n'osèrent livrer bataille, et virent, du haut des montagnes, les ravages d'un ennemi acharné et l'incendie de leurs villes. Naplouse fut pillée, le pays de Sichem fut dévasté. Cependant les Turcs se retirèrent sans combattre, et d'autres fléaux vinrent frapper les chrétiens : des nuées de sauterelles ravagèrent les campagnes du royaume de Judée, les moissons furent perdues, et un tremblement de terre, dont pendant cinq mois les secousses se renouvelèrent incessamment, mirent le comble à la misère des chrétiens. A Edesse, le comte

(1) Août 1112. Voir Raoul de Caen.

et ses soldats cherchèrent un refuge dans les forêts; à Antioche, des églises, des tours, des murailles furent détruites; le madeneh d'une mosquée s'écroula, écrasant une maison et tous ceux qu'elle contenait (1).

Baudouin résolut de porter encore au loin la terreur de ses armes, et de reculer sa puissance, déjà si difficile à conserver dans ses petits États; mais son caractère aventureux et chevaleresque l'entraînait toujours dans les périlleuses entreprises. Il traversa le désert avec son armée, et alla assiéger Pharamia, dont il s'empara bientôt. L'armée revenait chargée des dépouilles des vaincus, lorsque le roi tomba malade à El-Arish. Bientôt son état fut désespéré, et, voyant venir la mort qu'il avait tant de fois affrontée dans les combats, il fit assembler ses chevaliers et s'efforça de ranimer leur courage, en leur parlant de l'avenir et en les exhortant à défendre le royaume de Jérusalem; il demanda à être enterré près de son frère Godefroy de Bouillon, et désigna Baudouin du Bourg pour son successeur. Il mourut, et ses volontés dernières furent pieusement exécutées par ses serviteurs et ses chevaliers (2).

Baudouin passa toute sa vie à combattre les infidèles, et, pendant dix-huit ans que dura son règne, il fut plus souvent au milieu des camps que dans son palais. Ses revenus principaux consistaient dans les tributs imposés aux vaincus et dans les dépouilles enlevées aux villes conquises. Dès que la paix avait duré quel-

(1) On attribua ces malheurs aux péchés des chrétiens; le désordre des mœurs était extrême dans le peuple à qui la noblesse, le clergé même donnaient de tristes exemples (voir Gauthier le chancelier.)

(2) Baudouin mourut en 1118 (voir Albert d'Aix récit de cette mort.)

ques mois, les revenus étaient épuisés, et il fallait les renouveler par la victoire. Avec de faibles forces, Baudouin fit de grandes choses, et sa valeur le sauva bien souvent de périls où son imprudence l'avait engagé. Il se montra le digne successeur de son frère, et fut comme lui le plus intrépide et le plus vigilant défenseur du tombeau du sauveur. Il ajouta de sages dispositions à la législation de Godefroy, surtout en offrant asile aux chrétiens persécutés de la Syrie. Jérusalem se repeupla d'enfants du Christ, et le roi leur donna des terres, des maisons, pour les attacher à jamais à la ville sainte par quelque chose de plus fort que l'amour de la patrie, par l'intérêt personnel.

Baudouin avait désigné pour successeur Baudouin du Bourg qui, pendant cinq ans prisonnier des Turcs, était, depuis peu de temps, de retour de sa captivité. Cependant, quelques membres du conseil songeaient à élire Eustache de Boulogne, frère des deux premiers rois. Un chevalier qui avait été avec le comte d'Edesse captif des musulmans, Josselin de Courtenay, parla en sa faveur, et rangea tous les barons à son avis. Baudouin fut sacré sous le nom de Baudouin II, et le comté d'Edesse devint le prix de la fidélité de Josselin de Courtenay.

Baudouin, à peine monté sur le trône, reçut de Roger de Sicile une pressante demande de secours : la principauté d'Antioche, dont il était gouverneur, était envahie par une armée de Perses et de Syriens. Roger, sans attendre l'arrivée de ses alliés, livra la bataille et fut tué dans la mêlée, en faisant des prodiges de valeur. Baudouin arriva bientôt, et la victoire

vengea la défaite et la mort du gouverneur d'Antioche.

De retour à Jérusalem, Baudouin II apprend la captivité du nouveau comte d'Edesse, de Josselin de Courtenay; il marche contre les ennemis, et bientôt lui-même il devient prisonnier des Turcs. Cinquante Arméniens se dévouent au salut du noble captif : ils se précipitent sur la garnison musulmane, la massacrent et plantent la Croix sur la forteresse où sont enfermés les prisonniers. Josselin parvient à s'échapper, et court implorer du secours en faveur du roi. Il revient avec une petite armée, mais les Arméniens ont, à leur tour, succombé sous les efforts des Sarrasins, et le roi a été conduit dans une forteresse de Charam. Profitant de la captivité du roi, les Égyptiens lèvent une armée et se jettent dans la Palestine qu'ils veulent enlever aux chrétiens. Le régent du royaume, Eustache d'Agrain, comte de Sidon, fait annoncer la guerre sainte : la grosse cloche de Jérusalem appelle tous les chrétiens au combat. Bientôt il marche à la rencontre des infidèles ; trois mille guerriers le suivent ; le patriarche, orné de vêtements blancs, porte au milieu d'eux le bois de la vraie croix. La lance sacrée, retrouvée à Antioche, est portée par un clerc. Dans les plaines de Joppé et d'Ibelin, Eustache attaque l'ennemi et le met en déroute. Un orage éclate pendant le combat, et la foudre qui gronde sur leur tête porte la terreur parmi les Sarrasins. La flotte égyptienne quitte en hâte le port de Joppé, où elle se croyait en sûreté; sept mille infidèles tombèrent sous le fer des croisés; cinq mille périrent dans les flots. Les chrétiens rentrèrent à Jérusalem, chargés de butin et chantant les cantiques sacrés.

Une flotte vénitienne arriva à Ptolémaïs sur ces entrefaites, et le doge de Venise, qui la conduisait, fut amené en triomphe dans la ville sainte. On tint conseil pour délibérer si ce serait Tyr ou Ascalon qu'on attaquerait; les avis étaient partagés; on résolut de s'en rapporter au jugement de Dieu. Les deux noms de Tyr et d'Ascalon furent écrits sur des parchemins, et déposés sur l'autel. Un enfant en prit un : Tyr était la ville choisie par le hasard. Les Vénitiens promirent leur concours, à la condition qu'on leur céderait l'entrée dans tous les ports du littoral, qu'il leur serait permis d'y avoir une rue, un comptoir, un four et un tribunal. Les chefs chrétiens accédèrent à toutes ces conditions.

Le printemps de l'année 1121 vit s'ouvrir la campagne contre Tyr. L'armée du régent Eustache d'Agrain quitta Jérusalem le 5 mars et vint cerner la ville : la flotte du doge de Venise ferma le port. Les garnisons turques et égyptiennes se défendirent avec vigueur : la division entre ces deux corps d'armée favorisa les chrétiens. Le siége durait depuis cinq mois; les Latins, mécontents de l'inaction du doge et de ses soldats, songeaient à renoncer à l'entreprise, en se plaignant que tout le poids des fatigues retombait sur eux, lorsque le doge vint au camp avec ses marins armés de leurs rames, s'offrir pour un assaut. Cette démarche enflamma le courage des assiégeants, et bientôt après Tyr se soumit aux soldats de la Croix.

Leur entrée fut signalée par une grande modération. Les habitants sortirent avec leurs femmes et leurs enfants, pas une maison n'eut à souffrir du pillage, tous purent emporter leurs richesses, et les bannières chré-

tiennes flottèrent sur les forteresses de la ville. Le doge fut reçu en triomphe à Jérusalem, et les barons chrétiens lui offrirent la couronne de Baudouin II, qu'ils croyaient mort. Mais le doge refusa cet honneur et retourna en Italie avec sa flotte, se contentant du titre de prince de Jérusalem.

XI

1121

Baudouin cependant, du fond de sa prison, avait appris le siége de Tyr et la victoire qui avait rendu les croisés maîtres de la ville. Après dix-huit mois de captivité, il put traiter de sa rançon et revenir dans son royaume. Son retour fut salué par les acclamations de joie du peuple, des soldats et des chevaliers. A peine reposé des fatigues qu'il avait essuyées, le roi leva une armée pour aller conquérir les otages qu'il avait laissés aux mains des musulmans; et, après plusieurs victoires, il put racheter ses otages, tout en servant la sainte cause de Dieu.

Les nombreuses défaites des musulmans avaient affaibli leur puissance, et jeté parmi eux une terreur que rien ne pouvait dissiper. Les Égyptiens, vaincus dans tous les combats, s'étaient retirés du côté du Caire; toutes les villes de la côte appartenaient aux croisés : Antioche, Tripoli, Sidon, Sarepta, Tyr, Ptolé-

maïs, Joppé offraient leurs ports aux flottes de l'Occident. Le comté d'Edesse s'étendait sur un territoire immense, entre l'Euphrate et la chaîne du Taurus; le comté de Tripoli embrassait tout le territoire entre le Liban et la mer; la principauté d'Antioche était très-étendue; enfin, le royaume de Jérusalem commençait à Ascalon et ne finissait qu'à la limite infranchissable du désert. Toutes ces colonies, sur une étendue de près de deux cent milles romains, étaient trop vastes pour la population appelée à les défendre, et des secours de l'Occident étaient toujours nécessaires. La France, surtout, à laquelle tous les chrétiens étaient redevables de la conquête de la ville sainte, la France avait la noble ambition de maintenir l'œuvre commencée au prix de tant de fatigues et de sang. De nombreux pèlerins venaient se vouer à la défense des saints lieux. Les chevaliers de Saint-Jean, (1) qui consacraient leur vie au service des voyageurs et des pauvres, s'armèrent pour la défense du nouveau royaume, et devinrent sous leur nom d'Hospitaliers ou sous celui moins connu de chevaliers de Saint-Jean, de redoutables ennemis pour les sectateurs de Mahomet. Leur exemple eut des imitateurs. Des chevaliers vinrent s'établir autour de l'église du Saint-Sépulcre et se constituèrent les défenseurs du temple qui renfermait le tombeau du Christ. Ce nouvel ordre fut approuvé par un concile, et prit le nom de chevaliers du Temple ou Templiers. Ces deux ordres étaient

(1) L'institution des hospitaliers fut créée pour les secours à porter aux blessés, les soins à donner aux malades. Mais bientôt on vit surgir de leurs hôpitaux de fidèles et braves défenseurs de la foi. Ce fut alors un ordre religieux et militaire en même temps.

imbus des sentiments qui avaient inspiré les croisades ; l'esprit militaire et religieux dominait dans leurs institutions. Ils combattaient pour la gloire du Seigneur, et pour le maintien de la puissance des Francs en Orient. Leur renommée fut immense, et l'on vit des seigneurs abandonner leurs terres, leurs châteaux, renoncer à la vie si douce de l'Occident, pour se livrer aux périls d'une défense perpétuelle et aux devoirs d'une sainte hospitalité. (1)

Les pèlerinages avaient repris faveur en France et en Italie; chaque jour amenait de nouveaux pèlerins. Parmi eux, on remarquait Foulques d'Anjou, inconsolable de la perte de sa femme Eremberge. Il quitta la France et vint à Jérusalem. Bientôt ses hautes qualités, sa piété, sa valeur lui attirèrent l'amitié du roi, qui lui offrit en mariage sa fille Mélisende. Foulques accepta avec joie une proposition qui le faisait héritier du trône de Palestine.

Baudouin mourut en 1131 ; jusqu'au dernier jour il avait défendu son royaume des invasions des infidèles, secondé par son gendre : ce fut dans ses bras qu'il mourut, en lui recommandant la gloire du trône qu'il laissait entre ses mains. De grands événements s'étaient accomplis sous le règne de Baudouin du Bourg, de grandes victoires avaient été remportées; mais longtemps captif chez les musulmans, il y avait pris peu de part. Cependant il était révéré des chrétiens, parce qu'il leur rappelait le premier roi de Jérusalem, Godefroy de Bouillon, dont il fut un des plus fidèles com-

(1) L'ordre des Templiers fut fondé presqu'en même temps que celui des Hospitaliers par neuf chevaliers français de la suite de Godefroy et qui se vouèrent à la défense du Saint Sépulcre, et des pèlerins.



pagnons. En effet, presque tous les chevaliers qui entouraient Godefroy dans les conseils et dans les combats avaient peu à peu disparu. Tancrède, Raymond de Toulouse, Baudouin, Bohémond étaient morts. Baudouin du Bourg avait accompli de grandes choses dans l'administration de son royaume, qu'il entendait mieux que la tactique guerrière : ainsi les sages mesures qu'il prit pour enrichir sa capitale furent couronnées de succès. Une charte permit aux Syriens, aux Arméniens d'apporter les grains, le vin, les légumes, francs de tous droits d'entrée. Sous son règne un concile fut tenu pour réprimer l'affreuse corruption de mœurs qui avait envahi toute la Palestine ; mais les décrets du concile laissèrent à découvert aux yeux de tous, les vices des chrétiens, sans mettre un frein au libertinage. (1)

Foulques monta sur le trône (2), et son premier soin fut d'apaiser la discorde qui régnait à l'occasion de la principauté d'Antioche. Le fils de Bohémond, tué dans une bataille, avait laissé pour héritière une fille. Sa mère lui disputait le trône ; et, pour s'assurer la puissance suprême, elle avait appelé à son secours les infidèles. Le roi marcha contre Antioche, pour rétablir l'ordre dans la principauté. Le comte de Tripoli, partisan de l'usurpatrice, voulut s'opposer au passage du roi de Jérusalem : mais il fut battu et ses troupes furent dispersées. Le roi arriva à Antioche, rétablit la paix ; et, pour la rendre stable, il voulut donner à

(1) Concile de Naplouse, tenu en 1120 par Guaramond patriarche de Jérusalem, en présence des évêques de Césarée, de Nazareth, de Liddes, des prieurs du Mont-Thabor et du Mont-Sion, etc.

(2) En 1131.

la fille de Bohémond un époux qui sût la protéger contre ses ennemis. Il fit choix parmi les princes d'Occident de Raymond de Poitiers. Ce seigneur accepta la couronne princière qui lui était offerte, et partit bientôt pour la Syrie, à la tête d'une petite troupe de soldats français.

Foulques revint dans son royaume, et là encore il retrouva la fatale discorde qu'il venait d'étouffer à Antioche. Gauthier, comte de Césarée, accusait Hugues, comte de Jaffa, du crime de félonie envers son roi ; il avait surpris de coupables liaisons avec l'épouse de Foulques. Le jugement de Dieu fut invoqué par le comte de Césarée, et un combat à outrance entre les deux chevaliers, l'accusé et l'accusateur, devait décider de la vérité de l'accusation. Le comte de Jaffa ne se présenta pas, et fut déclaré coupable. Hugues, apprenant sa condamnation, sans qu'il lui eût été permis de se justifier, appela les infidèles au secours de sa cause, et à leur tête il ravagea tout le pays chrétien depuis Ascalon jusqu'à Arsur ; puis il courut s'enfermer dans Jaffa, qui bientôt fut assiégé par le roi de Jérusalem. Le patriarche obtint cependant sa soumission sans effusion de sang ; Hugues accepta l'arrêt qui le condamnait à trois ans d'exil. Un soldat breton, croyant servir Dieu et son roi, frappa le comte de Jaffa de son épée, et faillit rompre toutes les négociations. Foulques fut accusé de ce meurtre ; mais l'assassin, condamné à être rompu vif, déclara qu'il n'avait reçu aucun ordre. Hugues, rétabli de ses blessures, se retira en Sicile, où il mourut avant la fin de son exil.

Cependant le prince de Mossoul, Zenghi (1), s'avançait à la tête d'une nombreuse armée contre les villes chrétiennes; mais séduit par l'idée de réunir son royaume à la principauté de Damas, il se dirigea vers ce pays, dont le soudan implora l'assistance des chrétiens de Jérusalem. Foulques reçut des otages et des sommes considérables; puis, suivi de nombreuses troupes, il marcha à la défense d'une ville infidèle. Les deux armées réunies allèrent mettre le siége devant Césarée de Philippe, ville située au pied du Liban, non loin des sources du Jourdain (2). Césarée capitula après quelques jours de blocus, et l'étendard chrétien flotta une fois encore sur les murailles sarrasines : ce fut le seul événement glorieux de ce règne. Peu de temps après Foulques tomba de cheval dans une partie de chasse, et sa chute fut mortelle. Il laissait pour héritiers d'un trône chancelant deux enfants en bas âge; il abandonnait un royaume que Baudouin lui avait laissé puissant et riche, dans un état alarmant de discorde et de pauvreté. L'empire des chrétiens en Orient penchait vers sa ruine.

Un enfant de treize ans fut, sous le nom de Baudouin III, le successenr de Foulques d'Anjou son père; la reine Melisende fut régente (3). Dans ces faibles mains le royaume devait s'affaiblir encore, et bientôt il perdit tout l'éclat et le prestige que jusqu'alors la victoire lui avait donnés. A quatorze ans, Baudouin se fit sacrer roi en présence de tous les princes chré-

(1) Guillaume de Tyr le compare à un ver de terre sans cesse en mouvement.

(2) L'ancienne Panéas près de la source du Jourdain.

(3) Il fut sacré dans l'église du Saint Sépulcre le jour de Noël 1136.

tiens : voulant inaugurer son règne par un succès, il fit une expédition contre les Sarrasins, dans laquelle il s'empara de la vallée de Moïse. Il n'y eut pas d'avantage décisif pour les croisés dans cette excursion sur le pays ennemi ; mais bientôt la bravoure aventureuse du roi, la soif de gloire qui le dévorait, devaient lui faire entreprendre une guerre dont les résultats furent si funestes pour le royaume chrétien de la Palestine.

Le gouverneur de Bosrha vint offrir aux princes chrétiens de leur livrer sa ville, qui dépendait de la principauté de Damas. L'alliance conclue avec le soudan subsistait toujours, et accepter la proposition du gouverneur, c'était violer la foi jurée. On assembla le conseil des barons ; le plus grand nombre accueillit avec enthousiasme cette proposition d'une expédition lointaine ; d'autres plus prudents firent entendre de sages avis : les promesses d'un inconnu pouvaient cacher un piége, et dans tous les cas n'offraient pas de garanties de sécurité ; d'autres ennemis restaient à combattre, sans rompre l'alliance formée avec ceux de Damas, dont Bosrha dépendait. Ces sages avis furent à peine écoutés. La conquête de cette cité, située dans les plus riches plaines de l'Arabie, fut décidée par acclamation. Les cris d'une populace abusée hâtèrent même la détermination du roi et des barons.

Bientôt l'armée chrétienne se mit en marche et franchit le Liban ; après quelques combats heureux, elle entra dans la Traconite. Là, les misères recommencèrent ; on ne trouva plus que des citernes empoisonnées et des plaines de sable enflammé, qui, soulevées par le vent, couvraient les bataillons chrétiens comme un nuage de flamme, et leur voilaient l'horizon ; le dé-

sert s'offrait à eux comme une mer étincelante et immobile, sous les rayons d'un soleil dévorant. Une soif ardente augmentait encore leurs souffrances. Les uns accablés sous le poids de ce terrible fléau, se laissaient tomber, et mouraient en creusant le sable de leur épée cherchant un peu de fraicheur qu'ils ne trouvaient pas à sa surface; d'autres croyaient voir au loin des lacs, de frais ombrages, des fontaines, des arbres aux fruits dorés, et se précipitaient au-devant de ce mirage trompeur. A tout instant des embûches entravaient la marche des croisés. Une grêle de traits pleuvait sur eux du haut des collines, à travers les chemins ardus et difficiles du pays. L'espoir d'un riche butin soutenait l'ardeur des soldats ; mais, arrivés devant la ville, une déception nouvelle les attendait. La femme du gouverneur, indignée de la perfidie de son époux, mettait la ville en état de défense, en armant les habitants et en excitant la garnison. Alors il fallut songer à la retraite; les barons prévoyant tous les malheurs qui allaient l'accompagner, supplièrent le roi de sauver sa personne et la vraie croix, en abandonnant l'armée et en hâtant son retour à Jérusalem. Baudoin rejeta ces propositions, résolu de partager tous les glorieux périls de ses soldats.

L'armée marchait les rangs serrés et l'épée nue, harcelée qu'elle était par des troupes innombrables et sans cesse renaissantes de Sarrasins. L'ennemi avait incendié toutes les plaines par où passaient les chrétiens, et des tourbillons de flamme et de fumée opposaient leur barrière brûlante à la marche des croisés. Le courage, l'énergie des troupes triompha de tant de fléaux, et bientôt elles rentrèrent dans Jérusalem.

Pendant cette fatale expédition, un prince sarrasin avait jeté le désordre dans le royaume de Palestine. Zenghi, devenu calife de Mossoul, continuait ses victoires et étendait ses conquêtes; il avait attendu l'occasion favorable pour fondre sur les chrétiens et porter un coup mortel à leur puissance.

Deux points s'offraient à son ambition et à sa vengeance; Antioche et Edesse étaient deux barrières contre lesquelles s'étaient brisées toutes les forces de l'Orient. Raymond de Poitiers défendait Antioche; Josselin de Courtenay, qui régnait sur Edesse, venait de mourir en assiégeant un château près d'Alep. Il avait laissé son comté aux mains de son fils, jeune homme faible et débauché. Le vieux Josselin qui, au moment de mourir, avait appris le siége d'une de ses villes, et s'était fait porter en litière au-devant de l'ennemi, déplora le sort de sa principauté entre les mains de son héritier. En effet, le jeune prince adonné dès l'enfance à la débauche quitta Edesse et se retira à Turbessel, ville située aux rives de l'Euphrate et renommée par la beauté de ses jardins, la fraîcheur de ses ombrages et par la richesse de ses productions.

Le calife Zenghi choisit donc Edesse pour but à sa conquête; et, afin de ne pas éveiller de soupçons, il feignit de combattre les Sarrasins eux-mêmes, et se présenta à l'improviste devant la ville, à la tête d'une nombreuse armée; des Arabes, des Turcomans, tribus errantes et avides de pillage, s'étaient réunis à lui. La ville fut bientôt investie de tous côtés. Des tours de bois menaçaient les remparts; des machines formidables ouvraient leurs flancs sous les coups ré-

pétés de leurs béliers ; les catapultes lançaient dans l'enceinte des murs des javelots, des quartiers de rochers et des matières enflammées. Des soldats avaient miné les tours jusque dans leurs fondements, et rien ne les soutenait plus que des poutres, qu'y adossaient les assiégeants pour empêcher une chute imminente. Zenghi somma la ville de se rendre à discrétion ; mais rien n'effraya les braves de l'Occident auxquels vinrent se joindre les Syriens et Arméniens habitants de la ville. Ils préférèrent la mort à la honte de livrer une cité chrétienne aux mains d'un infidèle. L'espoir d'être secourus *par la nation vaillante*, dit un chroniqueur arménien, soutenait leur courage et leur fidélité.

Les Français ne devaient pas venir : le prince d'Antioche refusa ses secours au comte d'Edesse, et les armées de Jérusalem n'arrivèrent que pour contempler un monceau de ruines. Après vingt-huit jours de siége, plusieurs tours s'écroulèrent, et les Sarrasins pénétrèrent dans la ville par la brèche ouverte. Alors on vit des combats terribles : les infidèles durent faire le siége de chaque rue, de chaque maison, les assiégés reculaient pas à pas et se faisaient tuer plutôt que de se rendre. La défense de la citadelle fut désespérée et dura cinq jours entiers ; les intrépides gardiens furent tous tués sur le créneau. Ce fut un carnage épouvantable. Les vieillards tombaient au pied des autels, frappés par le glaive sarrasin ; les enfants arrachés aux bras de leurs mères, où ils cherchaient un asile, étaient égorgés sous leurs yeux ; tout ce qui portait des armes fut passé au fil de l'épée ; les prêtres furent réduits en servitude, et l'on vit un patriarche

d'Arménie traîné sans vêtements dans les rues et battu de verges. L'archevêque suivi de son clergé fuyait emportant ses trésors ; il fut égorgé aux portes de la ville et sa mémoire fut entachée du crime d'avoir, par son avarice, causé la ruine d'Edesse, et le massacre de ses habitants; tout ce qui survécut devint esclave et fut vendu dans les villes turques ; les églises, les vases sacrés furent souillés par toutes sortes d'orgies et de débauches, que la plume se refuse à décrire.

XII

1125-1148

Edesse, ce boulevard du royaume de Palestine, une fois au pouvoir des musulmans, ouvrait le chemin de Jérusalem. Zenghi songea à conserver une conquête aussi importante par sa position, par ses remparts imposants et par la fertilité des campagnes qui l'environnaient. Il laissa une garnison nombreuse dans la ville et poursuivit ses victoires ; mais bientôt après il tomba frappé par ses esclaves, qu'avaient irrités sa dureté et ses fureurs (1). Ses triomphes avaient excité des transports d'enthousiasme parmi les enfants de Mahomet ; sa mort consola les chrétiens de leurs

(1) Kemal-Eddin l'historien arabe dit : la mort l'étendit dans la poussière et la poussière devint sa demeure.

malheurs: Josselin, profitant du trouble qu'avait jeté dans l'armée sarrasine la nouvelle de la mort du calife, reprit Edesse et songea à rétablir sa puissance; mais la citadelle restait à prendre, et la garnison pourvue de nombreux approvisionnements songea à faire une vigoureuse résistance. Bientôt Nourredin, fils de Zenghi, qui faisait ses premières armes contre les chrétiens, vint l'assiéger à son tour. Josselin, placé entre la citadelle, encore au pouvoir des musulmans, et l'armée sarrasine, jugea toute résistance impossible et la fuite fut résolue: les portes s'ouvrirent pendant la nuit, et tous les chrétiens emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, sortirent en silence de cette ville maudite. Cependant, les soldats de la citadelle font une sortie, et ceux de Nourredin s'unissant à eux s'emparent des portes par où fuyaient les croisés. Des combats affreux commencèrent; ceux qui avaient des armes se réunirent en bataillon serré, traversèrent le camp ennemi, se frayant avec l'épée un passage sanglant. Ils s'enfuyaient, toujours poursuivis, laissant derrière eux une longue trace de morts, de blessés, de débris d'armes; les autres couraient comme des fous dans la campagne et tombaient sous le redoutable cimeterre des infidèles. Trente mille chrétiens furent tués par les soldats de Nourredin, seize mille furent réduits en esclavage. Le fils de Zenghi pénétra dans la ville, en fit abattre les remparts que voulait relever son père, et incendia toutes les églises chrétiennes. La plus belle, la plus florissante cité du royaume de Palestine ne fut bientôt plus qu'un amas de ruines sur lesquelles les chrétiens bannis à jamais ne purent pas même verser des larmes de regret:

larmes stériles ! seize mille d'entre eux gémissaient dans une dure captivité, et leurs frères pleuraient sans songer à mettre un terme à leur esclavage. Des présages sinistres augmentèrent encore la terreur inspirée par la victoire des infidèles ; une comète qui apparut dans le ciel à l'Orient, et la foudre qui tomba sur l'église du mont Sion, firent croire aux chrétiens que Dieu les avait abandonnés, comme autrefois il avait frappé de sa colère les enfants d'Israël.

La nouvelle des désastres de l'empire chrétien en Orient arriva en Europe, excitant l'indignation et la pitié de tout le monde. Un évêque de la Syrie s'était rendu à Viterbe auprès du Saint Père, accompagné d'une députation de prêtres et de chevaliers. Le sac d'Edesse, les malheurs des chrétiens firent couler d'abondantes larmes, partout où les ambassadeurs en retracèrent dans leurs récits les sanglantes horreurs. Louis VII régnait en France ; son avénement au trône avait été salué par l'hommage de presque tous les grands vassaux révoltés contre lui. Un mariage avec la fille de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, avait augmenté sa puissance, en ajoutant une belle province à ses États. Cependant Thibault, comte de Champagne, s'était révolté et avait excité contre le jeune monarque les colères du Saint-Siége, à propos de l'élection d'un évêque. Le pape lança contre le roi de France les foudres de son anathème. Louis voulut punir un vassal rebelle, et sa vengeance fut terrible; il ravagea la Champagne, brûlant les villages, massacrant leurs habitants : treize cents citoyens de Vitri s'étaient réfugiés dans une église, Louis la fit incendier, et pas un seul n'échappa à cette horrible mort.

A son retour, Louis trouva dans saint Bernard un juge sévère qui lui reprocha son inutile cruauté. Le roi comprit toute l'étendue de son crime ; le remords s'empara de son âme tourmentée, et il crut devoir expier sa faute par le pèlerinage à la ville sainte, en portant les armes contre les Sarrasins. Une assemblée réunie à Bourges, fut initiée aux projets du jeune roi ; mais saint Bernard proposa d'en référer au souverain pontife, avant de prendre une résolution décisive. Les ambassadeurs du roi de France arrivèrent à Rome, et reçurent du pape Eugène III une réponse favorable aux projets de leur maître. Déjà plusieurs lettres du successeur de saint Pierre avaient sollicité des secours contre les infidèles; des novateurs dangereux, ayant à leur tête Arnaud de Bresse, semaient des ferments d'hérésie dans l'Occident (1). Le pape pensa à diriger les regards vers la Palestine, pour détourner les esprits d'un schisme qui pouvait devenir funeste. Les ambassadeurs revinrent, portant de nouvelles lettres d'Eugène III, qui engageaient tous les chrétiens à prendre les armes pour la défense du saint tombeau, en regrettant de ne pouvoir, comme Urbain II, prêcher la guerre sainte. Il chargeait saint Bernard de cette noble mission.

Une nouvelle assemblée à Vézelay fut annoncée pour le dimanche des Rameaux. Au jour dit, une foule immense se réunit aux portes de la ville et s'étendit dans la vallée. Des seigneurs, des prêtres, des chevaliers voulaient entendre saint Bernard qui, dès l'âge de vingt-sept ans, s'était enseveli dans les profon-

(1) Ce novateur proposait de substituer à l'autorité pontificale celle des consuls et des tribuns de la république romaine. (Voy. Gibbon.)

deurs d'un cloître, et y avait mûri cette merveilleuse éloquence qui devait remuer le monde, et dans cette circonstance, entraîner tout un peuple dans les déserts brûlants de l'Arabie. Louis VII parut dans la tribune qui lui était réservée, couvert du manteau royal et ceint de sa couronne. Saint Bernard s'avança vêtu de bure au milieu d'un peuple immense qui le salua de ses acclamations : il lut d'abord les lettres d'Eugène III; puis, s'inspirant au souvenir des malheurs d'Edesse, il retraça les désastres des chrétiens en Orient. Il les montra tendant en vain à l'Occident leurs mains suppliantes; il dépeignit l'Europe en proie au schisme d'un anti-pape, et supplia les chrétiens présents à l'assemblée de courir à la défense de leurs frères et de se rendre agréables à Dieu par leurs exploits en Orient. Sa parole ardente et convaincue exalta l'enthousiasme, et le cri qui avait été le signal de la première croisade interrompit l'orateur et retentit au loin dans la vallée. « Dieu le veut! » s'écria-t-on de toutes parts. Alors saint Bernard se leva, comme saisi d'une inspiration soudaine, et promit aux nouveaux croisés le succès de leur entreprise : « Le Dieu vivant me charge de vous annon-
» cer qu'il frappera de sa colère ceux qui ne l'auront
» pas défendu. Courez donc aux armes; que l'ardeur
» de la vengeance vous excite à combattre, et que la
» chrétienté retentisse de ces paroles de l'Écriture :
» *Malheur à celui qui n'ensanglante pas son épée.* » Il termina par ces éloquentes paroles :

« Illustres chevaliers, généreux défenseurs de la
» Croix, rappelez-vous l'exemple de vos pères, qui
» ont conquis Jérusalem et dont le nom est écrit dans

» le ciel. Abandonnez comme eux des biens périssa-
» bles, pour conquérir des palmes et un royaume qui
» n'aura pas de fin (1). »

Un saint enthousiasme s'était emparé de la multitude : le roi de France se précipita aux genoux du cénobite, en lui demandant la croix ; puis, s'adressant à l'assemblée, il promit de conduire en Orient tous ceux qui prendraient le signe révéré de la croisade (2). Il implora, au nom des pèlerins de Jérusalem, le secours des Français, dont il était le chef. A sa voix, une foule de chevaliers vinrent recevoir la croix des mains de saint Bernard ; la reine elle-même, Éléonore de Guienne, prit le signe des croisés : les comtes de Flandre, de Champagne, de Nevers, de Tonnerre, de Soissons, de Ponthieu, de Saint-Gilles, de Toulouse, Enguerrand de Coucy, le comte de Dreux, frère du roi, Hugues de Lusignan suivirent l'exemple de leur souverain ; les évêques de Langres, de Noyon, de Lisieux, d'Arras jurèrent sur l'évangile de suivre l'armée chrétienne. Les croix apportées ne suffisaient pas, le roi et saint Bernard déchirèrent, l'un sa tunique, l'autre sa robe de moine, pour en distribuer à tous les fidèles impatients.

Le saint abbé de Clairvaux continua, après l'assemblée de Vézelay, de prêcher la croisade dans la France entière ; partout il fut reçu comme un messager céleste qui venait relever le courage des chrétiens. A Chartres les barons et les chevaliers résolurent de lui

(1) Baronius a recueilli les fragments de ce discours dans les lettres de saint Bernard à l'évêque de Brixen.

(2) La chronique de Morigny rapporte le discours prononcé par Louis VII.

donner le commandement de l'armée; mais, ne voulant pas refuser un si périlleux honneur, il écrivit au pape de l'en dégager en se plaçant sous sa protection. Eugène III, son disciple, répondit qu'il ne devait que prêcher la croisade, et non commander aux armées chrétiennes.

Saint Bernard passa ensuite en Allemagne, pour continuer sa noble mission. Un moine fanatisait les populations, en les excitant au massacre des Juifs, comme les plus cruels ennemis de notre sainte religion : l'abbé de Clairvaux sut, par son éloquence, balancer le dangereux effet des paroles du moine Rodolphe, qui flattait les passions du peuple, et lui imposa silence (1); puis il se rendit à Spire, où l'empereur Conrad III, à peine assis sur le trône, venait de convoquer une diète générale. Saint Bernard voulait apaiser les guerres civiles qui troublaient l'Empire, et inspirer à leur prince le saint désir de combattre les infidèles. Longtemps ses exhortations particulières, ses discours restèrent sans succès : Conrad redoutait de nouvelles dissensions, et refusait de s'engager dans la croisade. Enfin l'éloquence du saint abbé l'emporta sur les résolutions opiniâtres de Conrad, qui jura d'aller où la volonté de Dieu l'appelait. Les seigneurs, les chevaliers allemands firent le même serment et furent croisés des mains de saint Bernard.

Une nouvelle diète, convoquée en Bavière, eut le même résultat. L'éloquence de saint Bernard entraîna les seigneurs et la multitude. Il parcourut toutes les

(1) Il le renvoya dans son monastère en lui disant que le devoir des moines était non de prêcher mais de pleurer — saint Bernard arrêta ainsi la persécution contre les juifs.

villes qu'arrose le Rhin, et partout il fit de nombreux prosélytes à la nouvelle croisade : des prélats, des seigneurs jurèrent de marcher contre les Sarrasins. Ladislas, duc de Bohême ; Renard, comte de Carinthie, les évêques de Passaw et de Ratisbonne s'engagèrent dans la milice chrétienne ; Frédéric, neveu de Conrad et fils du duc de Souabe, résolut de partir, et rien ne put ébranler sa résolution. Partout, sur son passage, saint Bernard trouva le même enthousiasme, et, partout, les nobles, les artisans désertèrent leurs châteaux ou leurs toits de chaume, pour s'enrôler sous les saintes bannières.

XIII

1148.

Saint Bernard revint en France ranimer le zèle du roi et des princes français ; il apportait la nouvelle de l'engagement de Conrad dans l'armée chrétienne. Louis VII et ses barons, réunis à Étampes, virent arriver les ambassadeurs de Roger, roi de Sicile, qui offrait des vaisseaux, des vivres et une petite armée, avec son fils pour chef, si les croisés gagnaient par mer la Palestine. On délibéra, et la route de terre, la moins sûre et la plus hérissée de dangers, fut préférée à la route de mer, qui n'offrait aucune difficulté.

Le départ une fois fixé, l'assemblée s'occupa du

royaume en l'absence du roi. L'abbé Suger fut choisi, comme le plus digne et comme réunissant les suffrages du peuple, du roi et des seigneurs. (1) Suger s'était vivement opposé à la croisade, en exposant au roi que l'administration d'un grand royaume comme la France, était plus agréable à Dieu que toutes les conquêtes de l'Orient. L'abbé Suger refusa d'abord le dangereux honneur de gérer le royaume, mais il dut céder aux vives instances de son roi et aux injonctions du souverain pontife. Pour rendre sa tâche plus facile, Eugène III lança des excommunications contre tous ceux qui attenteraient au pouvoir royal, en l'absence du souverain. Le comte de Nevers refusa de partager la régence avec Suger.

Le départ alors fut bientôt décidé ; Metz fut le rendez-vous des croisés français ; Ratisbonne, celui des soldats allemands. De toutes parts on vit accourir dans ces deux villes des chevaliers et de nombreux pèlerins. Les petits vassaux se rangeaient sous la bannière de leur seigneur et ceux-ci allaient au lieu fixé attendre le signal du départ. D'autres, plus impatients, équipaient des vaisseaux dans les ports de Flandre et d'Angleterre, avec le dessein de porter en Orient des armes, des approvisionnements et leurs soldats. Le pape avait défendu aux croisés d'emmener avec eux des chiens, des faucons, des oiseaux de chasse ; la même bulle recommandait de marcher vêtus modestement, comme pour accomplir une pénitence plutôt que pour affecter une vaine gloire.

L'argent manquait pour subvenir aux dépenses énor-

(1) Saint Bernard, montrant au roi Suger et le comte le Nevers, lui dit : *Sire, voilà deux glaives, et cela nous suffit.*

mes de l'équipement et de l'entretien d'une armée. Ceux qu'un motif quelconque retenait en Occident, donnaient de l'argent pour contribuer en quelque chose à la guerre sainte. Louis VII leva des impôts et fit des emprunts approuvés par le souverain pontife. (1) L'abbé de Clairvaux et celui de Cluny s'étaient opposés à la persécution des Juifs; mais ce dernier pensa que, sans les égorger, on pouvait les frapper dans quelque chose de plus précieux pour eux que la vie, en les dépouillant de trésors *arrachés par l'usure et le sacrilége*. Le conseil de Pierre-le-Vénérable fut suivi et couronné d'un plein succès. Dans une seule province, l'impôt sur les enfants d'Israël produisit cinquante mille livres d'or. Le clergé fournit des sommes considérables pour lever des troupes et acheter des armes. Un seul monastère paya jusqu'à cinq cents livres d'or et trois cents marcs d'argent. Les seigneurs vendaient ou engageaient leurs terres, ou levaient sur leurs vassaux des taxes extraordinaires qui suscitaient des murmures et des mécontentements.

Louis VII, au moment de partir, alla processionnellement à Saint-Denis chercher l'oriflamme de France: là, apparurent à leur yeux, dans les vitraux du chœur, les portraits et les hauts faits d'armes des chevaliers qui avaient si vaillamment dirigé la première croisade. Godefroy de Bouillon, Tancrède, Raymond de Toulouse étaient fidèlement représentés. Les batailles de Dorylée, d'Antioche, d'Ascalon retraçaient leurs exploits. Le souverain pontife qui s'était rendu à

(1) Il n'y eut âge, état, condition, ni sexe qui ne fut forcé de contribuer à la subvention du roi d'où s'en suivit le mécontentement de chacun. (Belleforêt.)

Saint-Denis, remit aux mains du roi l'oriflamme et le bourdon de pèlerin. Puis, Louis partit suivi d'Eléonore de Guienne, son épouse, et de ses chevaliers. Suger se jeta à ses pieds en pleurant. Louis, les yeux pleins de larmes, le releva et le pressa sur son cœur. Partout, sur son passage, le roi de France fut reçu avec des acclamations de joie. Arrivé à Metz, il se mit à la tête d'une armée de cent mille combattants, et traversant l'Allemagne, il se dirigea sur Constantinople où il devait se réunir à l'empereur Conrad et à son armée. Conrad partit de Ratisbonne au commencement du printemps de l'an 1148 : après avoir fait sacrer son fils roi des romains, il confia l'administration de son empire à de sages ministres (1) et marcha vers Constantinople. Avant d'entrer sur le territoire grec, Conrad fit demander à l'empereur le passage de son armée. Manuel Comnène, petit-fils d'Alexis, envoya des ambassadeurs complimenter l'empereur d'Occident, et l'inviter à se rendre à Constantinople. Plus dissimulé et plus habile que son aïeul, Manuel Comnène continua la politique perfide dont avait usé vis-à-vis des chrétiens le défunt empereur. Tant que les Turcs avaient été redoutables, les Grecs avaient conservé avec les Latins d'amicales relations, mais dès que Godefroy eut porté par ses victoires la terreur dans les armées musulmanes, Constantinople se trouvant à l'abri des invasions arabes, les Grecs ne cachèrent plus la haine jalouse que leur inspiraient les enfants de l'Occident. Leurs ressentiments s'envenimaient à l'idée que les chrétiens convoitaient Constantinople

(1) Entr'autres l'abbé de Corvey aussi sage et habile que Suger.

comme une riche conquête et comme un rempart terrible contre l'ennemi : Manuel ne négligea donc aucun moyen pour pousser à sa ruine l'armée de l'empereur. Il leur envoyait des vivres et faisait dans le même temps alliance avec les musulmans. Les Grecs appelaient constamment la perfidie à leur aide, et les Allemands se vengeaient par d'affreuses violences, de la trahison des Grecs. Un parent de Conrad atteint à Andrinople d'une grave maladie et laissé dans un monastère, fut assassiné. Le duc de Souabe incendia le couvent et en fit égorger tous les moines.

La haine des Grecs s'augmenta encore à la nouvelle de ces représailles sanglantes, et, partout sur leur passage, les Allemands eurent à souffrir d'horribles vexations. On mêlait de la chaux aux farines que l'empereur s'était obligé à fournir. On payait les soldats en fausse monnaie, qu'on refusait ensuite s'ils l'offraient à leur tour en paiement. Des guides infidèles les perdirent dans les chemins difficiles du Taurus, et les livrèrent affamés et affaiblis au glaive des Sarrazins (1).

L'armée française arriva à Constantinople. Des ambassadeurs vinrent, au nom de leur maître, rendre hommage au roi de France, ils se prosternèrent à ses pieds et ne lui parlèrent qu'à genoux : tant de bassesse indignait les barons français. Louis VII arriva au palais de Comnène, et son arrivée fut le signal de fêtes où l'empereur grec déploya tout le luxe de l'Orient (2). Ce prince offrait sans cesse son alliance aux princes croisés, mais sa perfidie fut dévoilée, et Louis VII apprit que Manuel entretenait avec les Turcs une corres-

(1) Voir Nicétas, historien grec, qui avoue toutes ces perfidies.
(2) Voir Odon de Deuil.

pondance pour les tenir au courant des projets des Francs. L'indignation fut si grande que des chevaliers et des barons proposèrent de s'emparer de Constantinople. Godefroy, évêque de Langres, prit la parole et rappela toutes les perfidies dont les Latins avaient été victimes de la part des Grecs, pendant la première croisade. Il représenta Constantinople comme une barrière entre les Latins et les chrétiens de la Palestine, dont la conquête ouvrirait le chemin de l'Asie, aux enfants de l'Occident. Jérusalem, conquête léguée par les Romains, était tombée sans que les Grecs la défendissent, au pouvoir des Turcs. Ils n'auraient pas le pouvoir de garder Byzance d'où les musulmans s'élanceraient sur l'Europe. Ce discours était d'un grand politique qui pressentait l'avenir par la connaissance du caractère astucieux et lâche des Grecs; mais la loyauté française l'emporta sur les calculs tortueux de la politique. Les soldats du Christ venus pour visiter les lieux sacrés, ne pouvaient se lancer dans les hasards d'une conquête que Godefroy de Bouillon avait refusée en alléguant les mêmes motifs.

Louis VII et son armée passèrent le Bosphore et allèrent dresser leurs tentes non loin de Nicée. Une éclipse de soleil effraya l'esprit superstitieux des Français et leur sembla le présage de grands malheurs. Peu de temps après on apprit que les Allemands, trompés par les guides grecs, perdus dans les montagnes de la Cappadoce, sans vivres, sans eau pour apaiser leur soif, dans les plaines brûlantes d'Iconium, étaient tombés sous le cimeterre musulman. L'empereur lui-même, blessé de deux flèches, avait échappé, comme par un prodige, à la défaite de son armée, avec

une petite troupe de cavaliers fidèles (1). Louis VII fut terrifié à cette nouvelle et alla au-devant de Conrad ; les deux princes s'embrassèrent en versant des larmes. Conrad accusa Manuel Comnène de tous ses malheurs ; mais son imprudence, sa vanité, devaient compter pour quelque chose dans ces désastres, puisqu'il était convenu d'attendre les Français à Constantinople, et de marcher avec eux sur la Palestine. Dans sa soif de victoires et de conquêtes, il avait voulu devancer ses alliés et porter seul les premiers coups aux Sarrasins. Louis reçut le serment de Conrad de ne plus se séparer ; mais l'empereur, et le peu de soldats qui lui restaient, voulurent revoir la patrie et regagnèrent Constantinople.

Le roi de France continua sa marche à travers l'Asie-Mineure, et franchit les ruines de Pergame et d'Éphèse, si célèbres dans l'histoire de l'ancienne Grèce. Une ambassade de Manuel vint annoncer au roi la formidable coalition des Turcs contre lui, et offrir un refuge à son armée dans les villes de l'empire : Louis repoussa ces offres. Une seconde députation le menaça de la colère des Grecs qui l'accusaient d'avoir violé leur territoire : il méprisa ces menaces et vint camper dans les plaines qu'arrose le Caïstre ; puis il reprit sa marche vers Laodicée. Pour arriver à cette ville, il fallait passer le Méandre. Les rives du fleuve, la plaine, les montagnes de Tralles étaient occupées par l'ennemi ; le gué du fleuve surtout était défendu par les meilleures troupes sarrasines. Le roi arrête son armée, fixe son ordre de bataille ; et, après avoir mis à l'abri les femmes, les pèlerins et les bagages, il s'a-

(1) Odon de Deuil est le seul historien qui parle de ces défaites.

vance dans la plaine jusqu'au bord du Méandre qui le sépare des musulmans. Enfin, harcelé par la cavalerie ennemie, il marche au passage du fleuve : au premier choc les Turcs cèdent ; diverses attaques sont en même temps dirigées sur l'infanterie, et bientôt la victoire se décide en faveur des Français ; le roi poursuivit les musulmans jusque dans les montagnes. D'autres cherchèrent un refuge dans Antiochette : l'armée chrétienne ne perdit pas un soldat.

Laodicée s'offrit bientôt aux yeux des chrétiens ; mais le bruit de leur victoire avait devancé leur marche, et les habitants avaient fui, abandonnant leur ville aux vainqueurs. Louis VII la traversa sans permettre le pillage, et se dirigea vers Satalie. Là, il fallut traverser une montagne qui n'offrait que d'étroits sentiers taillés dans le roc, entre des sommets à pic et des abîmes dont l'œil effrayé ne pouvait mesurer la profondeur (1).

Louis envoya en avant-garde Geoffroy de Taillebourg et son oncle le comte de Maurienne, avec ordre de ne passer le défilé que le lendemain. Le roi pensait trouver les musulmans en embuscade dans les défilés, et ne voulait traverser ces cimes rocheuses qu'avec toute son armée ; mais l'avant-garde passa le défilé malgré les ordres du roi et alla poser son camp dans la vallée. Louis VII restait seul pour protéger le passage des pèlerins, des femmes et des bagages. Vingt fois les Turcs se précipitèrent pour renverser les chrétiens, vingt fois ils furent repoussés par Louis et ses chevaliers. Cependant les pèlerins désarmés étaient

(1) Le Cadmus aujourd'hui Baba-Dagh.

accablés des flèches des barbares et tombaient dans le précipice ouvert sous leurs pas.

Alors, Louis oubliant qu'il est le chef de la croisade, le roi de cette multitude qui périt sous ses yeux, s'élance seul au milieu des ennemis et parvient à dégager les pèlerins ; puis, s'accrochant aux branches d'un arbre, il s'élance sur un rocher, et du haut de ce rempart, il frappe tous ceux qui l'approchent ; sa hache d'armes écrase les musulmans, se relève pour frapper encore. Pendant cinq heures, le roi de France protégea ainsi le passage de son armée. Toute son escorte, *peu nombreuse mais illustre*, dit le moine de Saint-Denis, était tombée à ses côtés. Son courage et la nuit le sauvèrent de la mort.

Le lendemain, lorsque le roi, qu'on avait cru mort, apparut au milieu de ses soldats, des acclamations de joie s'élevèrent de toutes parts. On accusait Geoffroy de Taillebourg, mais le roi se refusa à punir ; il donna le commandement de l'avant-garde au grand-maître des Templiers, Evrard-des-Barres, et à un vieux chevalier du nom de Gilbert, renommé par sa bravoure et son habileté.

Pendant le trajet qui sépare les montagnes de Cadmus de Satalie, l'armée eut à soutenir plusieurs combats où toujours l'avantage resta aux chrétiens. Mais la faim, les maladies, des pluies torrentielles les affaiblirent beaucoup. Enfin Satalie, ville située au bord de la mer, sur les côtes de la Pamphilie, s'offrit à leurs yeux. Un général grec gouvernait la ville au nom de l'empereur de Constantinople, et une colonie grecque y était établie. Les chrétiens se croyaient au terme de leurs misères; mais les Grecs refusèrent d'ouvrir leurs

portes, et les chrétiens furent obligés, au milieu de l'hiver, de camper dans les plaines qui avoisinent la ville. Les vivres manquaient au camp, et les habitants de Satalie vendaient tout au poids de l'or. Alors le désespoir se mit dans l'armée; et le gouverneur, qui avait espéré que les misères des chrétiens assureraient la tranquillité de sa ville, eut tout à redouter de leurs fureurs. Il vint donc proposer au roi de France des vaisseaux qui emmèneraient tous les croisés à Joppé ou dans quelque autre port de la Palestine. Après cinq semaines d'attente, les vaisseaux ne se trouvèrent ni assez grands, ni assez nombreux pour emmener toute l'armée. Louis VII songea à relever le courage de son peuple et à prodiguer des consolations et des secours à ceux qui resteraient. Une foule de pèlerins et de soldats consentirent à faire le voyage par terre, à condition qu'on leur donnerait des chefs : Louis fit distribuer des sommes énormes ; Thierry de Flandres et Archambault de Bourbon furent les chefs choisis. Le roi donna cinquante marcs d'argent au gouverneur, pour les malades laissés dans Satalie, et pour faire conduire les restes de son armée jusqu'aux limites de la Palestine. En montant sur le vaisseau qui l'emportait, Louis VII jeta un regard à ceux qu'il laissait au rivage, et des larmes glissèrent de ses yeux et roulèrent sur ses joues pâles. Hélas! ses prévisions devaient se réaliser, et ceux qu'il abandonnait sur la terre ennemie ne devaient voir ni la Palestine, ni leur patrie. Le gouverneur mentit à ses promesses et refusa de recevoir soldats et pèlerins. Sans cesse harcelée par l'ennemi, une troupe de pèlerins sans armes résolut de braver les périls du voyage : ils périrent

presque tous. Les malades furent massacrés par les Grecs, dont la perfidie égala la lâcheté. Mais Dieu vengea les chrétiens; la peste ravagea la ville et la laissa presque sans habitants.

XIV

1148-1150.

Louis VII cependant aborda au port de Saint-Siméon, après quelques semaines de navigation. Le prince d'Antioche le reçut avec de grandes marques de respect; des fêtes splendides où brillaient les nobles dames qui avaient suivi la reine en Palestine eurent fait bien vite oublier aux Français leurs misères et leurs souffrances. Raymond de Poitiers désirait se faire des alliés des Francs pour repousser les invasions de Nourredin et étendre ses conquêtes au-delà de l'Euphrate; il convoitait Alep, dont la possession devait assurer la tranquillité de sa principauté d'Antioche. Mais Louis VII, que la croisade avait poussé en Orient, voulut, avant toute entreprise, visiter la ville sainte et prier dans l'église de la Résurrection. Raymond de Poitiers appela à son aide les séductions du plaisir et sut, dans sa cour voluptueuse où chaque jour de nouvelles fêtes se succédaient pour Éléonore, il sut, dis-je, captiver ce cœur

facile à entrainer (1). Elle supplia le roi de retarder son départ. Se voyant trahi, Louis VII enleva sa femme à ces plaisirs qui la charmaient, et la ramena de nuit dans le camp. Plus tard il la répudia. Alors il résolut de hâter sa marche vers Jérusalem, et bientôt il arriva dans la ville sainte. Son entrée excita un grand enthousiasme ; le peuple, le clergé allèrent au-devant de lui. Tous semaient sous les pas de son cheval les branches d'olivier qu'ils tenaient à la main. Conrad était arrivé quelques jours avant en simple pèlerin, et suivi à peine de quelques chevaliers.

Le jeune roi résolut aussitôt de hâter la guerre et de reculer les frontières du royaume de Jérusalem. Un conseil présidé par Louis se tint à Ptolémaïs, et le siége de Damas fut résolu. La conquête de cette ville offrait aux chrétiens l'appât d'un riche butin et l'occasion d'une vengeance du massacre de tant de frères.

Les deux armées se réunirent à Tibériade au mois de mai 1148 ; puis, marchant ensemble, elles traversèrent le Liban et descendant sur la ville de Panéas, elles aperçurent bientôt les riches plaines de Damas. C'était un spectacle merveilleux que l'aspect de cette ville, assise au pied d'une colline et ceinte d'une couronne d'arbres verts et de fleurs. Une rivière limpide s'élance des montagnes, sillonne la ville, et, se partageant en plusieurs bras, arrose les plaines fertiles qui l'avoisinent. Avant de tenter le siége, les croisés résolurent de s'emparer de toutes les fermes, de tous les jardins dont la ville est entourée. Derrière chaque mur, derrière chaque palissade, des soldats turcs dis-

(1) Guillaume de Tyr : méconnaissant, dit-il, la dignité royale, la reine oublia ses devoirs de fidélité à son époux.

putaient le passage. Cependant, débusqués de tous leurs postes, ils durent se replier sur la ville, et l'armée chrétienne vint mettre le siége au pied des remparts, au milieu de jardins tout semés de fleurs et de fruits délicieux et sur les rives de la rivière Barrady. La ville était hors d'état de résister, cependant elle dut son salut aux débats des princes chrétiens, pour le partage de cette riche conquête. Pendant ce temps, vingt mille cavaliers turcomans pénétrèrent dans Damas et la sauvèrent. La nouvelle de renforts amenés par les princes d'Alep et de Mossoul, força les chrétiens à lever le siége d'une ville qu'ils regardaient déjà comme conquise, puisqu'ils s'en disputaient par avance la possession. Cet échec suffit pour désunir les princes d'Orient et d'Occident, et ces derniers résolurent de ne plus aider les chrétiens de la Palestine dans leur entreprise. Les courages étaient abattus. Les chefs proposèrent d'aller mettre le siége devant Ascalon, mais ces projets de conquête furent repoussés, car des soupçons de trahison planaient sur le roi de Jérusalem et sur ses barons. Les deux rois, Conrad et Louis retournèrent en Europe, et depuis ce jour, dit un vieux chroniqueur, la condition des chrétiens d'Orient alla de mal en pis. Cette croisade fut sans gloire et sans profit pour le royaume de Palestine, et les désastres des croisés égalèrent au moins ceux de leurs devanciers.

Louis VII, à son retour en France, trouva son royaume en paix et gouverné par une sage administration : Suger avait bien mérité de son pays, et le nom de Père de la Patrie lui fut décerné. Il était le seul qui, prévoyant les malheurs de la guerre sainte,

eût osé élever la voix contre ces pèlerinages dangereux ; toute la responsabilité en retomba sur saint Bernard, et malgré les lettres éloquentes où il justifiait sa conduite, il fut accusé des malheurs de la croisade. Il mourut avec le regret d'avoir prêché une guerre dont l'issue fut si fatale aux chrétiens de l'Occident.

Cette expédition désastreuse pour la France, n'avait rien changé à la situation des chrétiens de la Palestine : leurs dissensions perpétuelles, leur ambition, leur insatiable désir d'augmenter leur puissance et leurs richesses, les empêchèrent de profiter du désordre et du trouble jetés dans les dynasties des Turcs et des Sarrasins par les conquêtes des enfants de l'Occident. La nécessité de défendre leur pays et leur religion avait excité le fanatisme des infidèles, et les avait souvent réunis, mais lorsque le glaive chrétien les avait dispersés et mis en fuite, la discorde s'infiltrait dans les armées, et les émirs en profitaient pour se partager le pouvoir. Chaque ville devenait une principauté dont ils se disputaient la possession. C'est alors que les chrétiens auraient pu, à l'aide d'habiles usurpations, étendre leur empire et consolider leur puissance. Mais leur bravoure qui faisait leur sécurité, l'orgueil des barons qui ne voulaient reconnaître ni un chef ni un général dans le roi de Jérusalem, leur devinrent fatales. Car, de ce chaos profond où devait s'abîmer l'Orient, surgit un nouvel empire qui devait ruiner à jamais la puissance des chrétiens de la Palestine. Nourredin, fils du vainqueur d'Edesse, devint la terreur des croisés et l'espoir des infidèles. Ses victoires augmentèrent les conquêtes de Zenghi, son père ; ses vertus augmentèrent ses prosélytes qui

le regardaient comme le vicaire du Prophète, venu pour relever le croissant abaissé par les conquêtes des soldats du Christ.

Baudouin, pour arrêter les progrès de Nourredin, résolut de s'emparer d'Ascalon, dont la possession deviendrait pour les chrétiens un rempart inexpugnable contre les armées syriennes. Il partit, entouré de ses barons, et suivi d'une armée d'élite ; une flotte cerna la ville par la mer, empêchant que des secours de vivres ou de soldats, ne vinssent augmenter les forces et le courage des habitants et de la garnison. Après quatre mois d'un siége des plus rigoureux, les habitants d'Ascalon vaincus par la misère et la faim, capitulèrent. D'après le traité qui fut fidèlement exécuté, ils purent se retirer en Égypte, emportant leurs bagages les plus précieux. L'armée entra processionnellement dans la cité vaincue, et une mosquée subitement consacrée à saint Paul entendit retentir sous ses voûtes les chants sacrés des chrétiens. Le roi de Jérusalem poursuivant ses conquêtes, marcha à la rencontre de Nourredin, et le força à abandonner le siége de Panéas ; puis, courant au secours du prince d'Antioche, sans cesse inquiété au dehors par les armées musulmanes, au dedans par les factions, il fut arrêté par la mort qui le surprit dans la vaste plaine de la Syrie : un médecin turc l'empoisonna. Aux premières atteintes du mal, Baudouin III voulut retourner à Jérusalem, mais bientôt il rendit le dernier soupir à Beyrut. Son corps fut emporté à la ville sainte; aux portes, le clergé, les habitants l'attendaient et le reçurent en pleurant. Ce fut un deuil universel. Nourredin, son ennemi, versa des larmes sur

la mort d'un si vaillant défenseur de la chrétienté, et comme on lui conseillait de profiter du trouble que la mort de Baudouin avait jeté parmi les chrétiens, il s'écria : « Que Dieu me frappe si je trouble un peuple » qui pleure un si bon roi, et si je choisis cette occa- » sion d'attaquer un peuple que je ne saurais re- » douter. »

De nouveaux dissentiments s'élevèrent entre les chefs chrétiens, pour le choix d'un successeur : plusieurs d'entre eux caressaient l'ambitieux projet de monter sur le trône ; d'autres, fidèles à la mémoire de Baudouin, proposaient son frère Amaury ; mais l'avarice, l'ambition du comte de Jaffa lui avaient fait de nombreux ennemis dans le conseil. Cependant un discours du grand-maître des Hospitaliers entraîna presque tous les suffrages en sa faveur, et Amaury, comte de Jaffa et d'Ascalon, fut proclamé roi. Une fois sur le trône, Amaury mit à exécution le projet qu'il nourrissait depuis longtemps, de s'emparer des rives fertiles du Nil et des riches provinces de l'Égypte. Le sultan ayant refusé de payer le tribut promis après la prise d'Ascalon, le nouveau roi traversa le désert, envahit l'Égypte, et, marchant de conquêtes en conquêtes, il força les Égyptiens à payer de nombreux tributs pour acheter la paix. La guerre civile décimait ce malheureux pays ; le calife du Caire, énervé par la mollesse, laissait le pouvoir à ses visirs, qui se le disputaient les armes à la main. Les chrétiens furent souvent appelés au secours d'un de ces partis, et leurs armes victorieuses consacrèrent souvent aussi l'usurpation et la tyrannie; mais ils y acquéraient d'immenses richesses, de ceux auxquels ils prêtaient l'appui de leur force, ainsi,

un esclave du calife, Dorgam devenu émir, combattit l'autre usurpateur Chavez à l'aide des soldats chrétiens, et les renvoya avec la promesse d'un tribut annuel de cent mille écus d'or. Tant de richesses prodiguées devaient inspirer aux soldats de la Croix le désir de soumettre l'Egypte, et, à la tête d'une puissante armée, Amaury, que devait seconder l'empereur grec Manuel, qui avait épousé sa fille, entra sur le territoire des Égyptiens. Mais ceux-ci avaient appelé Nourredin à leur secours; bientôt le roi, en présence des deux armées syriennes et égyptiennes reconnut son erreur et se replia sur Jérusalem, effrayé des malheurs dont son empire était menacé, en butte aux amers sarcasmes des chefs qui l'accusaient d'avoir violé traîtreusement la paix et lâchement refusé la guerre.

Cependant Nourredin et ses lieutenants entrent triomphants dans le Caire, et le peuple qui croyait voir un libérateur le salua de ses acclamations; mais bientôt le drapeau noir des Abassides flotta sur les tours de la capitale de l'Égypte, et le calife fut dépouillé de son autorité par Nourredin: ainsi s'éteignit la race des Fatimites qui pendant plusieurs siècles, avaient régné sur les vastes provinces qu'arrose le Nil. La Syrie et l'Égypte réunies ne formèrent plus qu'un vaste empire obéissant aux lois et à la religion de Nourredin.

Amaury, aidé de la flotte grecque, qui enfin était entrée dans le port de Césarée, tenta de réparer l'échec fait à son honneur et à ses armes, en rentrant de nouveau sur le territoire égyptien. Il vint mettre le siége devant Damiette; mais après cinquante jours de fatigues et de misère, après avoir perdu une partie de son armée et avoir vu la flotte grecque décimée par le fer

ou la tempête, il abandonna son projet et rentra dans Jérusalem.

Cependant Nourredin se disposait à la guerre sainte. Chasser les chrétiens de la Palestine, rétablir dans tout le pays conquis par eux la religion de *Mahomet*, tel était son vœu le plus ardent. Par la valeur de ses troupes, il avait conquis la Syrie et l'Égypte, et sa dévotion, son patriotisme lui faisaient espérer qu'il anéantirait la puissance des chrétiens en Orient, lorsque la mort vint tromper son espoir et léguer à un jeune guerrier la gloire de vaincre les chrétiens et de les chasser de la Palestine.

Ce guerrier était Saladin, neveu d'un général de Nourredin, de Chirkou, et fils d'Ayoub, qui devait remplir l'univers du bruit de ses exploits. Venu tout jeune dans le camp de Nourredin où son oncle et son père occupaient les premiers grades, il n'avait pas suivi les ambitieux projets de son père; au contraire, il avait passé sa jeunesse dans les plaisirs et les énervantes distractions du sérail. A la mort de son oncle, il parvint à la dignité d'émir, parce que jusqu'alors sans ambition, il avait inspiré moins de défiance : mais élevé à la puissance, il épura ses mœurs et se montra sous une face nouvelle; et, bientôt, par son courage, par sa prudence, il devint, à la mort du calife, le souverain maître de l'Égypte. Alors, ses projets d'affranchir les provinces soumises à sa domination, du joug de Nourredin, éclatèrent au grand jour; mais, cédant aux conseils d'Ayoub, son père, il protesta hautement de sa soumission, sans cependant dissiper les soupçons de son maître. Nourredin s'avançait vers le Caire, lorsque la mort le surprit au mois de juillet

1174, et vint mettre fin aux inquiétudes de Saladin.

Alors on vit renaître les divisions qu'avait jadis occasionnées la chute des Seljoulkides, et les luttes sanglantes qu'avait fait naître l'ambition des Abassides et des Fatimites. L'empire musulman penchait à sa ruine : les peuples effrayés des suites terribles des guerres civiles, offrirent la suprême puissance à Saladin, qui réunit tous les suffrages, en déclarant qu'il continuerait la guerre sainte entreprise par Nourredin. Le roi de Jérusalem, tout entier à l'unique pensée de sa vie, la conquête de l'Égypte, ne sut pas profiter des dissensions que fit naître la mort de Nourredin, qui laissait un faible enfant pour successeur à sa puissance. Les émirs s'arrachaient, les armes à la main, des lambeaux de ce bel empire : les vaincre eût été chose facile; l'Occident sollicité d'envoyer des secours en Orient était resté sourd à cet appel. L'empereur de Constantinople seul avait, suivant la politique constante des Grecs, promis son concours d'hommes et de vaisseaux, lorsque Amaury descendit au tombeau.

XV

1150-1171.

Le royaume de Jérusalem tomba tout appauvri aux mains d'un enfant de treize ans, maladif et atteint de la lèpre; il fut sacré roi dans la basilique de la Résur-

rection, sous le nom de Baudouin IV, et Milon de Plancy, seigneur de Carac, fut nommé régent. Peu de temps après, on le trouva assassiné dans une rue de Ptolémaïs. Raymond de Saint-Gilles, qui lui avait disputé la régence, fut accusé de cet assassinat.

Dans le même temps, une petite armée arriva de Sicile avec une flotte, et les chrétiens, ranimés par ce renfort, continuèrent la politique d'Amaury en marchant contre l'Egypte. Alexandrie fut assiégée, mais sans succès, et après avoir supporté toutes sortes de misères, l'armée chrétienne dut se retirer. A leur retour, le gouverneur d'Edesse, qui n'avait pas reconnu le pouvoir de Saladin, implora le secours des chrétiens ; ceux-ci arrivèrent aussitôt, et mirent un si haut prix à leur alliance, que le gouverneur révolté ne put l'acquitter. Alors les chrétiens ravagèrent le territoire de celui qu'ils défendaient et le territoire du sultan de Damas. Cette alliance avec les musulmans, qui eût été la meilleure politique à suivre en fomentant la discorde et en entretenant la rivalité, ne laissa pas d'inquiéter Saladin qui soumettait à ses armes Alep, dernier refuge de l'infortuné fils de Nourredin, le jeune Malek-Salch. Il obtint une trêve des princes chrétiens, en les séduisant par des promesses et par de magnifiques présents. Cette trêve conclue pour deux années, suffisait à Saladin pour devenir fort et puissant. Cependant les chrétiens violèrent la convention et se jetèrent sur le territoire de Damas, pillant les villages, brûlant les moissons, marchant au hasard et dans le seul but de ravager ce qui se trouverait sur leur passage.

Saladin, à cette nouvelle, se met à la tête de son

armée et marche vers Jérusalem : tout fuit devant lui. La flamme dévore les campagnes, les villages qu'il rencontre sur sa route sont mis à sac et détruits. Baudouin s'avance à sa rencontre, mais effrayé de la puissance et de la force du sultan de Damas, il s'enferme dans Ascalon; bientôt les princes et les soldats, irrités des menaces de Saladin, exaspérés à la vue du malheur de leurs frères, sortent d'Ascalon, longent le rivage de la mer, et surprennent les musulmans qui ne peuvent résister au choc impétueux de la cavalerie chrétienne. Vainement Saladin tente de rallier ses bataillons en fuite et de les pousser de nouveau au combat; vainement, à la tête de ses mamelouks, il se rue lui-même au plus fort de la mêlée, il ne peut entamer ces murailles de fer, ni rétablir le combat. La victoire fut complète, un riche butin tomba au pouvoir des croisés; les tentes des émirs enrichies de soie et d'or, furent partagées entre les chevaliers chrétiens. Le sultan Saladin, suivi d'un petit nombre de fidèles, s'enfuit sur un dromadaire, et sa fuite, à travers les déserts de la Syrie, ne fut pas sans dangers.

Il revint cependant bientôt à la tête de nouvelles troupes, et des avantages décisifs sur les croisés signalèrent son retour. Usant de ruse, tendant des embuscades à l'armée de Baudouin, il remporta plusieurs victoires sur les rives du Jourdain. Le jeune roi cependant, dévoré par la lèpre, ne pouvait plus commander son armée, ni gouverner son royaume, il sollicita et obtint la paix de Saladin. Devenu aveugle, il songea à choisir un remplaçant parmi les princes du royaume de Jérusalem; effrayé de l'orgueil de tous les barons, il chercha un chevalier qui ne tentât point

de lui enlever un trône chancelant. Le comte de Tripoli avait les suffrages du peuple, mais cela seul le rendit suspect et le fit écarter. Un chevalier, Guy de Lusignan, sans énergie et sans intelligence, mais qui avait épousé Sybille, fille d'Amaury et veuve du marquis de Montferrat, fixa le choix de Baudouin. Pour goûter un repos que ses infirmités lui commandaient, Baudouin le nomma régent. Guy de Lusignan n'avait aucun ascendant sur les barons qu'il avait irrités par son orgueil. Il ne sut pas maintenir la paix en imposant sa volonté à ces guerriers aventureux qui, par des incursions sur le territoire ennemi, tentaient de rompre la trêve et de violer les traités passés avec Saladin ; un chevalier, Renaud de Châtillon, d'une famille obscure de France, était parvenu au premier rang par suite de l'amour qu'avait inspiré sa bravoure à la veuve de Raymond de Poitiers, seigneur d'Antioche : le gouvernement d'une principauté sans cesse menacée de l'invasion sarrasine, ne pouvait rester aux mains d'une femme. Son conseil l'engagea à prendre un époux pour gouverner pendant la minorité du fils de Raymond. Ce fut Renaud de Châtillon qu'elle choisit. A la tête d'une petite troupe de cavalerie il marcha contre l'armée sarrasine, mais il tomba dans une embuscade et fut emmené prisonnier. Pendant plusieurs années il resta captif dans la forteresse d'Alep, et il ne dut sa liberté qu'au butin fait sur l'ennemi, dans une incursion sur le territoire de Damas, et avec lequel ses amis payèrent sa rançon.

Une fois en liberté, Renaud voulut retourner à Antioche, mais Constance, sa femme, était morte, et le fils de Raymond avait pris les rênes de son

gouvernement. Renaud vint à Jérusalem où bientôt il épousa la veuve de Homfroi de Thoron, seigneur de Carac et de Montréal. Il alla s'établir dans ces forteresses que lui avait apportées en dot sa nouvelle épouse, et de là, au mépris de la trêve conclue avec Saladin, il se jeta sur le territoire arabe, dépouillant les caravanes, rançonnant les villages, emmenant en captivité ceux qui ne pouvaient payer le tribut. Saladin s'était plaint, mais le régent n'avait pas d'énergie pour réprimer ces infractions à des conventions sacrées d'ordinaire. Irrité de tant de perfidie, le sultan rentra une fois encore en Palestine, où les chrétiens se réunirent et prirent les armes; mais après quelques combats sans résultats décisifs ; après quelques incursions dans la Galilée qui, seule, eut à souffrir de cette guerre, Saladin porta ses armes du côté de Mossoul.

Des expéditions contre les environs de Damas furent de nouveau tentées par les chrétiens. Renaud de Châtillon descendit vers la mer Rouge, résolu à aller jusqu'à Médine et la Mecque, piller la Mosquée de Mahomet. Il marchait suivi de ses guerriers à cette riche conquête, lorsque dans une vallée ils furent surpris par une armée sarrasine; ils furent vaincus, écrasés sous le nombre, et c'est à peine si Renaud put échapper au massacre ou à la captivité. Ceux qui avaient été faits prisonniers furent immolés sur l'autel comme des victimes de sacrifice, pour expier leur sacrilége expédition.

Saladin, à cette nouvelle, jura de venger l'outrage fait au Prophète, et rentra pour la quatrième fois en ennemi dans le royaume de Jérusalem. Il attaqua en vain le château de Carac où s'était réfugié Renaud de

Châtillon, mais il livra aux flammes Naplouse et plusieurs autres villes, ravagea tout le pays situé entre Jérusalem et le Jourdain, sans que l'armée chrétienne cherchât à arrêter ses fureurs. Enfin il consentit à une trêve et quitta une fois encore la Palestine. Les chevaliers et les barons s'indignèrent de la lâcheté de Guy de Lusignan qui avait refusé le combat : Baudouin lui retira la régence et remonta sur le trône ; Guy leva l'étendard de la révolte, et à la tête de ses partisans, il se retira dans Ascalon. Baudouin marcha contre lui, mais trouvant les portes d'Ascalon fermées, il revint à Jérusalem, jurant de venger cet outrage. Alors il se démit du pouvoir suprême en faveur du fils du marquis de Montferrat, premier mari de Sybille, qui fut couronné sous le nom de Baudouin V, et Raymond de Tripoli fut nommé régent pendant la minorité du roi.

Le royaume de Palestine, dégénéré, penchait vers sa ruine, les dissensions intérieures entre les chevaliers, les barons et le clergé, le pouvoir affaibli du roi et de son autorité, rendaient impossible le maintien de sa puissance et de sa force. Le triomphe de la cause de Dieu, n'était plus ce qui attirait les peuples et les seigneurs en Orient. La soif du butin, et le désir de s'enrichir, étaient les seuls mobiles de ces pèlerinages lointains ; le clergé lui-même avait oublié les vœux d'humilité, de chasteté : la licence, l'esprit de révolte, l'ambition étaient dans tous les cœurs. On songea à exciter en faveur des chrétiens de la Palestine, la pitié des enfants de l'Occident. Le patriarche de Jérusalem et les grands-maîtres des Templiers et des Hospitaliers partirent pour

l'Europe solliciter des secours pour la terre sainte; mais l'enthousiasme s'était éteint. Le récit de quelque grand revers eût plus fait sur les esprits, que les éloquentes paroles des envoyés de la Palestine. Philippe-Auguste refusa: les Français n'obéirent pas aux ordres du pape et aux supplications du patriarche. Le roi d'Angleterre refusa aussi de se croiser, mais il donna des sommes considérables, pour subvenir aux frais de la guerre avec les Sarrasins. Les ambassadeurs revinrent porteurs de ces fâcheuses nouvelles; le désespoir s'empara des chrétiens. Baudouin mourut bientôt, rongé par le mal qui lui avait valu le surnom de roi lépreux. Les dissensions se renouvelèrent sur sa tombe à peine fermée, pour savoir à qui appartiendrait la régence confiée par Baudouin IV, au comte de Tripoli. Sybille briguait cette haute dignité pour Guy de Lusignan, son époux, lorsque le jeune roi mourut subitement. Tous ceux qui ambitionnaient le rang suprême, la mère même du feu roi, furent accusés de son trépas. Bientôt Sybille séduisit le peuple et les barons par de fausses promesses, et se fit sacrer avec son époux, dans l'église du Saint-Sépulcre. Les seigneurs ne voulurent pas reconnaître cette usurpation et se retirèrent dans leurs principautés; Raymond de Tripoli s'enferma dans Tibériade, où l'orgueilleux Lusignan vint l'attaquer pour obtenir son hommage. Raymond appela à son secours le sultan d'Égypte, Saladin. Ce prince envoya une armée défendre Raymond; dans les plaines de Nazareth, cinq cents cavaliers chrétiens attaquèrent un corps d'armée composé de plus de huit mille hommes; le combat fut acharné et terrible, mais bientôt cernés de toutes parts ils périrent accablés

sous le nombre ; mais ils ne tombèrent pas sans gloire. Lorsque de leurs épées ou de leurs lances ils n'avaient plus que des tronçons sanglants dans les mains, ils s'élançaient contre les Sarrasins, et luttaient corps à corps avec eux. D'autres s'arrachaient les javelots laissés dans leurs blessures, et frappaient leurs ennemis de leurs propres armes. Un chevalier du Temple, Jacques de Maillé, fit des prodiges de valeur ; monté sur un coursier blanc, il combattit jusqu'à ce que son cheval épuisé de fatigue, et perdant son sang par trois blessures fût tombé. Alors, se relevant, il se précipita armé de sa hache d'armes, au milieu des musulmans, et fit encore, avant de mourir, une moisson sanglante autour de lui. Il tomba percé de mille coups. Les Turcs le prirent pour saint Georges et se partagèrent les lambeaux de ses habits, tout maculés de sang et de poussière. Ce carnage des chrétiens les rapprocha et leur fit oublier leurs dissensions, ils jurèrent de ne plus combattre que pour le salut de Jérusalem. Raymond et Guy de Lusignan s'embrassèrent en présence de toute l'armée, et se donnèrent publiquement les preuves d'une franche réconciliation.

Saladin cependant s'avançait dans la Palestine à la tête d'une nombreuse armée de Turcs, de Curdes, d'Arabes, d'Egyptiens : les fidèles mameloucks formaient un corps de cavalerie intrépide et servaient de garde d'honneur au sultan. De leur côté, les chrétiens avaient appelé sous les drapeaux tous les hommes en état de porter les armes. L'armée devait se réunir dans une plaine appelée Séphouri ; des contributions furent levées pour subvenir aux frais de la guerre : l'armée comptait cinquante mille combattants venus de toutes

les villes de la Palestine. Un soldat fugitif vint annoncer à Raymond la prise de la ville de Tibériade par Saladin. Ce prince assiégeait la citadelle où s'étaient réfugiés la femme du comte de Tripoli et ses enfants, avec une faible garnison. Un conseil s'assembla pour savoir s'il fallait courir au secours de Tibériade, ou attendre l'ennemi. Guy de Lusignan et les chefs de l'armée furent d'un avis unanime pour aller au-devant de l'ennemi. Raymond seul fut de l'avis contraire. Il laissait, disait-il, ses villes en cendres à la merci des Sarrasins; sa femme, ses enfants exposés aux outrages du sultan; mais dans cette grave circonstance, il fallait songer au salut de tous et à celui du royaume, et ne pas se préoccuper de ses propres intérêts qu'il abandonnait à la volonté de Dieu. L'armée chrétienne était la seule et dernière espérance de Jérusalem, et il ne fallait pas l'exposer dans les brûlantes et arides solitudes des pays à traverser pour atteindre l'ennemi. Il valait mieux l'attendre dans ces plaines où l'eau et les vivres ne manqueraient pas, sans aller affronter les périls certains de la faim et de la soif, dans les montagnes qui avoisinent Tibériade. Aller au-devant de l'ennemi, c'était courir à la mort. Tant de grandeur d'âme fut suspecte aux chrétiens toujours en défiance de Raymond, autrefois l'allié de Saladin. Le grand-maître du Temple l'accusa de trahison en plein conseil, en rappelant qu'il avait naguères invoqué le secours de l'ennemi. Raymond ne voulut rien répondre à ces injures et persista dans son avis. L'armée se rangea à ses sages conseils; mais Guy de Lusignan, que les paroles du grand-maître avaient vivement impressionné, en jetant dans son esprit des soupçons sur

la fidélité du comte, ordonna de marcher en avant; les barons se résignèrent et l'on partit. Le 3 juillet 1187, l'avant-garde, composée de Raymond de Tripoli et de son corps d'armée, rencontra l'avant-garde de Saladin au village de Marescalcia, non loin de Tibériade. L'armée était campée sur les hauteurs et dominait tous les défilés par où devaient passer les croisés. Les barons et les chefs chrétiens résolurent de s'ouvrir un passage, pour gagner les rives du Jourdain. Le roi commanda de marcher en avant. Les archers les accablaient de flèches et de viretons, et le nombre en était tel, dit un chroniqueur, « que l'air en était obscurci. » Les chrétiens s'avançaient, les boucliers sur leurs têtes, pour se préserver de cette grêle, lorsque Saladin descendit dans la vallée, à la tête de sa cavalerie. L'armée s'arrêta pour recevoir le choc de l'ennemi, après s'être formée en triangle. Longtemps on combattit avec acharnement; mais les soldats francs, accablés de faim et de soif, tombaient épuisés de fatigue. La vraie croix, placée sur une éminence, ranima un instant leur courage, mais sans diminuer le désordre que jetaient dans l'infanterie les cavaliers de Saladin. La victoire était indécise, ou plutôt penchait pour les musulmans qui, plusieurs fois, avaient enfoncé les rangs chrétiens, lorsque la nuit, étendant ses sombres voiles, sépara les combattants. La nuit se passa dans les plus vives alarmes; cependant, les trompettes chrétiennes sonnèrent sans relâche, pour épouvanter les Sarrazins. Le lendemain, vendredi 4 juillet, les croisés se virent avec effroi entourés par l'armée de Saladin. Au lever du soleil, qui était le signal donné par le sultan, pour fondre tous ensemble

sur les Francs, l'armée ennemie se précipita en poussant des cris terribles. Le premier choc fut impétueux, mais les croisés le soutinrent vaillamment; alors Saladin fit incendier les herbes sèches qui couvraient la plaine, et la flamme, poussée par un vent violent, pénétra dans les rangs de l'armée chrétienne. Le désordre se mit dans les bataillons, mais le combat continuait. De ces tourbillons de flamme et de fumée on voyait sortir les chevaliers la lance en arrêt, qui, se précipitant sur les musulmans, cherchaient à se frayer un passage; mais partout une muraille d'airain s'élevait entre eux et la fuite. Les Templiers défendirent l'étendard de la Croix, pendant la journée entière; l'évêque de Ptolemaïs, qui la portait, fut frappé d'un coup mortel; l'évêque de Lidda s'enfuyait, emportant dans ses bras ce signe révéré des chrétiens, lorsqu'il fut fait prisonnier (1). Alors on ne combattit plus. Guy de Lusignan s'écria : « *Hélas! hélas! tout est fini pour nous, nous sommes tous morts, et le royaume est perdu!* (2) » Les chrétiens s'élançaient sans armes au milieu des ennemis et se faisaient tuer pour échapper à la captivité. Le comte de Tripoli put, à la tête de quelques chevaliers, se sauver du massacre de Tibériade : le roi et son frère, le grand-maître du Temple, Renaud de Châtillon, tous ceux qui n'avaient pas succombé, furent faits prisonniers. (3). Dix mille chrétiens furent réduits

(1) L'historien arabe Emmad-Eddin dit que ce fut la vraie croix qui fut prise avec l'évêque de Lydda. « La grande croix fut prise avant le roi dit-il, et un grand nombre d'impies se firent tuer autour d'elle. »

(2) Voy. Bernard le trésorier.

(3) La plupart des détails de cette fatale journée sont empruntés au récit de Raoul Coggeshale témoin oculaire. Ils sont confirmés par les historiens arabes Ibn-Alatir et Emmad-Eddin.

en servitude et vendus ou partagés entre les chefs musulmans. Le champ de bataille présentait un aspect horrible : sur une étendue de plus de trois milles, des cadavres calcinés, noircis par la flamme, gisaient sur le sol : des membres brisés, des têtes souillées d'une fange sanglante, des débris d'armes, des chevaux morts, présentaient un coup-d'œil effrayant. Çà et là des monceaux de morts attestaient du courage désespéré de quelques vaillants défenseurs de la Croix.

XVI

1172-1187

Saladin reçut les principaux captifs dans une tente dressée au milieu de son camp : lorsque le roi de Jérusalem entra, le sultan se leva de son trône et le salua d'un geste respectueux ; puis il lui fit servir des rafraîchissements. Guy de Lusignan prit une boisson glacée, et passa la coupe, après avoir bu, à Renaud de Châtillon. Saladin s'écria : *Ce traître ne doit point boire en ma présence ; car je ne veux point lui faire grâce.* Alors il lui promit la vie s'il voulait abjurer sa religion pour l'islamisme. Le chevalier lui répondit avec une noble fierté. Saladin le frappa de son cimeterre, et bientôt la tête de Renaud roula au pied du trône où était assis le sultan.





« Ce traître ne doit point boire en ma présence, car je ne veux pas lui faire grâce. »

Le lendemain eut lieu le massacre des chevaliers du Temple. « Je veux délivrer la terre de cette race » immonde, » avait dit Saladin, et tous tombèrent en chantant les louanges de Dieu. Quelques émirs briguèrent la gloire de frapper un chevalier chrétien; le grand-maître fut seul épargné. On se demande en présence des conséquences des funestes conseils du grand-maître, qui accusait Raymond de trahir la cause de Dieu et les intérêts du royaume de Jérusalem, on se demande, dis-je, quel est le traître, ou celui qui entraîna tous les chrétiens à leur ruine, ou celui qui, sacrifiant ce qu'il avait de plus cher au monde, ne voyait que le salut de la Palestine et des chrétiens. Le grand-maître échappait au sort de ses frères, triste récompense peut-être de sa trahison; et Raymond mourait accablé sous le poids d'une horrible accusation de traîtrise et de lèse-nation : l'esprit flotte incertain dans un océan de doutes, refusant de suivre tous les historiens qui ont accusé Raymond. . . . .

Saladin, ivre de sa victoire, s'était montré barbare. Il fut plus humain, lorsqu'il se sentit le maître de ce royaume qui si longtemps avait dominé l'Asie par la terreur de ses armes. La citadelle de Tibériade avait toujours résisté; mais la femme de Raymond jugeant la défense impossible, l'abandonna et put retourner à Tripoli avec ses enfants. Ptolémaïs, Naplause, Jéricho, Ramla, Césarée, Arsur tombèrent au pouvoir du sultan; Tyr, Ascalon et Tripoli restaient seules aux chrétiens. Tyr assiégée se défendit avec désespoir, et le sultan fut obligé de se retirer. Ascalon fit aussi une opiniâtre résistance; Saladin fit ouvrir la brèche et proposa la paix. Les habitants refusèrent malgré les

avis de Guy prisonnier, enfin au moment où Saladin allait y pénétrer, ils acceptèrent une capitulation à la condition de rendre Guy de Lusignan à la liberté.

Après ces rapides conquêtes, Saladin marcha sur Jérusalem à la tête de toutes ses forces. La ville sainte ne comptait qu'une faible garnison, et ses habitants en partie composés de femmes et d'enfants; les hommes en état de porter les armes avaient été tués ou faits prisonniers à la bataille de Tibériade; des fugitifs de toutes les villes conquises s'étaient jetés dans la ville sainte et rendaient sa défense plus difficile encore. Saladin fit offrir aux chrétiens d'abandonner Jérusalem, en leur donnant la vie sauve. Ils répondirent qu'ils aimaient mieux mourir que de livrer la ville où leur Dieu était mort. Saladin jura qu'il ne laisserait pas pierre sur pierre des remparts de la cité rebelle. Alors les chrétiens résolurent de se défendre et choisirent pour général Baléan d'Ibelin, vieux soldat, brave et expérimenté. Il fit aussitôt réparer les fortifications de la ville et discipliner tous les habitants érigés en soldats; on fondit les ornements des églises pour subvenir aux frais de la guerre, et bientôt Jérusalem compta quinze cents défenseurs aguerris et décidés à s'ensevelir sous ses ruines. La résistance fut acharnée; les assiégés firent de nombreuses sorties sans obtenir assez d'avantages pour compenser les pertes d'un combat corps à corps. Cependant les remparts du nord, devant lesquels le sultan avait dressé ses tentes, étaient minés et devaient ouvrir la brèche aux Sarrasins à la première attaque. Vainement Baléan d'Ibelin tenta de détruire leurs travaux et leurs machines; il fut repoussé et obligé de rentrer dans la

ville. Le désespoir s'empara des chrétiens; les soldats abandonnaient le rempart pour courir aux pieds des autels implorer l'assistance et la miséricorde de Dieu; d'autres voulaient qu'on ouvrit les portes, marcher à l'ennemi et mourir pour la sainte cause de Jérusalem. Un complot formé par les chrétiens grecs, et qui avait pour but de livrer Jérusalem à Saladin, fut découvert et détermina la reine et les principaux citoyens à demander au sultan la capitulation, mais aux conditions qu'il avait imposées lui-même avant le siége. Saladin refusa hautement. Baléan revint suppliant, et toujours il éprouva les mêmes refus : alors le désespoir leur rendit le courage, et dans un assaut les infidèles furent repoussés. Un émir qui avait planté sur le créneau le drapeau jaune du sultan du Caire, fut tué par un chevalier franc et l'étendard fut jeté dans le fossé. Cette victoire inespérée rendit un peu de courage aux chrétiens; Baléan d'Ibelin se présenta devant le sultan et menaça de réduire en cendres la ville sainte, de mettre à mort tous les prisonniers musulmans et de s'ensevelir sous les ruines des maisons, des églises des mosquées devenues la proie des flammes. Saladin, justement effrayé de ces menaces, accepta la capitulation dont les termes furent signés le lendemain dans la tente du sultan. Ce fut le vendredi 11 octobre 1187, que la ville sainte retomba au pouvoir des Sarrasins, le même jour que les chrétiens s'en étaient emparés. Saladin accorda la vie à tous les habitants et mit à prix leur liberté; il leur fut accordé trois jours pour quitter la ville. La rançon des hommes et des femmes fut fixée à dix pièces d'or, celle des enfants à deux : alors l'on vit la désolation dans Jérusalem. A mesure

que l'heure fatale approchait, qui devait les chasser de la ville, un sombre désespoir s'emparait de ces malheureux habitants ; ils allaient au tombeau du Christ pleurer et prier une dernière fois. Cette ville, où tant de malheurs les avaient assaillis, leur devenait plus chère au moment de l'exil. L'heure sonna. Saladin avait fait élever un trône à une des portes, toutes les autres étaient fermées : le peuple entier de Jérusalem devait passer devant lui. Le patriarche, le clergé marchaient les premiers portant dans leurs bras les vases sacrés ; venait ensuite la reine entourée de ses chevaliers et suivie d'une foule de femmes qui, portant leurs enfants, imploraient pour leurs époux la clémence du vainqueur. Saladin ne fut pas sourd à leurs prières, et rendit les prisonniers. On vit dans cette triste retraite des exemples touchants de générosité : des fils emportant leurs vieux pères, des amis abandonnant leurs objets les plus précieux pour arracher à l'esclavage un ami blessé ou malade, et le porter pieusement dans leurs bras. Saladin fut touché de tant de vertus, et fit aux vaincus d'abondantes aumônes. Baléan d'Ibelin employa les trésors enlevés aux églises et convertis en argent pour les nécessités de la guerre, à racheter la plus grande partie des habitants. Malek-Adel, frère du sultan, racheta deux mille captifs. Saladin permit à ses émirs d'imiter ce généreux exemple, et lui-même il rendit la liberté à un grand nombre de pauvres soldats. De cent mille chrétiens qui avaient cherché un refuge dans Jérusalem, il resta quatorze mille prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent beaucoup de Grecs, de Melchites et de Syriens.

Saladin fit alors son entrée dans Jérusalem, suivi de ses émirs, de ses imans et de sa cavalerie d'élite. Aussitôt toutes les églises devinrent des mosquées, excepté celle qui renfermait le tombeau du Prophète des chrétiens; la mosquée qui contenait la pierre de Jacob si révérée des musulmans fut lavée à l'eau de rose depuis le parvis jusqu'aux minarets, et purifiée par les docteurs de la loi. La mosquée d'Omar fut aussi purifiée (1); le culte de Mahomet triompha partout dans cette ville qui, pendant quatre-vingts ans, avait retenti des louanges du vrai Dieu.

Cependant les chrétiens s'éloignèrent de la ville sainte; sans refuge, ils erraient à travers les déserts de la Palestine, repoussés par leurs frères qui leur reprochaient d'avoir trahi la cause de Dieu, en livrant Jérusalem aux profanations des sectateurs de Mahomet. Tripoli, que Saladin leur avait assignée pour retraite, ferma ses portes à des traîtres. Alors ces pauvres exilés, sans approvisionnements, sans asile, résolurent de se séparer : les uns moururent de faim dans ces vastes et arides solitudes; d'autres gagnèrent l'Égypte et trouvèrent chez les musulmans plus de pitié que chez leurs frères, les chrétiens; d'autres purent se rendre en Europe pour y porter la nouvelle de la prise de Jérusalem.

La consternation fut grande lorsqu'on apprit en Occident les malheurs des chrétiens de la Palestine et le sort de la ville sainte. Le saint pontife, Urbain III, mourut de douleur en apprenant tant d'exploits inutiles, et de tant d'infortunes, le récit de la captivité du

(1) Détails donnés par l'historien arabe Ibn-Kalcban.

roi de Jérusalem et de tous ses chevaliers. La pensée des profanations qu'avaient à subir les vierges chrétiennes réduites en servitude et les saintes demeures du Seigneur, excita un douloureux enthousiasme dans l'âme des chrétiens de l'Italie et de la France et prépara la nouvelle croisade que l'éloquent Guillaume de Tyr vint prêcher quelque temps après.

TROISIÈME CROISADE

1187-1198.

XVII

1187-1188.

Grégoire VIII, en montant sur le trône pontifical, prêcha lui-même la nouvelle croisade, et ses éloquentes paroles persuadèrent les chrétiens de marcher en armes contre les infidèles. A sa voix les Génois et les Pisans oublièrent leurs querelles et résolurent de prendre la croix; mais Grégoire ne devait pas mettre à fin son entreprise. La mort le frappait au milieu de ces soins, et il laissait la croisade aux mains de son successeur.

Guillaume, archevêque de Tyr, était venu solliciter les secours des enfants de l'Occident. Clément III lui confia la sainte mission de prêcher la croisade. Guillaume essaya en Italie le pouvoir de son éloquence; le récit des malheurs qu'il avait vus et éprouvés, enflamma les Italiens d'une sainte colère. Sûr désormais de leur concours, l'archevêque de Tyr passa en France, où le roi d'Angleterre Henri II et Philippe-Auguste se disputaient la province du Vexin; son arrivée fit conclure une trêve entre les deux monarques qui ne son-

gèrent plus qu'aux désastres de Jérusalem. Une assemblée eut lieu à Gisors, et le saint prélat y fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite. Une lecture qu'il fit de la prise de Jérusalem arracha des larmes à tous les nobles auditeurs. Sa brûlante parole émut tous les cœurs; il reprocha aux chrétiens de se battre entre eux pour un coin de terre, tandis qu'ils abandonnaient les vaillants défenseurs du berceau de leur religion; il peignit les chrétiens d'Orient errant dans les déserts de la Syrie, mourant de faim, de misère et de désespoir. Philippe-Auguste et Henri II furent les premiers à se croiser; un grand nombre de seigneurs français, parmi lesquels on remarquait le duc de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Champagne, de Perche, de Bar, de Vendôme, de Soissons, de Blois, imitèrent l'exemple de leur roi. A leur suite la France entière se leva, demandant à aller combattre les infidèles vainqueurs.

On leva des subsides pour subvenir aux frais immenses de l'armement d'une armée, et des statuts décidèrent que tous ceux qui ne partiraient pas pour la croisade paieraient un impôt du dixième de leur bien. On lui donna le nom de dîme saladine; cela ne suffisait point encore. Philippe-Auguste frappa d'une contribution exorbitante tous les Juifs du royaume, et obtint ainsi plus de dix mille marcs d'argent.

Pendant ces préparatifs, Richard, fils du roi d'Angleterre, se révolta contre son père, malgré la trêve de Dieu qui avait été prononcée à l'assemblée de Gisors. Richard fut excommunié; bientôt Henri II mourut, et Richard monta sur le trône. Accusé par tous, s'accusant peut-être lui-même de la mort de son

père, il songea à faire le saint pèlerinage, et la croisade fut prêchée dans tout le royaume, par l'archevêque de Cantorbéry. Les Anglais se croisèrent en foule, et commencèrent les hostilités contre les infidèles en massacrant les Juifs de Londres. Richard sut profiter de ces fureurs populaires pour s'enrichir des dépouilles des fils d'Israël. La dîme saladine fut imposée à tous ceux que l'intérêt ou la prudence retenaient en Angleterre. Ne trouvant pas son trésor assez garni, Richard vendit les biens royaux et toutes les places et dignités du royaume, puis il vint en France où une assemblée avait été convoquée à Nonancourt. Là, on remédia, par de sages règlements, à toutes les causes de désordre de la première guerre sainte, et pour anéantir ces funestes passions, les jeux de hasard furent défendus, le luxe de la table et des vêtements fut sévèrement réprimé ; il n'y eut plus de femmes à la suite des armées. Après avoir assuré la discipline, les deux rois se mirent en chemin. Philippe-Auguste monta, avec son armée, sur une flotte fournie par la ville de Gênes, après avoir confié la régence à sa mère Adèle et à son oncle Guillaume de Blois, cardinal de Champagne.

Cependant l'archevêque de Tyr continuait sa pieuse mission ; arrivé en Allemagne, il convoqua une diète à Mayence, et l'influence de sa parole gagna encore l'empereur Frédéric Barberousse et ses plus braves chevaliers à la cause de Jésus-Christ. Frédéric, illustré par cent victoires, se croisa pour aller cueillir les plus nobles palmes, celles du conquérant ou du martyr. Les préparatifs de la guerre sainte furent bientôt faits, et l'armée allemande partit de Ratisbonne au mois de juin de l'année 1187.

Frédéric envoya, au moment de son départ, un ambassadeur au sultan du Caire : Henri, comte de Hollande, devait déclarer la guerre à Saladin, de la part de son maître, malgré les relations qui avaient uni les deux princes, lors du premier séjour de Frédéric en Orient, s'il ne rendait pas aux chrétiens la ville de Jérusalem et le signe de la rédemption, la sainte croix. Saladin répondit qu'il acceptait la guerre ; Frédéric alors traversa la Hongrie, la Bulgarie et arriva sur le territoire grec bien avant le départ de Philippe et de Richard. Il apprit, en arrivant devant Philippopolis, que ses députés à l'empereur étaient captifs à Byzance : oubliant alors les sentiments de modération qu'il avait jurés au départ, Frédéric mit tout à feu et à sang dans le pays qu'il parcourait. Isaac Lange, successeur d'Andronic, fit mettre en liberté les ambassadeurs, et ceux-ci, de retour au milieu de l'armée, animèrent encore les Allemands contre les Grecs, en les accusant de s'être alliés à Saladin.

Plusieurs villes grecques, Andrinople, Dydimotique, furent prises par les Teutons, d'autres situées au bord de l'Hellespont, telles que Gallipoli et Selvyrée, ouvraient le chemin de Constantinople ; le siége en fut résolu et poussé avec vigueur. Déjà toute l'armée s'avançait contre la capitale du Bas-Empire, lorsqu'Isaac, effrayé de cet orage près de fondre sur sa tête, livra le passage à l'armée de Frédéric. Quinze cents vaisseaux ou galères la transportèrent au-delà du Bosphore et sur la côte de Syrie ; l'empereur d'Allemagne montait le dernier vaisseau, entouré des plus fidèles chevaliers, des ducs d'Autriche, de Moravie, et des évêques d'Osnabruk et de Passaw. Frédéric, parti de Lampsaque,

suivit la même route qu'Alexandre et passa le Granique aux mêmes lieux que lui.

Les croisés signalèrent leur entrée en Asie par des victoires. Le sultan d'Iconium, qui avait sollicité l'alliance des chrétiens, les trahit ouvertement à Laodicée. L'armée teutone trouva les troupes du sultan prêtes au combat, et dans une position avantageuse pour écraser les chrétiens dans les défilés où ils devaient passer. Frédéric n'hésita pas à les attaquer, et, faisant de rapides dispositions de combat, il lança sur eux ses bataillons. Les musulmans ne purent résister à ce choc impétueux, et prirent la fuite : toute l'infanterie turque fut taillée en pièces et écrasée sous la pesante cavalerie allemande.

Cependant l'hiver approchait, traînant après lui la disette, les maladies, la misère ; dans ces pays montueux, rendus d'un accès plus difficile encore par les pluies et les neiges de la saison, les vainqueurs auraient tous péri, si Frédéric n'avait pas résolu de prendre d'assaut Iconium. A la première attaque, les remparts furent escaladés ; après de merveilleux exploits de la part des croisés, la ville fut prise et livrée au pillage ; la joie et l'abondance revinrent dans le camp. Au printemps, l'armée continua sa marche vers la Palestine : les misères recommencèrent ; au passage du Taurus, elle éprouva mille obstacles. La patience, le courage des croisés furent admirables : des chevaliers, des princes de la croisade gravissaient les rochers en s'aidant des pieds et des mains, empêchés par leurs lourdes armures dont le poids les entraînait dans les précipices. Mais aucun ennemi ne vint inquiéter cette marche de l'armée à travers les abîmes et les monts

inaccessibles. Enfin, le chemin devint plus facile et l'armée s'avança en toute sûreté à travers les vallées de l'Isaurie. Frédéric voulut se baigner dans la rivière du Selef (1), dont les eaux limpides et les charmants ombrages de la rive semblaient l'attirer; mais, affaibli par les fatigues et par l'âge, il ne put résister à la force du courant, et bientôt il disparut sous les eaux : on le retira mourant. Quelques heures après, il expira, en regrettant de n'avoir pas vu cette Jérusalem, l'espoir et l'amour des chrétiens. Cette mort jeta l'effroi et la consternation dans l'armée croisée : quelques soldats se percèrent de leurs épées; d'autres, doutant de la Providence, embrassèrent la religion de Mahomet. Frédéric Barberousse fut enterré à Tyr, par les soins de Guillaume, archevêque de la ville, laissant l'empire à Henri, son fils aîné, qui avait été nommé régent, et la conduite de l'armée à son second fils, le duc de Souabe. Mais, divisées en plusieurs corps, les troupes allemandes furent décimées par les maladies et par le glaive des infidèles ; d'autres tombèrent au pouvoir du sultan d'Alep. De cent mille croisés partis de Ratisbonne, cinq mille à peine arrivèrent en Palestine, auprès des chrétiens de l'Occident qui faisaient le siége de Ptolémaïs (2).

Guy de Lusignan que, selon les conventions, Saladin avait rendu à la liberté, avait tenté vainement de ressaisir le pouvoir suprême. Les chrétiens et les chefs échappés au massacre de Tibériade ou au sac de Jérusalem, ne voulaient pas reconnaître pour roi un

(1) Aujourd'hui Guieuk-Sou.
(2) Voir Tagenon et Ausbert pour la relation de la croisade de Frédéric Barberousse.

chevalier qui avait si mal défendu le royaume dont la garde et le salut lui étaient confiés. Alors, à la tête de dix mille homme à peine, ce prince alla mettre le siége devant Ptolémaïs, après s'être fait relever par les évêques de son serment de ne jamais combattre les musulmans. Saladin, qui assiégeait vainement Tyr, une des trois villes restées au pouvoir des chrétiens, apprit les dangers des habitants de Ptolémaïs; il envoya une armée à leur secours, et resta devant Tyr qu'il avait juré de soumettre à ses armes. Cette ville était défendue par Conrad, fils du marquis de Montferrat et gendre de l'empereur grec Isaac Lange, dont il avait sauvé la vie en le protégeant contre une sédition de ses sujets. Conrad arriva au secours de la ville au moment où ses habitants songeaient à capituler : ses paroles ranimèrent tous les cœurs; il se mit à la tête de la garnison, fit relever les fortifications à moitié détruites, et bientôt Saladin fut forcé d'abandonner un siége entrepris depuis six mois. Le marquis de Montferrat, père de Conrad, que le désir de voir la ville sainte, avait attiré en Orient, avait été fait prisonnier à Tibériade. Saladin promit à Conrad la liberté de son père, s'il lui livrait Tyr, menaçant d'exposer son prisonnier aux flèches chrétiennes, en le faisant marcher en avant de ses soldats dans un assaut, s'il se refusait à sa demande. Conrad répondit fièrement qu'il ne livrerait pas une pierre de la ville; que le salut de tant de chrétiens et le triomphe de la sainte religion l'emportaient dans son cœur sur la vie de son père; et que, si Saladin exécutait sa cruelle menace, il lancerait lui-même la première flèche, en se faisant gloire d'être le fils d'un

martyr (1). Le marquis de Montferrat exhorta lui-même son fils à ne pas craindre d'exposer une existence vouée à Dieu et déjà si près du tombeau. Les combats recommencèrent, mais Saladin, jugeant Tyr imprenable avec un pareil chef, alla assiéger Tripoli, défendue par Bohémond, prince d'Antioche, à qui cette ville était échue à la mort de Raymond. La résistance fut héroïque, et Saladin dut en abandonner le siége pour voler au secours de Ptolémaïs.

Déjà plusieurs assauts avaient été livrés à la ville par Guy de Lusignan, une flotte de vaisseaux pisans et génois avait fermé le port à toutes les communications ; lorsque deux cents galères, portant vingt mille guerriers Frisons, Danois, Anglais et Flamands, sous la conduite de l'archevêque de Cantorbéry et le brave Jacques d'Avesne, vinrent augmenter la terreur des Sarrasins, en doublant les forces des soldats de la Croix. C'est à ce moment que le sultan du Caire survint et planta ses tentes sur les collines qui font face à Ptolémaïs, du côté de l'Occident. Bientôt il livra plusieurs combats qui n'eurent rien de décisif ; enfin Saladin tenta, par un effort désespéré, de pénétrer dans la ville : dans une grande bataille il s'ouvrit un chemin à travers les bataillons croisés, renversant tout ce qui s'opposait à son passage et se jeta dans la ville avec ses meilleures troupes : puis, profitant de la nuit, il regagna son camp, laissant à Ptolémaïs une garnison nombreuse et deux de ses plus vaillants généraux. Une nouvelle armée arrivait en même temps de l'Italie et des bords du Rhin, et bientôt le roi de Palestine

(1) Sicardi et Gauthier Visinauf.

se vit à la tête de prés de cent mille soldats, avec lesquels il résolut de combattre les musulmans. Le 4 octobre 1189, l'armée chrétienne sortit du camp et fut divisée en quatre corps d'armée : Guy de Lusignan conduisait les Français et les chevaliers du Temple ; Conrad, venu de Tyr avec six mille soldats, s'était mis à la tète des Vénitiens et des Lombards : ce corps d'armée formait la première bataille. Les Allemands et les Anglais, commandés par le landgrave de Thuringe, formaient la seconde. Les Hospitaliers avec les soldats de la Flandre occupaient le centre et présentaient un corps de réserve qui devait porter secours à tous ceux qui faibliraient. La quatrième bataille, sous les ordres de Jacques d'Avesne et du frère du roi, gardait le camp qui, par ses hautes murailles, ses fossés profonds, ses quartiers où chaque peuple avait sa place, présentait l'aspect d'une ville.

Le premier choc fut terrible, mais les Sarrasins ne purent résister à l'impétuosité des chrétiens. L'aile droite de l'armée de Saladin, commandée par son neveu Tekieddin-Omar, est enfoncée et prend la fuite ; les croisés envahissent le camp de Saladin ; et, jetant là leurs armes, se mettent à piller. Saladin cependant parvient à rallier sa cavalerie en désordre et la ramène au combat. Les Arabes fondent sur les chrétiens dispersés et mettent à leur tour le désordre dans cette armée victorieuse. Le grand-maitre des Hospitaliers s'avance avec son corps de réserve, pour arrêter les fuyards qu'une terreur panique a frappés. Mais il rencontre la cavalerie sarrasine qui, comme un torrent dévastateur, entraine ou renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Alors le désordre devient général, et

les chefs chrétiens ne doivent la vie qu'à leur bravoure et à la vitesse de leurs chevaux. Conrad est fait prisonnier, les musulmans l'entrainent. Guy de Lusignan fond sur eux à la tête de quelques chevaliers fidèles et le délivre. Le grand-maître des chevaliers de l'Hôpital fut fait prisonnier et décapité dans la tente de Saladin, en bravant les émirs qui lui reprochaient d'avoir pris les armes contre le sultan duquel il avait obtenu grâce à Tibériade.

XVIII

1190-1192.

Cependant, après cette défaite, le siége de Ptolémaïs ne s'en continua pas moins avec ardeur. L'hiver était venu, et Saladin s'était retiré avec ses troupes sur les montagnes de Sarron. Les croisés en profitèrent pour étendre leur camp et l'entourer de murailles ; plusieurs tours roulantes et d'une hauteur égale aux remparts de la ville assiégée, avaient été construites pendant l'hiver ; mais lorsque le printemps revint et que l'armée musulmane redescendit dans la plaine, elles furent bientôt incendiées à l'aide du feu grégeois, cette invention du Grec Callinique, que ne connaissaient pas encore les enfants de l'Occident. Les chrétiens, dans leur ignorance, virent la flamme s'attacher comme un serpent de feu aux flancs de leurs machines

et les consumer, sans pouvoir arrêter les progrès de l'incendie. Le feu grégeois ne pouvait être éteint qu'à l'aide d'un mélange de sable et de vinaigre. Cette destruction des machines sur lesquelles les chrétiens comptaient pour soumettre Ptolémaïs, jeta le découragement parmi eux : plusieurs chevaliers, désespérant alors de la cause des chrétiens, retournèrent en Occident. Cependant le siége se poursuivit; les combats se renouvelaient chaque jour sur terre et sur mer. Des vaisseaux d'Europe, apportant des approvisionnements et des soldats, livraient bataille à la flotte turque, tandis que les deux armées se disputaient la victoire au pied des remparts.

Parmi les Sarrasins on voyait, dit un chroniqueur d'Italie, des hommes qui ne ressemblaient en rien aux autres musulmans ; ils étaient gigantesques et marchaient presque nus au combat. Leur tête, au lieu d'être protégée par un casque, n'était couverte que d'une étoffe écarlate roulée autour du front ; ils étaient armés de massues de fer auxquelles ni capotsque, ni bouclier, ni cuirasse ne pouvaient résister. Pour étendard, ils portaient au bout d'une pique l'image de Mahomet. Ces Éthiopiens jetaient l'épouvante dans les rangs chrétiens et retenaient les chefs sous leurs tentes. Alors le peuple demandait le combat, accusant les princes de lâcheté, murmurant d'une si funeste inaction. Le patriarche menaça vainement des foudres de l'anathème ceux qui sortiraient du camp : sa voix fut méconnue, et le jour de Saint-Jacques, les chrétiens n'écoutant ni promesses, ni menaces, sortirent en désordre des retranchements, et allèrent, presque sans chefs, se ranger en bataille dans la

plaine. Bientôt ils se précipitèrent dans le camp ennemi. Les musulmans cédèrent à cette invasion inattendue ; mais bientôt, ralliés par le péril, ils revinrent au combat, plus terribles, plus acharnés. La victoire, près de leur échapper, passa dans leurs rangs. Les chrétiens, occupés à piller, oubliant les dangers qui les menaçaient, sortaient des tentes chargés de butin et étaient massacrés, sans pouvoir se défendre ; ils tombaient, dit un historien arabe (1), sous le fer musulman, comme tombent les feuilles sous le souffle du vent de l'automne. Pendant ce temps la garnison de Ptolémaïs tenta une sortie, pénétra dans le camp sans défense et pilla à son tour les tentes des chefs chrétiens. Les femmes, les enfants furent faits prisonniers et emmenés dans la ville assiégée : les chrétiens perdirent six mille guerriers dans cette journée funeste.

Le désespoir, le repentir furent profonds parmi les chrétiens ; tous songeaient, même les chefs, à abandonner le siége, lorsqu'une flotte vint leur rendre l'espérance en apportant un renfort de troupes commandé par Henri de Champagne. Ce jeune guerrier fit construire de ses deniers une tour cerclée en fer et en airain, et des béliers monstrueux pour battre incessamment les murailles de la ville. Mais les assiégés, dans plusieurs sorties, purent approcher des machines et les incendier une fois encore.

Cependant la famine affaiblissait les forces de la garnison et des habitants de Ptolémaïs, et abattait leur courage ; déjà ils avaient été forcés de renvoyer les

(1) Boha-Eddin.

prisonniers chrétiens, et de se nourrir d'animaux immondes et défendus par le prophète, lorsque Saladin parvint à ravitailler la ville pour quelque temps. Plusieurs vaisseaux profitant des ténèbres, purent franchir la ligne de blocus formée par la flotte et se jetèrent dans le port. Les chrétiens résolurent alors de s'emparer d'une citadelle qui dominait la rade, mais la garnison se défendit vaillamment et incendia le vaisseau qui l'assiégeait : le duc d'Autriche qui commandait l'expédition put à peine se sauver à la nage et regagner le camp chrétien.

Ce fut alors à l'armée croisée à ressentir les approches de la famine. On diminua les rations de vivres, espérant toujours que quelque convoi viendrait faire cesser cet état funeste. Mais rien n'arriva, et aux approches de l'hiver de 1190, la disette sévit avec tant de force que l'on fut obligé de tuer les chevaux et les bêtes de somme. Les chefs se nourrissaient encore en payant au poids de l'or des objets immondes : les intestins des chevaux se payaient dix sous d'or ; mais les soldats sans argent, sans moyen d'en avoir, ne pouvaient vivre qu'en parcourant la campagne et en arrachant à la terre les plantes, les racines que le hasard jetait sous leurs pas. Ces tristes mets ne pouvaient suffire à assouvir la faim de tant de personnes, et plus de deux ou trois cents soldats ou pèlerins mouraient chaque jour. Les cadavres abandonnés dans les tentes ou dans les campagnes, répandaient une odeur pestilentielle et bientôt la contagion se mit dans le camp. Plusieurs chefs en moururent et parmi eux le duc de Souabe, qui était venu rejoindre l'armée de Lusignan devant Ptolémaïs avec les débris des troupes de Barberousse.

Au milieu de toutes ces calamités, un fléau plus terrible encore, la discorde agitait son funeste flambeau. La mort de Sybille et de ses deux enfants avait soulevé les prétentions de trois compétiteurs au trône de Jérusalem : Guy de Lusignan qui avait pour lui d'être en possession de la couronne et du titre de roi de la Palestine ; Honfroy de Thoron, marié à Isabelle, deuxième fille du roi Amaury ; enfin Conrad de Montferrat, qui ne pouvait alléguer aucuns droits et qui cependant aspirait au trône. Pour les légitimer il fit casser par un conseil de prêtres le mariage de Honfroy et d'Isabelle, dont il avait su se faire aimer, et bien qu'il fût déjà marié à la fille de l'empereur du Bas-Empire, il épousa la fille d'Amaury. Ce mariage mit fin aux prétentions de Honfroy de Thoron, le camp se partagea entre les deux prétendants. Lusignan eut pour lui quelques amis fidèles ; mais la défaite de Tibériade était encore trop récente pour qu'il pût espérer des partisans dans le camp chrétien, les amis de Conrad au contraire étaient nombreux : sa bravoure indomptable, ses victoires attiraient dans son parti tous ceux qui voulaient pour roi de la Palestine un guerrier et non un politique, pour défendre le pays contre les envahissements des Sarrasins. Les soldats eux-mêmes s'étaient rangés sous la bannière de l'un des deux compétiteurs, et souvent le sang faillit couler dans le camp, pour une vaine chimère. Les évêques persuadèrent aux deux ennemis de s'en remettre au jugement des monarques qui venaient au secours des chrétiens.

Philippe et Richard s'étaient promis de se réunir en Sicile ; à Messine une guerre de succession avait mis le pays tout en feu. Les deux princes assistèrent au triste

spectacle de ces dissensions. Guillaume II venait de mourir, laissant pour héritière au trône sa fille Constance, épouse de Henri VI, roi des Romains. Mais Tancrède, fils de Guillaume, avait soulevé le peuple et la noblesse en sa faveur et s'était fait proclamer roi. L'arrivée des deux princes chrétiens l'effrayait; il essaya par des flatteries de gagner l'amitié de Philippe-Auguste et il y parvint sans peine. Richard, à son arrivée en Sicile, apprit que la veuve du feu roi, Jeanne, sa tante, était retenue en prison par Tancrède; il réclama sa dot et sa liberté. Bientôt, n'obtenant pas satisfaction, il s'empara de deux forts qui dominaient la capitale et son étendard flotta sur le créneau; mais Philippe fit jeter bas le drapeau de Richard, qui offensait sa dignité de suzerain. La discorde s'apaisa, pour se renouveler plus violente par le refus que fit Richard d'épouser la sœur du roi de France, la princesse Alix, première cause de sa révolte contre Henri II, son père. Bérengère, fille de don Sanche de Navarre, amenée en Sicile par Eléonore de Guyenne, l'ennemie la plus implacable des Français, depuis que Louis-le-Jeune l'avait répudiée, avait captivé le roi d'Angleterre. Les deux princes, cependant, firent encore la paix et jurèrent une nouvelle alliance, que leur commandaient les circonstances politiques.

Philippe partit pour la Palestine au commencement du printemps de l'année 1191. Il arriva bientôt devant Ptolémaïs, et sa présence ranima les courages éteints dans les horreurs de la disette et de la contagion. Le roi de France dressa ses tentes au-devant de celles des Sarrasins, et ses troupes demandèrent à grands cris un assaut; mais Philippe refusa pour attendre Ri-

chard : cette générosité chevaleresque permit aux assiégés de réparer leurs pertes et de recevoir des renforts. Si la famine avait décimé l'armée chrétienne, celle de Saladin était fort affaiblie par les fatigues et les maladies. Aussi, à la nouvelle de l'arrivée du roi de France, le sultan envoya une missive à tous les émirs de l'Orient, en sollicitant des secours contre les ennemis de Mahomet; les ulémas, les docteurs de la loi encouragèrent par leurs prédications les Sarrasins à voler aux armes, et bientôt Saladin se vit à la tête de forces imposantes.

Richard, si impatiemment attendu, n'arrivait pas. En quittant la Sicile, ce prince avait pris d'assaut l'île de Chypre dont les habitants avaient capturé trois vaisseaux anglais jetés sur leurs côtes par la tempête. Ce fut dans ce nouveau royaume soumis à ses armes, que le roi d'Angleterre épousa Bérengère, pour la conduire ensuite avec lui au siége de Ptolémaïs : à son arrivée, qui fut célébrée par des feux de joie, les deux prétendants au trône de Jérusalem soumirent le débat à la décision des deux princes. Philippe-Auguste prit parti pour Conrad : Richard, que le titre de vassal irritait, et qui cherchait toutes les occasions de se mettre en hostilité avec son suzerain, défendit Guy de Lusignan. Ces discussions empêchaient la prise de Ptolémaïs : en effet, les deux rois ne combattaient jamais ensemble, et quand l'un montait à l'assaut, l'autre restait avec ses troupes paisible spectateur des exploits de son rival. Les assiégés profitaient de ces discordes pour réparer les brèches de leurs remparts et recevoir des secours en provisions et en soldats; plusieurs convois avaient été introduits dans la place et y avaient

ramené un bien-être momentané. Philippe et Richard tombèrent malades : Saladin leur envoya ses plus célèbres médecins, ses plus délicieux rafraichissements. (1) Cette générosité, cette courtoisie du prince des Sarrasins a été pour tous les historiens de l'époque un grand sujet d'étonnement. Mais la jalousie et la discorde devaient encore jeter sur la conduite de Saladin ses odieuses suppositions ; chaque parti accusait le chef du parti opposé d'entretenir des relations avec le sultan.

Cependant, une fois encore la voix de la religion fut écoutée, et les évêques opérèrent une réconciliation. On décida qu'après la prise d'Acre, ou Ptolémaïs, les villes de Tyr, Sidon, Joppé, Ascalon appartiendraient à Conrad ; que la moitié d'Acre appartiendrait à Guy de Lusignan, ainsi que tout le royaume qu'on devait reconquérir sur les musulmans : mais que tant que tous deux vivraient, ni l'un ni l'autre ne porterait la couronne. La paix bien cimentée par cet accord, les assauts recommencèrent ; mais la ville avait été ravitaillée et la défense fut désespérée. Tous les moyens pour triompher de la résistance des assiégés furent mis en usage : tantôt on creusait des conduits souterrains pour pénétrer dans la ville par dessous les remparts ; tantôt les soldats portant de la terre, comblaient les fossés ; tous alors s'employaient à ces travaux, les femmes, les enfants, les pèlerins. Une femme fut blessée d'un coup de flèche en aidant aux travaux ; bientôt elle mourut en demandant que son corps fut jeté dans le fossé, pour être utile encore

(1) Relation de Bromton.

aux Français après sa mort. Les chrétiens redoublaient d'ardeur et de courage; tout annonçait la prochaine reddition de la ville. Une tour, sans cesse assiégée et battue par les catapultes, était sur le point de crouler et d'ouvrir une brèche aux soldats croisés : la faim, les maladies avaient affaibli la garnison, sa défense devenait impossible; l'émir qui commandait dans Ptolémaïs, Meschtoub, vint offrir au roi de France de capituler: il rendait la ville à la condition que les habitants, la garnison pourraient se retirer la vie sauve et sans rachat. Philippe refusa, en demandant la reddition de toutes les villes de Palestine prises aux chrétiens; l'émir se retira et les habitants résolurent de se défendre jusqu'à la mort. Cette résistance opiniâtre surprit les croisés qui furent repoussés dans deux assauts; mais c'était un suprême effort, et la ville devait succomber. Les émirs revinrent au camp, offrant de rendre la ville, la vraie croix, seize cents prisonniers et de payer un tribut de deux cent mille écus d'or: cette capitulation fut acceptée; le peuple devait rester en ôtage jusqu'à l'exécution entière du traité. Saladin apprit cette fatale nouvelle et résolut de ne rien ratifier de ces conventions. Il assembla son conseil, tous les émirs furent du même avis; mais il était trop tard, et l'étendard de la Croix flottait déjà sur la forteresse de Ptolémaïs.

Le siége avait duré trois ans : les chrétiens entrèrent dans la ville au mois de septembre de l'année 1191. Les chefs se partagèrent la conquête; Lusignan seul n'obtint rien dans ce partage. Philippe-Auguste donna la liberté sans rançon à tous les prisonniers qui lui étaient échus pour sa part, ou que ses soldats avaient

faits dans les combats : sa générosité, sa modération lui gagnèrent tous les cœurs. Richard, au contraire, se montra dur et cruel. Les habitants de Ptolémaïs n'exécutaient pas les clauses du traité et Saladin ne venait pas à leur aide : le roi d'Angleterre irrité de ce manque de foi fit décapiter cinq cents prisonniers musulmans. Cette barbarie causa dans l'armée chrétienne une douleur générale et fit connaître ce qu'on avait à redouter de ce caractère violent et cruel. Bientôt Richard voulut être le seul maître de la cité vaincue ; l'étendard de Léopold d'Autriche fut par ses ordres arraché du creneau (1) : le duc dût arrêter l'effusion du sang, en modérant la fureur de ses troupes, qui voulaient venger l'outrage fait à leur drapeau. Il ressentait vivement l'offense ; mais il attendait le jour des représailles. Le roi de France était donc le seul obstacle que Richard rencontrât devant lui pour arriver à la domination ; il essaya de corrompre par des promesses les soldats français. Philippe-Auguste dédaigna de punir de si lâches attentats à sa souveraineté, et résolut de quitter la Palestine pour revenir en France. Alors il fit entrer dans les ordres des Templiers et des Hospitaliers cinq cents chevaliers français, qu'il avait à sa solde, et laissant dix mille fantassins sous les ordres du duc de Bourgogne, il alla s'embarquer à Tyr, où Conrad s'était déjà retiré (2). Au moment du départ, il reçut de Saladin une ambassade composée des plus puissants émirs, qui vinrent lui offrirent des présents

(1) Voir Gauthier d'Hhemingford.

(2) Au départ de Philippe, ses chevaliers lui firent leurs adieux, les larmes aux yeux : les soldats l'accablaient d'injures, lui reprochant de déserter la cause du Christ. (Voir Bromton.)

magnifiques et lui donner le titre de premier roi de l'Occident ; puis il aborda en Italie où Clément III et les peuples le reçurent comme un triomphateur. Cette gloire, ces triomphes devaient l'accompagner jusque dans son royaume, qu'il retrouva tranquille et florissant.

XIX

1192-1195.

L'armée chrétienne, composée de plus de cent mille soldats, quitta Ptolémaïs deux mois après la prise de cette ville. On s'était reposé des fatigues de la guerre, au milieu de l'abondance et des plaisirs. Les vins des îles de l'Archipel, les approvisionnements les plus exquis de l'Occident, le beau ciel du printemps, leur firent bien vite oublier les souffrances et les misères de l'hiver. Enfin Richard donna le signal du départ et l'armée se dirigea sur Césarée à travers des routes impraticables et hérissées de périls. Les chrétiens sans cesse attaqués, sans cesse obligés de se tenir sur la défensive, ne pouvaient avancer dans ces chemins étroits, entre des rochers à pic ou des montagnes inaccessibles. Les douze lieues qui séparent Ptolémaïs de Césarée ne furent franchies qu'après six jours de fatigues et de combats; bien des morts jalonnaient la route où avait passé l'armée chrétienne.

Elle se dirigea ensuite sur Arsur, en traversant des plaines arides, ravagées par l'ennemi, coupées de torrents, de ravins, de marais, de rochers : les musulmans attendaient les croisés et défendaient le passage de tous les défilés ; puis, après la victoire, les chrétiens continuaient leur marche.

Mais dans la plaine d'Arsur était rangée en bataille l'armée de Saladin ; ce prince avait choisi une position avantageuse, en s'adossant à une colline couverte de bois, que les chroniqueurs ont appelée la forêt de Sarron, ayant à sa droite une rivière torrentueuse qui se jette à la mer non loin de là.

L'avant-garde de l'armée chrétienne, commandée par Jacques d'Avesne et composée des Flamands, des Danois et des Frisons, s'arrêta pour se préparer au combat. Pendant ce temps l'infanterie se forma en bataillons triangulaires et impénétrables ; les premiers rangs, la lance en avant à la hauteur des chevaux, devaient les empêcher de pénétrer au milieu d'eux, tandis que les seconds rangs accableraient les cavaliers de flèches et de viretons. Richard commandait ces divers bataillons ; l'arrière-garde se plaça à la gauche du centre ; elle se composait des Français et des Autrichiens, commandés par les ducs de Bourgogne et d'Autriche. Au premier signal du combat donné par les trompettes et les cymbales de l'infanterie de Saladin, la cavalerie sarrasine se précipita sur les derrières de l'armée française avec des cris affreux ; les Hospitaliers supportèrent ce choc impétueux sans être entamés : par quatre fois l'attaque fut renouvelée sans plus de succès. L'armée marchait toujours en avant, serrant ses rangs et attendant le signal que devaient donner

du centre les hérauts de Richard; mais Jacques d'Avesne ne put retenir l'ardeur de ses chevaliers, qui se ruèrent sur l'ennemi. D'autres bataillons imitèrent leur exemple et le combat devint général. Les Sarrasins plièrent sous ce premier choc : Jacques d'Avesne eut la jambe droite tranchée d'un coup de cimeterre; cependant il combattait encore, lorsqu'il eut le bras emporté (1). L'infanterie était arrivée, conduite par Richard; ce prince recommanda à ses soldats de ne pas se désunir, en leur disant que s'ils restaient ensemble les Sarrasins ne pourraient rien contre eux; la cavalerie musulmane se précipita, et dans cette étroite plaine ce fut bientôt un mélange indicible. On ne pouvait combattre ni avec l'arc, ni avec l'arbalète, mais avec la masse d'armes ou le glaive; les soldats étaient tellement serrés qu'ils luttaient corps à corps, comme dans un tournoi. Quoique les Sarrasins fussent vingt fois plus nombreux, le combat se maintenait; le premier en avant, au milieu des plus faibles, partout où l'appelle le danger, le roi Richard accourt armé d'une longue épée dont il frappe les Sarrasins sans relâche. Les chevaliers chrétiens firent des prodiges de valeur, et, quand vint le soir, (le combat durait depuis le lever du soleil), les musulmans fuyaient de toutes parts et se réfugiaient dans la forêt, d'où les Français, dans la crainte de quelque embûche, n'osèrent les débusquer. Deux corps nombreux de Sarrasins, l'un descendu des montagnes, l'autre sorti de la ville, tentèrent vainement de rétablir le combat; ils lançaient sur l'infanterie anglaise une

(1) Il s'écria en mourant : *O Richard venge ma mort.* Il fut enterré le lendemain dans l'église de la vierge à Arsur.

telle quantité de flèches, que le ciel en était obscurci, mais les viretons tombaient sur les boucliers et les cuirasses et s'émoussaient en cliquetant, comme la grêle sur les toits. Richard dirigea sur eux quelques bataillons de sa cavalerie, et cette foule s'enfuit tumultueusement, poursuivie, l'épée aux reins, par les chevaliers chrétiens.

La victoire fut complète alors : les musulmans laissèrent huit mille guerriers sur le champ de bataille, et les plus vaillants de leurs émirs ; la cavalerie arabe ne put, dans cette plaine étroite, entourée de collines, manœuvrer avec cette hardiesse, cette précision qui la rendait si supérieure à celle des croisés : elle se heurta contre les bataillons des hommes de pied sans pouvoir les entamer. C'est à l'infanterie que l'on doit l'honneur de la journée d'Arsur, célèbre dans les annales de la victoire. Richard y fut blessé légèrement. Ce prince ne sut pas profiter de la défaite des Sarrasins, pour marcher sur la Syrie et reconquérir la Palestine ; il se dirigea sur Jaffa, que les musulmans avaient à peu près démolie. Le duc de Bourgogne voulait marcher sur Jérusalem, Richard voulait relever les murailles des villes conquises, son avis l'emporta. Alors il s'entoura d'une cour brillante qu'embellissaient encore Bérengère et les dames de sa suite ; les plaisirs, les fêtes remplacèrent les combats, et firent oublier le but sacré de la croisade. L'automne se passa dans les tournois, dans les joutes, au milieu des jardins dorés de Jaffa, et sous le beau climat de l'Orient. Ces jeux guerriers et la chasse aux bêtes féroces, entretenaient l'ardeur des croisés. Richard, dans une partie de chasse, courut un grand danger : il était descendu de cheval au milieu d'un

bois et s'était endormi sous l'ombre d'un cèdre, lorsqu'il fut réveillé par le bruit d'un combat : ses compagnons étaient attaqués par un gros de Sarrasins. Le roi remonte à cheval et se précipite dans la mêlée : il va succomber, lorsqu'un chevalier, du nom de Guillaume Pourcelet s'écrie en langage arabe : « Je suis le roi, sauvez ma vie. » Dès lors, tous les efforts des Sarrasins se réunirent sur lui seul. Ce brave chevalier fut fait prisonnier et emmené à Saladin.

Au mois de novembre, l'armée chrétienne marcha sur Ascalon. Saladin, malgré les larmes et les prières de ses habitants, la livra aux flammes et fit renverser ses remparts. Les chrétiens en arrivant, ne trouvèrent que les ruines de cette ville si forte autrefois, et qui semblait une sentinelle avancée entre l'Égypte et la Syrie. Richard résolut de la relever, et l'on vit les soldats de l'Occident occupés à rebâtir des bastions, au lieu de voler à la conquête de la cité de Dieu. Bientôt les murmures, les dissensions de l'armée forcèrent Richard à abandonner ce projet et à marcher en avant. Pendant ce temps, le roi d'Angleterre négociait la paix avec Saladin, à la condition de rendre Jérusalem et le bois de la vraie croix; mais ces propositions échouèrent ainsi que celle qu'il avait faite à Malek-Adel, de l'unir à Jeanne, veuve de Guillaume de Sicile. Les évêques firent abandonner ce projet honteux. L'armée murmurait; Richard marcha sur Jérusalem que Saladin fit mettre en état de défense, en élargissant les fossés et en faisant relever les murailles par d'habiles ouvriers venus d'Égypte, aidés de pauvres prisonniers chrétiens.

Les croisés s'avancèrent jusqu'à Zamla, située à quel-

ques lieues à peine de Jérusalem. L'enthousiasme redoublait et triomphait de toutes les fatigues, de toutes les attaques de la cavalerie musulmane qui harcelait sans cesse les flancs ou les derrières de l'armée. Mais cette ardeur n'était pas partagée par les chefs de la croisade qui prévoyaient tout ce qu'ils auraient à souffrir, lorsque sans communications possibles avec la mer, ils ne pourraient recevoir ni secours ni approvisionnements. L'hiver commençait, les maladies sévissaient déjà dans l'armée, et malgré le désir ardent qu'avaient les chrétiens de voir la ville sainte et d'accomplir leurs vœux, Richard les ramena dans les plaines d'Ascalon. Cette retraite fit murmurer les soldats de la Croix qui ne comprenaient pas les puissants motifs qui avaient dicté cette sage conduite à leur chef : l'abondance revint dans le camp. Cependant la question de la royauté de Jérusalem était encore pendante : Richard rappela le marquis de Montferrat qui avait réuni plus de suffrages que Guy de Lusignan, et le proclama roi de la Terre-Sainte. Mais le lendemain, le jeune prince fut frappé par deux assassins qui lui dirent en lui donnant le coup mortel : « Tu ne seras plus marquis ni roi (1). » Les deux meurtriers furent arrêtés et condamnés à mort ; l'un fut brûlé vif, et n'avoua rien, l'autre fut écorché et dénonça le Vieux de la montagne, comme l'instigateur de cet assassinat. Cependant on en accusa Richard, qui prit à tâche d'assumer sur sa tête tous ces soupçons, en s'emparant de Tyr, qui appartenait à Conrad. Après des exploits merveilleux où il fit bril-

(1) Voir relation de Sicardi.

ler une valeur sans pareille, Richard, profitant de la terreur qu'il avait su inspirer, marcha de nouveau contre Jérusalem, défendue par Saladin et par l'élite de ses troupes qui avaient juré de défendre la ville des prophètes jusqu'à la mort.

La discorde se mit encore dans l'armée latine : Léopold, duc d'Autriche, et le duc de Bourgogne, refusèrent de marcher sous les ordres de Richard. De son côté, le roi d'Angleterre, qui voyait avec peine cette conquête, qu'il faudrait partager avec ces deux seigneurs, émettait toujours un avis contraire au leur. Les opinions étaient partagées dans l'assemblée des chefs, pour la conquête de Jérusalem ; on convint de s'en rapporter à la volonté de vingt-quatre chevaliers qui, après une longue délibération, furent d'avis de la retraite. Le signal du départ fut donné, et l'armée, murmurant contre cette honteuse politique, se remit en marche. Le bruit courut de bouche en bouche, que Saladin avait acheté à prix d'or cette trahison, et Richard en fut accusé ; alors il perdit l'estime et la confiance des croisés, malgré d'admirables prouesses, entreprises pour effacer la gloire du roi de France et pour augmenter sa propre renommée.

Le duc de Bourgogne se retira à Ptolémaïs, avec les Français ; Léopold retourna en Autriche avec ses soldats ; Richard resta seul avec ses troupes. Il envoya un ambassadeur faire de nouvelles propositions de paix à Saladin ; une trève de trois ans huit mois fut conclue. Une des clauses de ce traité portait que Jérusalem devait être ouverte à la piété des fidèles, et que toutes les villes maritimes, qui appartenaient aux chrétiens, leur resteraient : Ascalon seule fut dé-

molie. Tous les chefs de la croisade jurèrent sur l'Évangile de maintenir le traité. Les chefs sarrasins jurèrent sur l'alcoran; les deux rois se contentèrent de se donner leur parole. Guy de Lusignan, qu'on avait tout-à-fait oublié, ne fut pas même appelé à prendre part à ce traité; il se retira dans l'île de Chypre, dont Richard lui avait fait don. Henri de Champagne devint roi de la Palestine.

Cette trêve fut célébrée par des fêtes, que s'offrirent Richard et Saladin, et dans lesquelles brillèrent, d'un côté, tout le luxe de l'Orient; de l'autre, les grâces et la prud'homie des chevaliers francs.

Cependant, des messagers venus d'Angleterre, apportaient à Richard des nouvelles inquiétantes de l'Occident. Jean, son frère, ligué avec le roi Philippe de France, aspirait au trône, tandis que Philippe convoitait la Normandie. Le prince Jean préludait alors à l'usurpation qu'il devait commettre plus tard, à la mort de Richard, au préjudice d'Arthur de Bretagne, fils de Geoffroy Plantagenet, son frère aîné. Richard résolut de retourner en Angleterre défendre son royaume menacé. Il s'embarqua à Ptolémaïs, et, chose étrange, ce prince qui, par sa légèreté, par ses fautes, s'était aliéné le cœur de tous les chrétiens, vit couler des larmes à son départ. Les croisés se voyaient désormais privés de leur plus ferme appui. En effet, celui qui, à la tête de trois cents guerriers, avait vaincu 7,000 musulmans, celui qui, bravant le péril, se précipitait seul au milieu des annemis, et revenait triomphant, tellement hérissé de flèches, qu'il ressemblait, dit un chroniqueur (1), à une pelotte garnie d'aiguilles,

(1) Gauthier Visinaux.

celui enfin que sa valeur et sa cruauté avaient fait surnommer Cœur-de-Lion, devait être regretté des soldats enthousiastes du merveilleux. Au moment où le vaisseau qui l'emportait sortit du port, il tourna vers le rivage ses yeux remplis de larmes, et s'écria : « O Terre-Sainte, je recommande ton peuple à Dieu, fasse le ciel que je vienne encore te visiter et te secourir ! »

Telle est l'issue de cette croisade : cent mille soldats périrent, les plus vaillants chefs de l'Occident tombèrent victimes de leur dévouement à la cause de Dieu, sans conquérir d'avantages décisifs. Deux noms ont survécu dans cette guerre, et ont acquis une gloire immortelle, tous deux avec des caractères différents. Richard, brave jusqu'à l'audace, fougueux et indomptable : Saladin, prudent à l'excès, et habile à résister à ses passions. D'une témérité sans pareille, d'une présomption à causer la ruine d'une armée, Richard rachetait ces défauts par son invincible valeur. Saladin, plus modéré, plus habile à la guerre, l'égala presque par son austère vertu et la simplicité de ses mœurs. Tels sont les deux hommes qui, pendant un siècle, ont excité tour à tour l'enthousiasme et la terreur des chrétiens et des musulmans.

Richard partit ; la tempête battit son navire, et le jeta tout désemparé sur les côtes de l'Italie. Alors il traversa la France, l'Allemagne, sous les habits d'un pauvre pèlerin. Mais sa générosité le trahit ; il fut arrêté par les soldats de Léopold, et le duc d'Autriche, qui avait à venger les outrages de la Terre-Sainte, le fit jeter dans un cachot. On ignora, pendant plusieurs années, le sort du roi-pèlerin. Un fidèle écuyer, du nom de Blondiau, qui avait voué sa vie à la découverte

de son maître, le retrouva d'une manière presque miraculeuse en Allemagne, après plus d'un an de vaines recherches. Blondiau, sous les habits d'un ménestrel, s'arrêta devant un château-fort, et s'enquit, de son hôtesse, à qui appartenait ce manoir. La pauvre femme lui répondit qu'on y gardait soigneusement un personnage qu'on croyait gentilhomme et grand sire. Blondiau offrit ses services au châtelain, comme baladin et ménestrel, et passa l'hiver au château, sans savoir qui était le prisonnier mystérieux. Mais le roi Richard l'aperçut un jour, et le reconnaissant, il se mit à chanter un virelai composé par lui en Palestine. Blondiau l'entendit, et courut solliciter l'appui de l'empereur d'Allemagne, le duc d'Autriche livra son prisonnier : le roi Richard comparut alors devant la diète de Worms, où on l'accusa de nombreux crimes ; il se justifia dans un disconrs qui fit verser des larmes à tous les assistants. Mais cette justification ne fit pas tomber ses fers, et malgré les supplications de la reine Éléonore, sa mère, malgré les menaces d'excommunication de la part du pape Célestin il resta en prison un année encore et dut payer une riche rançon. Ce prince fut reçu avec enthousiasme par son peuple, ses malheurs excitèrent la pitié, ses cruautés furent effacées par le souvenir de ses exploits.

Saladin mourut un an après la trève conclue avec Richard ; sa mort ressembla à sa vie, elle fut pleine de grandeur et de majesté. Il fit distribuer d'abondantes aumônes aux chrétiens et aux musulmans. Au moment de rendre son âme à Dieu, il fit porter dans les rues de Damas son drap mortuaire, tandis qu'un uléma disait à haute voix :

« Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes! » (1)

(1) Relation de l'historien Beha-Eddin témoin oculaire de la mort de Saladin.

QUATRIÈME CROISADE

1195-1198.

XX

1195.

Saladin n'avait pas divisé en mourant ses vastes États entre ses douze fils. (1) Cette puissance qui, réunie en faisceau dans sa main, avait anéanti les armées de l'Occident, se trouva en proie au désordre et à la confusion, lorsque tous ces peuples qui obéissaient à un maître despotique, se sentirent libres du joug. Les fils du sultan, qui, suivant la politique arabe, avaient vécu éloignés du gouvernement, des affaires et du théâtre de la guerre, se trouvèrent sans partisans et sans autorité. L'un d'eux se fit proclamer sultan de l'Égypte, tandis que les autres se partageaient la Mésopotamie. Malek-Adel, frère de Saladin, s'empara de la Perse. Les émirs profitant du désordre, devinrent les souverains des villes confiées à leur garde ; mais il n'y avait plus entre ces divers maîtres l'unité qui fait les grandes choses et les grands empi-

(1) L'historien arabe Albouseda prétend que Saladin laissa dix-sept fils et une fille.

res. Tout ce vaste royaume, fondé par le puissant Saladin, penchait à sa ruine. Un seul de ses enfants, proclamé sultan de Damas, Afhdal, semblait avoir conservé quelque chose de la puissance de son père, mais bientôt il abandonna les rênes de son empire à un visir qui en devint le tyran, (1) tandis que le jeune prince se livrait à la débauche dans ses palais. Les émirs se révoltèrent, demandant le renvoi du ministre, mais Afhdal licencia l'armée et chassa les émirs mécontents. La discorde, la confusion régnaient donc à Damas, lorsque la présence d'Aziz sultan du Caire vint l'augmenter encore : ce prince avait résolu de s'emparer de la capitale de son frère, du fils aîné de Saladin, mais la victoire se déclara pour Afhdal. Les émirs insurgés rentrèrent dans l'obéissance et tournèrent leurs armes contre le sultan de l'Égypte qui fut poursuivi jusque dans sa capitale.

Malek-Adel sut profiter de ces guerres intestines pour augmenter sa puissance, et bientôt il se vit le maître de Damas et de toute la Syrie, au nom de son neveu, qui de nouveau avait porté ses armes contre le sultan Afhdal. La victoire couronna son usurpation.

Les chrétiens auraient pu profiter du trouble causé par la mort de Saladin et des révolutions qui en furent la suite, pour agrandir leurs États et faire d'utiles conquêtes, mais Henri de Champagne, abandonné de ses alliés, n'avait pas de forces suffisantes pour reprendre son royaume et arracher la ville sainte aux infidèles. La discorde avait répandu son venin dans cette pauvre armée : les chevaliers du Temple et de l'Hôpi-

(1) Ce visir se nommait Nars-Allah surnommé Dhia-Eddin, il était frère de l'historien arabe Ibn-Alatir.

tal, divisés par la jalousie et par des rivalités de prérogatives et de possessions, se faisaient entre eux une guerre acharnée que le roi et les barons ne pouvaient apaiser ; (1) le pape seul eut assez d'empire pour amener la paix.

Affaiblis par le départ de leurs alliés de France et d'Angleterre, les chrétiens d'Orient n'osaient plus solliciter les secours des princes de l'Europe, de peur de s'exposer à la vengeance des musulmans, en rompant la trève conclue avec Saladin. L'Europe oubliait la Terre-Sainte qui avait englouti ses meilleurs soldats. Les malheurs des chrétiens de Palestine n'excitaient ni intérêt ni pitié, et l'Occident n'était plus enthousiaste de ces guerres lointaines, où s'anéantissaient ses armées pour la défense d'un royaume rempli de divisions.

Le pape Célestin III tenta vainement d'enflammer le zèle des chrétiens en prêchant une nouvelle croisade, qui annonçait la mort de Saladin comme un grand événement pour la chétienté. Mais les princes et les peuples restèrent sourds à la voix du souverain pontife. Richard et Philippe se redoutaient mutuellement. Richard craignant sans cesse la guerre civile de la part de ces Saxons opprimés par la noblesse féodale ; de la part aussi de ces seigneurs qui, fortifiés dans leurs châteaux, où ils jouaient le rôle de souverain, n'attendaient qu'un signal pour lever l'étendard de la révolte, Richard, dis-je, refusa d'entreprendre un nouveau pèlerinage. Philippe de France, de son

(1) Mathieu Pâris dit que les ordres religieux du temple et de saint Jean possédaient des richesses immenses, des villes et même des provinces, c'était là la cause de leurs discordes.

côté, prétexta les devoirs de la royauté et la nécessité de sa présence dans un grand royaume comme celui que Dieu lui avait confié.

L'Allemagne seule avait à venger les désastres et la ruine des armées de Frédéric Barberousse. Célestin III conçut l'espoir de ranimer l'enthousiasme et de déterminer l'empereur Henri VI à une nouvelle guerre sainte, et bien que ce prince fût encore excommunié, le saint-père lui envoya une ambassade que l'empereur reçut avec de grands honneurs.

Ce prince pensait qu'une nouvelle croisade favoriserait ses projets ambitieux sur la Sicile où une guerre de succession venait d'éclater ; il rêvait l'asservissement de toutes les républiques d'Italie. Et sur leurs ruines il voulait élever un empire florissant.

Henri convoqua donc la diète générale à Worms (1). Là il prêcha lui-même la croisade. Son éloquence et surtout la vue d'un empereur excitant son peuple à la guerre sainte, réveillèrent l'enthousiasme des Allemands; l'empereur prit la croix le premier, et un grand nombre de seigneurs suivirent son exemple; tout ce que l'Allemagne renfermait de princes et de guerriers, s'arma pour aller conquérir Jérusalem. Henri VI devait conduire son armée en Orient; mais cédant aux sollicitations de ses courtisans qui lui rappelaient ses projets ambitieux, il résolut de rester en Europe où le retenaient de plus graves intérêts. Alors, à la tête de quarante mille hommes, ce prince se dirigea sur la Sicile : deux autres corps d'armée commandés, l'un par le duc de Saxe et le duc de Brabant, l'autre par

(1) Elle eut lieu le jour de saint André 1195.

l'archevêque de Mayence et Walwred de Limbourg, marchèrent sur la Palestine. Le duc de Saxe s'embarqua dans un des ports de la Flandre; l'archevêque de Mayence prit la route de terre pour gagner la Syrie, en traversant le Bosphore à Constantinople. Le duc Henri de Saxe qui arriva le premier en Syrie songea d'abord à rompre la trêve faite avec les Sarrasins. Mais les chrétiens d'Orient qui avaient tout à craindre, et de la vengeance de leurs ennemis et de la légèreté de leurs alliés qui, pleins de zèle les premiers jours, abandonnaient leur sainte cause au moindre revers, s'opposèrent à cette rupture. Les Allemands les accusèrent d'oublier dans de honteux loisirs les intérêts si sacrés de la Palestine, et refusèrent de se livrer au plaisir, lorsqu'ils étaient venus pour combattre. Les princes du royaume d'Orient souffraient avec peine les injures, et regrettaient le concours de guerriers dont ils n'avaient pas sollicité l'intervention ; ils ajoutaient qu'ayant fait dans la guerre précédente leurs preuves de courage, les soupçons de timidité ne pouvaient atteindre leur sage politique. La discorde éclata de nouveau entre les chrétiens (1).

Les Allemands repoussèrent ces sages avis et ravagèrent le territoire musulman. Alors tous ces peuples désunis par la guerre intestine des émirs et des fils de Saladin, formèrent une ligue terrible contre les chrétiens. Malek-Adel s'avança à la tête d'une armée formidable, et porta le siége devant Jaffa. Les croisés de Ptolémaïs se préparaient à voler au secours de leurs frères, lorsque la mort de Henri de Champagne

(1) Voir pour ces dissensions Bernard le trésorier, et Jacques de Vitry.

qui tomba d'une fenêtre de son palais, vint retarder leur départ. On apprit peu de temps après que Jaffa avait été prise d'assaut, et que vingt mille chrétiens avaient péri par le glaive, après une défense héroïque. La seconde armée allemande arriva environ un mois après ce désastre. La confiance dans la valeur des chrétiens fut si grande, que l'on résolut d'effacer par une victoire, la défaite de Jaffa; chefs et soldats brûlaient d'une même soif de vengeance. L'armée marcha sur Beyrouth où étaient renfermés les prisonniers chrétiens et les dépouilles des villes conquises. La flotte génoise força l'entrée du port et s'empara des galères sarrasines. Bientôt après, les croisés envahirent la ville qu'ils trouvèrent regorgeant de provisions de toutes sortes, et des dépouilles des vaincus. Dix mille hommes furent rendus à la liberté et demandèrent des armes pour venger les malheurs de leur captivité (1).

Malek-Adel de retour à Jaffa, rencontra les croisés entre Tyr et Tripoli; le signal du combat est donné aussitôt par les trompettes des deux camps. La cavalerie musulmane se précipite rapide comme le vent sur l'infanterie chrétienne, sans pouvoir pénétrer dans ses rangs, tandis que les archers syriens font pleuvoir sur les chrétiens une grêle de traits. Cependant les chevaliers allemands se précipitent dans la mêlée, et les Sarrasins sentent s'appesantir sur eux les coups redoublés de leurs longues épées et de leurs haches d'armes. L'acharnement était tel, que les blessés des deux armées se battaient à terre, les uns armés de tronçons d'épées,. les autres de poignards :

(1) Cornerius Herman donne de curieux détails sur la prise de Byrouth.

longtemps la victoire resta incertaine; mais les Sarrasins qui avaient perdu le plus grand nombre de leurs émirs et les meilleures troupes de l'armée, écrasées sous les pieds de la pesante cavalerie flamande, se mirent en déroute; Malek-Adel, blessé par un guerrier franc, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Toutes les villes de la côte de Syrie, Tyr, Sidon, Sarepta, les châteaux de Gibel et de Lièche, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. La joie, l'espérance revinrent dans tous les cœurs abattus par de continuelles défaites.

Cependant Henri VI, vainqueur des Siciliens, songeait à envoyer une troisième armée au secours des chrétiens de la Palestine; dans une lettre aux grands de son royaume, il promettait de payer pendant une année, la solde de cinquante mille hommes, et de donner trente onces d'or à tous ceux qui resteraient en Orient pendant tout le temps de la croisade (1). Ces promesses eurent pour résultat d'attirer sous ses drapeaux un grand nombre de chevaliers et de soldats. L'évêque de Hildesheim fut le chef de cette expédition. Avec un si puissant renfort de troupes fraîches et valeureuses que ne pouvaient tenter les croisés? Il fut question d'aller assiéger Jérusalem, mais les approches de l'hiver, la crainte de compromettre l'armée dans ce pays éloigné de toute communication, le souvenir des misères qu'avaient souvent endurées les chrétiens, lorsqu'ils s'aventuraient dans l'intérieur du pays, firent remettre ce projet à l'année suivante.

(1) Godefroy le moine, dans ses annales, donne le texte de la lettre de Henri à ses barons.

Cependant on résolut de pousser le siége de Thoron, forteresse bâtie sur les sommets inaccessibles du Liban par un des compagnons de Baudouin, le second roi de Jérusalem. Les musulmans l'occupaient, et leurs fréquentes incursions dans le pays reconquis par les croisés interceptaient les communications des villes. L'entreprise était difficile, car le château bâti sur un rocher était imprenable. Cependant l'ardeur des croisés ne fut pas ralentie par les difficultés que présentait l'opération, et après six mois de siége et de blocus, on amena les assiégés à demander une capitulation. Les chrétiens avaient creusé dans le roc un souterrain qui conduisait jusqu'au pied de la forteresse. Des plénipotentiaires musulmans vinrent au camp ennemi, offrir de rendre la place et toutes les richesses qu'elle contenait. De grands débats s'élevèrent à ce sujet; les uns acceptaient le traité de paix, les autres ne voulaient devoir qu'à leurs armes cette difficile conquête (1). Cependant la majorité des seigneurs fut de l'avis de la capitulation, et les députés de Thoron se retiraient accompagnés de chevaliers chrétiens, lorsque ceux-ci leur firent concevoir des doutes sur la sincérité des croisés et les effrayèrent en leur disant : « Si vous rendez la forteresse les chrétiens vous feront prisonniers ou vous tueront. Sauvez donc votre vie. » Alors au lieu de se confier à la générosité de leurs ennemis, les assiégés résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. On apprit bientôt que Malek-Adel et le sultan du Caire accouraient à leur secours ; les chrétiens, frappés d'une

(1) Voir Arnold Lubeck pour les détails.

terreur panique, abandonnèrent le siége d'une forterésse à demi vaincue, et se retirèrent en désordre jusque dans Tyr. Les chefs avaient quitté le camp pendant la nuit ; les soldats effrayés de cet abandon, jetèrent leurs armes, et prirent la fuite devant un ennemi imaginaire. Les blessés, les bagages devinrent la proie de ceux-là qui, quelques jours auparavant, demandaient merci. Cette honteuse retraite raviva les haines ; les soldats refusaient d'obéir à leurs chefs qui les avaient abandonnés au moment du péril ; d'autres les accusaient de s'être laissé séduire par les promesses de Malek-Adel. Ce fut surtout les Templiers qu'atteignirent ces accusations, et Othon de Saint-Blaise, le chroniqueur, ajoute que Malek-Adel paya la somme promise en or faux (1), dont ces traitres à la sainte cause ne purent profiter.

XXI

1198.

L'armée de Malek-Adel s'avançait cependant, espérant profiter de ce désordre pour vaincre les croisés. Une grande bataille fut livrée aux environs de Jaffa ;

(1) Nec tamen de pretio taliter acquisito aliquod emolumentum consecuti sunt, sicut nec Judas ex triginta argenteis, si quidem pretio corrupti, corruptum à paganis aurum metallo sophistico, auro in superficie colorato receperunt.

(*Chronique* d'Othon de Saint-Blaise.

les ducs de Souabe et de Saxe furent tués au plus fort de la mêlée; les Allemands perdirent l'élite de leurs troupes, mais la victoire leur resta. Ce succès ne parvint pas à apaiser les discordes qui existaient entre les chrétiens d'Orient et d'Occident (1).

Cependant le royaume de Jérusalem gouverné par une femme, était toujours un vain nom; Isabelle, épouse de Henri de Champagne, qui avait déjà, par sa naissance, donné trois rois à la ville sainte, épousa en quatrième noces Amaury, successeur de Guy de Lusignan dans le royaume de Chypre. Ce prince vint à Ptolémaïs où fut célébré son mariage. Pendant les fêtes qui le suivirent, arriva en Orient la nouvelle de la mort de Henri VI; les seigneurs teutons retournèrent en Occident où les rappelaient le trépas de l'empereur et les événements. Ils abandonnèrent la croisade aux forces des chrétiens de l'Orient et de quelques chevaliers français venus à la suite du comte de Montfort au secours de l'Église de Jérusalem. La reine de Hongrie qui avait pris la croix avec ses soldats, resta aussi pour accomplir le vœu qu'elle avait fait de mourir pour la cause de Jésus-Christ. Le comte de Montfort supplia en vain les princes teutons de rester avec eux en Orient, en vain il leur montra les lettres du pape qui les exhortait à terminer l'œuvre entreprise. Les Allemands n'écoutèrent rien et retournèrent dans leur patrie, laissant toutefois une nombreuse garnison dans Jaffa qui leur appartenait. Mais le 11 novembre 1198, jour de la Saint-Martin, tandis que les soldats teutons célébraient, par des li-

(1) Othon de Saint-Blaise cité plus haut paraît croire que les Templiers avaient reçu de l'argent des musulmans pour faire échouer les chrétiens.

bations, la fête du patron de l'Allemagne, Malek-Adel pénétra dans la ville et vingt mille chrétiens furent passés au fil de l'épée.

La guerre désormais était impossible : les villes conquises restaient bien au pouvoir des chrétiens ; mais, abandonnées à la merci des musulmans par le départ de ceux qui devaient les défendre, le peu d'habitants qu'elles conservaient, fuyaient bientôt la cité déserte pour se réunir aux chrétiens de Ptolémaïs. De leur côté les princes musulmans désiraient la paix pour étouffer les factions sans cesse renaissantes : le comte de Montfort proposa une trève de trois ans qui fut acceptée avec empressement par les Sarrasins.

Ainsi se termina cette quatrième croisade. Les chrétiens, partis pour délivrer Jérusalem, remportèrent de grandes victoires, mais sans arriver au but rêvé, et dont, une fois arrivés en Palestine, les croisés eux-mêmes semblaient ne plus se souvenir. Singulier spectacle, que celui d'un empereur frappé de l'anathème, qui, cependant, du sein de ses États, conserve le titre de chef de la croisade et la dirige ! Henri VI l'avait entreprise, il faut le dire, plus dans son intérêt que dans celui de la religion. En effet, il employa une partie des troupes levées au nom de Dieu, pour le triomphe de la religion et la délivrance de la Terre-Sainte, à désoler et asservir un pays sur lequel il n'avait d'autres droits que ceux que lui donna la victoire (1). Les résultats de cette croisade furent sans fruit pour le royaume de Palestine, car si les croisés reprirent aux musul-

(1) N'cétas dans son histoire raconte les cruautés inventées par Henri. Le fils de Tancrède privé de la vue et enchaîné : les filles du roi de Sicile prisonnières. Sa mort fut considérée comme un bienfait.

mans les villes du littoral et les forteresses de la Syrie, ils les laissèrent, à peine conquises, sans défenseurs, et ouvertes à leurs premiers possesseurs. Cet abandon inattendu des Teutons jeta les chrétiens d'Orient dans de grandes alarmes, et leur ôta tout courage et tout espoir. Ils n'avaient, contre les Sarrasins, d'autre protection que la foi jurée, et le serment fait sur le Coran, de maintenir la trève conclue; mais les musulmans n'avaient-ils pas intérêt à rompre ce traité, barrière opposée à leurs envahissements et à leur gloire ? Une telle pensée glaçait d'effroi cette poignée de croisés voués à la mort. Ils résolurent donc de solliciter, une fois encore, l'appui des chrétiens de l'Occident. Mais les vaisseaux qu'ils envoyèrent en Europe firent naufrage, et, avec eux, la dernière espérance des soldats de la Croix. Car, ni leurs prières, ni le récit de leurs misères ne parvinrent aux pieds du souverain pontife, père de tous les chrétiens. Les pèlerins, échappés aux tempêtes, racontaient bien les malheurs de l'armée chrétienne, mais sans soulever ces transports de fureur, sans exciter cet enthousiasme qui, pendant les premières croisades, avaient jeté sur l'Orient cette effrayante multitude de soldats. Tous ces nobles sentiments étaient éteints, et le nom de Jérusalem, la ville sainte, la ville où Dieu fait homme avait racheté les péchés des autres hommes, ne réveillait plus les transports des temps passés.

CINQUIÈME CROISADE

1200-1205.



XXII

1200-1201

Innocent III venait de monter sur le trône de saint Pierre. Espérant vaincre l'indifférence des chrétiens de l'Occident, et ranimer en faveur des Croisades l'enthousiasme qui s'éteignait de jour en jour, il envoya dans tous les pays de l'Europe, pour prêcher la guerre sainte, des légats et des évêques porteurs d'une bulle qui promettait la rémission de leurs pechés à tous ceux qui prendraient les armes contre les Sarrasins, ou qui équiperaient, à leurs frais des soldats pour envoyer en Palestine. Des troncs, destinés à recevoir les offrandes des fidèles, furent, pour la première fois, placés dans les églises. Cependant, les lettres pressantes d'Innocent III, les indulgences qu'il accordait n'eurent aucun résultat (1). Il avait frappé d'anathème deux grands royaumes, qui restaient sourds à sa voix : la France, à cause du divorce de Philippe-Auguste avec

(1) Ces lettres sont citées par Mathieu Pâris et Roger de Hoveden.

Ingeburge, et sa nouvelle union avec Agnès de Méranie; l'Allemagne, qui élevait Philippe de Souabe au trône impérial, contre le vœu du saint-père, qui avait pris Othon sous sa suprême protection. Restait Richard, qui portait toujours sur la poitrine les insignes de la croisade, et qui avait juré de retourner combattre les infidèles; mais ce prince mourut, sans mettre à exécution des promesses tant de fois renouvelées.

Le pape alors jeta les yeux sur un curé de Neuilly-sur-Marne, qui, dans ses prédications, exaltait la piété des fidèles. Son éloquence était si grande, qu'il savait faire passer, dans l'âme de ses auditeurs, les sentiments qui animaient la sienne. Ce fut lui qu'Innocent choisit pour prêcher la croisade en France, tandis qu'un autre prêtre, moine de Citeaux, du nom de Martin Litz, devait parcourir la Suisse, et Herloin, moine de Saint-Denis, traverser la mer, afin de réveiller en Angleterre l'enthousiasme pour la guerre sainte. Ils partirent, Foulques, le curé de Neuilly, eut bientôt fait de nombreux prosélytes à la cause du Christ. Dans toutes les villes, ceux qui pouvaient prendre les armes coururent, après l'avoir entendu, s'enrôler sous les saintes bannières (1). Un tournoi eut lieu à Ecry-sur-Aisne, toute la noblesse de France et d'Allemagne s'y était donné rendez-vous. Foulques vint au milieu d'eux, rappeler les malheurs des frères de l'Orient, et la captivité de Jérusalem. Sa parole éloquente fit des miracles. Tous les chevaliers venus au tournoi pour

(1) Le moine Gauthier donne des détails sur ces prédications et sur leur résultat, mais il est plus croyable que les peuples étaient poussés à la croisade plutôt par l'état des esprits en Europe que par l'entraînement des orateurs.

disputer le prix de l'adresse et de la valeur, se croisèrent ; et parmi eux, se placent au premier rang, Thibaut IV, comte de Champagne, l'un des plus riches et des plus puissants seigneurs de la France ; Gauthier et Jean de Brienne ; Louis, comte de Blois ; Mathieu de Montmorency ; Simon de Montfort, celui-là même qui avait signé la trève avec les musulmans ; Villehardouin le chroniqueur, et une foule de chevaliers et de prélats. Leur exemple entraîna leurs vassaux et les chevaliers de la Flandre. Baudouin prit la croix, et son épouse, enceinte de quelques mois, voulut le suivre en Orient. Presque tous les seigneurs du Hainaut jurèrent de marcher contre les Sarrasins.

Une première assemblée des chefs de la croisade eut lieu à Soissons ; mais rien n'y fut terminé. (1) Ce ne fut que que dans une seconde réunion à Compiègne qu'on nomma Thibaut de Champagne, chef général de l'armée, et qu'on décida la route à suivre. Ce fut par mer qu'on résolut de se rendre en Orient. Geoffroy de Villehardouin, Milès de Brabant, nommés par Thibaut de Champagne, Conon de Bethune, et Alard de Maqueriaux, choisis par Baudouin de Flandre ; enfin, Jean de Friaise et Gauthier de Goudonville, représentant Louis, comte de Blois, partirent en ambassade à Venise, solliciter du doge et de la république, une flotte pour les porter en Orient. Villehardouin nous a laissé un récit fort animé de cette députation, et du succès qu'elle obtint. Les ambassadeurs furent reçus avec enthousiasme par le peuple vénitien et par le doge Dandolo. Le conseil de la république décida

1) Villehardouin.

ensuite que Venise fournirait des vaisseaux pour toute l'armée chrétienne, et des approvisionnements pour neuf mois, au prix de quatre-vingt mille marcs d'argent du poids de Cologne. Les Vénitiens devaient armer cinquante galères pour accompagner les croisés à la guerre sainte, à la condition de partager avec eux les conquêtes qu'ils feraient en Palestine et en Égypte. Les bases de ce traité une fois arrêtées, il fallut le soumettre au peuple. On fit une solennelle assemblée dans l'église Saint-Marc, et, après la messe, les ambassadeurs s'avancèrent au pied de l'estrade qui leur avait été destinée, et Villehardouin prononça un discours qu'il nous a conservé dans les chroniques de cette coisade.

« Les seigneurs et barons, disait-il, nous ont en- » voyés pour vous prier de prendre en pitié Jérusalem, » qui est en servage des Turcs; ils nous ont recom- » mandé de nous jeter à vos pieds, et d'y rester jus- » qu'à ce que vous nous ayez octroyé notre demande. » En disant ces mots, Villehardouin se précipita à genoux, les autres députés l'imitèrent, et les Vénitiens émus jusqu'aux larmes, s'écrièrent tous ensemble : « Oui, oui, nous le voulons ! » (1)

Le lendemain les ambassadeurs jurèrent au sénat de remplir les promesses contenues dans le traité; puis ils partirent, emportant en France la nouvelle de l'accord fait avec les Vénitiens. Thibaut, comte de Champagne, éprouva une joie si vive à la vue de ce traité, qu'il voulut monter à cheval malgré la grave maladie qui le tenait alité depuis longtemps; mais il

(1) Une remarque à faire en lisant Villehardouin c'est qu'il fait souvent pleurer ses héros (mainte larme plorée,) moult plorant.

augmenta son mal, et bientôt il mourut en regrettant de ne pouvoir partager les périls et les triomphes des soldats de la Croix (1).

Il fallait choisir un autre chef à la croisade : le choix tomba sur Boniface marquis de Montferrat, qui déjà avait fait la guerre en Orient, avec Conrad son frère. Ce fut à Soissons qu'il reçut l'investiture de son titre de général de l'armée chrétienne, et la croix elle-même des mains du curé de Neuilly.

Au printemps de l'année 1202, les croisés quittèrent leur patrie : le rendez-vous général était à Venise, mais beaucoup s'embarquèrent sur l'Océan. Le comte de Flandre, sa femme et ses enfants, furent de ce nombre, d'autres montèrent sur des vaisseaux génois, d'autres partirent de Marseille ; il ne vint pas à Venise la moitié de ceux qu'on attendait. Le marquis de Montferrat arriva avec son corps d'armée ; le comte de Blois, le maréchal de Champagne, Villehardouin l'y avaient précédé : leur venue fut célébrée par des fêtes magnifiques, qui furent bientôt interrompues par l'impossibilité où se trouvèrent les croisés, d'acquitter la dette énorme contractée vis-à-vis des Vénitiens : à peine s'ils avaient pu en réunir le tiers, même en vendant leurs bijoux, leur vaisselle, leurs pierreries. Le doge assembla le peuple et lui proposa de demander aux croisés, pour acquitter leur dette, le secours de leurs armes contre une ville vassale qui s'était livrée au roi de Hongrie. Les croisés acceptèrent avec joie cette occasion de signaler leur valeur en payant une dette sacrée, mais il y eut des chevaliers

(1) La maladie se renforça tellement qu'il fit sa devise et son laye et plus ne chevaucha (Villehardoin.)

qui refusèrent de prendre part à l'entreprise, en prétextant que leur vœu les appelait à combattre les infidèles. (1) Alors le doge Dandolo jura de prendre la croix, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs vénitiens, si les soldats de France l'aidaient à dompter cette rébellion. On vit un vieillard de quatre-vingt-dix ans prendre les armes, et commander à dix mille soldats. Les chrétiens jurèrent de marcher contre Zara révoltée. On allait partir, lorsque Isaac, empereur de Constantinople, détrôné par son frère Alexis, envoya solliciter le secours et l'appui des Vénitiens contre l'usurpateur. Le sénat promit le concours de Venise contre Alexis, qui avait dédaigné leur alliance pour celle de Pise et de Gênes, mais il remit cette entreprise après le siége de Zara. La flotte qui sortit des ports de la reine de l'Adriatique, se composait de plus de quatre cent quatre-vingts vaisseaux ou galères, portant plus de quarante mille hommes. Les croisés arrivèrent dans Zara le 11 novembre 1202 ; deux semaines après, la ville se rendait à discrétion, les habitants obtenaient la liberté et la vie, mais la cité était livrée au pillage, et le butin était partagé entre les Vénitiens et les Français. Bientôt un bref du pape (2) vint refuser son approbation à une entreprise qu'il appelait sacrilége : les Vénitiens dédaignèrent les menaces du pontife, mais les Français, habitués à une aveugle soumission aux ordres de la cour de Rome, envoyèrent des députés solliciter leur pardon. Innocent III l'accorda en excommuniant les Vénitiens,

(1) Villehardouin dit que cette ouverture fut moult contredite par les barons.

(2) Apporté par le cardinal de Capoue.

mais en permettant néanmoins aux Français de se rendre en Palestine sur leurs vaisseaux, à cause de la nécessité; arrivés en Syrie, il leur enjoignait de se séparer de ces excommuniés, les autorisant à prendre des vivres où ils en trouveraient, si l'Occident ne leur en envoyait pas : c'était en quelque sorte légitimer le pillage.

Sur ces entrefaites, arriva une ambassade du duc de Souabe, pour solliciter l'appui des chrétiens pour la cause d'Alexis et de son père, contre l'usurpateur Alexis, frère d'Isaac : le jeune prince promettait aux croisés deux cent mille marcs d'argent et des vivres pour un an. On délibéra longtemps dans le conseil des chevaliers et des barons; ceux qui s'étaient opposés à l'entreprise contre Zara, renouvelèrent leur refus; la cause de Dieu était plus sainte que la cause d'un empereur chassé de son trône, et d'ailleurs les croisés avaient fait vœu de combattre les Sarrasins, et non de chasser un usurpateur. Cependant la majorité fut d'avis de marcher contre Byzance; les Vénitiens se rendirent avec joie à cette opinion. Il fut donc résolu qu'on accepterait les offres du fils de l'empereur détrôné, et qu'on partirait au commencement de l'année 1203. Innocent lança les foudres de son anathème contre cette nouvelle expédition qui détournait les chrétiens du but sacré qui les avait poussés vers l'Orient. Cependant les croisés n'en persistèrent pas moins dans leur résolution, espérant de leur conduite et de la valeur de leurs armées, le pardon du souverain pontife.

Alexis arriva lui-même, au moment du départ des croisés, renouveler les promesses faites par les am-

bassadeurs de son beau-frère, le duc de Souabe (1). On partit dans les derniers jours du mois d'avril 1203, et la flotte aborda à Corfou pour proclamer Alexis empereur du Bas-Empire. Cette nouvelle d'une armée qui s'avançait vers la capitale ne put tirer l'usurpateur de sa mollesse, ni lui donner le courage de résister à cette invasion : de nouvelles dissensions éclatèrent à Corfou, entre les pèlerins, mais elles s'apaisèrent à la voix des chevaliers. Les croisés quittèrent Corfou le 20 mai, gagnèrent l'Hellespont, pillèrent en passant la Calcédoine, et, après un mois de navigation favorable, ils vinrent débarquer à Scutari, sur la rive gauche du Bosphore, presque en face de Constantinople. L'usurpateur alors sembla se réveiller de sa torpeur, et envoya un ambassadeur demander ce que voulaient ces nouveaux venus, et dans quel but ils avaient envahi avec une armée une des villes du territoire de son empire.

Conon de Béthune répondit à l'envoyé, Nicolas Rossi, Italien d'origine :

« Allez dire à celui qui vous envoie que cette terre est à l'empereur Isaac et à son fils; si votre maître veut réparer ses torts, nous implorerons pour lui la clémence d'Alexis, mais s'il s'y refuse, ne revenez pas ici. »

L'ambassadeur se retira, et les chefs de la croisade, réunis en conseil, décidèrent que toutes les forces chrétiennes seraient portées sur la rive droite du Bosphore, et établiraient leur camp sur la colline de Péra, presque aux portes de Constantinople. Dès

(1) Ce prince avait épousé Irène, fille de l'empereur Isaac et sœur des deux Alexis.

lors on fit tous les préparatifs du départ, qui fut fixé aux premiers jours du mois suivant.

XXIII

1202-1204.

Le 6 juillet 1203, l'armée s'embarqua au son retentissant des trompettes françaises. Les étendards flottaient dans les airs et présentaient un aspect imposant. Les vaisseaux vénitiens avaient arboré leur pavillon de pourpre, les matelots et les soldats faisaient retentir le rivage de leurs cris joyeux. On leva l'ancre, et bientôt on aborde à Galata, où l'armée grecque, commandée par l'empereur lui-même, attendait les ennemis, mais il n'osa affronter la valeur des chrétiens, et il rentra dans la ville, laissant ses tentes à l'ennemi, la forteresse de Galata fut prise d'assaut et l'étendard de la Croix flotta sur une tour byzantine : la guerre était commencée.

Cependant les Vénitiens s'avançaient vers le port avec leurs gros vaisseaux : une chaîne de fer tendue d'une tour à l'autre et vingt galères armées et rangées en bataille en défendaient l'entrée. Un combat acharné s'engagea. Enfin un vaisseau énorme (1) se précipita contre la chaîne, la rompit et pénétra dans le port,

(1) Ce vaisseau se nommait *Aquila*.

suivi de toute la flotte, les galères grecques tombèrent en leur pouvoir ou furent coulées à fond. Après ce premier triomphe, tous les vaisseaux vénitiens entrèrent triomphalement dans le port. Les Grecs devaient dès lors se regarder comme vaincus; cependant ils ne voulaient pas se rendre, et dans de fréquentes sorties, leurs troupes attaquèrent les croisés jusqu'au milieu de leur camp. Leurs essaims nombreux couvraient la campagne, et harcelaient sans relâche l'armée chrétienne, épuisée par les fatigues du siége et par la disette qui commençait à exercer ses ravages. Cependant les travaux se continuaient; les catapultes lançaient dans la ville des pierres d'une grosseur telle que plusieurs palais en furent ruinés, au dire de Nicétas, historien qui nous a laissé une relation de cette guerre. Les béliers battaient la muraille et ouvraient la brèche aux assaillants. Le 17 juillet, l'écroulement d'une tour fit tenter aux croisés un assaut général; mais la bravoure des soldats francs ne put tenir contre la multitude innombrable des Grecs qui défendaient la brèche et les remparts, tandis que d'autres faisaient pleuvoir sur les chrétiens la poix fondue et le feu grégeois. Quinze chevaliers seulement purent atteindre le créneau et se maintenir quelques instants sur la plate-forme, mais accablés par le nombre, ils moururent en vendant chèrement leur vie.

Le doge de Venise, de son côté, attaquait Constantinople avec sa flotte : les gros vaisseaux portant des tours énormes s'avançaient jusqu'aux pieds des murailles, et, à l'aide de ponts-levis abaissés sur le rempart, lançaient dans la ville les chevaliers vénitiens.

Dandolo, malgré son grand âge, s'était fait porter à terre et combattait au milieu de ses soldats. La bataille fut acharnée ; mais après quelques heures d'une défense héroïque, les Grecs plièrent, et, combattant toujours, se retirèrent dans l'intérieur de la ville. L'étendard de Saint-Marc flotta sur les tours ; les Vénitiens poursuivaient l'ennemi de rue en rue, incendiant les maisons sur leur passage, et portant partout le désordre et la mort. Le doge, cependant, apprend le péril des Français qui combattent aux portes de la ville, et la sortie de l'empereur à la tête de ses meilleurs soldats : il réunit ses Vénitiens et court à l'aide de ses alliés. Il arrive, sa présence ranime le courage des croisés, augmente leur nombre et porte la terreur dans l'âme d'Alexis qui refuse le combat, malgré les efforts et les supplications de son gendre Lascaris, qui veut marcher contre les chrétiens. L'armée rentre alors en murmurant dans Byzance, et en accusant l'usurpateur de lâcheté (1). La nuit vint : Alexis, profitant des ténèbres, abandonna son empire, son armée, fuyant sans combattre, pour sauver sa vie qu'il ne croyait plus en sûreté au milieu d'un peuple outré de tant de pusillanimité. Une barque sortit en secret du port avant le jour : elle emportait Alexis et ses trésors ; quelques amis fidèles l'accompagnaient dans sa fuite. Les Grecs apprirent bientôt ce honteux abandon : la fureur de se voir délaissés par leur empereur, la terreur du nom chrétien causèrent une indicible agitation : quelques soldats plus hardis coururent à la prison d'Isaac, brisèrent ses fers et le rame-

(1) Alexis rebroussa chemin en arrière, dit Villehardouin.

nèrent en triomphe au palais des Blaquernes. Là, revêtu de la pourpre des empereurs romains, il se présente au peuple qui, voyant en lui son libérateur, le salue de ses cris de joie. Une révolution s'opère en sa faveur, on pleure sur les maux qu'il a soufferts, on exalte ses vertus, et bientôt le vieil empereur trouve dans ses ennemis autant de défenseurs. La nouvelle de la fuite d'Alexis et du retour d'Isaac est portée au camp des croisés, qui peuvent à peine croire à cette défection. Les chefs se rassemblent en conseil, et envoient quatre ambassadeurs pour vérifier un fait qu'ils regardent comme un miracle; mais, toujours en défiance contre la perfidie bien connue des Grecs, ils se préparent au combat.

Les députés français et vénitiens furent reçus par Isaac avec toutes sortes d'honneurs. Il était assis sur un trône d'or et couvert des plus magnifiques habits, entouré d'une cour nombreuse et brillante, comme aux plus beaux jours de l'empire. Les députés demandèrent la ratification du traité fait avec son fils Alexis; et le vieil empereur, confirmant cette alliance, et les promesses contenues dans les articles de l'accord, remercia les Francs des services que leurs armes lui avaient rendus, et les renvoya comblés de splendides présents. Les députés rapportèrent au camp les patentes impériales : alors le doge et les chefs de la croisade entrèrent dans Constantinople, ayant au milieu d'eux le jeune Alexis, qui fut salué par les Grecs des plus vives acclamations. C'était un magnifique spectacle que celui de l'arrivée de ce prince dans sa capitale, au milieu du cortége des guerriers francs, et des clergés grecs et chrétiens : les cloches

sonnaient en joyeuses volées, tandis que de tous côtés le peuple faisait retentir les airs de ses chants d'allégresse. Ce fut aussi un moment solennel, celui où un père aveugle et captif depuis six ans, serra sur son cœur un fils auquel il devait sa liberté et son empire : les témoins de cette touchante entrevue versèrent des larmes d'attendrissement.

Après les fêtes qui célébrèrent la délivrance d'Isaac, les croisés se retirèrent dans un faubourg de Byzance, cédant aux prières de l'empereur, qui craignait de voir se renouveler la discorde entre les Grecs et les Latins. Là, ils oublièrent dans le repos et l'abondance les fatigues du siége; Alexis avait payé une partie des sommes promises; tout semblait présager une paix durable, mais il n'en devait pas être ainsi : les chrétiens qui avaient annoncé leur départ pour la Palestine, furent sollicités par Isaac et Alexis de rester, afin d'affermir leur puissance encore mal assise et de leur aider à faire payer l'impôt levé sur les Grecs, pour acquitter les sommes promises dans le traité; l'empereur demandait en outre un délai pour rassembler une armée et marcher avec les croisés à la conquête de Jérusalem. Les chefs chrétiens délibérèrent : les uns consentaient à attendre encore pour gagner à leur cause de nouveaux auxiliaires; les autres, ceux-là qui avaient blâmé l'expédition contre Zara et contre Constantinople, s'opposèrent à ce nouveau retard. Mais le doge l'emporta, et l'on décida que le départ pour la croisade resterait fixé à Pâques de l'année 1204.

Alors pour payer ce qui restait dû des deux cent mille marcs d'argent, Isaac fit fondre les vases sacrés et les statues des saints; mais comme cela ne suffisait

point encore, on leva sur le peuple d'énormes impôts. Des murmures, des clameurs témoignèrent de son mécontentement : Alexis avait en outre promis de détruire le schisme qui séparait l'église grecque de l'église latine, et de ramener tout l'empire à la religion romaine. Les Grecs en effet étaient séparés des chrétiens de l'Occident par trois points principaux : les Grecs se refusaient à croire que le Saint-Esprit procède du Père, ils refusaient de reconnaître la suprématie du pape et la possibilité de consacrer dans l'Eucharistie avec le pain azyme. Le patriarche Cérularius, qui aspirait à devenir le chef de l'église universelle, avait continué le schisme introduit par Photius. Le clergé grec n'osa pas résister à la puissance des chrétiens : le patriarche abjurant les erreurs de la religion grecque, reconnut Innocent III pour chef et pour successeur de saint Pierre. Sainte-Sophie, où fut faite cette abjuration, retentit des cris séditieux du peuple, qui refusait de participer à un si grand sacrilége, et les haines s'envenimèrent encore davantage entre les Grecs et les chrétiens.

Un nouveau malheur augmenta l'animosité : quelques soldats s'étaient pris de querelle avec des Juifs dans une synagogue ; les Grecs défendirent leurs concitoyens et bientôt un combat s'engagea dans la rue. Pendant la rixe, le feu prit à une maison et bientôt la moitié de la cité fut embrasée ; un vent du midi poussait les flammes sur les quartiers les plus éloignés et propageait l'incendie : dans une étendue de plus d'une lieue, le fléau réduisit en cendres tout ce qui se trouvait sur son passage. Les Grecs ne manquèrent pas d'en accuser les chrétiens qui, cependant, au dire du

chroniqueur Villehardouin en furent *moult dolents*. (1) Les Francs prodiguèrent leurs secours et leurs aumônes à une foule de victimes qui erraient à travers les décombres fumants encore, cherchant un père, une mère, un ami, ou implorant la pitié et demandant un asile; ces soins touchants ne pouvaient désarmer l'animosité des Grecs; des Français qui étaient restés dans la ville furent maltraités par le peuple en fureur. Ces traitements barbares contre des innocents allumèrent la colère des croisés, qui jurèrent de ne pas les laisser impunis. Alexis, cependant, revint d'une expédition contre l'usurpateur qui avait intéressé à sa cause les Thraces et les Bulgares : vainqueur dans plusieurs combats, le jeune prince espérait que les acclamations du peuple le récompenseraient de ses fatigues; mais il fut accueilli par ses sujets au milieu des murmures, et nul n'applaudit à ses victoires. Le peuple ne voyait pas sans colère l'alliance du prince avec ses ennemis, et bientôt il passa des murmures à la révolte, lorsqu'il vit les croisés ravager les campagnes de Byzance, et piller les villages et les couvents. Sa fureur ne connut plus de bornes, alors que les richesses des églises, les ornements des autels furent employés à payer les plaisirs des chrétiens; et, bientôt, commandé par un prince du nom d'Alexis, et surnommé Mursufle, (1) parce que ses sourcils rapprochés formaient comme une trace noire au-dessus de ses yeux, le peuple se porta en armes au palais d'Isaac et l'accabla d'injures, en lui reprochant d'oublier Dieu

(1) Nicétas en accuse formellement les Flamands.

(1) Le continuateur de Guillaume de Tyr, lui donne le nom de Marofle.

et la patrie. Mursufle, plein d'ardeur et de courage, devait au milieu d'une foule pusillanime, paraître appelé à la suprême domination : ses promesses de sauver l'empire, de le rendre à la liberté et de relever la religion, le firent regarder par les Grecs comme un libérateur; il sut gagner la confiance d'Alexis et l'affection du peuple, tout en travaillant à ses projets qui devaient l'amener au pouvoir : (1) il sut par d'adroites suggestions persuader au jeune prince de se séparer de la cause des croisés et de régner seul, sans obéir à des alliés ambitieux. La guerre fut déclarée aux guerriers francs, et Mursufle, à la tête de l'armée, marcha contre eux, espérant les surprendre sous leurs tentes et les vaincre facilement; mais les Grecs refusèrent de combattre et abandonnèrent leur général qui revint seul à Constantinople, à travers mille périls. Cette témérité augmenta sa renommée et sa puissance, mais elle provoqua une guerre où devait succomber le Bas-Empire.

Une députation fut envoyée à Alexis, pour lui demander une dernière fois s'il voulait la paix ou la guerre : les croisés l'avaient replacé sur le trône, et cependant il avait menti à toutes les promesses jurées par lui et son père sur le saint Évangile. Les ambassadeurs français le menacèrent de renverser cette puissance dont ils étaient les auteurs, si Alexis persistait à payer leurs services par la perfidie et l'ingratitude la plus noire. De tels discours enflammèrent la fureur et l'indignation du jeune empereur à tel point, qu'il

(1) Lebeau dit que Mursuffle avait été employé à crever les yeux d'Isaac, comment comprendre en ce cas l'affection d'Alexis pour le bourreau de son père.

résolut de faire arrêter et mettre à mort les envoyés assez hardis pour le menacer dans son palais, au milieu de la foule nombreuse de ses courtisans et de ses gardes, mais ceux-ci se retirèrent en toute hâte, et purent regagner leur camp. Les hostilités commencèrent du côté des Grecs : ils tentèrent d'incendier la flotte vénitienne ; des brûlots remplis de feu grégeois furent lancés contre les vaisseaux croisés, mais les matelots parvinrent à détourner de leurs galères ce fléau destructeur ; montés sur des barques, ils couraient armés de leurs rames contre les brûlots et les éloignaient de leur flotte, tandis que les soldats empêchaient les Grecs de manœuvrer en les accablant de flèches. Les habitants de Byzance accourus sur le rempart battaient des mains en signe de victoire ; cependant les vaisseaux incendiaires furent emportés par le courant dans la pleine mer, et brûlés sans avoir causé la moindre avarie à la flotte vénitienne.

Les chrétiens ne pouvaient croire à tant de perfidie et jurèrent d'en tirer vengeance. Alexis cependant se soumit de nouveau, demandant grâce pour lui et accusant un peuple révolté que nulle autorité ne pouvait contenir. Il implora même contre la fureur des Grecs le secours des chrétiens, offrant de donner son palais pour garantie de sa foi. Mursufle fit alors courir le bruit que Alexis allait livrer Constantinople aux croisés. A cette nouvelle sinistre le peuple se révolte, pousse des cris de mort contre l'empereur, le menace et l'oblige à se renfermer dans son palais des Blaquernes : de toutes parts la multitude se précipite dans Sainte-Sophie et sur la place pour proclamer un nouvel empereur, qui la défende contre le péril imminent où l'a

jeté Alexis. Plusieurs patrices à qui la pourpre est offerte refusent de s'asseoir sur le trône chancelant; enfin on couronne un ambitieux, nommé Canabus, que Mursufle a mis en avant. Alexis alors implore la pitié et la protection des croisés contre la fureur du peuple et les menaces du nouvel empereur. Le marquis de Montferrat, à la tête de ses chevalier, entre dans Byzance à la faveur des ténèbres, pour protéger la vie d'Alexis; mais Mursufle a su glisser dans ce faible esprit des doutes sur la fidélité des chrétiens, et les portes du palais leur sont fermées : les Français retournent au camp, et leur retraite ranime la fureur de la populace que leur arrivée avait glacée de terreur. Le palais où s'est réfugié le prince est entouré d'une foule armée. Les uns veulent en faire le siége, les autres veulent l'incendier et écraser sous ses ruines le perfide Alexis. Des cris de fureur, des menaces, des imprécations s'élèvent dans les airs et vont jeter l'effroi dans l'âme pusillanime de l'empereur : Mursufle l'aborde; sous les apparences du dévouement, il lui offre sa protection, l'entraîne loin du tumulte, et bientôt le fait jeter dans un cachot et charger de fers. Puis il se présente à la multitude toujours réunie aux portes du palais, et s'écrie qu'il a sauvé l'empire, en précipitant le tyran dans une sombre prison. Le peuple le porte en triomphe à Sainte-Sophie, et le nomme par acclamations empereur du Bas-Empire. Redoutant les revirements de la multitude en faveur d'Alexis, craignant l'inconstance de la fortune, Mursufle essaie de fixer, par un nouveau crime, son pouvoir chancelant. Il court au cachot d'Alexis, lui fait avaler du poison qui ne donne pas

assez tôt la mort au gré de son ambition, et, pour la hâter il étrangle l'empereur de sa main. Isaac, en apprenant le trépas de son fils, se voyant seul, abandonné de ses amis, de ses alliés qu'il a trompés, meurt de douleur et d'effroi (1).

XXIV

1204-1205

Cependant l'usurpateur voulait affermir sa puissance encore mal assurée, et pour y parvenir, il appela de nouveau à son aide le meurtre et la trahison. Une fois lancé dans cette voie fatale du crime, il devait la suivre sans remords et sans crainte. Mursufle résolut de faire périr tous les chefs de l'armée chrétienne en les attirant dans un piége il envoya, dans ce but, de la part d'Alexis, dont les croisés ignoraient la mort, une députation aux chefs de la croisade, pour les inviter à venir dans le palais des Blaquernes recevoir les sommes promises. Mais Dandolo, que les historiens ont surnommé le prudent des prudents (2), arrêta les chefs prêts à se rendre à cette invitation, en éveillant leur défiance. Le bruit de la mort fatale d'Alexis et de

(1) Voir Nicétas et Villehardouin. Le pauvre vieil Isaac voyant son fils empoisonné et ce traitre et desloyal couronné eut tant de peur et fascherie qu'il en prit une maladie dont il desceda tôt. Liv. IV.

(2) Nicétas

son père parvint bientôt au camp, justifia les prévisions du doge et ralluma la fureur des croisés : dès lors la guerre fut décidée. Mais les chrétiens la voulurent implacable, terrible contre une race de traitres et de lâches. Mursufle, résolut de se défendre, tenta de ranimer le courage du peuple et des grands. Aux uns il promit l'affranchissement de l'empire et la défaite des chrétiens; aux autres il offrit des places, des dignités. Il réussit à discipliner cette multitude armée et à exalter en eux le patriotisme et le sentiment de la liberté. Confiant dans sa valeur et dans celle de ses troupes, Mursufle marcha contre un convoi que Henri de Hainaut ramenait de Philè dont il s'était rendu maître; mais les Français se rangèrent en bataille et bientôt la victoire se déclara pour eux. La cavalerie flamande jeta le désordre dans cette foule de soldats sans discipline et sans courage : le nouvel empereur fut entraîné dans la fuite, laissant son épée, son bouclier sur le champ de bataille, ainsi que l'étendard de la sainte Vierge, patronne de Constantinople, que les empereurs emmenaient avec eux dans les grand dangers (1). Les Grecs consternés se renfermèrent dans leurs remparts.

Alors les chrétiens résolurent d'attaquer Bysance par mer. Le 8 avril 1204, la flotte traversa le golfe et s'avança jusque sous les murs de la ville. Le signal de l'assaut fut donné par les trompettes du vaisseau amiral que montait le vieux doge et répété par tous les clairons de l'armée. Les Français se précipitèrent avec fureur contre les redoutables barrières que leur op-

(1) Les Barons firent présent à l'ordre de citeaux du gonfanon impérial.

posaient les Grecs: les échelles furent dressées et se couvrirent bientôt de guerriers : mais les Grecs se défendaient avec la fureur du désespoir; et les croisés accablés par le nombre, ne pouvaient se frayer un passage à travers les masses épaisses des assiégés. Un guerrier français parvint à se maintenir sur le rempart pendant quelques instants, frappant à coups terribles de sa hache d'armes tous ceux qui l'approchaient, mais atteint de plusieurs blessures mortelles, on le vit chanceler, étendre les bras et tomber à la mer qui lui servit de tombeau. Le désordre se mit bientôt dans l'armée chrétienne, et les chefs, pour ne pas perdre en efforts inutiles, de si braves troupes. firent sonner la retraite vers la troisieme heure du jour (1).

Les chefs chrétiens se réunirent en conseil, et bien que cet échec eut jeté quelqu'effroi dans l'armée, il fut résolu qu'un nouvel assaut aurait lieu sur le même point, mais que des mesures seraient prises pour assurer la victoire aux chrétiens. Le 12 avril 1204, les trompettes sonnèrent dès l'aube, et la flotte s'avança dans un ordre imposant, jusque sous les remparts. Ce retour subit, après la défaite des jours précédents, effraya les Grecs debout et en armes sur les murailles de Constantinople. Cependant le combat s'engagea bientôt sur toute la ligne. Les vaisseaux unis deux à deux s'avançaient portant les tours toutes hérissées de guerriers francs. Les ponts-levis s'abaissent, les échelles se dressent et chaque échelon porte un soldat. Les chrétiens s'élancent à l'assaut sous une grêle de traits, de pierres et de sable brûlant. Des poutres

(1) De victoriâ tantæ multitudinis obtinendâ sine expugnatione urbis, nulla eis spes poterat arridere. (Relation de Gauthier.)

énormes balancées du haut des remparts, oscillent quelques instants dans les airs et retombent sur les échelles qu'elles brisent et sur les chevaliers qu'elles écrasent : le feu grégeois, la poix bouillante coulent à longs flots du haut des remparts, sans arrêter l'ardeur des chrétiens. Deux chevaliers s'élancent de la tour que portent les vaisseaux des évêques de Troyes et de Soissons, et parviennent à arborer l'étendard de la Croix sur le crénau, où ils se maintiennent en faisant des prodiges de valeur; bientôt une troupe nombreuse de croisés les a rejoints (1). Les Grecs sont massacrés sur les remparts, d'autres prennent la fuite et sont poursuivis jusque dans les rues de Bysance. Toute l'armée chrétienne aperçoit son drapeau qui flotte sur deux tours, et cette vue enflamme le courage de ceux qui n'ont pas encore pris part au combat. Les Français se jettent à terre et pénètrent dans la ville par trois portes qui ont cédé aux coups réitérés du bélier. Mursufle qui, du haut d'une des sept collines où sont établies ses tentes, a vu tout le combat, reste seul abandonné de tous les Grecs qui fuient à l'aspect des Latins. Lui-même, après avoir tenté vainement de rallier ses troupes, prend la fuite, et court de toute la vitesse de son cheval cacher sa honte et son désespoir dans les montagnes de la Thrace. Son camp est envahi et pillé. Un comte allemand (2), pour empêcher les Grecs de se rallier et de se défendre, en les occupant à protéger la capitale de l'empire contre sa destruction totale, incendie les maisons qu'il rencon-

(1) L'un de ces soldats était français, nommé d'Urboise, l'autre vénitien du nom de Pierre Alberti.

(2) Quidam Comes teutonicus, dit Gunter.

tre sur son passage. Le vent venant en aide à ses projets, souffle la flamme sur tout un riche quartier, qui n'offre bientôt plus qu'un vaste foyer d'où s'élancent dans les airs des gerbes de feu et des tourbillons de fumée. Les Grecs fuient épouvantés devant les Français qui massacrent tout ce qui s'offre à leurs coups. Les habitants les plus riches se renferment dans Sainte-Sophie, et se mettent, eux et leurs familles, sous la protection du ciel. Bientôt de nouveaux fuyards apprennent à la foule éperdue le départ précipité de Mursufle; et tous, au milieu du péril, cherchent un empereur qui les défende. Les suffrages se partagent entre Lascaris et Théodose Ducas : Lascaris est proclamé (1). Alors il harangue les patrices, les chefs, les soldats qui l'entourent; il cherche à ranimer leur patriotisme dans leurs âmes timorées; mais les soldats demandent leur solde. Les patrices refusent de marcher au combat. L'incendie s'avance, précédant l'ennemi dont les cris de victoire retentissent mêlés au son de la trompette. Les Grecs fuient de nouveau, et Lascaris, forcé d'abandonner son éphémère puissance, quitte Sainte-Sophie au milieu de la nuit, sans pouvoir relever cet empire qui croule sous les efforts des chrétiens.

L'œuvre était consommée : les Vénitiens se retirèrent dans leurs vaisseaux. Les Français et les Flamands campèrent sur la colline où Musurfle s'était établi. Henri de Hainaut coucha sous la tente impériale, toute garnie de somptueux tapis. L'incendie durait toujours, éclairant de ses sinistres lueurs l'armée et la flotte. Au point du jour, les chefs rangeaient

(1) Ils disputaient de la possession de l'empire, comme ils eussent disputé d'un vaisseau battu par la tempête. (Nicétas).

leurs troupes en bataille et se disposaient à de nouveaux combats, lorsque une longue procession de femmes gémissantes, d'enfants, de vieillards précédés du clergé qui portait la bannière des saints, s'échelonna sur la colline ; et tous à genoux, les mains jointes, remplissant l'air de leurs cris suppliants, demandèrent merci aux vainqueurs. La vie leur fut accordée, et un héraut d'armes vint, au nom des chefs, proclamer la clémence des vainqueurs. On ordonna aux soldats la modération et le respct pour les femmes et les filles : mais rien ne put empêcher le pillage de toutes les maisons riches ou pauvres de Constantinople (1) ; ni les supplications des prêtres, ni les ordres sévères des chefs ne purent réprimer la licence. Le pillage dura plusieurs jours : les églises furent dévastées, et l'on vit les soldats jouer aux dés, sur les autels des saints, les riches dépouilles des chapelles, en s'enivrant des vins de la Propontide dans les calices et les vases destinés aux saints sacrifices. Les palais des patrices, des comtes de l'empire avaient été pillés, et l'on voyait ces seigneurs, si opulents autrefois, implorer la pitié des passants. Le peuble grec se mêla à ces tristes représailles qu'autorisait la victoire, et appela, selon la belle expression d'un de nos contemporains, ces jours de deuil les jours de la justice et de la liberté.

Les palais de Bucoléon et des Blaquernes furent seuls respectés. Le comte de Hainaut s'installa dans les Blaquernes et les préserva de la ruine, de l'incendie et du pillage : d'immenses richesses y étaient entassées. Elles furent partagées entre tous les chefs

(1) Si Oncques ne fut vû nulle part un si riche saccagement. Villehardouin.

chrétiens. Le marquis de Montferrat, maître du palais Bucoléon, y trouva réunies toutes les femmes de la noblesse et leur accorda la vie.

Les vainqueurs abusèrent de leur victoire ; tous les chefs-d'œuvre de l'ancienne Grèce, que renfermait Byzance, furent mutilés ou détruits ; les vases, les statues, les bas-reliefs de bronze furent convertis en monnaie commune. Les croisés ne virent, dans ces débris précieux et vénérables de l'art antique, qu'une matière propre à satisfaire leurs passions ou leurs besoins ; les Vénitiens seuls, qui connaissaient le prix de ces monuments, emportèrent dans leur pays quelques-unes de ces belles statues de marbre qui avaient échappé à la mutilation ; les Français abandonnèrent les statues à leurs alliés, pour s'emparer des reliques saintes dont les basiliques de la capitale étaient remplies ; les prêtres latins enlevèrent les restes des martyrs et des saints, et les rapportèrent en Occident pour en orner les églises et les chapelles de leur patrie : c'est là que fut pris le chef de saint Jean-Baptiste, que l'on voit encore aujourd'hui dans le reliquaire de la cathédrale d'Amiens (1).

Le butin devait être réuni dans trois églises pour être ensuite partagé entre les chefs et les soldats ; quelques-uns d'entre eux cependant, au mépris des règlements sévères établis pour la remise des produits du pillage, gardèrent entre leurs mains des objets précieux : la mort les punit de leur infamie (2). Après les fêtes de Pâques on fit le partage du butin : quatre parts égales furent faites : l'une fut destinée à celui des Latins qui

(1) Hist. eclésiast. de Fleury.
(2) Et y en eut tout plein de pendus. Villehardouin.

serait nommé empereur de Constantinople, les trois autres furent partagées entre les Français et les Vénitiens. Le butin réuni avait produit quatre cent mille marcs d'argent (1) : chaque chevalier eut vingt marcs ; chaque cavalier dix, et les hommes de pied reçurent cinq marcs chacun. Les Vénitiens avaient, outre leur part, été payés des cinquante mille marcs que les Français restaient devoir à la république.

XXV

1204-1205.

Les vainqueurs songèrent, après ce partage, à choisir un maître au nouvel empire. Six prêtres français et autant de citoyens de Venise furent élus pour remplir cette mission. Du côté des Français, ce furent les évêques de Troyes, de Bethléem, de Soissons, de Ptolémaïs et l'abbé de Los ; du côté de Venise, ce furent six nobles dont un historien a conservé les noms : Vitale Dandolo, Othon Guerini, Contarini, Giovanni Bareggio, Bertuccio et Pantaleone Barbo.

Trois concurrents s'offraient au choix des électeurs : Dandolo, le vieux doge, dont l'expérience, les vertus l'habileté en guerre comme en politique étaient une

(1) La part du butin échu aux Français a été estimé a plus de 60 millions.

garantie pour l'avenir du trône latin; mais les Vénitiens ne voulurent pas que le chef de leur république fût revêtu de la pourpre impériale ; Pantaleone Barbo s'opposa à son élection. Le marquis de Montferrat, chef des Latins, avait aussi des droits incontestables au trône, droits que lui donnaient sa bravoure dans les batailles, sa modération dans la victoire ; mais la politique de Venise s'opposa encore à l'élévation de Boniface à l'empire, et le comte de Flandre, Baudouin, réunit tous les suffrages : les soldats l'aimaient pour son indomptable bravoure, pour ses exploits guerriers ; les Grecs le vénéraient pour sa noblesse et ses vertus.

On attendait depuis deux jours entiers la décision des douze délégués du peuple et de l'armée, lorsque l'évêque de Soissons vint, à la fin de la seconde journée, proclamer Baudouin, comte de Flandre, empereur de Constantinople et du Bas-Empire : les Français, les Vénitiens, les Grecs eux-mêmes firent retentir de leurs cris de joie la place de Bucoléon où ils étaient rassemblés. Baudouin, élevé sur un large bouclier, fut porté en triomphe à Sainte-Sophie, au milieu des acclamations d'une foule immense ; mais le couronnement n'eut lieu que le dimanche avant l'Ascension. Au jour fixé, Baudouin entouré des comtes et des barons, ayant à ses côtés Dandolo et Boniface de Montferrat, ses deux compétiteurs au trône, suivi de la foule nombreuse des patrices et des nobles bysantins, se rendit à la basilique de Sainte-Sophie, où la couronne fut placée sur sa tête. Le légat du pape, qui l'investit du pouvoir suprême, s'écria en langue grecque : « Il est digne de régner, » et toute l'assemblée

répéta, d'une seule voix : « Il en est digne ! (1) «

Après le couronnement on s'occupa du partage des terres et des provinces de l'empire entre les Français et les Vénitiens : les premiers eurent la Bythinie, la Thrace, la Romanie, l'ancienne Grèce, depuis le cap Sunium jusqu'aux Thermopyles, Chio, Lesbos, Rhodes, Chypre et Thessalonique ; les Vénitiens eurent toutes les villes et ports de l'Adriatique, de l'Hellespont, du Pont, enfin Andrinople, Didymotique et toutes les côtes de la Thessalie. Quant au marquis de Montferrat, les électeurs lui avaient fait sa part en décidant que celui des chefs qui n'aurait pas l'empire serait doté des terres situées de l'autre côté du Bosphore et de l'île de Candie. Boniface fit échange avec les Français de son nouveau royaume contre la Macédoine, et vendit trente livres pesant d'or, l'île de Candie aux Vénitiens. On abandonna au clergé les églises de Constantinople avec leurs revenus, et un prêtre de Venise fut élevé au patriarcat (2).

Cependant la nouvelle des victoires de l'armée croisée était parvenue jusque dans la Palestine et y avait relevé le courage des soldats du Christ, en proie à la famine et à toutes les misères qu'entraîne la guerre. L'espoir d'un prompt secours et de victoires nouvelles ranima l'enthousiasme des tristes habitants de Ptolémaïs. Mais les guerriers de la Palestine se crurent appelés à venir défendre le nouvel empire.

(1) Voir les détails de cette élection dans l'historien André Dandolo. Villehardouin se borne à dire : Baudouin fut couronné à grande joie et magnificence l'an de l'incarnation du sauveur MCCV.

(2) Thomas Morosini, dont le pape d'abord refusa de reconnaître l'élection.

Les Templiers et les Hospitaliers abandonnèrent le roi de la Terre-Sainte dans son pauvre royaume, pour aller partager les périls et la gloire des Français et des Vénitiens. Un navire venu de Ptolémaïs apporta à Baudouin les dépouilles mortelles de son épouse qui, le croyant en Palestine, avait voulu le rejoindre avec la flotte de Jean de Nesle. Arrivée à Ptolémaïs, elle tomba malade et mourut bientôt. Les obsèques se firent à Sainte-Sophie, et mêlèrent quelque tristesse aux premiers jours de gloire de Baudouin.

Les chevaliers du Temple et de Saint-Jean arrivèrent à propos pour défendre l'empire contre les soulèvements des Grecs. Si vingt mille soldats avaient suffi pour renverser leur puissance et établir la domination étrangère, une si faible armée était insuffisante pour contenir toutes les provinces que la mort de l'usurpateur et la victoire avaient laissées entre leurs mains. Les chefs grecs se faisaient de nombreux partisans dans les villes insoumises, et fondaient de petits royaumes au milieu des ruines du Bas-Empire. Lascaris, cet empereur d'un jour, se faisait proclamer roi de Nicée, et préparait ainsi le retour de sa famille dans Constantinople. Michel-Ange Comnène régnait sur les habitants de l'Épire. Un petit-fils d'Andronic tenait Trébisonde sous sa loi; un autre (1) dominait sur Corinthe. Mursufle, qui avait échappé à la vengeance des croisés, retombait entre leurs mains, livré par Alexis qui lui avait fait crever les yeux et expiait ses crimes par une mort horrible. Les chrétiens le précipitèrent du haut de la colonne de Théodose.

(1) Léon Sgurre.

Cependant les Français ne trouvaient que des ennemis dans les provinces qui leur étaient échues en partage. Partout les Grecs se soulevaient à leur approche, leur disputaient le passage et refusaient de se soumettre à leurs lois. Le comte de Blois combattait Lascaris, roi de Nicée et des provinces environnantes. Tout le rivage de la Propontide fut bientôt soumis aux armes de ce prince français, tandis que le comte de Hainaut subjuguait les habitants des rives de l'Hellespont, du côté de l'Asie, depuis le fleuve du Granique, jusqu'au cap Lector. L'empereur Baudouin voulut s'emparer de la Thessalie, mais le marquis de Montferrat défendit ses possessions; et l'on allait en venir aux mains, lorsque les barons décidèrent Baudouin à écouter la voix de la religion et de la prudence, en ne donnant pas aux Grecs le spectacle de la division entre les soldats du Christ. Les deux chefs s'embrassèrent en se jurant une éternelle amitié.

Alors Boniface entreprit la conquête de toute la Grèce. Il parcourut en vainqueur la Thessalie jusqu'à la ville de Larisse, dont il s'empara; puis, continuant sa marche, il franchit le détroit des Thermopyles, et entra dans la Béotie, tandis que le comte de Champagne soumettait aux lois des Francs le Péloponèse et tout le pays de Lacédémone. Ce vaste empire, si rapidement conquis par une poignée d'hommes, fut difficile à maintenir sous la domination despotique de l'empereur latin. Ses violences, ses cruautés excitèrent la fureur des Grecs, dont la haine s'augmenta encore du refus de Baudouin de les admettre dans ses armées. Tant de tyrannie, tant de mépris envers des peuples dont la religion persécutée ranimait le fana-

tisme, devaient amener la décadence du nouvel empire. Les armées latines, disséminées sur un immense territoire, offraient aux Grecs plus d'espérance de succès. L'effroi qu'avaient inspiré les Francs diminuait de jour en jour. La révolte était prêchée par le clergé grec, et de toutes parts on courut aux armes. Les Latins, massacrés par les Grecs conjurés, ne purent ni se défendre ni dominer leur aveugle fureur. Les Bulgares (1), dont Baudouin avait fièrement refusé l'alliance et l'amitié, furent appelés par les Grecs au secours de leur nationalité avilie par le despotisme des Francs ; et bientôt du Péloponèse à Byzance, un long cri de guerre et de meurtre vint effrayer les vainqueurs. Ceux-là, qui naguère faisaient trembler les Grecs sous leur tyrannique puissance, fléchirent à leur tour devant des ennemis sans pitié (2). Le roi des Bulgares s'avança à la tête d'une formidable armée, tandis que les Tartares comans, descendus des rives du Danube, attaquaient le camp des chrétiens. La cavalerie française, à cette nouvelle d'une invasion de barbares, s'élança à leur rencontre, conduite par le comte de Blois. Mais bientôt, investie par les Bulgares, elle succomba sous les coups d'un ennemi vingt fois plus nombreux. Le comte de Blois, renversé de cheval, se releva pour mourir en chevalier français. Cependant Baudouin, entouré de ses plus braves soldats, combattait encore. Les épées traçaient dans les rangs ennemis une route sanglante ; déjà, grâce à leur vaillance, ils entrevoyaient le salut, lorsqu'un nouveau corps de Bulgares se précipita sur eux, menaçant les

(1) Joanice roi des Bulgares avait envoyé une ambassade a Baudouin.
(2) Voir Nicétas.

plus braves de cette petite troupe. Baudouin, resté seul, tomba aux mains de l'ennemi (1). L'armée alors se retira en désordre dans le camp que protégeaient les Vénitiens commandés par Dandolo.

De ce moment l'armée latine opéra sa retraite : chaque jour vit un nouveau combat. La captivité de l'empereur avait jeté la consternation dans tous les cœurs, et la nouvelle de défaites journalières venait ajouter à leur effroi. Vingt mille Arméniens qui, dès le commencement de la guerre s'étaient déclarés pour les croisés, furent obligés d'abandonner le pays qu'ils occupaient, pour fuir, à la suite de l'armée chrétienne, les Bulgares victorieux. Ils marchaient péniblement à travers les montagnes de la Thrace, traînant après eux leurs femmes, leurs enfants, leurs bagages, lorsqu'ils furent assaillis par les Tartares et mis à mort sans résistance. L'armée chrétienne se dirigea sur Byzance, n'espérant plus arrêter les progrès rapides de l'ennemi, et cherchant un refuge derrière les remparts de la capitale. Quelques chevaliers abandonnèrent l'armée, à laquelle ils ne se croyaient plus utiles, et retournèrent en Occident. Des évêques furent envoyés pour solliciter en France et en Italie les secours des peuples. Le récit de leurs maux fit couler de pieuses larmes, mais sans ranimer l'enthousiasme en faveur d'une cause que l'on croyait desespérée. La voix du pape elle-même ne put trouver d'écho dans le cœur des enfants de l'Europe, et nul ne prit les armes en faveur de l'empire. Henri de Hainaut, qui n'avait pu connaître le sort de son frère Baudouin, captif des Bulgares, fut

(2) Villehardouin dit : par trop de témérité procédant d'une trop chaude hardiesse.

couronné empereur de cet empire en ruines. Ses plus braves défenseurs étaient descendus dans la tombe : Renaud de Montmirail ; Étienne, comte du Perche ; Pierre, évêque de Bethléem ; Louis, comte de Blois ; Robert de Ronçay, étaient morts à la bataille d'Andrinople. Le marquis de Monferrat, tombé dans une embuscade, avait vendu chèrement sa vie. Enfin, Dandolo venait de mourir à Byzance, accablé sous le double poids de l'âge et de la douleur (1).

Les Grecs, qui avaient appelé les Bulgares à leur secours, ne purent bientôt plus supporter la tyrannie d'alliés qui, ne connaissant aucun parti, brûlaient les villes, démolissaient les villages, et ne laissaient derrière eux que ruine et que désolation (2). Ils revinrent aux Latins, implorant leur pardon et leur clémence, et sollicitant une alliance que rien ne devait rompre à l'avenir. Quelques triomphes passagers signalèrent cette réunion des Grecs et des Latins. Andrinople, Didymotique, toute la Thessalie se soumirent à leurs armes. Mais que pouvait une faible armée, à laquelle aucun secours n'arrivait, contre des hordes innombrables de Barbares ? Que pouvait contre tant de maux un pays couvert de ruines ? Il fallait succomber : après cinquante-huit ans de luttes continuelles, pendant lesquelles les Latins donnèrent quatre empereurs au royaume de Constantinople, les Grecs se révoltèrent, chassèrent les Français et élurent Michel Paléologue en 1283.

Ainsi finit cette cinquième croisade, entreprise pour

(1) Henri Dandolo avait 97 ans quand il mourut.

(2) Ils moissonnèrent les jeunes créatures, comme les fleurs non encore épanouies. (Nicétas).

la délivrance de la Terre-Sainte ; mais ce but fut oublié, dès le début, par les chrétiens qui, marchant au secours d'un jeune prince victime de l'usurpation, fondèrent sur leur passage un empire : ce fut celui des Latins. Cette guerre, pendant laquelle Jérusalem et les colonies d'Orient furent tout-à-fait oubliées, n'eut d'autre résultat que de donner des maîtres à Byzance, et de faire briller d'un plus vif éclat la valeur bien connue des enfants de l'Occident.

SIXIÈME CROISADE

1210-1240.

XXVI

1210-1217.

Pendant ces guerres que nous venons de retracer trop brièvement peut-être, les chrétiens de la Palestine avaient souffert de grandes calamités. La famine avait désolé l'Égypte et la Syrie (1). Les pèlerins de Ptolémaïs et de Naplouse ne s'étaient, pendant longtemps, nourris que des racines des arbres, de l'herbe des champs, ou des cadavres de leurs semblables. Puis la peste vint s'appesantir sur ces deux villes, et affaiblir encore une armée déjà décimée par les malheurs de la guerre. Enfin, un horrible tremblement de terre avait ajouté l'horreur de ses désastres aux deux fléaux qui avaient envahi les colonies chrétiennes. Ptolémaïs avait vu ses remparts détruits en une seule nuit, offrir à l'ennemi une ville sans défense. Profitant de la trêve conclue avec les musulmans, les chrétiens cherchaient à réparer tant de maux avec une

(1) La relation de cette famine est racontée par l'historien Abdalatif qui a été traduit par M. Silvestre de Sacy.

résignation digne d'une meilleure fortune. Aidés de leurs prisonniers, ils relevaient les murailles de la ville, tandis que des ambassadeurs allaient en France solliciter des secours d'hommes, de vivres et d'argent. Les comtes de Tripoli, le prince d'Antioche faisaient la guerre aux émirs d'Edesse. Les Hospitaliers combattaient le prince d'Hamat; mais Amaury, roi de Jérusalem, maintenait scrupuleusement la trève signée avec le sultan de Damas. Bientôt les chrétiens pleurèrent sa mort; dans un pèlerinage, pendant la semaine sainte, il tomba malade et fut ramené mourant à Ptolémaïs. Le royaume fut une fois encore abandonné aux faibles mains d'Isabelle, qui succomba elle-même quelques mois après son mari. Une jeune princesse, fille d'Isabelle et de Conrad de Montferrat, était l'héritière de ce triste royaume. Les chrétiens envoyèrent alors l'évêque de Ptolémaïs et Aymard, comte de Césarée, implorer de Philippe-Auguste un successeur à Amaury. Ces ambassadeurs furent reçus avec de grandes marques d'estime et d'affection par le roi de France, qui leur présenta Jean de Brienne comme un chevalier digne de monter sur le trône de Godefroy (1). Jean de Brienne accepta le dangereux honneur de gouverner un royaume sans cesse ébranlé par les guerres intestines, ou les envahissements des ennemis extérieurs, et de devenir l'époux d'une orpheline. Innocent III, qui avait soulevé sans succès des armées pour la délivrance de Jérusalem, accueillit avec empressement le choix de Philippe-Auguste, et Jean de Brienne par-

(1) Rex franciæ respondit nunciis se daturum hominem in armis probum, in bellis securum, in agendis providum Joannem Comitem Briennensem.

tit accompagné des bénédictions du souverain pontife et des vœux de tous les chrétiens. Les députés étaient retournés avec lui en Palestine annoncer son arrivée avec une armée de croisés. Cette fausse promesse avait exalté l'enthousiasme des chrétiens, en ranimant leur espérance. Jean de Brienne, cependant, n'avait pu réveiller l'ardeur des chevaliers pour les croisades, et arrivait à Ptolémaïs suivi de trois cents cavaliers seulement.

Les cérémonies de son couronnement et de son mariage avec la fille d'Isabelle furent célébrées en grande pompe par les chrétiens; mais, bientôt après, les combats recommencèrent. La trève était expirée, et Malek-Adel, qui avait offert de la renouveler et de donner de sûres garanties de sa parole, s'était vu repoussé par le conseil des barons, qui attendaient Jean de Brienne et l'armée qu'Aymar de Césarée leur avait annoncée. Les musulmans s'avancèrent dans la Palestine, et mirent le siége devant Tripoli. Le roi de Jérusalem marcha contre eux, et dans plusieurs combats il remporta la victoire, sans cependant parvenir à chasser de ses provinces un ennemi trop nombreux. Le découragement s'empara de cette armée qui, dans chaque guerrier tombé sous le fer sarrasin, faisait une perte irréparable. Les chevaliers venus avec Jean de Brienne désespérèrent de la cause des chrétiens et retournèrent en Occident. Le roi, sentant alors que seul il serait une impuissante barrière à ce torrent, qui se précipitait sur la dernière ville du royaume (car ceux-là même qui avaient si hautement refusé la trève du sultan de Damas étaient sans courage pour repousser l'invasion), le roi, dis-je, adressa au pape,

au roi de France et à tous les princes de la chrétienté des suppliques qui sollicitaient de prompts secours en faveur de l'Orient (1). Mais la guerre des Albigeois avait éclaté en France, mettant une partie de la Provence et tout le Languedoc à feu et à sang (2).

La France ne pouvait envoyer ses chevaliers, engagés sur la foi des évêques et du saint-père dans une guerre qui avait pour objet des points de dogme et d'hérésie. L'Espagne, sans cesse envahie, implorait aussi les secours des chevaliers français. Une croisade fut prêchée dans tous les diocèses par les ordres d'Innocent III contre ces hordes sauvages qui ravageaient les provinces de la Castille et de l'Andalousie. Deux mille chevaliers, suivis de leurs écuyers et varlets, obéirent à la volonté du pontife, et, franchissant les Pyrénées, se réunirent aux soldats chrétiens. Au mois de juin 1212, les Espagnols et les Français rencontrèrent les Maures dans les plaines de Tolosa, et leur livrèrent bataille. Les chevaliers français firent des prodiges de valeur. Le soir de ce combat mémorable, deux cent mille Sarrasins étaient étendus dans la poussière, ou captifs des chrétiens. L'armée, à genoux, remercia Dieu sur le champ de carnage, et le *Te Deum* fut chanté au milieu des morts et des mourants. Le pape alors espéra ranimer l'ardeur pour les croisades; mais ses efforts furent inutiles, et ne purent triompher de l'indifférence des Français pour la sainte cause de Dieu.

(1) Baronius donne des détails sur cette ambassade.

(2) Il n'entre pas dans le cadre trop restreint de ce livre de s'étendre sur le schisme et l'hérésie des Albigeois, qu'il suffise de savoir qu'il avait son origine dans les opinions de Manichée. Voir Ducange, Muratori, Bonnet, Guizot.

A peu près dans le même temps, des enfants appartenant à la France, d'autres à l'Allemagne, se réunirent en troupes, parcoururent les villes, les bourgs, recrutant partout de nouveaux prosélytes, annonçant à haute voix qu'ils allaient dans la Terre-Sainte combattre les infidèles et délivrer Jérusalem (1). Les enfants de l'Allemagne traversèrent la Saxe, les Alpes, et se rendirent sur les bords de l'Adriatique, persuadés que la sécheresse serait si grande qu'ils pourraient passer en Orient en suivant le lit desséché de la mer. Les enfants de la France, sans chefs, sans provisions, sans argent, traversèrent la Bourgogne, et, suivant les bords du Rhône, gagnèrent Marseille. Mais ces pauvres croisés ne devaient pas aller au delà dans leur pèlerinage. Les uns périrent de fatigue ou de faim, les autres revinrent nu-pieds, mendiant leur pain dans leur patrie, après avoir renoncé à une entreprise dont ils entrevoyaient les difficultés et les périls. Deux mille environ persistèrent dans leurs desseins, et devinrent la proie de deux misérables négociants de Marseille, qui, sous prétexte de les conduire en Orient, allèrent les vendre aux musulmans d'Alexandrie. Pendant le voyage, deux vaisseaux sombrèrent, et les jeunes croisés qu'ils contenaient échappèrent par la mort à la servitude. Mais ce qu'on ne pouvait ni espérer ni attendre de

(1) Vincent de Beauvais le chroniqueur affirme que le Vieux de la montagne, le chef de la secte des ismaïliens ou assassins, ce chef si redouté des chrétiens de l'Orient qui dans son château de Syrie élevait des esclaves passivement dévoués à ses volontés, envoya en Allemagne deux clercs, ses captifs, pour recruter des jeunes garçons. Tous les chroniqueurs ont attesté l'existence de ce chef musulman. Ses séïdes se nommaient assassins de deux mots arabes. Ce mot tomba au xv[e] siècle dans la langue vulgaire avec la signification que nous lui donnons.

ces jeunes cœurs, c'est que tous restèrent fidèles à la religion de leurs pères ; et plusieurs d'entre eux, bravant les supplices, périrent martyrs de leur foi. De tels récits ne parvenaient même pas à réveiller l'enthousiasme des chrétiens. Alors Innocent III résolut d'assembler dans Ravenne un concile pour délibérer sur l'état des colonies chrétiennes de l'Orient. Les brefs du saint-père promettaient des indulgences et la rémission de leurs péchés à tous ceux qui prendraient les armes, et aussi à ceux qui enverraient leurs aumônes. Des légats parcoururent tous les pays, ranimant le zèle, excitant le peuple à la guerre sainte. Philippe-Auguste, qui voulait profiter des troubles de l'Allemagne et de l'Angleterre pour affermir sa puissance et étendre les limites de son royaume, envoya une partie de ses revenus. Presque tous les chevaliers de la France s'enrôlèrent sous les saintes bannières, ou envoyèrent de riches tributs. Le roi d'Angleterre prit la croix, mais avec la pensée de rester dans son royaume, pour apaiser les soulèvements de ses barons. Frédéric d'Allemagne, dont l'empire chancelant était sans cesse envahi par les armées d'Othon de Saxe, promit aussi son concours et celui de ses soldats, mais dans le seul but de s'attirer la protection du saint-père.

Le concile, composé des ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Allemagne, des patriarches de Rome, de Jérusalem, et de plus de cinq cents évêques, s'ouvrit en 1215 dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, et eut le pape lui-même pour président (1). Dans

(1) Sur la tenue du concile consulter le moine Godefroy, Albert de Stade et la chronique Fosse-Neuve.

un discours véhément, le saint-père rappela les malheurs des chrétiens de la Terre-Sainte, et montra Jérusalem enchaînée, demandant en vain aux enfants de l'Occident de venir briser ses fers. L'assemblée délibéra, pendant plusieurs séances, sur les moyens à employer pour délivrer la Palestine. Enfin, Innocent proclama pour cinq ans la trêve de Dieu entre tous les princes chrétiens. Les décrets du concile furent lus dans les villes et affichés aux portes des églises. Innocent avait promis de prendre la croix et de conduire lui-même les croisés en Orient; mais la mort le surprit au milieu de ses travaux, au moment où sa voix éloquente avait réussi à ranimer l'enthousiasme, et à pousser, une fois encore, tout l'Occident armé contre l'Orient. La tâche de son successeur était difficile, dans les circonstances où la politique d'Innocent avait laissé le trône de Rome. Le plus sage était de continuer ses idées et d'imiter sa conduite. Ennius Saveli, qui monta sur le trône pontifical sous le nom d'Honoré III, ne détourna pas les regards de la guerre sainte, et la fit au contraire prêcher de nouveau avec ardeur. Henri III d'Angleterre prit la croix, et Frédéric d'Allemagne promit de partir pour une nouvelle expédition. Cette promesse entraîna un grand nombre de princes et de chevaliers teutons.

XXVII

1217-1220.

Les préparatifs du départ se poursuivaient avec ardeur dans tous les ports de l'Adriatique, de l'Océan, de la Baltique ; on se hâtait d'armer des vaisseaux pour le transport des croisés en Orient. Les évêques, les prêtres français avaient pris le signe de la guerre sainte ; mais leur exemple n'avait pu entrainer qu'un très-petit nombre de chevaliers et de seigneurs, qui depuis longtemps préféraient aux hasards de la guerre les douceurs du repos dans leurs riches domaines.

Des armées nombreuses, parties des bords du Rhin, de la Bavière, de l'Autriche, de la Moravie et du Brabant, descendaient en Italie, où les attendaient des vaisseaux prêts à les transporter en Orient. Les Français s'embarquaient à Marseille sur les navires fournis par les villes de Pise et de Gênes. André II, roi de Hongrie, de ce pays qui avait été si funeste aux soldats que conduisait Pierre l'Ermite, prenait la croix, cherchant plutôt un refuge contre les factions qui envahissaient son royaume, qu'entrainé par le désir de conquérir les palmes d'une gloire éternelle. Dix mille Hongrois partirent des ports de la Baltique (1). Le roi de Chypre, Lusignan, arma des vais-

(1) Le père Maimsbourg fait embarquer le roi de Hongrie et son armée à Venise.

seaux, et suivit la flotte chrétienne, qui s'était réunie dans un des ports de son royaume. Peu de temps après, cette armée si nombreuse, que depuis les premières croisades on n'en avait vu de pareille, vint débarquer à Ptolémaïs. Mais bientôt la disette sévit avec violence, car les croisés manquaient d'approvisionnements, et l'année avait été stérile en Égypte et en Syrie. Les princes ne purent contenir les révoltes, les désordres : les soldats du duc d'Autriche se jetèrent sur le pays chrétien, dévastant les églises, ravageant les campagnes, pillant les villages. Le conseil des princes s'assembla, et il fut décidé de commencer aussitôt les hostilités contre les infidèles, et de livrer le territoire ennemi à la fureur des soldats de la Croix. Cependant la religion parvint à ramener l'ordre et la discipline. Le patriarche partit avec les chrétiens, portant un morceau de la vraie croix, sauvé par miracle à la défaite de Tibériade. L'armée s'avança sur le territoire musulman jusqu'à Jéricho, sur les bords du lac Génézareth; aucun ennemi ne se présenta. Ce fut comme un pèlerinage à travers ce pays si riche en souvenirs religieux. Les cantiques des Francs retentirent sur la rive sacrée du Jourdain; puis on revint chargé de butin et de nombreuses provisions. De nouvelles expéditions furent décidées, et bientôt toutes les troupes marchèrent sur le mont Thabor, où s'élevait une forteresse occupée par les musulmans. Ce château-fort était bâti sur les ruines de l'église que sainte Hélène avait consacrée au Seigneur, dans le lieu vénéré où Jésus-Christ s'était transfiguré aux yeux de ses disciples (1).

(1) Voir pour les détails Jacques de Vitri et le moine Godefroi.

Tous les abords de la célèbre montagne étaient défendus par des troupes sarrasines; mais rien ne put arrêter la valeur des croisés. Les musulmans furent battus dans plusieurs rencontres, où les Français montrèrent un grand courage, animés qu'ils étaient par l'exemple de Jean de Brienne, qui se précipitait au milieu des ennemis, comme un simple chevalier : deux émirs tombèrent sous ses coups. Les chrétiens montrèrent la même ardeur à gravir la montagne, sous une grêle de pierres, de javelots, de quartiers de rochers lancés du haut de la forteresse; rien n'abattait leur courage, et bientôt ils purent asseoir leur camp sur la plate-forme, aux pieds de la place dont ils n'étaient plus séparés que par de larges fossés.

Le siége commença; les assauts se multiplièrent sans succès. Cependant les musulmans songeaient à capituler, lorsque l'approche de l'hiver, la crainte de manquer d'eau et de vivres sur cette montagne escarpée, dans un pays couvert de soldats ennemis et éloigné de toute communication, firent prendre aux chrétiens le parti de la retraite : une terreur panique dont aucun historien n'a pu déterminer la cause, s'empara de tous les esprits. Était-ce le faux bruit de l'arrivée d'une nombreuse armée, ou l'idée que le retour dans Ptolémaïs serait impossible qui causaient cet effroi? on ne saurait le dire, mais le désordre de cette retraite la fit ressembler à une fuite. Pour réparer cet échec, dont chaque prince s'accusait mutuellement dans le conseil et dont les soldats accusaient tous les chefs de la croisade, on résolut de ne rentrer dans Ptolémaïs qu'après avoir remporté la victoire. L'armée se dirigea vers la Phénicie : mais ce fut

une marche militaire que nul ennemi ne vint interrompre. Les chrétiens n'eurent à lutter que contre les éléments déchaînés : le froid, la pluie, les vents impétueux, la grêle décimèrent cette pauvre armée, et bientôt la famine, si facile à prévoir dans un pays abandonné et au milieu de l'hiver, vint joindre ses horreurs aux maladies qu'engendraient les rigueurs de la saison. Les routes que suivaient les chrétiens furent semées de cadavres : alors pour trouver plus facilement à s'alimenter, les chefs résolurent de partager l'armée en quatre corps. Le roi de Jérusalem se mit à la tête du premier ; Lusignan de Chypre se rendit avec le second à Tripoli, où il mourut bientôt ; André de Hongrie l'accompagnait avec ses soldats. Le duc d'Autriche et ses troupes, les chevaliers du Temple et de l'Hôpital, réunis, gagnèrent Césarée ; les autres corps rentrèrent dans Ptolémaïs. Ce fut alors que le roi de Hongrie songea, après trois mois de séjour en Palestine, à abandonner une entreprise dont il désespérait, pour retourner dans ses États. Ni prières, ni menaces ne purent changer sa résolution ; il partit, emportant l'anathème du patriarche et la malédiction des croisés, et laissant cependant à Jean de Brienne plus de la moitié de son armée, qui devait accomplir le vœu qu'il avait fait. André traversa l'Asie-Mineure et revint en Hongrie, chargé de saintes reliques recueillies pendant son pèlerinage, et dont il orna les églises de sa capitale (1).

De nouveaux et nombreux renforts envoyés par la

(1) S'il faut en croire les historiens de l'époque, les reliques que rapportait le roi de Hongrie suffirent à apaiser les factions qui déchiraient ses états. D'autres au contraire (Palma) racontent qu'il fut reçu avec indifférence par son peuple revolté de sa longue absence.

France et l'Italie vinrent ranimer le courage des chrétiens. Peu de temps après, Guillaume, comte de Hollande, arriva avec son armée ; dès lors on ne songea plus qu'à entreprendre d'utiles conquêtes, et la guerre avec l'Egypte fut décrétée dans le conseil. Les croisés partirent sur les vaisseaux hollandais, et dans les premiers jours d'avril de l'année 1216, ils furent en vue de Damiette. Cette ville bâtie à l'embouchure du Nil, était fortifiée par une double enceinte de tours et de murailles; une chaîne de fer traversait le Nil, et aboutissant à une tour sur le rivage opposé, fermait l'entrée du fleuve aux vaisseaux. L'armée campa sur la rive gauche du Nil, dans une plaine semée de frais ombrages, de bosquets en fleurs et d'oasis, de palmiers et de papyrus aux larges feuilles. De riches moissons entouraient les tentes chrétiennes, et des lacs poissonneux offraient à l'armée leurs produits et leurs eaux limpides. Le spectacle de cette belle et majestueuse nature, sous un ciel doré, la vue de ce fleuve qui roulait à la mer en caressant ses rives couvertes de verts roseaux, de nénuphars en fleurs et de nimphæas gigantesques, excitèrent l'enthousiasme des chrétiens, qui se crurent au terme de toutes leurs misères (1).

On dirigea les premiers assauts contre la tour qui s'élevait au milieu du Nil ; mais les Égyptiens résistèrent à toutes les attaques, malgré les prodiges de valeur des croisés, qui bravaient avec un admirable courage le fer, le feu que lançaient les ennemis du haut de leurs remparts. Un pont qui communiquait de la

(1) Jacques de Vitri donne une très-bonne description de l'Égypte.

ville à la tour fut renversé par l'éperon d'un navire, et les débris furent entraînés par les eaux rapides du fleuve. Enfin, une énorme machine fut construite par des ouvriers allemands, sous les ordres d'un pauvre prêtre, qui depuis devint évêque et cardinal (1) : c'était une espèce de château de bois bâti sur deux galères liées ensemble, aussi élevé que la tour du Nil, et garni de ponts-levis qui s'abattaient sur les crénaux et livraient passage aux guerriers francs. Le duc d'Autriche fut choisi pour conduire cette périlleuse entreprise, avec trois cents soldats d'élite. Les deux nefs partirent accompagnées des vœux de tous les croisés qui rangés en bataille sur le rivage, saluaient leur départ de mille cris. Les vaisseaux abordèrent et jetèrent l'ancre : alors commença un combat acharné. Les ponts-levis s'abaissèrent, malgré les vains efforts des Sarrasins pour les repousser, et se cramponnèrent aux crénaux. Les chrétiens s'élancèrent l'épée à la main sur la plate-forme ; les Sarrasins faisaient pleuvoir sur la mobile forteresse le feu grégeois qui, s'attachant aux parois de la muraille, la consuma peu à peu. Le pont-levis s'abima sous les pieds des chrétiens. L'étendard de Léopold d'Autriche tomba aux mains des musulmans, abandonné sur le rempart égyptien. A cette vue les habitants de Damiette poussèrent de longues et bruyantes acclamations; les chrétiens à genoux sur l'autre rive imploraient le ciel.

Dieu a-t-il entendu leurs prières, a-t-il vu de son trône leurs bras suppliants élevés vers lui ? Mais la flamme s'éteint, un autre pont-levis est lancé sur le

(1) Ce prêtre est Olivier Scholastique qui a écrit une relation du siége de Damiette.

créneau, et Léopold lui-même, armé d'une lourde hache d'armes, se précipite et s'ouvre un passage au milieu des ennemis (1) : les soldats de la Croix le suivent de près, et bientôt, après quelques instants d'un combat désespéré, les musulmans fuient éperdus. Les uns se jettent dans le fleuve et gagnent Damiette à la nage ; les autres se rendent à discrétion, et parmi eux l'émir qui commandait la forteresse.

Après cette première victoire, dont les chrétiens ne surent pas profiter, il fallait continuer la guerre activement, et poursuivre le siége commencé sous de si heureux auspices. Le moment était favorable, car ces succès avaient jeté la terreur dans l'âme des musulmans, et la mort de Malek-Adel, survenue pendant les premiers jours du siége, avait achevé de porter le découragement parmi eux ; mais il fut loin d'en être ainsi. Les chrétiens se reposèrent, et beaucoup d'entre eux se croyant, après ces premiers exploits auxquels ils n'avaient pas participé, libérés du vœu qu'ils avaient fait, retournèrent dans leur patrie sur les vaisseaux pisans, et furent assaillis par des tempêtes ; six mille Bretons périrent au milieu des flots. Leur mort fut regardée comme une juste punition du ciel (2). Plus tard les croisés de la Frise et de la Hollande s'embarquèrent à leur tour, au moment même où trente vaisseaux vénitiens amenaient au camp de Damiette des soldats français, allemands, italiens et anglais. Les comtes de Nevers et de la Marche, entourés des plus nobles chevaliers de la France, suivis des évêques

(1) Olivier Scolastique dit : extinguerunt ignem fidelium Lacrymæ.

(1) Ils rentraient en Bretagne sous la conduite de leur chef honoré de Léon. Ils périrent en vue de Brindes. (Voy. Albéric des trois fontaines).

d'Agen, de Bordeaux, de Paris, de Noyon et d'Autun, commandaient les bataillons français. Les Anglais avaient à leur tête les comtes d'Arundel et de Chester. Enfin, le cardinal Pélage, chef apostolique de ces armées, apportait avec lui la bénédiction du saint-père, et les trésors levés sur la piété des fidèles : les troupes italiennes étaient sous ses ordres. Pélage, légat du pape voulut dominer toute l'armée par l'ascendant de sa volonté et du pouvoir remis entre ses mains par Honoré III. Il disputa, avec cette opiniâtreté qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait, le commandement de l'armée au roi de Jérusalem, en s'armant des foudres de l'Eglise pour vaincre la résistance de Jean de Brienne et des barons : l'indignation saisit tous les cœurs et la discorde se mit dans le camp, grâce aux prétentions du cardinal qui voulait, dans son orgueilleuse ambition, dominer les hommes et les volontés.

Pendant ce temps, les Sarrasins avaient augmenté leurs forces par les secours venus de toute l'Égypte, et réparé les pertes des premières défaites. De nombreux approvisionnements descendant du Caire et de Damas furent entassés dans la ville : Damiette pouvait dès lors soutenir un long siége.

Les chrétiens sortirent de la longue indifférence à laquelle les avaient condamnés les divisions du roi de Jérusalem et du légat ; Pélage avait pour lui les soldats, qui croyaient obéir à Dieu en cédant à son inflexible vouloir, tandis que les barons et les chevaliers s'indignaient de voir un prêtre briguer le commandement, et soutenaient le parti de Jean de Brienne. Cependant, plusieurs assauts furent livrés à Damiette, même au milieu des rigueurs de l'hiver, que les chré-

tiens bravaient avec un admirable courage : ils parvinrent même à s'emparer de toute la côte sur la rive droite du Nil.

Le conseil des chefs résolut de pousser les attaques sur deux points à la fois du côté oriental de la ville, c'est-à-dire par terre, tandis que les troupes campées sur la rive attaqueraient les remparts du côté de l'occident. Il fallait passer le Nil, et sur l'autre rive l'armée du sultan du Caire présentait une barrière difficile à briser : mais Dieu, dans ses desseins impénétrables, protégea les chrétiens. Une conspiration avait été ourdie contre le sultan du Caire, Mel-Eddin fils de Malek-Adel par un chef de Curdes, la terreur de tous les princes qu'il avait servis. Le prince fut averti du complot qui menaçait sa vie, et profita des ténèbres de la nuit pour abandonner son camp, échappant ainsi à une mort certaine. Le lendemain son armée apprit ce brusque départ : une révolte éclata alors, et deux partis se formèrent : ceux qui restaient fidèles à leur chef prirent le chemin du Caire, espérant l'y retrouver ; ceux qui s'étaient rangés sous la bannière de l'émir révolté craignirent, ainsi affaiblis par le départ de leurs compagnons, d'être surpris par les chrétiens : la panique s'emparant d'eux, ils s'enfuirent, abandonnant leurs tentes et leurs armes. L'émir Emad-Eddin courut avec ses Curdes s'enfermer dans une ville dont il avait le commandement.

L'armée chrétienne attribua cette panique à un miracle, et traversa le fleuve pour s'emparer des armes, des tentes, des richesses des émirs et du sultan. Le siége de Damiette put se continuer ; mais la garnison fit une vigoureuse résistance. Bientôt les sultans du

Caire et de Damas revinrent dresser leur camp non loin de l'enceinte des tentes chrétiennes; chaque jour fut signalé par un nouveau combat. Les barons et les chevaliers firent de merveilleuses prouesses, mais sans pouvoir anéantir cette multitude innombrable et sans cesse renaissante. Deux grandes batailles furent livrées le jour de la Saint-Jean 1217; toute l'armée sarrasine vint attaquer le camp chrétien. La mêlée fut terrible; les chevaliers français, montés sur leurs destriers, armés de leurs longues épées, fauchaient des rangs entiers de musulmans, comme le moissonneur fauche les épis dorés dans la plaine : le sang coulait à flots, et un chroniqueur, témoin de cette journée, raconte que les chevaux en avaient jusqu'au poitrail (1). Tout le jour on se battit avec acharnement, mais sans avantages décisifs pour l'une des armées. Les soldats chrétiens rentrèrent au camp harassés de fatigue; le lendemain cependant ils demandèrent à grands cris à retourner au combat. Les chefs hésitaient, lorsque les croisés sortirent en désordre des retranchements et volèrent attaquer le camp sarrasin : mais l'ardeur du combat les entraîna trop loin, et les désunit. Ils ne purent ni se rallier, ni se secourir, ni entendre la voix de leurs chefs; la défaite fut complète, et plus de trois mille chrétiens y périrent. Le siége n'avançait pas, et Damiette, mal investie, sans cesse secourue, ne songeait pas à se rendre aux croisés, qui l'assiégeaient depuis dix-huit mois. La nouvelle de l'arrivée de Frédéric, empereur d'Allemagne, avec ses meilleures troupes, releva le courage des sol-

(1) V. Le continuateur de Guillaume de Ty.

dats de la Croix, et porta l'effroi dans l'armée des Égyptiens. Un conseil extraordinaire fut tenu, auquel assistèrent tous les frères de Mel-Eddin, sultan du Caire, et tous les émirs de l'armée : on y discuta la question de savoir s'il fallait continuer la guerre ou demander la paix. Le plus grand nombre opina pour la paix. Mel-Eddin envoya donc des ambassadeurs proposer aux croisés de leur restituer le royaume de Jérusalem, tous les prisonniers, et de ne garder que la forteresse de Karak, située sur la frontière de la Palestine; en outre on offrait cent mille sequins pour relever les murs de la ville sainte et les remparts des autres cités renversés par la sauvage politique de Saladin, qui avait voulu, en cas d'invasion, ne laisser aux chrétiens que des forts démantelés ou des places en ruine.

Jean de Brienne, les Templiers, les Hospitaliers et tous les chevaliers français songeaient à accepter les propositions du sultan; mais les Italiens voulurent la guerre, parce que leur chef, le cardinal, ambitionnait la renommée de grand capitaine. L'astucieux Pélage sut persuader aux chrétiens que c'était un piége tendu à leur bonne foi, et que le sultan n'abandonnait le royaume appauvri et saccagé par la guerre que pour détourner de Damiette les horreurs d'un siége : enfin, il ajoutait que la politique musulmane n'avait d'autre but que d'affaiblir les chrétiens, pour les vaincre plus sûrement ensuite. Ces raisons, que justifiait le passé, ne manquaient pas de fondement; mais Jean de Brienne, qui voyait la possibilité de rentrer dans son royaume, ne voulait pas en reconnaître la justesse. De là deux factions se formèrent dans le camp; mais

le danger commun les réunit, et les chrétiens ne songèrent plus à renouer des négociations que les musulmans eux-mêmes avaient rompues.

Cependant les habitants et la garnison de Damiette ne pouvaient plus soutenir le siége. Toutes les communications avec l'armée alliée avaient été fermées ; les croisés veillaient avec un zèle infatigable, et empêchaient les secours d'hommes et de vivres de parvenir jusqu'à la ville assiégée. De pieux stratagèmes étaient inventés par les musulmans : tantôt des sacs de cuir renfermant des viandes, des fruits, étaient abandonnés au cours du fleuve et avidement arrêtés au passage par les habitants affamés ; tantôt des pains cachés sous des cadavres enveloppés de leurs linceuls, descendaient le Nil et portaient quelques soulagements à ces malheureux. Mais les chrétiens découvrirent ce moyen de communication et l'interrompirent : la famine était horrible dans Damiette. Les soldats se repaissaient de membres humains ; les morts se comptaient chaque jour par centaines. Quelques-uns parvinrent à s'enfuir, mais le gouverneur fit murer les portes pour empêcher les désertions.

Les chrétiens, pendant une nuit, s'emparèrent d'une tour de la première enceinte ; Pélage les conduisait au combat. Jean de Brienne s'avançant à son tour, attaqua la seconde enceinte : les échelles furent appliquées aux murs, à la crête desquels n'apparut nul défenseur ; les chrétiens escaladèrent le rempart. Pendant ce temps le bélier enfonçait les portes murées à l'intérieur, et bientôt toute l'armée se précipita dans la ville : mais une odeur fétide fit reculer les plus audacieux ; un horrible tableau s'offrit à leurs regards.

Sur les places, dans les rues, aux portes des mosquées, des milliers de Sarrasins gisaient inanimés : à peine quelques soldats pâles, exténués se jetaient à genoux au-devant des chrétiens, étendant vers eux leurs bras amaigris, implorant des vainqueurs, non pas la vie, mais du pain. Soixante et dix mille habitants étaient morts; les malheureux qui avaient survécu furent portés au camp chrétien et traités avec l'humanité la plus exemplaire. Les croisés ne souillèrent pas cette triste victoire par d'inutiles cruautés ; la ville fut livrée au pillage pendant trois jours, mais la corruption de l'air força les soldats à retourner dans leur camp (1). La plus belle mosquée de la ville avait été consacrée à la sainte Vierge ; et ce fut là, qu'après le *Te Deum* de la victoire, on décida d'une voix unanime de donner Damiette au roi de Jérusalem, dont les exploits merveilleux avaient mérité cette magnifique récompense. Mais Jean de Brienne abandonna bientôt le prix offert à sa valeur pour retourner à Ptolémaïs où il était le seul maître, et où il n'avait pas un censeur de ses actions comme l'était le légat du saint-père, qui voulait toujours dominer dans l'armée et s'attribuer tous les triomphes. En même temps une partie des armées croisées retournèrent en Europe, se croyant libres du vœu qu'elles avaient fait pour la défense de la Terre-Sainte.

(1) **Ingredientibus Fœtor horribilis mortuis vivos occidunt etc. Jacq. de Vitri.**

XXVIII

1218-1229.

Les divisions qui avaient éclaté parmi les chrétiens les empêchèrent de continuer leurs conquêtes en Égypte, dont les portes leur étaient ouvertes par la prise de Damiette. De nouveaux croisés venaient remplacer ceux qui regagnaient la patrie. Des Italiens, des Français arrivèrent accompagnés des trésors et des approvisionnements que le pape envoyait pour les guerriers de la Croix. Des Allemands, commandés par le duc de Bavière, s'étaient joints au cortége, et leur arrivée fut saluée de mille cris de joie. Ces puissants renforts donnèrent à Pélage l'idée de marcher sur le Caire, et d'en faire la conquête. Le clergé, les soldats qui cédaient à l'influence religieuse qu'exerçait sur eux le représentant du saint-père, étaient prêts à le suivre; mais la noblesse et les chevaliers, qui ne voulaient obéir qu'à leur roi et chef militaire, profitèrent de son absence pour refuser de partager la gloire et les périls du légat. Alors Pélage, oubliant son arrogance, pour atteindre le but qu'il rêvait, envoya des députés au roi de Jérusalem. Jean de Brienne refusa d'abord de retourner au camp et de reprendre le commandement de l'armée ; mais il fut vaincu par les

instances du pape, qui lui écrivit une touchante lettre à ce sujet (1).

Pendant toutes ces négociations, les Sarrasins s'étaient remis de l'effroi que leur avaient inspiré les armes chrétiennes ; et de toutes parts les princes égyptiens, arabes, persans, venaient se ranger sous la bannière de l'islamisme, et défendre leur pays et leur religion, attaqués en même temps. Le sultan du Caire voyait chaque jour son armée s'augmenter de nouvelles troupes ; et son camp, au milieu duquel était bâti un palais, n'était plus assez grand pour contenir tant de soldats ; bientôt même, ce ne fut plus un camp garni de tentes et de baraques, mais une ville entourée de murailles, ayant ses palais, ses marchés, ses bazars, ses bains publics. La nouvelle cité prit le nom de *Mansourah* (2).

Cependant les chrétiens, réunis en conseil, délibéraient sur le plan de campagne qui allait s'ouvrir ; Jean de Brienne et Pélage étaient encore d'une opinion différente. Le légat avait émis le projet de marcher sur le Caire, pour détruire la puissance des musulmans dans sa racine et dominer l'Égypte tout entière. Jean de Brienne pensait, au contraire, que la guerre n'était pas possible de ce côté. Le Nil pouvait déborder et opposer aux chrétiens son infranchissable barrière, et même empêcher la retraite en cas de revers. D'ailleurs, la forteresse de Thanis, que, dans leur effroi, les Sarrasins avaient abandonnée, et la ville de Damiette, étaient des avant-postes assez im-

(1) Voir Olivier Scholastique qui donne la lettre du saint-père.

(1) Les auteurs arabes donnent des détails curieux sur cette armée et sur la ville nouvelle Mansourah, la victorieuse.

posants pour arrêter une invasion. Jean de Brienne voulait donc retourner en arrière, conquérir, en Syrie et en Palestine, les villes tombées au pouvoir des infidèles et marcher sur Jérusalem, pour laquelle tant de pèlerinages avaient été entrepris sans résultat. Les chevaliers du Temple, de l'Hôpital, les barons du royaume furent de l'avis de leur chef; mais le cardinal-légat sut les amener à sa volonté, en jetant des soupçons sur leur bravoure, et en menaçant des foudres de l'Église ceux qui n'obéiraient pas. Il fallut céder : le départ de Damiette pour le Caire fut résolu (1).

L'armée partit, suivant les rives du fleuve, tandis qu'une flotte, portant les vivres et les bagages, la suivait de près. Bientôt elle arriva en vue de Mansourah, située de l'autre côté du canal d'Aschmoun. Leur arrivée jeta l'épouvante dans cette armée innombrable, grossie chaque jour par de nouveaux renforts qui descendaient des montagnes de l'Égypte et de la Syrie. Mel-Eddin fit demander de nouveau la paix aux chrétiens ; il abandonnait toute la Palestine, Jérusalem et Damiette ; mais si les barons et leur roi étaient d'avis d'accepter ces propositions, aussi magnifiques qu'inattendues, Pélage, qui ne rêvait que victoires, prit cette soumission pour l'effet de la crainte, et usa de son autorité pour refuser une paix glorieuse, en même temps qu'elle offrait d'immenses avantages aux croisés (2). La fureur des musulmans s'exalta de ce refus;

(1) Le continuateur de Guillaume de Tyr, donne des détails sur la marche de l'armée chrétienne et sur les souffrances qu'elle eut à supporter.

(2) Philippe-Auguste ayant appris le refus des chrétiens ne pouvait en croire leur folie. « Quant le roi Félippe oi dire qu'ils povaient avoir un royaume pour une cité si les tint a fous quant ils ne le faisaient. (Continuateur de Guillaume de Tyr.)

cependant ils ne firent contre eux aucune tentative et les chrétiens restèrent paisibles dans leur camp. Mais un ennemi plus terrible que les Sarrasins, devait venir à leur secours. Le Nil commença à déborder et à envahir le camp des croisés. La flotte fut enveloppée par les vaisseaux musulmans, et un seul combat suffit pour la consumer et la détruire. Les vivres manquaient et l'on songea à une retraite ; mais il n'était plus temps. Le Nil couvrait les campagnes de ses eaux ; et d'un autre côté, les Sarrazins fermaient tous les passages, et venaient même assiéger les croisés dans leurs faibles retranchements. Cependant l'armée se dirigea sur Damiette. La cavalerie française ne pouvait protéger la retraite, car les chevaux avaient de la vase et de l'eau jusqu'au poitrail. L'infanterie avait jeté ses armes et fuyait devant ce double fléau. Ce fut alors aux chrétiens à demander la paix. Des ambassadeurs vinrent de leur part solliciter une capitulation. Le sultan de Damas et les émirs refusaient d'épargner un ennemi vaincu et qui demandait merci. Ils voulaient massacrer l'armée tout entière, et finir pour toujours la guerre avec ces chrétiens sans foi et sans humanité. Le sultan du Caire, qui redoutait de nouvelles invasions des Francs, était d'avis d'accepter la capitulation. Cette opinion prévalut dans le conseil. La paix fut acceptée, et Mel-Eddin envoya son fils, comme otage de sa foi. Pélage, Jean de Brienne et un autre chef restèrent parmi les Sarrasins jusqu'à l'entier accomplissement des clauses du traité, qui fut signé le 13 septembre 1221. Une trêve de huit ans avait été conclue, et Damiette devait rentrer au pouvoir des musulmans. Les chefs sarrasins, de leur côté,

avaient promis de rendre la vraie croix, prise à la bataille de Tibériade. La nouvelle de cette paix remplit tous les cœurs de désespoir. Cependant il fallait songer à la retraite; et l'armée chrétienne, qui avait perdu tous ses bagages, mourant de faim, se trainait péniblement dans ces vastes plaines envahies par les eaux du Nil. Jean de Brienne supplia le sultan de sauver de la mort les tristes débris de son armée. Le prince musulman fit fermer les écluses pour arrêter l'inondation, et envoya trente mille pains aux croisés. Le lendemain et les jours suivants, il renouvela ce bienfait. Les chrétiens revinrent tristement à Ptolémaïs, dont les habitants versèrent des larmes sur la reddition de Damiette et les malheurs de leurs frères : peu de temps après, Jean de Brienne, accompagné des chevaliers du Temple, de l'Hôpital et de l'ordre teutonique, partit pour solliciter les secours de l'Occident. Partout il fut reçu avec des transports d'enthousiasme, lui qui avait toujours été favorable à la paix, tout en montrant dans les combats une bravoure merveilleuse. Partout il entendit blâmer le cardinal Pélage et son conseil de prélats, dont l'orgueil et la téméraire présomption avaient causé tous les malheurs de l'armée d'Orient. Le pape chercha à justifier son représentant; mais il dut renoncer à cette difficile réhabilitation, en présence de l'opinion publique, qui désignait Pélage comme un ambitieux, préoccupé plutôt de sa propre gloire que des intérêts de la guerre sainte. Honoré s'en prit à Frédéric qui, depuis si longtemps, promettait d'aller à la défense de la Palestine. Pour ranimer l'ardeur de l'empereur d'Allemagne, et l'intéresser à la cause des chrétiens, le pape lui offrit

pour épouse la fille de Jean de Brienne, la belle Yolande. Frédéric consentit, et le mariage fut célébré à Rome avec une pompe extraordinaire. Dès lors l'empereur fut regardé par les chrétiens d'Orient eux-mêmes comme le chef de la croisade qui devait relever le trône de Jérusalem, sur lequel il devait un jour monter. Frédéric, dans son ardente ambition, voulut régner et se fit reconnaître roi de Jérusalem par le pape et les croisés. Jean de Brienne, qui avait si longtemps combattu pour la Terre-Sainte, Jean de Brienne, pendant longtemps le plus ferme appui des chrétiens, fut oublié.

XXIX

1228-1240

Le pape avait envoyé dans tous les royaumes de l'Occident des religieux de Saint-Dominique pour prêcher la guerre sainte. En France, leurs discours avaient eu peu d'écho dans les cœurs. Le fils de Philippe-Auguste (1), en guerre avec les Anglais, ne pouvait songer à une croisade, lorsque ses plus belles provinces, le Limousin, le Périgord, le Poitou, le pays d'Aunis étaient envahies. Après les avoir reconquises sur les soldats de la Grande-Bretagne, il était allé

(1) Louis VIII.

combattre les hérétiques albigeois, qui, renfermés dans les villes de Béziers et de Carcassonne, défiaient les chrétiens, sous la protection du comte de Toulouse et du brave vicomte de Béziers.

Mais en Allemagne, en Angleterre, les envoyés d'Honoré III avaient eu plus de succès. Une croix lumineuse, qui apparut dans les airs aux environs de Londres, entraina plus de soixante mille Anglais à la guerre sainte. En Allemagne, les ducs de Bavière, d'Autriche, prirent la croix; leurs vassaux suivirent leur exemple. L'armée chrétienne comptait déjà plus de cent mille hommes, et tout était prêt pour le départ, lorsque le pape mourut, léguant à son successeur la suite d'une entreprise à laquelle il avait voué sa vie. Grégoire IX suivit les errements de la politique de son prédécesseur, et sollicita vivement l'empereur Frédéric de prendre les armes; car le délai de deux ans, que ce prince avait demandé pour apaiser les troubles de la Lombardie et veiller aux entreprises des factions des Guelfes et des Gibelins, était expiré depuis longtemps. Les croisés arrivaient en foule à Brindes, où devait les attendre la flotte génoise. Frédéric arriva au rendez-vous général, et s'embarqua, emportant les bénédictions et les vœux de tous les peuples; mais après trois jours de navigation, il abordait avec toute l'armée au port d'Otrante. Ce retour inattendu avait pour prétexte la maladie épidémique qui, pendant tout l'été, avait ravagé l'armée latine, réunie dans les campagnes de la Pouille. Grégoire crut voir dans la conduite de Frédéric une grave atteinte à sa puissance : et, du haut de la chaire pontificale, il lança contre lui les foudres de l'ex-

communication, en l'appelant parjure et traitre (1).

L'empereur essaya de se justifier; et, ne pouvant y parvenir, il déclara la guerre au pontife romain. Le monde chrétien vit avec un morne désespoir un pape insulté par les soldats, fuir ses États envahis et chercher un asile dans les royaumes voisins. Usant alors du pouvoir qu'il tenait de saint Pierre, Grégoire délia tous les sujets de l'Allemagne de leur serment de fidélité à un empereur qui reniait Dieu et ses saints. Cette guerre entre deux princes redoutables, l'un par la puissance des armes que la religion mettait entre ses mains, l'autre par la force réelle et la valeur bien connue de ses armées, jeta l'épouvante et la consternation dans toute la chrétienté. Les troupes de Frédéric entrèrent en Italie, et ravagèrent la campagne de Rome. Les populations sans défense fuyaient devant ces ennemis impitoyables, qui pillaient les villes, les villages, et massacraient les habitants.

Les croisés de Palestine appelaient en vain les chrétiens de l'Occident; les princes et les barons adressaient vainement leurs plaintes au souverain pontife; aucun secours n'arrivait; et Grégoire, qui de nouveau avait fait prêcher la guerre sainte, voyait avec désespoir sa voix et ses volontés méconnues. Les princes de l'Europe, préoccupés de l'issue de la guerre de Frédéric avec le saint-siége, semblaient oublier Jérusalem. Dans le même temps, Frédéric reçut les ambassadeurs du sultan du Caire, qui lui apportaient de

(1) Richard de Saint-Germain raconte la colère de Grégoire IX à la nouvelle du retour de Frédéric, le pape était à Agnani et c'est du haut de la chaire de la principale église de cette ville qu'il lança sur l'empereur les foudres de l'église.

riches offrandes. Mel-Eddin, qui savait les préparatifs de l'Occident pour une nouvelle croisade, menacé d'un autre côté par l'invasion des Karismiens, que son frère, le sultan de Damas, avait appelés à son secours, songea à former une alliance avec son plus redoutable ennemi, l'empereur d'Allemagne. Il promettait pour prix de cette union, de rendre Jérusalem et toute la Palestine. Frédéric, plein de joie, résolut de partir pour l'Orient ; et, sans rien dire de cette alliance que son envoyé avait traitée avec le sultan, il rassembla son armée et s'offrit aux yeux étonnés de la multitude, couvert de la pourpre impériale, sur laquelle brillaient les insignes de la croisade. Dans un discours où il ne fut question ni de Jésus-Christ ni du pape, son représentant sur la terre, Frédéric annonça son départ, pour l'Orient (1). Ce projet renversait les espérances de Jean de Brienne, qui rêvait la conquête du royaume dont il avait été dépouillé. En vain le pape voulut s'opposer au départ de l'empereur ; Frédéric, bravant ses anathêmes, s'embarqua avec vingt galères seulement, et six cents chevaliers ; toute son armée devait le suivre sous les ordres de son lieutenant, le duc de Spolette. Son arrivée à Ptolémaïs fut saluée des acclamations du peuple ; mais bientôt les envoyés du saint-père changèrent ces bienveillantes dispositions, en annonçant la rébellion de Frédéric et l'excommunication dont il était frappé. De ce moment, le mépris fit place au respect, la défiance à l'af-

(1) Les détails de cette ambassade ignorée des chroniqueurs sont rapportés par Albouféda auteur arabe. Le père Maimbourg dit cependant que le bruit courut de cette alliance de Frédéric et du sultan d'Égypte, mais il refuse d'y croire.

fection ; et lorsque l'empereur se mit en marche, suivi de l'armée chrétienne, il se vit entouré de soldats qui refusaient d'obéir à ses ordres, et qui osaient à peine prononcer son nom. Les chevaliers des ordres religieux formaient un corps d'armée séparé des Allemands et les suivaient de loin, sans marcher sous leurs bannières. Dans cette triste situation, Frédéric envoya ses ambassadeurs au sultan pour le sommer de remplir ses promesses et de lui rendre Jérusalem. Mais Mel-Eddin hésitait à tenir ses engagements, espérant que les discordes qui grondaient dans le camp chrétien venant à éclater, retarderaient ou rendraient impossible l'exécution du traité fait avec Frédéric. Pendant tout l'hiver ils négocièrent ; mais le danger devait les rapprocher. En effet, Frédéric se voyait, au milieu de son camp, entouré d'ennemis plus dangereux que les musulmans. Mel-Eddin, de son côté, recevait la déclaration de guerre du sultan de Damas et de plusieurs autres princes sarrasins. Dans les premiers jours du printemps, un nouveau traité de paix fut signé. La trève était conclue pour dix ans, cinq mois ; et Jérusalem, Thoron, Bethléem, Nazareth furent remises à Frédéric. Cette nouvelle, qui devait porter la joie dans l'âme de tous les croisés, leur fit verser des larmes, comme au temps de la captivité de la ville sainte. Une des clauses du traité portait que les musulmans conserveraient la mosquée d'Omar et le libre exercice de leur culte (1). Les Sarrasins abandonnèrent Jérusalem en pleurant et en maudissant le sultan du Caire; les croisés refusèrent d'entrer dans

(1) Voy. Raynaldi qui rapporte ce traité.

une ville où la religion de Mahomet s'alliait à celle de Jésus-Christ : et le patriarche de la Judée, jetant l'anathème sur Jérusalem, défendit aux soldats et aux pèlerins de visiter le saint tombeau. Frédéric entra dans la cité, suivi seulement de ses chevaliers. Il se rendit à l'église du Saint-Sépulcre ; et là le prince, frappé par les foudres de l'Église latine, dans une basilique abandonnée de ses prêtres, tendue de deuil, prit la couronne sur l'autel et la plaça sur son front, au milieu des acclamations des chevaliers teutoniques et de ses soldats. L'empereur, après quelques jours, revint à Ptolémaïs, qu'il trouva remplie de trouble et de confusion. En vain il chercha, par ses paroles conciliantes, à apaiser le peuple soulevé contre lui. Bientôt, las de cette longue patience qui augmentait l'audace des révoltés, il fit fermer les portes de Ptolémaïs, défendit qu'on donnât des secours à ses habitants, et fit battre de verges les prêtres chrétiens au pied des autels.

La haine des croisés s'envenima de ce châtiment infligé à des prêtres qui prêchaient la révolte et l'anarchie, et Frédéric dut renoncer à gouverner une ville pleine de discorde et de périls. Il avait reçu d'Italie de tristes nouvelles : le royaume de Naples avait été envahi par deux armées, commandées l'une par un comte sicilien, son ennemi mortel : l'autre par Jean de Brienne, son beau-père, qui avait à venger son injure et la mort de sa fille Yolande, enfermée par les ordres de Frédéric dans une étroite prison. Ses sujets avaient été massacrés, les villes et le pays mis à feu et à sang. Jean, soutenu par le souverain pontife, songeait à se faire nommer empereur dans la Lombardie soulevée à la voix du saint-siége.

A la fin de 1228, Frédéric s'embarqua à Ptolémaïs, et son départ fut salué par des cris de joie et des chants de victoire. De retour dans ses États, l'empereur leva à la hâte une armée, et bientôt, après plusieurs combats glorieux, il dispersa les troupes de Jean de Brienne. Grégoire, dont les soldats avaient envahi la Pouille, dut renoncer à ses conquêtes : mais une fois encore il excommunia l'empereur, ainsi que tous ceux qui lui prêteraient secours ou assistance, ou qui obéiraient à ses volontés. Frédéric, effrayé de ces anathèmes, implora la paix du saint-père ; et Grégoire, touché de cette soumission, pardonna à l'empereur tous les troubles qu'il avait causés à la sainte Église, et le reconnut pour roi de Jérusalem (1).

Cependant les chrétiens d'Orient ne cessaient de solliciter des secours de l'Europe. Jérusalem en ruine ne pouvait être protégée contre les invasions des musulmans ; les paysans des montagnes de Naplouse, attirés par l'espoir du pillage, menaçaient sans cesse les croisés. Une armée de pèlerins avait été massacrée dans la Judée, et ce malheur avait augmenté les alarmes des tristes habitants de la Palestine. Une assemblée eut lieu à Spolette ; et, après avoir entendu le patriarche de Jérusalem, chargé de redire aux chrétiens les gémissements de la ville sainte, on décida que l'on irait à son secours. Les religieux de Saint-François et de Saint-Dominique parcoururent tous les royaumes et les provinces de l'Europe, en prêchant une nouvelle croisade. Mais leurs éloquents discours,

(1) Ce fut l'abbé d'Usberg et le grand maître de l'ordre teutonique qui portèrent à Grégoire la soumission de l'empereur. (Voy. Richard de Saint Germain).

le récit des malheurs et des dangers de la Palestine ne réveillaient plus l'enthousiasme des fidèles. Les guerres entre le pape et l'empereur, qui se mêlaient aux saintes expéditions, les malédictions qui avaient accompagné Frédéric dans ses voyages d'outre-mer, tendaient à affaiblir le caractère sacré des guerres saintes, et à rendre les peuples indifférents aux entreprises contre les oppresseurs des chrétiens. Cependant Thibault, roi de Navarre, qui s'était révolté contre le roi de France, son suzerain, et qui avait été vaincu et pardonné, songea, pour expier son crime, à marcher à la défense du saint tombeau. Le duc de Bretagne, les comtes de Mâcon, de Joigny, de Nevers, de Bar, prirent la croix dans un concile tenu à Tours; un des décrets du concile mettait les Juifs, maltraités par les défenseurs trop zélés du Christ, sous la protection de l'Église. Au moment du départ, des ambassadeurs vinrent de Constantinople solliciter l'appui des Français contre les invasions des Bulgares, sous les efforts desquels l'empire latin croulait. Jean de Brienne fut envoyé à leur secours, et pendant quatre ans il soutint l'empire chancelant; puis il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, avec une renommée immense et un nom sans tache : de simple chevalier, par sa seule bravoure et sa réputation de grand capitaine, il était devenu roi et empereur. Il ne restait plus de la famille des Courtenay, élevés à l'empire de Constantinople, qu'un jeune prince du nom de Baudouin, qui mendiait en France, sollicitant la charité des princes français. Mais les querelles entre le pape et l'empire, qui recommencèrent à propos de la possession de la Sardaigne, firent oublier l'empire d'O-

rient et les chrétiens de la Palestine ; la fureur des deux partis ne connut plus de bornes dans cette guerre cruelle. Grégoire excommunia de nouveau Frédéric, donnant son empire à celui des princes chrétiens qui parviendrait à l'en chasser. L'empereur, de son côté, s'avança en armes jusqu'à Rome, incendiant, ravageant tout sur son passage, massacrant ou faisant prisonniers tous les habitants des États pontificaux. Les Milanais avaient tenté de s'opposer au passage de cette armée, qui marchait sur la capitale du monde chrétien, mais ils furent vaincus dans une grande bataille (1), et les Romains résolurent de se défendre jusqu'à la mort. Frédéric assiégea vainement la capitale de Grégoire, et se vengea sur les prisonniers de la déception qu'il avait éprouvée en voyant ceux qui, jadis avaient embrassé sa cause, défendre celle du souverain pontife.

On était alors en 1238; les dix ans de la trève étaient expirés, et le sultan de Damas (2) avait repris possession de Jérusalem, que les chrétiens ne pouvaient défendre. Ce fut à ce moment que les croisés français, ayant à leur tête Thibault, comte de Champagne et roi de Navarre, et Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, s'embarquèrent pour l'Orient. A leur entrée en Palestine, ils trouvèrent le pays divisé, sans forces contre un ennemi puissant, et sans chef pour diriger les opérations de la guerre, les uns prenaient parti pour Frédéric, reconnu roi de la Palestine par le saint-père; les autres pour le prince de Chypre, qu'ils avaient proclamé roi de Jérusalem. Chacun des chefs

(1) Voir Raynaldi et l'auteur anonyme de la vie de Grégoire IX.

(2) Il était fils de Malek.Adel et se nommait Malek-Archraf-Moussa.

faisait la guerre en son nom et pour son propre compte. Le duc de Bretagne partait d'un côté pour une incursion sur le territoire de Damas, et revenait avec un riche butin et de nombreux troupeaux; tandis que le duc de Bourgogne voulait en tenter une autre plus importante, et qui effaçât le souvenir des triomphes de son rival : il avait résolu d'assiéger Gaza. Son armée, qui s'avançait sans ordre de bataille, rencontra les musulmans ; une bataille fut livrée, et les chrétiens furent taillés en pièces ; ceux que la mort épargna furent réduits à l'esclavage. Alors, chacun des princes et barons fit un traité de paix avec les Sarrasins ; les uns avec le sultan de Damas, les autres avec celui du Caire. Les Templiers obtinrent la restitution de Jérusalem. Thibault, qui désespérait de cette expédition, pendant laquelle ni les liens de l'intérêt commun, ni l'amour de la religion n'avaient pu réunir les croisés, songea à retourner en Occident. Peu de temps après son départ, Richard de Cornouailles, neveu de Richard Cœur-de-Lion, arriva avec dix mille Anglais ; il fut reçu au port de Ptolémaïs par le clergé, revêtu de ses plus somptueux ornements et portant les bannières saintes ; on le regardait comme le libérateur des chrétiens ; mais apres quelques combats heureux, ce jeune prince, qui ne trouvait dans les croisés ni zèle ni entraînement, renouvela la trève, et revint en Europe, après avoir obtenu l'échange des prisonniers faits à la bataille de Gaza, et le droit de donner la sépulture aux chrétiens restés sur le champ de bataille.

Cette croisade dura trente ans, et fut fertile en scandales de toutes sortes ; l'intéret personnel fit place à

l'entrainement religieux, on vit un pape chercher à détourner un prince de son pélerinage pour l'aider à soutenir la cause de Rome dans sa lutte avec l'empereur d'Allemagne. Trop de guerres religieuses avaient été prêchées en Europe, pour que les prédications en faveur de la Palestine fussent utiles au royaume de Jérusalem. La guerre contre les Albigeois, la croisade contre les idolâtres de la Prusse, les querelles entre le saint-siége et l'empereur d'Allemagne détournèrent les regards des fidèles des malheurs de l'Orient. Trop d'intérêts occupaient les peuples, pour qu'ils songeassent à la conquête de la ville sainte. L'enthousiasme religieux qui avait accueilli les premières croisades s'était éteint; l'ambition, l'amour de la gloire, l'espoir des conquêtes, la cupidité étaient autant de mobiles puissants pour les barons et les chevaliers, mais le peuple voyait dès lors avec indifférence ces lointaines expéditions. Tant de croisades prêchées à la fois et contre les ennemis de la Papauté et contre ceux du Christ ne lui permettaient plus de discerner quelle était la bonne cause; et d'ailleurs, il commençait à entrevoir dans les luttes de ses maîtres l'aurore de la liberté. Enfin les longues guerres des papes avec les empereurs d'Allemagne firent perdre à la tiare le prestige d'un pouvoir jusqu'alors révéré et au-dessus des passions terrestres et ouvrirent le vaste champ de la discussion. C'est dans ces luttes aussi insensées que stériles qu'apparait le germe de la décadence de la papauté (1).

(1) La cour de Rome, dit Fleury, était tombée dans un grand mépris.

SEPTIÈME CROISADE

1240-1255.

XXX

1240-1248.

Les Tartares Mogols, après avoir conquis l'Asie, ravagé les provinces du nord de l'Europe, depuis le Borysthène jusqu'au Danube, s'étaient jetés sur la Hongrie et menaçaient tous les peuples chrétiens de leurs invasions. Gengiskan, leur empereur, avait répondu par des menaces aux sollicitations des envoyés d'Innocent IV et de Frédéric. Le saint-père appela en vain les peuples au secours de la chrétienté menacée; nul prince ne leva l'étendard contre ces hordes de barbares pour s'opposer à la course de ce torrent dévastateur. Toute la Palestine avait été envahie et saccagée par les Karismiens, que les Tartares avaient chassés de la Perse, leur pays. Le sultan d'Égypte leur avait promis la Judée pour récompense du secours qu'ils lui avaient prêté contre les chrétiens; ces peuples exilés s'étaient emparés de Jérusalem qui se trouvait sur leur route (1). Une fois encore la ville sainte

(1) Ils étaient conduits par un chef nommé Barbakan.

retomba au pouvoir des ennemis de la foi : tous les fidèles, pèlerins ou soldats, que la piété avait attirés, furent massacrés par les vainqueurs. Bientôt enfin les émirs de la Syrie, qui avaient formé une ligue avec les chrétiens, contre les barbares, furent vaincus, non loin de Gaza, dans une grande bataille.

L'évêque de Beyrouth vint déposer aux pieds du pontife les plaintes des chrétiens d'Orient, et les nouvelles affligeantes de leur défaite. Innocent versa des larmes sur les malheurs de la Terre-Sainte, et résolut, pour les secourir, de provoquer une nouvelle croisade. Un concile fut jugé nécessaire pour mettre fin au schisme de l'Église d'Orient et consommer l'unité chrétienne par sa réunion à celle de Rome, et prêcher une guerre sainte contre les Tartares et les Karismiens, maîtres de la Judée.

Le concile s'ouvrit à Lyon, au mois de juin 1245. (1) C'était une ville au centre de l'Europe, et où les ambassadeurs de l'Asie pouvaient arriver facilement. Tous les évêques de la France et de l'Italie y assistaient; tous les princes de l'Orient étaient venus étaler aux yeux de la multitude le spectacle des misères de la Palestine ; Frédéric y avait envoyé ses ambassadeurs pour le défendre contre les injustes accusations de ses ennemis ; enfin Baudoin, empereur du Bas-Empire, était venu aussi solliciter du secours. Le pape ouvrit la séance le 28 juin, et après le *Veni Creator*, le pontife, dans un discours éloquent, compara les douleurs qui l'accablaient, aux cinq plaies de Jésus sur la croix. L'invasion des Tartares qui menaçaient l'Eu-

(1) Innocent IV s'y était réfugié. Mathieu Pâris a seul donné des détails sur ce Concile.

rope, le schisme des Grecs, les victores des Karismiens, maîtres de Jérusalem, les progrès des hérésiarques et les insultes de Frédéric furent le texte de sa prédication. On ne s'occupa que des malheurs sans cesse renaissants de Jérusalem et de Byzance : une croisade fut décrétée, et pour subvenir aux frais énormes de la guerre sainte, on leva un impôt sur les biens des clergés de France et d'Italie, sur ceux des évêques et du saint-père lui-même. Après de sages décisions, concernant l'hérésie et la croisade, Innocent IV tonna du haut de la chaire contre les persécutions de Frédéric. Les ambassadeurs jurèrent, au nom de leur maître, de combattre les Tartares, de prendre la croix, et de marcher au secours de l'empereur dépossédé. Ce fut en vain : le pape refusa leurs offres, et déclara, au nom du concile, Frédéric hérétique, traître et parjure ; il délia tous ses sujets de l'obéissance qu'ils lui avaient juré ; enfin il ordonna aux électeurs de se choisir un nouvel empereur. La consternation fut à son comble, lorsque le pontife prononça l'anathème contre son ennemi, et que les pères du concile répétèrent la fatale formule en inclinant vers la terre les flambeaux qu'ils tenaient à la main. Un profond silence, produit par la terreur, régna dans la vaste basilique de Saint-Jean, où s'était tenu le concile. Les ambassadeurs, après le premier mouvement d'effroi, quittèrent la séance en proférant de cruelles menaces (1). Innocent répondit : « Que la volonté de Dieu » s'accomplisse, j'ai fait mon devoir. »

(1) Thadée de Suèsse ministre de Frédéric s'écria : *Maintenant les hérétiques chanteront victoire, les Karismiens et les Tartares régneront sur le monde*. (Mathieu Pâris).

Mais cette croisade, prêchée par Innocent, acceptée avec ardeur par tous les évêques et chevaliers qui avaient assisté au concile, serait restée sans fruit et sans avantage pour les chrétiens d'Orient, au milieu du trouble et de la confusion de l'Europe, si le roi de France ne s'était déclaré le chef de cette guerre sainte. Louis IX était monté sur le trône en 1226, et bientôt après il avait signalé son zèle pour la religion, en achetant aux Vénitiens la couronne d'épines du Christ, que l'empereur de Constantinople avait vendue à Dandolo. Ayant appris les désastres de Jérusalem et le massacre des fidèles qui y étaient rassemblés, le pieux monarque résolut de prendre le signe révéré de la guerre sainte et le bourdon du pèlerin. La France était pacifiée ; tous les grands vassaux étaient soumis. Le comte de La Marche, vaincu à Taillebourg et à Saintes, avait rendu hommage à son suzerain victorieux ; puis, pour assurer ses conquêtes, Louis avait investi son frère Alphonse des comtés de Poitou, d'Auvergne et de Languedoc ; enfin il avait obligé Henri III d'Angleterre à acheter la paix au prix de cinq mille livres sterling. Mais au retour de ces expéditions, Louis IX fut atteint à Pontoise d'une fièvre si dangereuse, qu'après quelques jours il était aux portes du tombeau ; à cette fatale nouvelle toute la France versa des larmes et fit des prières pour le monarque dont la justice, les éminentes vertus promettaient au royaume un règne de prospérité et de douce paix ; les secours de l'art semblaient impuissants à rendre la vie au roi. Enfin il tomba dans un évanouissement si profond, que tous les assistants le crurent mort. Deux dames et un chapelain restèrent seuls aux pieds du

lit, récitant des prières (1). Tout à coup Louis rouvrit les yeux, et d'une voix affaiblie, prononça ces paroles : « *La lumière d'Orient s'est répandue sur moi, par « la grâce du Seigneur, et m'a rappelé d'entre les morts.* » Bientôt après, Louis fit appeler Guillaume, évêque de Paris, et lui demanda la croix : ce fut en vain que le prélat et Blanche de Castille, mère de Louis, essayèrent de le détourner de ce projet, en lui disant que le vœu fait pendant sa maladie ne pouvait l'engager ; la France était à peine pacifiée ; les Poitevins pouvaient se soulever encore, et le roi d'Angleterre, aidant à la révolte, mettre la France à feu et à sang. Mais Louis IX répondit : « Quand j'étais près de quitter la terre, j'ai » entendu la voix de Dieu qui m'a choisi pour venger » les désastres de Jérusalem (2). » Alors il écrivit aux chrétiens d'Orient de prendre courage et qu'il arriverait bientôt à leur secours : ce fut en décembre 1244 que la croisade fut résolue. Odon de Châteauroux, légat du pape, vint en France prêcher la guerre sainte ; une assemblée eut lieu à Paris : là, en présence de tous les chevaliers et seigneurs du royaume, accourus à la voix de leur monarque, le légat, le roi lui-même retracèrent les outrages faits à la cité de Dieu, et engagèrent tous les princes à marcher à leur suite contre les ennemis de la foi. Louis portait sur sa poitrine le signe révéré qu'il tenait des mains de Guillaume de Paris ; son éloquence, son exemple entraînèrent un grand nombre d'évêques et de comtes : les trois frères du roi ; Robert, comte d'Artois ; Al-

(1) Et tellement fut bas, qu'une des dames cuidant qu'il fut oultr passé voulut lui couvrir le visage d'un linceuil (Joinville).

(2) Cette vision est rapportée par le moine Richer.

phonse, comte de Poitiers, et Charles, comte d'Anjou, se croisèrent. Parmi les seigneurs les plus éminents, les historiens citent : Hugues IV, duc de Bourgogne; Guillaume de Dampierre, comte de Flandre; Guy, son frère; Hugues de Châtillon, comte de Saint-Paul; Gaucher, son neveu; Hugues de la Marche et son fils; les comtes de Blois, de Vendôme, et Joinville qui, simple soldat de la Croix, devint plus tard le naïf historien des exploits du saint roi et de ses compagnons.

La croisade n'avait trouvé d'ardents prosélytes que dans le royaume de France. L'Allemagne était divisée en deux partis : les uns se rangeaient sous la bannière de Henri de Thuringe, que le pape avait choisi pour empereur; les autres, fidèles à la cause de Frédéric, avaient juré de mourir plutôt que de l'abandonner. L'Italie, troublée par les divisions du pape et de l'empereur, sans cesse en garde contre les tentatives armées de ce dernier, n'était pas dans une situation à prendre les armes pour la guerre sainte. Le roi d'Angleterre refusait de se croiser, sous le prétexte de veiller aux séditions de l'Écosse, et en réalité pour rester en Europe et profiter, s'il le pouvait, des troubles de l'Occident.

Cependant, le pape qui était resté à Lyon, où pendant sept ans il reçut une généreuse hospitalité, se montrait inflexible à l'égard de Frédéric. Louis IX avait envoyé des ambassadeurs pour le supplier de renoncer à sa vengeance; l'empereur avait offert d'aller finir sa vie en Orient, au service de la sainte cause, et d'abandonner son trône à son fils : Innocent avait répondu que la clémence n'était plus possible et que

sa vengeance poursuivrait le parjure jusqu'à son dernier jour.

Le vendredi, 12 juin 1248, Louis, entouré de ses frères et de toute sa noblesse, alla chercher à Saint-Denis l'oriflamme de la France, et recevoir des mains du légat la panetière et le bourdon des pèlerins; puis il revint à Paris dire adieu à sa mère, nommée régente du royaume. Les adieux de Louis et de Blanche de Castille qui, en voyant son fils revêtu des insignes de la croisade, était *devenue transie, comme si elle l'eût vu mort* (1), ces adieux, dis-je, furent déchirants : la mère poussait de longs sanglots en répétant qu'elle ne devait plus revoir son fils que dans le ciel, et Louis cherchait vainement des paroles consolantes à cette douleur amère ; puis il rejoignit le gros de l'armée, qui l'attendait sur les terres de l'abbaye de Cluny. Le roi partit, entouré d'une foule de chevaliers illustres: les comtes de Bar, de Dreux, de Soissons, de Rethel, de Montfort; le seigneur de Beaujeu, connétable de France; Jean de Beaumont, grand amiral; Archambault de Bourbon, Guyon de Flandres, Jean de Barres, Philippe de Courtenay, Robert de Béthune. Giles de Mailly, le jeune Raoul de Coucy, Olivier de Thermes et tant d'autres chevaliers qui trouvèrent une mort glorieuse et chrétienne dans les plaines de la Syrie.

Au milieu de tant de seigneurs, marchait un jeune roi plein de force et de courage : Louis avait trente-trois ans; sa figure douce et pâle était encadrée de longs cheveux blonds, ses yeux bleus respiraient une

(1) V. Joinville.

angélique bonté. Il était grand et mince, portait une tunique blanche semée de fleur-de-lis d'or; dans les combats il était couvert d'une armure de fer poli, sans aucun ornement. Les autres seigneurs imitaient la simplicité du roi de France, « de sorte, dit Joinville, « qu'on ne remarqua une seule cotte brodée, ni celle « du roi, ni celle d'autrui. »

Enfin l'armée partit, emportant les impôts des riches qui restaient en France, du clergé qui devait donner le vingtième de ses revenus, et recueillant partout les dons des fidèles. Les chrétiens se rendaient au port d'Aigues-Mortes (1) que Saint-Louis avait acheté à l'abbé de Psalmodi, les villes de Gênes, de Barcelone avaient envoyé les vaisseaux nécessaires pour le transport de l'armée en Orient. Louis arrivé à Lyon, suivit le cours du Rhône, en passant sur le beau pont de pierre dont la reconnaissance d'Innocent avait doté la ville, pour la magnifique hospitalité des Lyonnais.

Deux amiraux génois attendaient le roi et son armée avec cent vingt-huit vaisseaux de guerre pour les soldats, et plus de mille vaisseaux de transport pour les approvisionnements et les chevaux. Louis s'embarqua le 25 août 1248, accompagné de la reine Marguerite, son épouse; des comtesses d'Artois et de Poitiers, femmes de ses frères, et se dirigea vers Chypre, où régnait un descendant de Lusignan, roi

(1) Maintenant Aigues-Mortes est séparée de la mer par une lieue de terre ferme : la Méditerranée, par une retraite continue et progressive, s'est éloignée et a mis à sec ce port construit par Louis IX, et dans les débris duquel on voit encore l'anneau qui attachait la nef du saint roi.

Depuis j'ai visité Aigues-Mortes et après un sérieux examen avec un ingénieur de mes amis, j'incline à croire que le port d'Aigues-Mortes a été creusé dans les terres et qu'il communiquait par un canal avec la mer.

de Jérusalem : ce prince avait offert son royaume pour une halte, et Saint-Louis devait y trouver de nouveaux approvisionnements. Ce fut le 27 septembre que la flotte aborda dans l'île de Chypre. Louis voulait partir de suite pour la Terre-Sainte; mais Henri de Lusignan promit de suivre les chrétiens, si le roi voulait passer l'hiver en Chypre et retarder son départ jusqu'au printemps. Louis consentit dans l'espoir de faire de nouveaux prosélytes à la cause de Jésus-Christ : mais sous ce beau climat, dans ces plaines riantes et fertiles, l'oisiveté, la débauche se glissèrent dans les tentes chrétiennes. Les vins délicieux de l'Archipel amenèrent l'intempérance, et la discipline eut à souffrir de ces excès; bientôt on vit une grave épidémie frapper l'armée des croisés. Louis pendant son séjour à Nicosie fut appelé à juger les querelles qui divisaient les Grecs et les Latins à propos de la religion, les Templiers et les Hospitaliers pour la prééminence, et les Génois et les Pisans établis à Ptolémaïs pour cause de commerce : ce sage prince apaisa tous ces désordres et rétablit la paix au milieu d'eux. Comme sous le chêne de Vincennes, Louis rendit la justice sous les palmiers de Nicosie, et ses jugements furent des lois pour tous.

Cependant les Sarrasins se préparaient à la guerre; le sultan du Caire, Malek-Saleh-Negmeddin, qui avait appris par un Égyptien déguisé en marchand, et le départ de Saint-Louis, et son arrivée en Chypre avec une nombreuse armée, fut terrifié à cette nouvelle qui le menaçait de la venue des Français, ses plus terribles ennemis. Une prédiction répandue dans toute l'Asie, et à laquelle les chrétiens eux-mêmes ajoutaient foi,

annonçait qu'un roi de France disperserait les infidèles et délivrerait l'Asie du culte de Mahomet; presqu'en même temps Malek-Saleh reçut une lettre du roi de France qui lui déclarait la guerre. Le sultan répondit en menaçant à son tour les chrétiens de sa colère; puis il vola à Damiette, en fit relever les remparts, y entassa de nombreux approvisionnements et des armes. La défense de cette place fut confiée à l'émir Fakreddin, dont l'armée campa sur la rive gauche du Nil, en face de la ville.

On était alors au mois d'avril de l'année 1249.

XXXI

1249

L'hiver avait fui, et Louis, qui songeait à continuer sa route vers la Palestine, ordonna de charger les navires et de hâter les préparatifs du départ. Alors on commença à descendre dans les entreponts, de l'orge, du blé, de l'avoine, réunis dans les greniers de Nicosie en telle quantité, que leurs monceaux ressemblaient à des montagnes. Le transport achevé, le roi monta sur son navire, le vendredi avant la Pentecôte (1). Le lendemain, au lever de l'aurore, le signal fut donné de son bord, et toute la flotte, composée de plus de quinze

(1) Le 14 mai 1249.

cents vaisseaux, tant de guerre que de transport, se dirigea vers l'Orient.

Cependant le roi voulut une fois encore descendre à terre vers le port de Limisso. Une cloche appelait les chrétiens à l'église, et Louis voulut entendre la messe que cette cloche annonçait. Pendant ce temps une tempête horrible dispersa les vaisseaux et les jeta sur les côtes de la Palestine. Le lendemain, Louis se rembarqua par un temps favorable, pleurant la mort de ses chevaliers et de ses soldats, qu'il croyait engloutis dans la mer.

La petite flotte qui s'était ralliée autour du vaisseau du roi s'avançait vers l'Égypte, lorsqu'après cinq jours de navigation, le pilote s'écria du haut d'un mât : « Dieu nous aide ! voici Damiette. » Plusieurs pilotes des autres vaisseaux, apercevant la rive, répétèrent le même cri ; et bientôt les tours et les dômes des mosqués, surmontés de leurs croissants dorés, apparurent aux yeux des chrétiens. De grandes clameurs de joie retentirent dans toute la flotte. Cependant les soldats de la ville sarrasine avaient aperçu les vaisseaux français ; le rivage, alors, se couvrit d'une armée nombreuse et d'habitants. Quatre galères sortirent du port et s'approchèrent de la flotte , pour examiner à quels ennemis ils avaient affaire. Déjà elles viraient de bord pour retourner à Damiette, lorsque deux vaisseaux légers déployèrent leurs voiles, fondirent sur elles, et en coulèrent trois ; la quatrième rentra au port toute désemparée, et couverte de morts et de blessés ; un des matelots échappés au carnage s'écria : « C'est le roi de France et son armée ! » Cette nouvelle et la vue d'une flotte aussi nombreuse, jetèrent l'épouvante dans l'armée sarra-

sine. C'était le vendredi 4 juin 1249 : les barons voulaient attendre au lendemain pour le débarquement, mais le roi refusa, donnant le signal et criant : « Au rivage ! » Tous les soldats à portée de l'entendre répétèrent ce cri belliqueux. Alors on fit approcher des grands vaisseaux les barques et les bateaux plats qui devaient jeter les Français sur la rive. Louis IX et deux de ses frères s'élancèrent dans les flots, peu profonds en cette endroit ; et l'épée au poing, ils furent des premiers à recevoir le choc de la cavalerie musulmane. Les chevaliers les rejoignirent, et bientôt, grâce à leur merveilleuse valeur, la cavalerie fut en déroute. Des gens du roi, cependant, dressaient sa tente, qui était de pourpre semée de fleurs-de-lis d'or. Les Sarrasins fondirent sur ce point ; mais les chrétiens, rangés en bataille, reçurent le choc sans en être ébranlés. Ce fut une mêlée sanglante et acharnée : tandis qu'on se battait sur terre, la flotte égyptienne, sortie du port, combattait la flotte française. La lutte fut terrible un instant ; mais les Sarrasins plièrent sous l'effort des chevaliers français et se retirèrent en désordre, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés. La flotte, bientôt après, rentra dans le Nil. Le comte de la Marche, celui-là même qui, rebelle à son roi et allié des Anglais, avait été vaincu à Taillebourg, et le lendemain à Saintes, tomba frappé d'un coup mortel dans ce combat. Dieu punissait le parjure et le traître. Après cette victoire, la rive du Nil était au pouvoir des Français.

Cependant l'émir Fakreddin abandonna son camp, et, profitant des ténèbres, pénétra dans Damiette ; mais il sortit bientôt par la porte opposée, et gagna la

route d'Achmoun-Tanah, sans songer au salut de la ville, de ses habitants et de sa garnison. Alors les soldats, furieux, pillèrent les maisons, incendièrent les palais, massacrèrent les prisonniers chrétiens et abandonnèrent Damiette. La terreur s'empara des habitants à la vue de cet abandon; et cette ville qui, pendant dix-sept mois s'était défendue contre une vaillante armée, ne songea pas même à fermer ses portes à l'ennemi. Au point du jour, des prisonniers échappés au massacre, vinrent annoncer au roi que la ville était déserte; mais personne ne voulait croire à ce miracle. Un chevalier traversa le pont de bateaux qui séparait l'armée de la ville, et s'aventura dans les rues de Damiette : une heure après, il revenait, proclamant Louis IX maître et souverain de la cité déserte.

Le roi fit ranger son armée en bataille, et s'avança dans la ville, guidé par le chevalier qui l'avait parcourue. Le légat, les prêtres marchaient en avant, tête et pieds nus, chantant des psaumes. La principale mosquée fut mise sous l'invocation de la Vierge, et une messe d'actions de grâces y fut célébrée par le représentant du saint-père; puis le roi, suivi de ses chevaliers, parcourut les remparts et remercia Dieu, une fois encore, d'avoir mis entre ses mains, sans assaut, sans combat, une ville si bien fortifiée, qui, avec ses tours, ses doubles murailles et ses nombreux approvisionnements, aurait pu, pendant une année au moins, fermer les portes de l'Égypte aux chrétiens de l'Occident.

Malek-Saleh-Negmeddin apprit sur son lit de mort la nouvelle de cette fuite honteuse. Sa fureur fut telle

que cinquante officiers de la garnison de Damiette furent décapités sous ses yeux. La pensée de cette défection grandissant le courage des Français, le désespoir de se sentir impuissant, retenu qu'il était par la maladie, augmentèrent ses souffrances, et bientôt il mourut, léguant son empire à son fils Almoadam-Touranschah. C'était le 22 octobre 1249 : Fakreddin prit alors le commandement de l'Égypte, tout en cachant aux Français la mort de Negmeddin. Les mamelouks veillaient aux portes du palais; les ordres étaient donnés en son nom; les imans priaient dans les mosquées, pour le rétablissement de sa santé, tandis que de fidèles émissaires allaient chercher son fils exilé sur les bords du Tigre. Les chrétiens, cependant, malgré toutes ces précautions, avaient appris le trépas du sultan, et les chevaliers résolurent de profiter de cette double circonstance de sa mort et de la terreur répandue parmi les musulmans, pour marcher à de nouvelles conquêtes; mais le roi refusa de partir : il attendait son troisième frère, le comte de Poitiers, qui devait amener en Orient de nouveaux renforts d'argent et de soldats. Ce jeune prince, cependant, parti de France à la fin de juin, avait été battu par la tempête et jeté sur les côtes de la Palestine. Sa flotte s'était dispersée, et il avait perdu beaucoup de temps à la réunir. Six mois s'étaient écoulés, et il n'avait pu encore rejoindre l'armée chrétienne. Pendant ce temps-là, les chevaliers, les soldats méconnaissant l'autorité de Louis, se laissèrent aller aux plus grands désordres. L'oisiveté et la débauche firent oublier aux barons le but sacré de la guerre entreprise contre les Sarrasins, et ceux-ci, revenus de l'ef-

froi causé par la première victoire et la prise de Damiette, songèrent à défendre leur pays, en appelant à leur secours les armées de toutes les provinces de l'Égypte. Bientôt se réunirent des troupes nombreuses qui ranimèrent leur confiance, en leur assurant la victoire (1).

Enfin le comte de Poitiers arriva avec un grand nombre de pèlerins et vingt-quatre tonneaux cerclés en fer, renfermant des sommes énormes, produites par la vente des biens de l'Église. Louis aussitôt rassembla en un conseil ses barons et ses chevaliers les plus expérimentés dans l'art de la guerre, et leur demanda s'il fallait marcher sur Alexandrie ou sur le Caire : le comte de Bretagne fut d'avis de gagner Alexandrie, car alors il serait possible à la flotte d'approvisionnements de suivre l'armée et de s'abriter dans une rade sûre contre les vents et les tempêtes ; mais le comte d'Artois, frère du roi, fut d'un avis contraire : il déclara que, pour son compte, il irait au Caire, que cette ville était la capitale de l'Égypte, et que, lorsqu'on voulait tuer le serpent, il fallait lui écraser la tête. Le roi, impatient de gloire, fut de cette opinion, et l'on se mit en marche le 6 décembre, laissant la reine et les princesses à Damiette, sous la garde d'un vaillant chevalier. L'armée, composée de vingt mille cavaliers et de quarante mille soldats de pied, remontait la rive droite du Nil ; tandis qu'une flotte de vaisseaux, de galères, de barques de toutes

(1) Le roi perdit un temps précieux à attendre le reste de l'armée. Ce fut une grave faute, il avait oublié que dans une guerre d'invasion toute perte de temps est irréparable et que le succès dépend de la rapidité des mouvements.

sortes, suivait, portant les armes, les vivres et les machines de guerre : le lendemain toute l'armée traversa à gué une des branches du Nil par où le fleuve s'échappe, et va se jeter à la mer. L'art stratégique d'alors ne connaissait pas encore ces ponts-volants lancés sur un fleuve et qui unissent une rive à l'autre; on n'avait d'autre recours que de faire une saignée au Nil, et un gué fut bientôt praticable. Les Templiers défendaient le passage contre une troupe nombreuse de cavaliers musulmans; bientôt il ne resta debout aucun des soldats de ce corps d'armée : tous avaient péri sous le glaive des Templiers, ou s'étaient noyés dans le fleuve. Après ce glorieux combat des chevaliers du Temple, le reste de l'armée franchit le gué et hâta sa marche. L'agitation était extrême dans toute l'Égypte : Fakreddin envoya dans toutes les provinces une lettre qui fut lue au peuple par les muphtis dans les mosquées; par cette lettre il appelait tous les Égyptiens à la défense du territoire, en les rassurant sur les suites de cette guerre : mais les habitants du Caire étaient tremblants et abattus, comme si les Français étaient déjà aux portes de la ville. Les plus braves marchèrent au devant du danger, et rejoignirent l'armée de Fakreddin.

Les chrétiens cependant avançaient toujours; le 19 décembre 1249, l'avant-garde était devant l'ennemi : tous les soldats s'arrêtèrent en poussant des cris de joie. Ils apercevaient Mansourah, défendue par une flotte qui barrait le fleuve, et sur terre par une armée campée sur le rivage. Les chrétiens s'avancèrent jusqu'au bord du canal d'Aschmoun, au-delà duquel était assise la ville de la Victoire, et dressèrent leurs

tentes dans le lieu même où Jean de Brienne et son armée avaient campé. La flotte jeta l'ancre en vue des tentes chrétiennes : les eaux du canal étaient profondes et sa berge escarpée; il était impossible de le faire traverser à gué ou à la nage par une armée.

Louis IX fit construire une chaussée; deux tours roulantes protégeaient les travailleurs, sans cesse inquiétés par les traits et les flèches dont les accablaient les Égyptiens : mais c'est en vain que d'énormes machines avaient été établies pour lancer des pierres, des javelots; la chaussée avançait et menaçait déjà l'autre rive. La cavalerie turque harcelait les chrétiens de l'autre côté, et pénétrait même jusqu'au milieu des tentes, tant ses attaques étaient soudaines et imprévues; mais Joinville et ses chevaliers, préposés à la garde du camp, repoussaient les irruptions des Sarrasins; et le 27 décembre, ce vaillant champion de la sainte cause, assisté des Templiers conduits par leur grand-maître, Regnault de Bichers, fit un grand carnage des ennemis. Plus de trois cents cavaliers furent mis hors de combat, le reste s'enfuit en désordre. Louis fit alors creuser des fossés du côté de Damiette, et garnir le revêtement de fortes palissades, le camp qui avait la forme d'un immense triangle se trouva ainsi naturellement fortifié, d'un côté par le Nil, de l'autre par le canal, enfin par les fossés récemment tracés. Le roi gardait le côté du Caire, le comte de Poitiers veillait sur les plaines qui vont à Damiette; tandis que le comte d'Artois et ses chevaliers avaient dressé leurs tentes sur les bords du canal, auprès des machines. Le roi lui adjoignit le sire

Gaulthier de Curel, et le sénéchal de Champagne, suivis d'une troupe choisie.

Les musulmans avaient établi devant la digue une machine plus formidable que toutes celles qui se trouvaient sur le rivage, et à l'aide de laquelle ils tentèrent d'incendier le camp, les tours et toutes les machines; des globes de feu, d'une grosseur prodigieuse, partaient de la machine, et décrivant dans l'air des sinuosités, venaient s'abattre dans les galeries de bois ou sur les tours : c'était le feu grégeois, ce secret des Grecs, que les Sarrasins avaient acheté à prix d'or, mais dont les chrétiens ignoraient même l'existence. Les tours étaient bientôt en feu, et l'incendie était si soudain, qu'il était impossible d'y porter secours ; de plus, les ennemis accablaient les croisés d'une nuée de flèches et de javelots enflammés, et les forçaient à reculer. Six semaines s'écoulèrent ainsi. Les chrétiens d'un côté manquaient de bois et dépeçaient leurs navires pour construire des tours et des galeries couvertes, à l'abri desquelles travaillaient les ouvriers; de l'autre, les musulmans brûlaient les machines, à l'aide de ce feu que rien ne pouvait éteindre, et qui, se cramponnant aux flancs des tours, aux toitures des galeries, les avaient bientôt réduites en cendres (1). Le découragement s'était mis dans le cœur des plus intrépides; le roi lui-même était affligé de cette lutte inutile, et cependant il fallait traverser le canal, ou retourner à Damiette. Mais comment franchir ces eaux profondes? mais comment reculer vers Da-

(1) Deux fois les machines de guerre ou chats-chastels que gardait le comte d'Anjou furent incendiées en plein jour dont il était hors de sens. (Joinville).

miette sans exposer l'armée? La famine commençait à se faire sentir; une maladie épidémique exerçait ses ravages sous les tentes chrétiennes : Louis rassembla ses barons en conseil extraordinaire, pour prendre un parti décisif.

Pendant qu'on délibérait, Imbert de Beaujeu, connétable de France, entra sous la tente royale, et apporta à Louis la nouvelle qu'un Arabe bédouin offrait de faire passer l'armée sur l'autre rive, par un gué accessible à la cavalerie, moyennant cinq cents besants d'or. Le roi accepta, et le passage fut décidé pour la nuit du mardi, 8 février 1250.

A l'heure fixée, le roi et ses trois frères s'avancèrent à la tête de nombreux bataillons de cavalerie. Les Templiers marchaient en avant avec leur grand commandeur; le comte d'Artois venait ensuite avec ses gens d'armes, portant en croupe trois cents arbalétriers. Le roi et le comte de Poitiers formaient l'arrière-garde : il y avait à peu près deux mille hommes. L'Arabe qui avait enseigné le gué traversa le premier le fleuve, puis revint près du roi chercher la récompense promise. Alors le comte d'Artois, malgré les prières du roi son frère, se lança à l'eau avec son cheval, et, suivi de ses chevaliers, il eut bientôt atteint l'autre rive; mais il n'eut pas la patience d'attendre que tous les bataillons eussent passé le gué ; et, malgré l'ordre du roi, il partit au galop de son cheval dans la direction du camp des musulmans. Sa bataille le suivit, et les Templiers piquèrent les chevaux de leurs éperons, pour ne pas rester en arrière. Les Sarrasins étaient endormis; et l'attaque des Français fut si impétueuse, que nul ne put ni la prévenir, ni l'em-

pêcher. Alors un carnage horrible commença ; les arbalétriers, portés en croupe de la gendarmerie du comte d'Artois, s'étaient jetés à terre, et pénétrant sous les tentes massacraient tout ce qui s'offrait à leur fureur. Irrités par une lutte de plus d'un mois, et dans laquelle ils avaient eu affaire à des ennemis contre lesquels ils ne pouvaient rien, le feu et l'incendie, les chrétiens ne firent grâce à personne : femmes, enfants, vieillards, tous tombaient sous le glaive chrétien. L'émir Fakreddin entendant le bruit du combat, se précipita, à peine vêtu, hors de sa tente, et saisissant un cheval nu qui fuyait, effrayé de ces clameurs, il s'élança en criant : *Islam ! islam !* (1) Mais bientôt, entouré par les chevaliers, il tomba percé de plus de vingt coups d'épée, en faisant des prodiges de valeur. Les Sarrasins fuyaient de tous côtés ; les uns dans la campagne, les autres aux rives du Nil, cherchant un refuge dans les joncs du fleuve ; d'autres s'armaient à la hâte, et couraient au combat : mais ils périssaient, écrasés dans le choc impétueux de la cavalerie française. Le comte d'Artois, lancé à leur poursuite, frappait de sa longue épée tous ceux qu'il rencontrait sur son passage. Enfin il entra dans Mansourah, suivi de quelques chevaliers à peine. La trompette sonnait, les nacaires (2) des mosquées retentissaient au loin et appelaient tous les Sarrasins à la défense de la ville ; les Mamelucks-Caharites, ralliés à la voix de leur chef, combattaient avec fureur. Pendant ce temps, Louis IX faisait passer le gué à ses derniers bataillons, et s'a-

(1) Islam, mot arabe, signifiant soumission à Dieu comme musulman vient de l'arabe muslemaüm dévoué à Dieu.

(2) Espèce de tamtam.

vançait au secours de son frère, qui se battait dans les rues de Mansourah. Joinville soutenait, avec quelques chevaliers, l'effort désespéré de la cavalerie musulmane. Ils allaient périr, lorsque le cri de guerre : « D'Anjou, à la rescousse ! » ranima leur courage, en leur annonçant la présence du frère du roi et de ses soldats.

Louis parut entouré de ses clairons qui sonnaient une marche guerrière, et suivi de sa bataille de cavalerie. Un combat terrible s'engagea alors, car on se battait corps à corps, et la chevalerie française faisait merveille dans ces luttes. Au premier rang, le roi, facile à reconnaitre à son casque doré qu'ombrageait un blanc panache, à sa cuirasse semée de fleurs-de-lis, luttait contre les Sarrasins comme un simple chevalier. Le connétable de Beaujeu arriva bientôt, portant à la main un tronçon d'épée, annoncer au roi que son frère se défendait vaillamment dans les rues de Mansourah contre une multitude toujours croissante d'infidèles, mais qu'il allait périr s'il n'était promptement secouru. Le roi courait, de toute la vitesse de son cheval, protéger son frère, précédé du connétable, et suivi de Joinville et de quelques chevaliers, lorsque, apercevant les bataillons français qui pliaient, accablés par une grêle de traits, il revint au combat et chargea de nouveau les Sarrasins. Emporté par son cheval, le roi se voyait prisonnier des infidèles ; et déjà six d'entre eux l'entrainaient, les uns en tenant son coursier par la bride, les autres en cherchant à le désarmer, lorsqu'avec son épée il tua les six Sarrasins, et par ce haut fait parvint à se dégager de leur étreinte ; il continua sa marche victorieuse à la tête de ses sol-

dats, qui l'avaient rejoint. Le combat dura dix-sept heures, et ne cessa qu'avec la nuit. La victoire était restée aux chrétiens ; mais la joie de ce succès devait être troublée par des larmes amères. Louis apprit, par le sire de Malvoisin qui revenait de Mansourah, la mort horrible et glorieuse du comte d'Artois, son frère.

En effet, dans les rues étroites de cette ville arabe, les croisés n'avaient pu faire manœuvrer leurs chevaux. Du faîte des maisons la cendre embrasée, l'eau et l'huile bouillantes tombaient sur les chevaliers; de chaque fenêtre partaient des pierres et des javelots. Le grand-maître du Temple et ses chevaliers, le comte de Salisbury (1) et ses Anglais, le sire de Coucy se rallièrent autour du frère de leur roi, oubliant la folle imprudence qui les avait conduits à une mort certaine. La lutte dura cinq heures, sans espérance de victoire, contre une population armée tout entière, qui défendait ses foyers avec la fureur du désespoir. Tous ces braves chevaliers succombèrent les uns après les autres. Le comte d'Artois combattit plus d'une heure dans une maison où il s'était réfugié : les Sarrasins, las de cette lutte, mirent le feu à la maison. Alors le jeune prince se plaça en travers de la porte ; et, dès ce moment, aucun de ses nombreux assaillants ne put sortir, puis les murailles s'écroulèrent, ensevelissant tout sous leurs décombres fumants (2).

Les musulmans l'avaient pris pour le roi de France,

(1) Surnommé Longue Épée.

(2) Joinville dit que 300 chevaliers du comte de Poitiers et environ 300 anglais ayant à leur tête Salisbury et Robert de Vair, perdirent la vie dans Mansourah.

à cause de sa cuirasse fleurdelisée, et avaient dirigé sur lui tous leurs efforts ; le soir ils firent partir pour le Caire un pigeon messager porteur de nouvelles qui annonçaient que Mansourah était libre, et que le roi de France avait été tué avec ses plus braves chevaliers (1).

XXXII

1250

Le lendemain, premier mercredi de carême, le roi et ses chevaliers entendirent la messe. Le légat, au lieu de cendres, prit dans sa main le sable du désert, et le répandit sur la tête de Louis.

Cependant le jeune sultan était arrivé à Mansourah le soir de la bataille, et son premier soin avait été de nommer un remplaçant à Fakreddin : ce fut Bendocdar, chef des mameluks, qui fut choisi, et les soldats, par leurs acclamations, confirmèrent le choix du prince. Le vendredi, les musulmans s'élancèrent sur le camp chrétien ; mais Louis, qui s'attendait toujours à une attaque, avait rangé son armée en bataille, et, du haut du tertre où sa tente était dressée, dominant la foule, il avait dit à ses soldats :

« Mes fidèles, vous qui avez partagé mes travaux et

(1) Cette nouvelle fut la clef de la joie de tous les vrais croyants, écrit Emal-Eddin.

mes dangers, sachez qu'au point du jour nous serons attaqués par toutes les forces réunies des ennemis du Seigneur : or, que devons-nous faire ? Si nous faisons retraite, nos ennemis se réjouiront et se glorifieront de notre fuite, et, plus agiles que nous, ils nous poursuivront et nous extermineront sans merci ; alors la France sera couverte d'opprobres. Invoquons donc le Seigneur, attaquons avec confiance nos ennemis couverts encore du sang de nos frères, et tirons d'eux une vengeance terrible et solennelle, afin qu'on ne dise pas que nous avons supporté avec patience les injures faites à Jésus-Christ. »

A ces paroles, un enthousiasme indicible régna dans l'armée, et tous, au dire de Mathieu Pâris, « furent armés et animés comme un seul homme (1). » L'armée de Louis se composait de huit corps, et s'étendait dans la plaine qui s'étend de Mansourah jusqu'au Caire. Le comte d'Anjou, Guy d'Ibelin, Gauthier de Châtillon, Guillaume de Sonnac, grand-maître des Templiers, qui avait perdu un œil au combat de Mansourah, formaient avec leurs troupes l'aile droite de l'armée ; le comte de Poitiers, Guillaume, comte de Flandre, formaient l'aile gauche ; au centre était le roi, entouré de sa garde, qu'on appelait *Prud'hommes du roi*. Le long du canal étaient les pèlerins, vivandiers, varlets, pages, gens de l'armée, bouchers, femmes et enfants qui, ayant passé le canal, restaient spectateurs de la bataille.

Cependant, comme nous l'avons dit, une armée innombrable de Sarrasins était sortie de la ville, et plu-

(1) Animati sunt et ornati quasi vir unus universi.

sieurs troupes s'étaient jetées sur le camp et avaient été vigoureusement repoussées. Le reste de l'armée s'était rangé en bataille devant celle de Louis IX. Le comte d'Anjou engagea le premier : mais bientôt l'infanterie sarrasine, armée de longs tubes à l'aide desquels elle soufflait le feu grégeois, soutenue par la cavalerie, qui s'élançait au milieu des rangs chrétiens, eut mis le désordre dans son corps d'armée. Déjà ils se repliaient, lorsque le roi, qui était partout où l'appelait le péril des siens, vint à leur secours : il s'élança l'épée au poing au milieu des musulmans; l'un d'eux souffla sur le roi le feu terrible, et toute sa cotte en fut brulée. Le cheval, effrayé et sentant brûler sa crinière et son harnais, s'emporta entrainant Louis au plus épais des bataillons ennemis. Les prud'hommes le suivirent et firent avec lui un horrible carnage. Bientôt l'infanterie sarrasine se débanda et prit la fuite. Le combat s'était engagé sur tous les points. Les Français, avec un courage héroïque, combattaient contre les flots de musulmans qui se ruaient sur eux avec l'énergie du désespoir. Le comte de Poitiers avait vu sa troupe en fuite, et lui-même il était entraîné prisonnier par un gros de cavaliers, lorsque les pèlerins, les vivandiers, les valets, les femmes, les enfants, qui l'aimaient à cause de sa grande bonté, voyant le péril qu'il courait, s'armèrent de tout ce qui tomba sous leurs mains : les tronçons d'épée, les haches, les épieux, les bois de lance, les couteaux, devinrent des armes redoutables. Ils se jetèrent au milieu de ceux qui entrainaient le frère du roi et deux de ses chevaliers. Les enfants se glissaient sous le ventre des chevaux,

les éventraient ou leur coupaient les jarrets, au risque d'être écrasés par leur chute. Les hommes frappaient les infidèles avec une telle furie, qu'ils se virent forcés d'abandonner leurs prisonniers. La mêlée dura sept heurs; les Sarrasins, repoussés de tous côtés, battirent en retraite, laissant sur le champ de bataille un nombre de morts trois fois supérieur à celui des chrétiens. Le soir même le roi, retiré dans sa tente, écrivait à sa mère cette relation noble et simple :

« Le premier vendredi du carême, le camp ayant été attaqué par toutes les forces des Sarrasins, Dieu se déclara pour les Français, et les infidèles furent repoussés avec beaucoup de pertes. »

Mais, malgré ces deux victoires, l'armée chrétienne n'était pas en état de continuer la guerre; les chevaliers avaient presque tous perdu leurs chevaux de bataille. Les blessés étaient nombreux, et la pluspart hors d'état de tenir une épée ou de lancer un trait. Les maladies vinrent encore frapper l'armée chrétienne et augmenter les maux qu'elle endurait. On était dans le carême, et les soldats se nourrissaient de poissons qui dévoraient les cadavres jetés dans le canal. Bientôt une partie des troupes croisées eut le scorbut (1). La peste se déclara aussi dans le camp, à cause des exhalaisons putrides des cadavres. Alors la chair se desséchait sous la peau, qui se couvrait de taches livides. Une fièvre ardente jointe à la dyssenterie, augmentait les souffrances des pauvres soldats français; on n'entendait dans tout le camp que plaintes

(1) Joinville dit qu'il survenait aux malades de grosse chair qui surmontait sur les gencives en manière qu'on ne povait mangier.

déchirantes, que vœux ardents (1). Bientôt un troisième fléau se fit sentir : c'était la famine. L'armée ne recevait plus rien de Damiette ; une flotte barrait le Nil ; une troupe aguerrie de six mille fantassins coupait les routes et empêchait que rien n'arrivât ni par terre, ni par eau. L'horrible faim sévissait, et ceux que la peste avait épargnés, mouraient d'inanition. Le peu de vivres qu'on pût avoir, étaient fournis par les Arabes bédouins, qui rançonnaient cruellement les croisés. Alors les chrétiens se retirèrent dans leur ancien camp, et songèrent à retourner à Damiette. Mais auparavant, des propositions de paix furent faites par Geoffroy de Sargines, au nom du roi Louis. Ce chevalier fut reçu par Touranschah, qui consentit à la paix, à la condition qu'on rendrait la ville de Damiette en échange de laquelle il donnait Jérusalem ; mais l'émir Zennedin, chargé par le sultan de cette négociation, voulut des otages : Louis offrit un de ses frères ; l'émir ne voulait que le roi ; le plénipotentiaire se retira en jurant que les Français se feraient tous tuer plutôt que de donner leur roi en gage. La retraite fut fixée au mardi soir, après Pâques, 5 avril 1250 (2).

Le roi ordonna alors à un chevalier, chef de main-d'œuvre, celui-là même qui avait construit les grandes machines, de rompre la digue qui joignait la rive de Mansourah. Pendant ce temps l'avant-garde commençait à sortir des retranchements, et à prendre le chemin de Damiette. Les Sarrasins, devinant le projet des croisés, et apercevant de l'autre rive ce départ

(1) Grant pitié était là d'oïr crier et braire en tous lieux. (Joinville).
(2) Voy. Bernard le trésorier.

précipité, passèrent en foule le canal sur la digue que les manœuvriers n'avaient pu rompre encore, et se jetèrent dans le camp, le fer et la flamme à la main. Louis, quoique souffrant de l'épidémie, faisait embarquer sur les galères les malades et les blessés, lorsqu'il aperçut l'ennemi au milieu de ses retranchements, et en si grand nombre, que toute l'armée chrétienne aurait pu être enfermée dans un cercle formé par eux.

Les chevaliers pressaient Louis de s'embarquer; mais Louis, vêtu d'un justaucorps de laine blanche, montant un palefroi au lieu de son cheval de bataille, continua à faire entrer les malades dans les barques et les galères, et resta à terre, en disant qu'il aimait mieux mourir que d'abandonner son peuple. Les Sarrasins, cependant, s'étaient jetés dans le camp, avaient pénétré sous les tentes où gisaient les blessés, et les égorgeaient sans pitié. Dans une étendue de plus d'une lieue ce fut un massacre horrible. Le roi, invoquant le Dieu des armées et levant vers lui ses mains tremblantes, marchait à l'arrière-garde, suivi de deux chevaliers seulement : Érard de Vulleng et Sargines (1).

Sur le Nil les combats étaient plus terribles encore; les vaisseaux du soudan attaquaient et coulaient à fond les galères chrétiennes, après les avoir pillées et avoir massacré les équipages et les malades qu'elles contenaient : la galère du sire de Joinville fut prise et pillée; ce bon chevalier ne dut sa vie qu'à la présence d'esprit d'un Sarrasin qui lui dit en français de crier qu'il était le cousin du roi. Joinville se précipita

(1) Geoffroi de Beaulieu, Joinville et même l'auteur arabe Aboulahassen rendent hommage à cette admirable générosité de Louis IX.

dans le fleuve et gagna la rive, soutenu par le Sarrasin. Le brave chroniqueur fut fait prisonnier : l'espoir d'une riche rançon l'emporta sur le désir de la vengeance.

Le roi cependant marchait à l'arrière-garde, et voyait les routes, les plaines couvertes des cadavre des chrétiens. Des larmes coulaient le long de ses joues amaigries par la fièvre et la souffrance : ses chevaliers le protégeaient en combattant. Enfin le roi, accablé de fatigue, fut obligé de s'arrêter à Minieh, où ses varlets l'étendirent mourant sur un lit. Un chevalier, Philippe de Montfort, alla de nouveau proposer à l'émir Zennedin la reddition de Damiette et le roi pour otage; mais un traître, du nom de Marcel, cria : « Chevaliers, rendez-vous! le roi vous le mande de par moi. » L'escorte de Philippe jeta ses armes et l'émir refusa de traiter avec des prisonniers.

La maison où était enfermé Louis fut entourée par les plus braves chevaliers; Gaucher de Châtillon était à leur tête. Mais les Sarrasins s'avancèrent avec des forces telles, que tous les chevaliers chrétiens furent tués; Gaucher tomba le dernier, percé de sept flèches. Alors les musulmans enfoncèrent les portes de la maison. Le roi, à ce bruit, se leva; et, prenant son épée à la main, il attendit l'ennemi; mais les forces l'abandonnèrent, et il tomba évanoui. L'émir Suffeddin-Erkaneu le fit prisonnier, sans respect pour le malheur uni à la plus merveilleuse bravoure, sans pitié pour le plus grand roi de la chrétienté, qui se mourait dans une pauvre maison; les Sarrasins le couvrirent de chaines et le conduisirent à Mansourah. Le roi eut pour prison la demeure de Fakreddin-Ben-

Lokman, et pour geôlier un eunuque nommé Sabyh. Charles, duc d'Anjou ; Alphonse, comte de Poitiers; le duc de Bourgogne furent enfermés dans les maisons de la ville. Plus de dix mille captifs furent jetés dans une vaste cour entourée de hautes murailles, et où les habitants plaçaient le bétail. Le roi avait pu sauver un livre de prières, et c'est là qu'il puisa cette sublime résignation, qui lui fit supporter sans se plaindre toutes les souffrances, tous les revers, les injures, les menaces des princes sarrasins. Des chevaliers cherchaient à traiter de leur rançon avec le sultan; le roi leur fit défendre de conclure aucun traité, ajoutant que, puisqu'il avait amené son armée en Égypte, c'était à lui à l'en faire sortir. Le sultan, alors, ne s'adressa plus qu'au roi, auquel il envoya cinquante magnifiques pelisses; mais le roi les refusa, en disant qu'il était roi d'un royaume plus riche que l'Égypte. Alors Touranschah ayant appris que la reine Marguerite venait d'accoucher à Damiette, fit offrir de magnifiques présents à la mère et un berceau d'or à son fils : la reine hésitait; mais son chapelain lui rappela les rois mages qui avaient offert des présents au fils de la sainte Vierge, et elle accepta, grâce à ce pieux souvenir.

Touranschah accorda la liberté au roi en échange de Damiette et de toutes les villes de la Palestine; Louis répondit que Damiette était bien à lui, mais que les villes de la Judée appartenaient aux chrétiens d'Orient. Alors l'émir chargé de traiter avec Louis IX, vint le menacer des plus cruels supplices, s'il refusait un arrangement; le saint martyr répondit avec une sublime résignation : « Je suis prisonnier du Soudan,

qu'il fasse de moi ce qu'il voudra ; toutes douleurs ou afflictions qui nous seront envoyées par notre Seigneur Jésus-Christ seront les bienvenues, si elles viennent en son nom. »

Les princes, les chevaliers furent inébranlables comme leur roi, et bravèrent les tortures sans qu'on pût rien obtenir d'eux. Cependant les soldats entassés dans d'immenses cours, en proie aux ardeurs dévorantes du soleil, attendaient la mort avec résignation; c'est à peine si l'on songeait à leur jeter un peu de pain. Chaque nuit on en tirait deux ou trois cents, et, après les avoir conduits sur la rive du Nil, on leur demandait s'ils voulaient renoncer à leur culte et embrasser la croyance de Mahomet. Les uns reniaient le Christ et passaient dans les rangs sarrasins ; les autres, fidèles à la sainte religion, tendaient la tête aux bourreaux, et mouraient en chantant les louanges du Seigneur. Louis apprenait ces massacres, et son affliction en redoublait. Enfin, pour les faire cesser, il offrit de racheter tous ses soldats, comme ses frères et ses chevaliers.

XXXIII

1250

La reine Marguerite avait appris les défaites des chrétiens pendant ces journées sanglantes où la victoire restait aux croisés, et l'avantage aux musulmans. Sa douleur, ses craintes furent cruelles. Elle

était à la veille de mettre au monde un enfant, et ses appréhensions étaient si fortes, sa terreur de voir Damiette au pouvoir des Sarrasins si profonde, qu'elle fit prier un vieux chevalier de quatre-vingts ans de rester dans sa chambre et de la défendre contre les ennemis. La veille de sa délivrance elle apprit que le Nil traînait des cadavres par centaines, et les jetait dans la mer. De plus, la garnison avait failli être victime d'une supercherie. Trois cents cavaliers musulmans, que leurs longues barbes, leurs teints cuivrés, avaient heureusement fait reconnaître, s'étaient présentés aux portes couverts des armes et des vêtements chrétiens, montés sur des chevaux français, et portant les pennons des chevaliers. Mais le gouverneur Olivier de Termes soupçonnant une ruse, fit fermer les portes et monter les soldats sur le rempart. Se voyant découverts, les Sarrasins, qui avaient arboré nos saintes bannières, se retirèrent sans tenter le combat (1). A cette nouvelle, la reine fit sortir tous les assistants, et, se jetant aux genoux du vieux chevalier, elle le supplia de faire serment de lui accorder ce qu'elle avait à lui demander ; le vieux chevalier y consentit. Alors elle lui fit jurer de lui couper la tête si les Sarrasins s'emparaient de la ville : « Très-volontiers, le ferai-je, madame, répliqua le chevalier ; j'en avais eu moi-même la pensée, si ce que vous craignez était arrivé. » Le lendemain, la reine mit au monde un fils qui fut appelé Jean, et surnommé Tristan, parce qu'il était né au milieu de la tristesse et du deuil universel.

(1) Voir Mathieu Pâris.

Les Pisans et les Génois, en apprenant la captivité de Louis IX, voulaient monter sur leurs vaisseaux et abandonner Damiette : or, laisser la ville, c'était exposer le roi à la vengeance des Sarrasins, car Louis ne pouvait se racheter à prix d'argent. La reine fit venir près d'elle les chevaliers pisans ; et, se soulevant sur son lit, les mains jointes, elle les supplia de ne point abandonner la ville, et, s'ils ne le faisaient pas pour le roi, de le faire au nom de Dieu, pour la mère et le pauvre enfant couché devant eux. Mais la disette pressait les chevaliers et les soldats, et tous regardaient comme impossible la défense d'une ville affamée : alors la reine jura de les nourrir tous aux frais du roi, et elle fit ouvrir devant eux un coffre plein d'or.

Cependant la cour du jeune sultan sentait de sourdes haines gronder contre elle : les émirs, les mameluks Baharites, qui avaient le plus contribué à la victoire, ne voyaient pas, sans frémir de rage, des courtisans profiter de leur valeur. Les amis du soudan le pressaient d'en finir avec ce roi de France, redoutable encore à leurs yeux, même au milieu des fers : ils pensaient qu'après le départ de ce dangereux ennemi, Touranschah pourrait facilement affermir son autorité. Un émir, envoyé par le sultan, vint donc offrir à Louis IX sa liberté, pour une rançon de cinq cent mille livres. Louis répondit qu'il donnerait les cinq cent mille livres tournois pour son peuple, et Damiette pour lui. Touranschah se hâta d'accepter cette noble proposition, et fit remise au roi de France de six cent mille besants d'or, ou de trois cent mille livres (1).

(1) Par ma foi, large est le Franc, dit Touranschah, je li donne cent mille livres sans la rançon payer. (Joinville.)

Après la signature de ce traité, quatre galères emportèrent le roi et les chevaliers français vers Damiette. A Pharescour, la flottilde jeta l'ancre, et le roi fut conduit à terre, où l'attendait le sultan. Un magnifique pavillon de bois, peint de vives couleurs et tendu à l'intérieur de riches étoffes de l'Inde, avait été élevé pour recevoir le monarque de France ; une tour placée au milieu d'une cour carrée dominait ce pavillon. Ce fut dans une salle richement ornée, que Louis IX fut accueilli par le soudan : c'était un beau jeune homme de vingt ans à peine, issu de la famille des Ayoubites, et le dernier descendant de la lignée de Saladin. Le jeune prince confirma de vive voix les conditions faites à son royal prisonnier, et convint avec lui que Damiette serait rendue avant le jeudi suivant, qui était le jour de l'Ascension : puis, Touranschah voulut retenir le roi à une fête qu'il donnait aux mameluks et à ses favoris ; mais Louis résista à ses instances et remonta sur sa galère, annonçant à ses chevaliers que dans quelques jours ils seraient libres.

Cependant, entouré de ses courtisans, Touranschah se livrait à la joie. Maître d'un des plus beaux royaumes du monde, vainqueur de la plus puissante et de la plus valeureuse nation de l'Occident, il ne pouvait prévoir l'affreux désastre qui planait sur sa tête et qui devait bientôt l'écraser de tout son poids. Ce jeune prince, arraché à sa solitude, tiré de l'exil que lui imposait son père, était venu au Caire, et avait dissipé en dons inutiles les trésors amassés par ses prédécesseurs. Puis, arrivé à Mansourah, avec sa nouvelle cour, il avait partagé les dépouilles des vaincus,

sans avoir pris part aux périls des combats. Il avait enrichi ses flatteurs et mécontenté les mameluks Baharites, milice intrépide et indisciplinée, que commandait le cruel Bendocdar. Cette troupe de huit cents cavaliers, qui plus tard devait asservir à son despotisme tous les soudans de l'Égypte, avait été créée par Negmeddin, un jour qu'au siége de Naplouse, abandonné de ses soldats, il avait été défendu par des esclaves turcs, achetés depuis peu à des Syriens; reconnaissant de ce service, le sultan les avait élevés aux premières dignités, et en avait fait sa garde habituelle. Les conseillers du prince, ceux qui étaient assez de ses amis pour lui donner de sages avis, l'engageaient à discipliner cette milice turbulente et dangereuse; mais ce jeune monarque, élevé loin de la cour, ne connaissait ni les événements de son pays, ni le cœur des hommes; porté tout à coup de l'exil au trône, il riait de ces conseils et menaçait de sa fureur ceux qui attenteraient à sa personne ou à son pouvoir. Pendant la fête, la révolte éclata, et les mameluks en armes se précipitèrent sur le sultan; leur chef le frappa de son sabre et lui fit à la main une profonde blessure. Le prince élevant sa main ensanglantée appela en vain au secours, il se vit entouré d'ennemis et prit la fuite vers la tour : alors, malgré ses cris, les mameluks lancèrent contre les revêtements de bois de la tour des flèches enflammées. et bientôt le sultan fut enveloppé par les flammes. Le jeune prince s'élança par la fenêtre de la tour, et courut vers le Nil où il se jeta, en nageant vers les galères où étaient les prisonniers chrétiens. Bendocdar et six mameluks se dépouillèrent à la hâte

de leurs vêtements, se précipitèrent dans le fleuve, le poignard entre les dents. Bientôt ils l'atteignirent et le frappèrent au milieu des eaux ; puis son cadavre fut traîné par eux sur la plage, et abandonné aux oiseaux de proie et aux chiens dévorants (1).

Un émir, chef de mameluks, se jeta avec quelques soldats dans une barque, et vint aborder à la galère, d'où Louis, saisi d'effroi, avait entrevu cet horrible spectacle. S'approchant du roi, il lui demanda ce qu'il donnerait à celui qui l'avait délivré d'un traître. Le roi ne répondit rien, soit qu'il ne comprît pas, soit qu'il eût horreur de ce meurtrier. L'émir, irrité de ce silence, s'élança sur le roi, le poignard à la main, en lui disant : « Roi des Francs, fais-moi chevalier, ou tu es mort. — Fais-toi chrétien, répondit le roi, et je te ferai chevalier. »

L'émir Octaï, cédant à l'ascendant de la majesté royale et à ce calme imposant, remit lentement son poignard dans le fourreau, et quitta la galère. Pendant ce temps, d'autres mameluks étaient montés sur le vaisseau où étaient prisonniers le sire de Joinville, Guy d'Ibelin, Baudouin et une foule d'autres chevaliers. Armés de leurs cimeterres, ils menaçaient les croisés, lorsque Octaï monta sur le pont, et sauva d'une mort certaine ces chevaliers qui s'étaient déjà confessés entre eux. Joinville entendit la confession du sire d'Ibelin, il lui donna même l'absolution, mais il avoue ne s'être souvenu de rien après que le pénitent se fut relevé. Les menaces se renouvelèrent plusieurs jours de suite, mais sans intimider Louis. Enfin les émirs

(1) Voyez l'auteur arabe Gemmal-Eddin et le chroniqueur Joinville.



Rouargue frères del. et sc.

« Roi des Francs fais-moi Chevalier, ou tu es mort. — Fais-toi Chrétien, répondit le roi, et je te ferai Chevalier. »

vinrent avec respect demander au roi de France l'accomplissement du traité fait avec Touranschah. Louis répondit que sa foi de chevalier, une fois engagée, il ne la retirait jamais ; mais les émirs voulurent lier le roi par un serment rédigé par des apostats. Un chroniqueur nous l'a conservé. (1)

Louis devait jurer que, s'il ne tenait pas ses promesses et conventions, il serait réputé parjure comme le chrétien qui a renié son Dieu, qui crache sur la croix et la foule aux pieds ; mais le saint monarque refusa de prêter ce serment, qui était un horrible blasphème. Ce refus produisit une grande rumeur parmi les musulmans : les uns pensant que Louis voulait manquer à la foi promise, le menaçaient de leur colère; d'autres accusaient le patriarche de Jérusalem ; le pauvre vieillard fut mis à la torture. On lui lia les mains avec une telle violence, que le sang en jaillit. Le patriarche criait en vain au roi : « Jurez, sire, jurez, j'en prends le péché sur moi et sur mon âme. » Mais Louis répondit « qu'il fallait mieux mourir en bon chrétien, que de vivre dans le courroux du Ciel ; » et ni le spectacle de la douleur du vénérable ministre de Dieu, ni les menaces ne purent le déterminer à commettre ce péché mortel. Alors les Turcs délièrent le patriarche qui était évanoui, et se retirèrent en acceptant la parole du saint roi. Les galères descendirent donc le Nil et arrivèrent bientôt à Damiette, que la reine avait quittée le matin, sur un ordre du roi. Le lendemain les mameluks entrèrent dans la ville, con-

(1) Louis, à toutes les menaces de le faire punir dans les supplices, répondait : Vous êtes maitres de mon corps, mais vous ne pouvez rien sur ma volonté. (Guillaume Guiard.)

duits par Sargines, qui leur en remit les clefs. Le roi avait promis de payer avant son départ la moitié de la rançon, et de renvoyer le reste à son retour. Les malades et les blessés devaient rester en otage à Damiette.

Le lendemain, 10 mai 1250, le roi de France, avec trois galères et cinq cents chevaliers à peine, quitta ce rivage, où deux ans auparavant, il avait abordé avec onze cents vaisseaux et cent vingt mille homme de pied ou de cavalerie. Il gagna tristement Ptolémaïs, la dernière ville que possédassent encore les chrétiens en Orient.

En apprenant les désastres des croisés et la captivité de son roi, le peuple de France se livra au désespoir. Tout l'Occident partagea ces pieux chagrins, et le souverain pontife écrivit une touchante lettre de consolation à Blanche de Castille, à cette pauvre mère dont le cœur avait pressenti toutes les douleurs qui devaient accabler son fils. Les Anglais regrettèrent de n'avoir pu participer aux périls de la croisade, et les Espagnols firent le serment d'aller en Palestine venger les revers des chrétiens. Louis IX, arrivé à Ptolémaïs, envoya au Caire ce qu'il restait devoir de sa rançon : es envoyés devaient ramener les prisonniers restés en otage ; mais il n'en revint que cinq cents : les autres étaient morts ou de leurs blessures ou dans les tortures qu'inventaient chaque jour les musulmans ; d'autres restèrent en captivité, et les réclamations, les reproches des ambassadeurs n'eurent pour résultat que de rendre plus cruelles les souffrances des captifs, plus terribles les menaces contre le roi. Ce prince, cependant, songeait à revenir en France ; une lettre de sa

mère le rappelait. Déjà quelques chevaliers étaient retournés en Occident, et parmi eux le duc de Bretagne, qui mourut de ses blessures, avant d'avoir revu la patrie. Louis assembla son conseil, et dans un discours où se peignirent toute la grandeur et toute la bonté de son âme, il exposa ses tristes perplexités : d'un côté les sollicitations des barons de la Terre-Sainte, des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, qui le suppliaient de ne pas les abandonner; de l'autre sa mère qui lui enjoignait de rentrer dans son royaume, sans cesse menacé par le roi d'Angleterre. Après une longue délibération, le sire de Malvoisin répondit au roi qu'en restant en Palestine, il risquait de perdre et son beau royaume de France sans cesse convoité par d'ambitieux et puissants ennemis, et le royaume de Palestine, en attirant sur lui, par sa seule présence, les regards des musulmans, sans pouvoir cependant rien faire pour son salut. Les frères du roi furent du même avis; mais le comte de Jaffa, le sire de Joinville furent d'une opinion contraire. « Le roi, disaient-ils, ne peut, sans être honni, abandonner les pauvres prisonniers chrétiens, et cette guerre entreprise pour reconquérir la Palestine. » Louis hésitait encore; mais bientôt cédant à l'élan de son noble cœur, il s'écria : « Si je quitte cette terre, qui donc y demeurera après moi? venu au secours de ce pauvre royaume, voulez-vous qu'on puisse m'accuser de sa ruine? Je reste pour sauver les débris du royaume de Jérusalem et délivrer les prisonniers, en profitant, s'il se peut, des factions qui déchirent l'Égypte ; ma mère a sauvé ma couronne, elle la protégera encore contre les entreprises téméraires de mes ennemis. Ceux qui veulent

retourner en Occident peuvent le faire, des vaisseaux partiront bientôt pour porter en France ma décision ; mais je jure que rien ne manquera à ceux qui resteront avec moi, et que nous partagerons en frères la bonne et la mauvaise fortune. » (1)

Les frères du roi, une grande partie des chevaliers quittèrent les rivages de la Syrie, emportant les vœux de Louis pour son royaume, et une lettre pour ses sujets, qui retraçait les exploits merveilleux de la croisade, les défaites, les revers dus à des causes que la prudence humaine ne pouvait prévenir. Il implorait les secours des Français pour les chrétiens de l'Orient.

XXXIV

1250-1255.

Cependant les Syriens, qui avaient appris le meurtre du sultan d'Égypte, ne voulaient pas se soumettre à l'autorité des mamelucks. Le soudan d'Alep avait pris possession de la capitale de la Syrie, et levait une armée formidable pour marcher sur le Caire, où s'étaient réfugiés les meurtriers de Touranschah. Ce fut alors que Louis IX reçut les ambassadeurs des sultans de Damas et d'Alep, qui sollicitaient son appui dans la guerre qu'ils allaient entreprendre. Mais le roi de

(1) « Après ces paroles, dit Joinville, plusieurs y en eut d'esbahis, et commencèrent à plorer à chaudes larmes. »

France était lié, par un traité, avec les émirs factieux, et il hésitait à manquer à la foi jurée, même avec des assassins. Le sultan de Damas lui offrait le royaume de Jérusalem et le partage du butin fait sur l'ennemi. Ces offres généreuses tentaient le roi ; mais il pensait avec raison que rompre avec les mamelucks c'était vouer à une mort certaine les prisonniers restés en leur pouvoir. Cependant il promit au sultan de marcher avec lui, si les mameluks se refusaient à tenir leurs serments. Il envoya près d'eux un ambassadeur pour réclamer les conditions du traité, et demander leur entière exécution. Les mameluks y accédèrent, à la condition que Louis se ferait leur allié. Deux cents chevaliers au moins furent mis en liberté, comme preuve de leur bonne volonté.

Le 25 septembre 1251, les prisonniers arrivèrent à Ptolémaïs. Leurs vêtements en haillons, leur aspect misérable toucha tous les chrétiens de compassion. Le roi releva leur énergie éteinte dans les souffrances d'une captivité qu'ils avaient crue éternelle, et prit à son service tous ceux qui pouvaient encore porter les armes. Les chretiens d'Orient se chargèrent du sort des autres. Ce fut dans ce moment qu'arrivèrent les ambassadeurs égyptiens. Le roi outré de la barbarie de ses ennemis, jura qu'il n'accorderait son alliance aux émirs révoltés que lorsque tous les prisonniers chrétiens, hommes, femmes et même les enfants convertis à la religion de Mahomet, lui seraient rendus. Le vaincu dictait des lois aux vainqueurs ; mais il imposait par l'ascendant de sa vertu, et non par la terreur de ses armes, car sa pauvre armée ne recevait aucun renfort de l'Occident. Le roi d'Espagne était

près à la même époque, le saint roi reçut une ambassade du Vieux de la Montagne, Buzud-u-Mid, prince des Ismaéliens ou Assassins; c'était une peuplade des montagnes de la Syrie. Le Vieux de la Montagne habitait un château-fort entre Antioche et Damas, et dominait, par le fanatisme et par les promesses des délices éternelles, des jeunes gens dont il exaltait l'imagination à l'aide d'une liqueur enivrante extraite d'une plante appelée en arabe haschich. (1) La peinture de ces félicités, promises à la condition d'une obéissance aveugle à toutes ses volontés, les rendait capables du plus sublime dévouement à leur maître, et des plus grands crimes contre ceux que ses arrêts avaient frappés. Buzud-u-Mid envoya donc au roi des ambassadeurs. Ceux-ci s'étonnèrent que Louis n'eût point adressé de présents au redoutable prince des Assassins; mais les Templiers, qui étaient parvenus à l'intimider et à lui faire payer un tribut, engagèrent les envoyés à rendre hommage au roi de France, au nom de leur maître. Ces ambassadeurs partirent, mais d'autres arrivèrent bientôt, porteurs de présents magnifiques; entre autres, on cite un jeu d'échecs dont chaque pièce était en cristal de roche. Une chemise et un anneau étaient joints à ces présents, en signe d'amitié. Ils signifiaient que les deux princes devaient rester unis comme la chemise l'est au corps, comme les doigs le sont entre eux. Louis renvoya les ambassadeurs, qui emportèrent des vases d'or et d'argent et de riches étoffes. Un chevalier français les ac-

(1) Ce breuvage les jetait dans un délire que leur chef leur disait être les prémices des félicités éternelles. De là le nom de Haschichi, par coruption aschischins, assassins.

compagna et resta quelque temps à la cour de ce prince d'où il revint émerveillé du fanatisme qu'inspirait cette croyance, et de l'obéissance aveugle, passive de ses sectateurs qui couraient tête baissée aux périls les plus évidents, bravant les tortures, la mort, pour conquérir les félicités éternelles.

Cependant Louis relevait les fortifications des villes restées au pouvoir des chrétiens. Césarée, Ptolémaïs, Jaffa, Caïpha, Sidon furent mises en état de défense ; le roi y avait dépensé tous ses trésors. En même temps il s'occupait du sort des captifs et de ceux qui avaient renié la foi chrétienne, plutôt que de subir les tortures dont on les menaçait. Aux uns il faisait promettre la liberté, aux autres des récompenses, s'ils abjuraient l'islamisme pour rentrer dans le sein de l'Église chrétienne; mais ces promesses restaient sans effet; car ceux qui avaient embrassé la croyance de Mahomet, craignaient que leurs frères ne leur reprochassent leur apostasie, malgré les ordonnances du saint roi, qui défendaient, sous des peines sévères, d'en parler à ceux qui redevenaient chrétiens. Pendant les loisirs que laissait la trève, Louis IX faisait des pèlerinages aux lieux à jamais illustrés par les miracles du Sauveur des hommes. Ainsi le roi, suivi d'une nombreuse troupe de barons et de chevaliers armés comme lui du bâton de pèlerin, visita le village de Cana, où s'était opéré le miracle du changement de l'eau en vin, puis il monta sur la célèbre montagne du Thabor, où le Christ s'était transfiguré aux yeux de ses disciples: mais il ne put aller jusqu'à Jérusalem. Le clergé l'engagea à ne pas céder aux pressantes invitations du sultan de

Damas, en lui persuadant que c'était en conquérant, et non en pèlerin, qu'il devait entrer dans la Terre-Sainte.

Le traité projeté avec le sultan de Damas avait été abandonné. Esclave de sa parole, le roi avait exécuté les conditions imposées par les mameluks; et ceux-ci imitant son exemple, lui avaient envoyé les enfants chrétiens qu'ils retenaient prisonniers et les têtes des soldats qui restaient exposées aux portes du Caire. L'accord conclu avec les Égyptiens donnait aux chrétiens toutes les places de la Palestine, à l'exception de Joppé, où les deux armées devaient se rejoindre. Mais les mameluks, sans cesse occupés à éteindre les dissensions intérieures, ne purent se rendre au lieu assigné. Le roi les attendit une année entière sans renouer avec le sultan de Damas qui lui faisait des propositions aussi belles. Le calife de Bagdad avait réuni les deux soudans ennemis, et leur avait persuadé de faire une paix qui leur offrait les moyens de doubler leur armée et de vaincre leur ennemi commun (1). Louis, sans doute, commit une faute politique en différant si longtemps de lier à sa cause une de ces puissances musulmanes, et en n'usant pas de son influence pour entretenir les divisions sans cesse renaissantes qui leur mettaient souvent les armes à la main. Il faut en accuser cette loyauté de chevalier qui reculait devant un parjure ou une perfidie; il faut aussi en accuser le clergé chrétien, aux volontés duquel le saint roi obéissait, comme si elles eussent émané de Dieu.

La guerre était alors imminente : Louis fit mettre

(1) Albouféda historien arabe.

en etat de défense les villes de Ptolémaïs et de Sidon. Les mameluks, le sultan de Damas s'avancèrent jusqu'au pied des remparts, et ne se retirèrent que devant un ennemi plus terrible, plus implacable que les chrétiens, la famine. Les ouvriers employés à fortifier Sidon, avaient été supris, ainsi que les troupes qui les protégeaient, par une horde errante de Turcomans, avide de meurtre et de pillage: tous furent massacrés; les femmes, les enfants ne furent pas même épargnés. Les croisés jurèrent de venger la mort de leurs frères, et marchèrent sur Césarée de Philippe, où s'étaient réfugiés les Turcomans. La ville, bâtie sur les sommets montueux du Liban, rendait la défense facile et l'attaque dangereuse; mais rien n'arrêta l'ardeur des soldats de la Croix; ils avaient à venger les mânes de leurs compagnons, dont les os restés sans sépulture, blanchissaient dans les sables du désert. La ville fut prise d'assaut; tout ce qui n'avait pu fuir fut passé au fil de l'épée, et les maisons furent livrées au pillage. Les chrétiens revinrent à Sidon. Les cadavres de leurs frères répandaient une odeur infecte, et nul n'osait en approcher. Louis IX, cependant, s'avança, en prit un dans ses bras et le porta au lieu désigné pour leur sépulture, où une grande fosse avait été ouverte (1). Les soldats imitèrent ce courageux dévouement, et bientôt la terre bénie recouvrit les corps de ces martyrs. Qui ne se sentirait pas profondément ému au spectacle de ce roi chrétien donnant l'exemple de cette sublime piété! Mais Dieu réservait encore une plus rude épreuve au

(1) Allons, mes amis, dit Louis IX, donnons un peu de terre aux martyrs de Jésus-Christ. (Joinville.)

cœur de Louis. Le légat vint lui annoncer le trépas de la reine Blanche, de cette pauvre mère qui, tant de fois dans ses lettres, avait sollicité le retour de son fils. Elle tremblait de ne pouvoir, à son heure dernière recevoir ses embrassements (1). A cette nouvelle, le roi poussa un grand cri, et, s'abandonnant à sa douleur, il versa d'abondantes larmes; puis il tomba à genoux, et, les mains élevées vers le ciel, il s'écria : « Seigneur, ma mère était un présent de votre bonté; vous le reprenez aujourd'hui comme votre bien : que vos décrets s'accomplissent, et que votre nom soit béni! »

La mort de la régente rappelait le roi de France en Occident. La trêve avec l'Angleterre, était expirée, et Louis avait tout à redouter des entreprises d'un ennemi ambitieux. Les chevaliers et les barons de la Palestine, ceux-là même qui l'avaient supplié de ne point abandonner leur cause, furent les premiers à lui conseiller de hâter son retour vers le royaume de France. Ils espéraient que le roi leur enverrait des secours d'hommes et d'argent, et stimulerait toute l'Europe à une nouvelle croisade. Louis leur fit de solennelles promesses, et partit, leur laissant Sargines et une troupe de fidèles chevaliers. Marguerite de Provence le suivit avec les trois enfants, qu'elle avait eus en Orient. Louis IX quitta Sidon le 20 avril 1254, et monta sur le vaisseau qui le reconduisait en Orient, au milieu des acclamations d'une foule en larmes, qui le proclamait père des chrétiens. Enfin, après une traversée orageuse, pendant laquelle Marguerite pro-

(1) Elle mourut le 1er décembre 1252.

mit une nef d'argent à Saint-Nicolas-de-Lorraine, si les vaisseaux sortaient sains et saufs des périls où les avait jetés la tempête (1), le roi aborda aux iles d'Hyères, et de là à Marseille. Il arriva à Vincennes dans les premiers jours de septembre, escorté d'une foule heureuse de revoir son roi; puis il se sépara à Saint-Denis des compagnons de sa gloire et de ses revers, et des tristes débris d'une des plus belles armées de la chrétienté. Les chevaliers retournèrent dans leurs châteaux, qu'ils retrouvèrent déserts et en ruine. Louis, après tant de malheurs, revenait plus digne du respect et de l'admiration des peuples.

(1) Marguerite pria Joinville d'être sa caution *auprès du patron des naufragés.*

HUITIÈME CROISADE

1260-1453.

XXXV

1260-1270.

Cependant la puissance des mameluks avait grandi au milieu des factions qui se disputaient l'empire. La mère du sultan Touranschah, assassinée par cette milice turbulente, après avoir précipité son mari du trône où elle l'avait élevé, était morte victime de son ambition; plusieurs sultans s'étaient succédé rapidement; enfin Bendocdar, chef des mameluks, monta sur le trône, encore tout couvert du sang de son maître, et devint bientôt le plus ferme appui des Sarrasins et le plus redoutable ennemi des chrétiens d'Orient.

Après le départ de Louis IX, qui s'était efforcé, pendant son séjour de maintenir la paix entre les croisés, la discorde vint agiter sur leurs têtes ses funestes brandons. Les querelles des Génois et des Vénitiens, des Templiers et des Hospitaliers avaient armé les guerriers de la Croix les uns contre les autres, et des luttes acharnées avaient souvent rougi la Terre-Sainte du sang de ses défenseurs. Le sujet de ces éternelles dis-

putes était des causes de préséances entre les deux ordres. La bonne harmonie entre les Vénitiens et les Génois qui avaient une rue qui portait leur nom, non seulement à Ptolémaïs, mais encore dans toutes les villes maîtresses du royaume d'Orient; la bonne harmonie, dis-je, avait cessé à propos d'une église dans laquelle les deux peuples venaient adresser à Dieu leurs prières, et dont chacun d'eux réclamait l'exclusive possession. La guerre commencée en Orient entre les sujets des deux nations rivales, s'était continuée en Europe entre les deux peuples de Venise et de Gênes, et se perpétua pendant vingt années. Ces discordes, ces luttes où le sang coulait à flots, préparaient la ruine des chrétiens de l'Orient : Bendocdar, proclamé sultan de l'Égypte, entra en Palestine avec une armée, et ravagea tout le pays. L'église de Nazareth fut incendiée, tout le territoire franc fut mis à feu et à sang sur son passage; puis, s'arrêtant au milieu de sa course, il vint planter ses tentes devant Ptolémaïs. Abandonnant bientôt cette entreprise, le sultan alla mettre le siége devant Césarée. Les chrétiens se défendirent courageusement; mais il fallut céder au nombre, et se rendre à la merci d'un ennemi sans pitié. Presque tous les habitants furent passés au fil de l'épée; à peine quelques-uns furent-ils emmenés comme esclaves. La ville d'Arsouf eut le même sort : elle fut livrée aux flammes, et le sultan planta son étendard sur ses ruines fumantes encore. Puis, il revint en Égypte, après avoir libéralement partagé les terres conquises entre ses lieutenants. Peu de temps après, il rentra en Palestine avec une armée nouvelle, et avant d'entamer les hostilités, Bendocdar se rendit

en pélerinage à Jérusalem; puis il s'élança à la tête de ses troupes sur le territoire de Tripoli, et tout plia sous l'effort de ce torrent dévastateur. Le château de Sefed dans la Galilée, fut assiégé par toute l'armée réunie de Bendocdar. Les chevaliers du Temple et de l'Hôpital firent une longue et vigoureuse résistance. Le courage des musulmans se lassait en présence de tant de valeur, mais il fallut à la fin rendre les armes; et, par un des articles de la capitulation, les défenseurs de Sefed purent quitter le château, à la condition d'y laisser leurs trésors, leurs armes, et de n'emporter avec eux que leurs vêtements. Cependant Bendocdar, par crainte sans doute de voir de si vaillants soldats offrir encore aux chrétiens le secours de leurs épées, soit par tout autre motif, les fit retenir. Le lendemain toute la garnison, composée de six cents guerriers du Temple ou de l'Hôpital, furent massacrés sous ses yeux (1). Un seul échappa : ce fut un Templier qui alla porter à Ptolémaïs la nouvelle désastreuse de la prise du château et de la mort de ses compagnons.

Bendocdar retourna une fois encore en Égypte, pour lever de nouvelles troupes, et revenir plus terrible porter le dernier coup aux chrétiens de l'Orient. Avant de rentrer en Palestine, il marcha contre le roi d'Arménie qui avait empêché ses peuples de faire le commerce avec l'Égypte. Dans une grande bataille, l'armée du roi arménien fut taillée en pièces par les troupes innombrables de Bendocdar; puis il se précipita sur Jaffa, et la livra aux flammes, après avoir

(1) Bendocdar prit le prétexte pour retirer sa parole, que la capitulation n'avait pas été signée par lui, mais par un de ses Émirs. (Voir le récit de l'auteur arabe Abdalrahim.)

fait massacrer tous ses habitants par ses fidèles mameluks. Les chrétiens d'Orient ne pouvaient plus lutter contre des ennemis sans pitié, qui répandaient la terreur dans tout le pays. Antioche fut investie. Les guerriers chrétiens commandés par le patriarche ne purent résister aux assauts réitérés des Sarrasins, et demandèrent une capitulation. Mais le cruel sultan la refusa, et les habitants d'Antioche eurent le même sort que ceux de Césarée, Séfed et Jaffa. Les femmes furent vendues comme de vils troupeaux aux Juifs et aux marchands syriens qui suivaient l'armée; les églises furent profanées par d'horribles sacrilèges, les vases sacrés servirent de coupes aux orgies des vainqueurs, le livre des chrétiens, le saint Évangile, fut foulé aux pieds, lacéré, et ses feuilles arrachées furent jetées au vent. Puis lorsque le pillage et le partage du butin furent consommés, Bendocdar acheva l'œuvre de destruction en incendiant une ville qui, pendant deux siècles, avait été un des plus fermes boulevards de la chrétienté. Cent mille habitants furent réduits en esclavage, et nul parmi eux ne chercha à défendre jusqu'à la mort cette cité conquise par les premiers soldats de la Croix, et l'une des plus importantes du royaume de Palestine. Ces horribles massacres n'excitaient plus la fureur et l'entousiasme des enfants de l'Europe (1). Le récit de la bataille de Tibériade avait soulevé tous les peuples pour la défense des chrétiens de la Palestine; la nouvelle de la prise d'Antioche fut reçue avec indifférence en Occident. Le royaume de Jérusalem croulait sous les

(1) Tous ces détails sont donnés par l'historien Ibn-Sérat, et confirmés par Albouféda.

coups redoublés des musulmans. Cependant les grands maitres du Temple et de l'Hôpital étaient venus en France avec l'archevêque de Tyr solliciter les secours de l'Europe. Mais l'ardeur pour la guerre sainte était éteinte dans tous les cœurs. Tout le monde comprenait l'impossibilité de relever cette puissance tombée. Les prières, les supplications des envoyés, les prédications des prélats n'aboutirent qu'à de stériles promesses et à des vœux plus stériles encore. Le saint-père lui-même semblait avoir oublié les chrétiens d'Orient, pour ne se souvenir que de sa querelle avec les descendants de Frédéric, au sujet du royaume de Sicile. Vaincu par les armées de Mainfroi, fils naturel de Frédéric, le pape Clément IV promit le royaume à celui qui s'en emparerait. La France alors prit parti dans cette guerre injuste, et Louis IX envoya Charles d'Anjou, son frère, à la conquête de ce beau royaume, offert en récompense à sa bravoure. L'empereur Mainfroi perdit la vie à la bataille de Cozenza, et les soldats de Charles qui combattaient au nom de Rome, entrèrent triomphants dans le royaume conquis (1). Ces guerres où le nom de Dieu se mêlait à tous les combats, où les guerriers eux-mêmes portaient la croix sur leurs vêtements, avaient fait oublier les guerres saintes entreprises pour la délivrance de Jérusalem et du Saint-Sépulcre. Un seul homme avait encore les yeux fixés sur l'Orient, celui-là même qui y avait le plus souffert, Louis IX songeait à prêcher une nouvelle croisade et à partir pour la défense des chrétiens. Il écrivit au pape Clément IV pour le consulter à ce

(1) Cette bataille fut livrée le 26 février 1266. Charles d'Anjou, annonça sa victoire à Clément IV.

sujet; le pontife qui pressentait tous les malheurs qu'entraînerait pour la politique de l'Europe une nouvelle absence du roi de France, hésitait à lui répondre, mais, vaincu par ses instances, il lui écrivit que ce dessein était une inspiration du ciel.

Louis, qui avait tenu cachés ses projets de croisade, afin d'exciter un plus grand enthousiasme dans son peuple, lorsqu'il le solliciterait de le suivre en Orient, réunit son parlement pour le 23 mars 1268, et se présenta à l'assemblée, portant dans ses mains la couronne d'épines de Jésus-Christ; le légat du pape le suivait avec un nombreux clergé. Le discours du roi respirait cet ardent enthousiasme que lui inspiraient l'amour de la religion, et le souvenir des outrages faits au Dieu des chrétiens et aux chrétiens eux-mêmes; mais un silence profond régna dans l'assemblée, et nul ne répéta *Dieu le veut*, ce cri de guerre des premiers croisés. Le légat prit la parole après le roi, et excita les Français à s'armer de nouveau : le roi se croisa, trois de ses fils suivirent son exemple. Un grand nombre de seigneurs prirent la croix, pour obéir aux pieuses volontés du monarque. Mais cet entraînement qui avait précipité les Français sur l'Orient pendant les premières guerres saintes, dans l'espoir de riches conquêtes, cette soif de gloire qui avait enfanté des prodiges de valeur n'existaient plus. Les chrétiens, dont l'ardeur s'était émoussée dans les revers, savaient bien qu'ils ne marchaient pas à la conquête du Saint-Sépulcre, mais au martyre. Une sainte résignation se lisait sur tous les visages, et personne n'élevait la voix pour se plaindre d'un projet qui enlevait à la France son roi et ses plus fidèles défenseurs. Le souvenir des

malheurs de la première croisade de Louis, de la captivité du roi et de ses frères, et des périls qu'ils avaient courus, augmentait les angoisses publiques et faisait redouter de plus grands désastres. Le roi, déjà âgé de cinquante-quatre ans, affaibli par la maladie, semblait voué à la mort plutôt qu'à la défense des chrétiens de l'Orient. Ce fut un deuil général pour la France, que la nouvelle de ce départ. Tous ceux qui avaient pris la croix l'avaient fait par affection pour le monarque, et pour partager ses périls. Ce qui fit dire à un chevalier: « Si le roi se croise, ce sera une des journées les plus douloureuses qui furent oneques en France; car si nous ne nous croisons, nous perdrons le roi; et si nous nous croisons, nous perdrons Dieu, car nous ne prendrons pas la croix pour lui. » (1) Cependant l'affection pour Louis était si grande, qu'une nombreuse armée fut bientôt en état de prendre les armes et de marcher contre les musulmans.

XXXVI

1268-1270

Le comte Jean de Bretagne fut un des premiers à prendre le signe de la croisade : puis Thibault, roi de Navarre; le duc de Bourgogne, Alphonse de Brienne,

(1) Ces paroles sont citées par Joinville.

les comtes de Saint-Pol, de Flandre, de Soissons, de La Marche imitèrent cet exemple, et jurèrent de suivre le roi partout où il lui plairait d'aller. Le vieux sénéchal de Joinville refusa d'accompagner Louis en Terre-Sainte : les périls qu'il avait courus, les malheurs de ses vassaux l'engagèrent à rester en Occident. Quand la résolution de Louis IX fut publiée dans les États chrétiens de l'Europe, elle fit éclater l'enthousiasme de tous les chevaliers, et ranima l'espoir d'une brillante campagne contre les Sarrasins. Les revers passés devaient servir de leçon pour l'avenir, et leur souvenir même augmentait la confiance dans l'issue de l'expédition.

Le roi ne mit cependant à exécution qu'en 1270 les projets formés dès 1268; tout ce temps se passa à faire les préparatifs de la guerre. Le pape Clément IV autorisa dans toute la France la levée d'un dixième par an des revenus du clergé; mais cette décision du saint-siége souleva de grandes oppositions de la part de tous les prélats, de tous les chapitres, de tous les ordres monastiques du royaume. Des députés furent envoyés à Rome, pour solliciter le saint-père de les relever de cet onéreux impôt. Ces députés déposèrent leurs plaintes aux pieds du pontife, attribuant aux exactions commises dans les églises les malheurs de la première croisade de Louis IX, et menaçant de plus grands désastres, si l'on ruinait encore l'Église pour subvenir aux frais de la guerre sainte.

Cette indifférence pour le triomphe de notre sainte religion, cette avarice de la part d'un ordre comblé des aumônes des fidèles, qui entassait des richesses énormes, tout en ayant fait vœu de pauvreté, souleva

l'indignation de Clément IV, qui les menaça non-seulement de ses foudres vengeresses, mais encore de la privation de leurs biens. Le clergé obéit à cette menaçante injonction, et le roi put recueillir des sommes considérables; puis il eut recours à l'impôt par la capitation que chaque seigneur avait le droit d'exiger de ses vassaux dans les circonstances difficiles. Cet impôt fut payé sans exciter les murmures de la noblesse, tant était grand l'amour que l'on portait au saint roi. Dans toute l'Europe, partout où la croisade fut prêchée, les chrétiens prirent la croix avec enthousiasme; la pensée de combattre sous les drapeaux de Louis enflammait le zèle de tous les soldats. Le roi de Portugal leva des troupes; et Édouard, fils de Henri III d'Angleterre, se mit à la tête d'une nombreuse armée de croisés anglais et écossais, et se tint prêt à partir pour la Terre-Sainte, au signal du roi de France. Jacques d'Aragon reçut dans toute l'Espagne des secours d'hommes et d'argent; et le roi d'Espagne, Alphonse-le-Sage, donna à lui seul cent mille maravédis d'or. Jacques partit de Barcelone avec sa flotte, le 4 septembre 1268, mais une tempête dispersa ses vaisseaux; son fils arriva à Ptolémaïs, annonçant la prochaine venue de Jacques d'Aragon, son père. Cette promesse ranima le courage des chrétiens; mais Jacques, jeté en Languedoc par les orages, ne partit point.

Charles d'Anjou, frère de Louis, proclamé roi de Naples, faisait aussi de grands préparatifs pour la croisade; il avait vaincu Conradin, fils de Conrad et petit-fils de Frédéric, qui, avant la mort de l'usurpateur Mainfroi, avait voulu reprendre ses droits au trône

d'Allemagne. Conradin avait été excommunié par le pape, mais les foudres de l'Église latine n'avaient pas arrêté l'élan de son ambition. Il fut battu par Charles d'Anjou et fait prisonnier à la bataille d'Aquila; Charles ternit sa gloire en faisant juger et condamner, par les syndics des villes du royaume, le jeune prince allemand qui fut décapité après sa condamnation.

Louis IX, avant de partir, songea à assurer la paix et le bonheur de son peuple. Il fit une espèce de code, connu sous le nom d'Etablissements de Saint-Louis. et dans lequel étaient comprises quelques-unes des lois de ses prédécesseurs, et presque toutes les ordonnances rendues sous son règne. Il rémédia aux abus introduits par les prévôts-fermiers, qui vendaient jusqu'à la liberté du commerce, et qui accablaient d'impôts les denrées. Le roi rangea tous les artisans et marchands, en différents corps de communautés, sous le titre de confréries, et en dressa les statuts avec une si sage prévoyance, qu'ils ont servi de modèle à tout ce qui a été réglé depuis pour la discipline des anciennes ou l'établissement de nouvelles communautés. Le frère du roi parcourait le royaume, rendant la justice, recevant les plaintes de chacun, et créant des règlements pour le maintien de l'ordre et de la paix. Le départ était fixé au mois de mai 1270. Louis institua régents du royaume, Mathieu, abbé de Saint-Denis, et Simon de Clermont de Nesle; et il leur substitua en cas de mort, Philippe, évêque d'Évreux, et Jean, comte de Ponthieu : puis il appela à Paris tous les barons de son royaume, pour leur faire jurer, que s'il arrivait faute de lui dans son voyage d'outre-mer, ils s'engageaient à reconnaître ses enfants pour suc-

cesseurs. Puis il écrivit à tous les seigneurs qui devaient l'accompagner en Orient, qu'il se chargeait de payer tous les frais de leur voyage, et de les entretenir de solde pendant toute la durée de la croisade. Une charte fut dressée en 1269, elle réglait ce que le roi aurait à payer pour chaque chevalier.

Enfin, le 5 mars 1270, Louis se rendit à Saint-Denis, où il prit l'oriflamme de France; puis le lendemain, il entendit la messe à Notre-Dame et alla coucher à Vincennes, d'où, après de déchirants adieux avec la reine Marguerite, il partit pour la Terre-Sainte : ce fut un jour de deuil pour le peuple et la noblesse, que celui de ce départ. Si ceux qui partaient étaient animés de cette foi exaltée que le saint monarque avait su leur inspirer, ceux qui restaient étaient agités de tristes pressentiments. Après mainte délibération, on avait décidé de diriger l'expédition sur Tunis : c'était un vaste repaire de pirates, que Charles d'Anjou avait intérêt à détruire pour protéger son royaume. Les ambassadeurs de Tunis, venus en France, avaient aunoncé que leur roi voulait recevoir le baptême et embrasser la religion du Christ; l'espoir de cette conversion engagea Louis à marcher sur Tunis. Au moment du départ, et pendant les jours qui le suivirent, des prières publiques furent dites pour le roi, ses fils et ses chevaliers. Louis IX, arrivé à Aigues-Mortes, où se réunissaient tous les vaisseaux, écrivit une fois encore aux régents du royaume, pour leur recommander la justice, surtout à l'égard des pauvres, et mit à la voile le 4 juillet de l'année 1270. La flotte génoise qui portait le roi et sa fortune fendit les flots bleus de la Méditerranée, et se dirigea vers les côtes

d'Afrique : le 20 juillet elle arriva devant les ruines de Carthage, cette rivale de Rome, qui, pendant si longtemps, avait eu la souveraineté des mers. Une bourgade, appelée Marza, était assise sur le port, et remplaçait cette ville, dont aujourd'hui il ne reste plus que des ruines A la vue de la flotte, les habitants prirent la fuite dans les montagnes, abandonnant les barques et les vaisseaux qui étaient dans le port. L'amiral Florent de Varesmes descendit reconnaître le rivage, et revint annoncer que tout était désert ; cependant on remit le débarquement au lendemain. Au point du jour lorsque les premiers rayons du soleil innondèrent la côte d'Afrique, la flotte aperçut une nombreuse armée rangée en bataille sur le rivage. On commença néanmoins les préparatifs de la descente. Les vaisseaux approchèrent, et à cette vue les Sarrasins prirent la fuite, sans chercher à s'opposer à cette prise de possession de leur territoire.

XXXVII

1270

L'armée avait débarqué tout entière ; les bagages, les approvisionnements, les chevaux étaient à terre, et l'on songea au campement. Un large fossé fut creusé tout au tour d'une vaste enceinte, et le revêtement de ces fossés fut garni de palissades : ce fut là

qu'on dressa les tentes. Celle de Louis s'élevait à mi-côte, et dominait la terre et la mer; l'étendard fleurdelisé flottait à son sommet, et semblait protéger tout le camp. Dans le bourg de Marza, dont les croisés s'étaient emparés, les femmes, les enfants, les malades avaient été établis sous la garde des soldats fidèles. La tour qui se trouve à la pointe du cap ouvrait ses portes aux chrétiens.

Cependant Tunis, située au-delà du golfe, à cinq lieues des ruines de Carthage, où était assis le camp, avait appris l'arrivée des croisés de l'Occident. Cette ville, une des plus riches de l'Afrique par son commerce, entourée de remparts et fortifiée de tours menaçantes, se préparait à une vigoureuse résistance; tous les paysans des montagnes descendaient pour soutenir le choc des Francs. Bendocdar avait promis de venir au secours de la ville assiégée, et déjà les troupes des provinces arrivaient en foule. Louis, qui conservait toujours l'espoir de convertir le soudan de Tunis à la foi chrétienne, reçut un message de ce prince, qui lui promettait de venir chercher le baptême sur le champ de bataille, à la tête de cent mille guerriers. Le messager annonçait encore que tous les chrétiens du territoire avaient été plongés dans les prisons, et seraient mis à mort, si le roi portait ses armes contre la capitale de l'Afrique : mais Louis, que de pareilles menaces n'intimidaient pas, résolut de pousser le siége de Tunis aussitôt que le roi de Sicile serait arrivé avec sa flotte et ses soldats. Charles d'Anjou se fit longtemps attendre, et ces retards causèrent tous les malheurs. Cependant les Maures, les Arabes se présentaient aux portes du camp; enhardis par le

silence des croisés, ils attaquaient les avant-postes et fuyaient au premier mouvement défensif ; mais Louis refusait le combat, fidèle à sa promesse de ne commencer les hostilités qu'avec le concours de son frère Charles d'Anjou.

Cependant, l'armée consumée par les ardeurs d'un soleil de feu, et par le souffle d'un vent torride qui, emportant avec lui le sable du désert, le dispersait en poussière brûlante sur le camp, ne trouvait pas d'eau pour éteindre sa soif ardente : les approvisionnements se composaient en grande partie de viandes salées, qui causaient des fièvres et la dyssenterie, cette maladie terrible des pays chauds ; la peste même s'était appesantie sur le camp ; la fatigue se joignait à tous ces fléaux : car il fallait sans cesse être en garde contre un ennemi enhardi par quelques succès dûs à l'inaction des Francs. Les morts ne se comptaient plus ; on les jetait pêle-mêle dans les fossés : riches et pauvres, chefs et soldats y trouvaient un même tombeau. Les seigneurs de Montmorency, de Brissac, Gauthier de Nemours, les comtes de Vendôme et de La Marche avaient rendu le dernier soupir, en regrettant de ne pas mourir pour la cause de Jésus-Christ.

Les chaleurs augmentaient toujours, la disette se faisait plus vivement sentir, et le découragement s'emparait des soldats, honteux et désespérés de ne pouvoir combattre et vaincre un ennemi qui les raillait et les accablait d'injures jusqu'aux portes du camp. Louis relevait leur courage par de consolantes paroles et par la promesse d'une victoire prochaine ; mais bientôt lui-même il tomba malade. Ses deux fils, Philippe et Tristan, celui-là même qui était né à Da-

miette, furent atteints par la contagion. Tristan, peu de jours après, mourut sur un vaisseau où il avait été transporté. Louis, à cette nouvelle versa d'abondantes larmes; mais la résignation du chrétien sut vaincre la douleur du père. Malgré ses souffrances, Louis continuait à gouverner son armée, mais bientôt la fièvre redoubla, et il vit la mort s'avancer lentement et planer au-dessus de sa tête; alors il ne songea plus qu'à Dieu et à la France. Toute l'armée éplorée priait le Seigneur de lui conserver un si bon roi. Louis fit venir Philippe, celui de ses fils qui devait après lui monter sur le trône; et, d'une voix défaillante, mais que soutenait encore le sentiment d'un devoir sacré, il lui donna de longues instructions sur la manière de gouverner les hommes et d'obeir aux volontés de Dieu et de la sainte religion.

« Cher fils, lui disait-il, je t'enseigne premièrement que tu aimes Dieu de tout ton cœur et de tout ton pouvoir; car sans cela nul ne peut rien valoir. Tu dois te garder de toute chose qui puisse lui déplaire, et surtout tu dois avoir cette volonté que tu ne fasses péché mortel pour nulle chose qui puisse arriver; et qu'avant tu souffrirais tous tes membres être hachés et la vie enlevée par le plus cruel martyre, plutôt que tu ne commettes péché mortel avec connaissance. Aie le cœur compatissant envers les pauvres et envers tous ceux qui ont souffrance de corps ou de cœur; et, suivant ton pouvoir, soulage-les volontiers de consolations et d'aumônes. S'il advient que tu parviennes au royaume, prends soin d'avoir les qualités qui appartiennent aux rois; c'est-à-dire que tu sois si juste que tu ne t'écartes de la justice, quelque chose qui

puisse arriver. S'il t'est soumis quelque querelle de pauvre et de riche, soutiens de préférence le pauvre au riche, jusqu'à ce que tu saches vérité, et, quand tu la connaitras, fais justice : et pour cela prends garde qu'il y ait de bons prévôts en ta terre, et qu'ils rendent bonne justice au nom de Dieu et du roi. Sois si bon en toutes choses, cher fils, que s'il plait à Notre-Seigneur que tu gouvernes le royaume, tu sois digne de recevoir la sainte onction dont les rois sont sacrés. Garde-toi d'être bien conseillé avant que tu menaces une guerre, et que la cause en soit raisonnable... Enfin, je t'enseigne que, pour les guerres et débats qui seront en ta terre ou entre les hommes, tu te mettes en peine, autant que tu le pourras, de les apaiser.

« Cher fils, je te donne toute la bénédiction que le père peut et doit donner à son fils, et prie Notre-Seigneur Jésus-Christ que par sa grande miséricorde il te garde de faire chose contre sa volonté, et qu'après cette mortelle vie nous puissions l'aimer et le louer ensemble dans le ciel (1). »

Ces instructions du saint roi furent écoutées dans un respectueux silence par le jeune prince dont le cœur était brisé de douleur. C'était un spectacle digne d'admiration, que celui de ce monarque donnant à ses derniers moments de pieux conseils à son fils, et ne pensant qu'à Dieu et à sa patrie qu'il laissait à des mains inexpérimentées. Les ambassadeurs de Constantinople furent introduits dans la tente, et Louis ne

(1) Ces instructions de Louis IX, se retrouvent dans Joinville et dans Geoffroy de Beaulieu. Mais avec des versions différentes. Celles relatées succinctement ici ont été traduites de l'exemplaire que Philippe-le-Hardi a fait transcrire sur le registre de la Chambre des Comptes.

put que leur exprimer le désir de voir les deux églises grecque et romaine réunies pour la plus grande gloire de Dieu.

Puis Louis oublia les choses de la terre, pour ne plus songer qu'à son souverain juge. Il voulut rester seul avec son confesseur, et ils récitèrent ensemble les prières de l'Église. On l'entendit répéter souvent ce verset d'un psaume :

« *O Dieu! daigne sanctifier ton peuple, et veiller sur lui.* »

Le salut des croisés le préoccupait cependant encore, alors que toutes ses pensées l'emportaient dans le ciel, aux pieds de Dieu. Pendant la nuit du dimanche qui précéda sa mort, il prononça plusieurs fois le nom de Jérusalem. La croisade, la délivrance du Saint-Sépulcre furent jusqu'à l'heure suprême son unique préoccupation. Enfin, le lundi 25 août 1270, sentant que l'heure derniere approchait, et que l'ange de la mort l'effleurait déjà de son aile funèbre, il demanda qu'on le revêtit d'un cilice et qu'on l'étendit sur une couche de cendres; puis il abaissa ses paupières comme pour recueillir ses pensées, « et furent ses yeux clos l'es- « pace d'une demi-heure et plus, » a dit un chroniqueur (1). La tente était ouverte; les soldats, les chefs étaient agenouillés tout autour et pleuraient en silence. Louis IX parut se ranimer, et ouvrant les yeux, il les tourna vers le ciel; il joignit les mains, et s'écria d'une voix éteinte : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison, « et je vous adorerai dans votre saint tabernacle. »

Sa tête retomba appesantie par ce suprême effort,

(1) Guillaume de Nangis.

ses bras se roidirent : il resta sans mouvement. A trois heures un long soupir souleva sa poitrine, et sortit avec effort de ses dents déjà serrées par la mort. Le saint roi n'était plus; il rendait le dernier soupir à l'heure même où le Christ, Sauveur des hommes, était mort pour le salut de tous.

Lorsque la nouvelle de cette mort, à laquelle cependant on s'était préparé depuis longtemps, fut connue dans l'armée, chefs et soldats se livrèrent au désespoir. Le trépas de Louis semblait à tous le signal des plus grands malheurs, et chacun songeait à retourner dans la patrie, sans plus s'occuper de la guerre sainte. Le génie protecteur qui dirigeait l'entreprise était monté au ciel.

Cependant une flotte entre dans le port, le drapeau sicilien est arboré aux mâts des navires; de joyeuses fanfares s'élèvent dans les airs et annoncent l'arrivée de Charles d'Anjou : mais un morne silence règne dans le camp, et l'écho de la rive répond seul aux sons retentissants de la trompette et aux cris des soldats. Le roi de Sicile, agité de tristes pressentiments, s'élance à terre, arrive en courant à la tente royale, et tombe à genoux à la vue de son frère inanimé et étendu sur la cendre. Des larmes silencieuses coulent sur les joues du prince et longtemps il demeure prosterné devant ces restes froids et immobiles (1).

Philippe cependant fut proclamé roi de France. Les princes, les soldats vinrent lui rendre hommage et lui jurer fidélité; mais son oncle, Charles d'Anjou, prit le commandement de l'armée; car le jeune prince souf-

(1) Duchesne, gestes de Philippe III.

frait encore de la maladie qui l'avait frappé. Les infidèles, à la nouvelle de cette mort, étaient venus jusqu'aux portes du camp insulter à la douleur des chrétiens qu'ils espéraient vaincre facilement. Les soldats souffraient impatiemment ces outrages, et demandaient à combattre pour en tirer une éclatante vengeance; plusieurs combats heureux furent livrés sur les bords du lac de la Goulette, et les Maures vaincus prirent la fuite devant les étendards français. Dans une de ces rencontres, les Sarrasins laissèrent plus de cinq mille morts sur le champ de bataille; un autre jour la cavalerie française pénétra dans le camp des infidèles, et le pilla, massacrant femmes, enfants, blessés, tous ceux enfin qui n'avaient pu prendre la fuite. Le roi de Tunis, n'espérant plus dans la victoire, demanda la paix, tout disposé à la payer de tous les trésors amassés dans le vol et la piraterie. Ses ambassadeurs vinrent au camp chrétien; et, après plusieurs délibérations, les chefs se résolurent à accepter le traité qu'ils proposaient.

Le 20 octobre 1270, les princes croisés et les ambassadeurs tunisiens conclurent une trève de quinze années. Le roi maure devait payer deux cent mille onces d'or pour les frais de la guerre, de plus un impôt annuel de quarante mille écus au roi de Sicile, et rendre tous les prisonniers chrétiens en échange de ceux de sa nation. Enfin un quartier de Tunis était accordé aux chrétiens pour y établir des comptoirs, des bazars, des églises où ils pourraient professer librement leur culte.

Ce traité conclu, les croisés n'eurent d'autre pensée que celle d'abandonner cette terre, cause de si grands

malheurs. La flotte mit à la voile, le 10 novembre 1270, pour se rendre en Sicile. Bientôt une tempête affreuse dispersa les navires et plus de quatre mille chrétiens furent submergés avec leurs vaisseaux. Le reste aborda à Trapani, où le roi de Sicile prodigua ses soins et ses secours à tous les chefs et soldats. Un conseil s'assembla pour décider ce qu'on ferait au retour du printemps. Après avoir pris en Sicile ses quartiers d'hiver, Charles d'Anjou proposa une conquête pleine de promesses, celle de la Grèce. Mais Philippe, qui avait reçu des lettres des régents de France qui rappelaient, au nom de son peuple, le jeune roi dans sa patrie, refusa de prendre part à cette expédition, et songea à retourner en France. Les seigneurs français le suivirent, en jurant à Charles de reprendre la croisade après quatre années de repos dans leur pays. Les Français partirent au mois de janvier de l'année 1271. Le roi de Navarre, Thibault, était mort à Trapani des suites de la peste. Isabelle, sa femme, fille de Saint-Louis, expira de douleur auprès du cadavre de son mari. L'armée française se mit en marche. Au passage d'une rivière, la jeune reine tomba de cheval et mourut des suites de sa chute. Philippe revenait donc suivi de trois cercueils, l'un renfermant les restes de son père, dont les Français n'avaient pas voulu se séparer; l'autre, sa femme; le troisième, son frère, le duc de Nevers. Tristan avait été laissé sur les rives africaines. Bientôt après, le roi apprit la mort du comte de Poitiers, son oncle, qui avait succombé avec sa femme, dans une ville de la Toscane, emportés tous les deux par une épidémie.

Le voyage de Philippe à travers la France fut un

long deuil. La foule accourait sur son passage pour contempler son jeune monarque, qui avait, par un miracle, échappé à la contagion, et pour adorer, les yeux en pleurs, le cercueil du saint roi.

Philippe arriva dans sa capitale, portant lui-même le cercueil qui renfermait les ossements de Louis IX. On célébra à Saint-Denis les funérailles du roi martyr, et ses restes vénérés furent déposés auprès de son père, Louis VIII, et de son aïeul, Philippe-Auguste.

Telle fut cette croisade, entreprise pour éclairer des vives lueurs de la religion chrétienne les ténèbres de l'islamisme, et arracher à une honteuse servitude la ville sainte : la fatalité, la contagion, la famine triomphèrent deux fois de ces expéditions. Mais tant de malheurs imprévus et immérités ne servirent qu'à augmenter la vénération du peuple pour les vertus et le caractère de Louis. En effet, ce prince, d'une âme simple et timide, était plein de courage quand il s'agissait de l'intérêt de ses sujets. La justice, l'amour de son peuple exaltaient ce cœur droit et vertueux, et le rendaient capable des plus nobles élans, des plus rares exemples de courage. Ainsi, il montrait une valeur invincible lorsqu'il combattait les rebelles à Taillebourg ou les Sarrasins de Mansourah; ainsi, malgré sa piété admirable, il savait résister aux entreprises des papes et des évêques, lorsqu'elles devaient jeter le trouble et la discorde dans son royaume. Mais, rentré dans son palais, rendu à lui-même, Louis redevenait le bon et simple monarque qui rendait à tous la justice sous le chêne de Vincennes, et par ses vertus éminentes, il s'attirait l'amour et le

respect des Français. Aussi, lorsque le pontife de Rome demanda à ses contemporains quelles étaient les vertus de Louis, et ce qu'il avait fait pour son peuple, tous d'une commune voix, le proclamèrent le plus grand, le plus pieux, le plus sage des monarques ; tous témoignèrent de leur amour pour lui, de leur vénération pour sa mémoire ; tous le jugèrent digne d'être placé au rang des martyrs et des élus du Seigneur.

XXXVIII

1271-1280-1295.

A la nouvelle de la mort de Louis IX, les chrétiens de la Palestine ne conservant plus d'espoir de se voir secourus, se hâtèrent de conclure des traités avec les musulmans. A peu près à la même époque, le fils de Henri III, le prince Édouard, arriva à Ptolémaïs à la tête de trois cents chevaliers anglais et de cinq ou six cents croisés, venus des bords du Rhin. Voilà ce qui restait de ces armées nombreuses, soulevées à la voix du pieux monarque de la France, qui devaient venir délivrer le Saint-Sépulcre et amener le triomphe de la croix. Alors, au mépris des traités, les chevaliers anglais, auxquels s'étaient réunis les Hospitaliers et les Templiers, ravagèrent tout le territoire musulman. La Galilée fut dévastée. Les hordes de Turcomans, qui

erraient avec leurs troupeaux et qui dressaient leurs tentes tantôt dans une plaine, tantôt dans une autre, furent surprises et devinrent prisonnières des croisés. Nazareth, qui se trouva sur leur chemin, fut prise d'assaut après quelques jours de siége. Cette ville, dont les habitants chrétiens avaient été massacrés par les musulmans quelques années auparavant, fut livrée au pillage ; la garnison et tout ce qui s'y trouvait de Sarrasins furent passés au fil de l'épée. Mais bientôt Edouard se lassa de cette guerre sans gloire et sans fin. De nouveaux ennemis se présentaient toujours, et n'étaient vaincus que pour faire place à d'autres. Il revint à Ptolémaïs : et là, rien ne put ranimer son ardeur éteinte. Assailli par un émissaire du Vieux de la Montagne, le prince anglais n'échappa à la mort que par sa valeur : il tua son meurtrier; mais dès lors le séjour de l'Orient lui devint odieux; et bientôt après il remonta sur ses vaisseaux et retourna dans sa patrie (1). Ce fut la dernière armée de l'Occident qui traversa les mers pour aller combattre les infidèles. Les chrétiens de la Palestine furent abandonnés à leurs propres forces, et résistèrent, avec le courage du désespoir, jusqu'au moment suprême où devait s'anéantir, en Asie, la puissance des enfants de l'Occident.

Cependant le pontife, qui occupait le trône de Saint-Pierre, et qui avait longtemps vécu en Orient, où le pouvoir suprême était venu le chercher et le choisir, essaya de ranimer l'enthousiasme, ou d'exciter la com-

(1) Henri Knigton donne de curieux détails sur la lutte d'Édouard et de l'émissaire du Vieux de la Montagne.

passion en faveur des colonies de l'Orient (1). Mais, ni les exhortations de Grégoire, ni la présence des Templiers venus pour solliciter des secours, ne purènt réveiller la ferveur des saints pélerinages, ni faire des prosélytes à la cause de Jésus-Christ. *Philippe* seul prêta trente-six mille marcs d'argent cautionnés par les biens que les Templiers possédaient en France.

Grégoire, alors, convoqua un concile à Lyon pour l'année 1274. Ce fut, pour ainsi dire, un congrès du monde civilisé, auquel assistèrent cinq cents évêques, soixante-dix abbés, et mille autres prélats *mitrés*, ainsi que les députés de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Sicile et de Chypre. Les ambassadeurs de Michel Paléologue, empereur des Grecs, n'étaient pas encore arrivés, et ne vinrent qu'à la Saint-Jean. Enfin, le 29 juin eut lieu la première assemblée, pendant laquelle on lut les lettres *de soumission* des Grecs, qui reconnaissaient la primauté du pape.

Le lendemain, jour de la fête de saint Pierre, une messe du Saint-Esprit fut célébrée et chantée par les prélats grecs et romains, dans les deux langues, latine et grecque. Le commun symbole fut entonné par tous les chrétiens, et devint l'hymne de la paix. Bientôt après arriva une ambassade de Tartares-Mogols. Ces députés du Kan de Tartarie venaient contracter une alliance offensive avec les chrétiens, contre les musulmans. Ils assistèrent aux réunions, et leurs yeux furent éblouis à l'aspect de cette auguste

(1) Thibaut archidiacre de Liège, élu pape sous le nom de Grégoire X en septembre 1271.

assemblée de tous les prélats de la chrétienté. Un de ces Tartares se convertit à la foi chrétienne, et reçut le baptême des mains du souverain pontife.

Les deux dernières séances du concile furent consacrées à la croisade. Un arrêt fut rendu, qui permettait de lever, pendant dix ans, la dîme sur les biens ecclésiastiques. Paléologue promit, par les ambassadeurs, des secours d'argent et de soldats, mais ces exemples ne purent triompher de l'indifférence des chrétiens. L'enthousiasme s'était éteint au récit des misères, des désastres des frères de la Palestine. La promesse d'une couronne, d'un trône, ne tirait plus les chevaliers de leur indolence, pour voler à la conquête des saints lieux. Le sort des chrétiens de la Syrie était chaque jour plus misérable : ne recevant plus ni argent ni défenseurs, ils se voyaient à tout instant exposés à la merci des infidèles. Les traités faits avec le sultan du Caire soulevaient des querelles entre les divers princes qui commandaient les villes chrétiennes; car ces traités sacrifiaient toujours l'intérêt de tous à celui d'une petite ville, ou même d'un château-fort : de plus, il y avait trois prétendants au trône de Palestine, ce trône chancelant et sans cesse menacé. C'étaient Charles d'Anjou, le roi de Chypre, un descendant des Lusignan, et Marie d'Antioche, petite fille d'Amaury. On se battait dans les rues de Ptolémaïs pour le vain titre de roi de Jérusalem. La puissance des chrétiens s'éteignait de jour en jour dans ces luttes, où le sang coulait pour l'occupation d'un trône envahi.

Cependant Bendocdar, au faîte de la puissance, vainqueur des Nubiens, des Tartares, songeait à de

nouvelles conquêtes, lorsqu'il mourut empoisonné (1). Ses fils lui succédèrent ; mais les triomphes de leur père, sa barbarie, son despotisme, le souvenir de sa gloire ne purent leur assurer la puissance ; et bientôt Kelaoun, un des émirs, usurpa la couronne, après avoir chassé les fils du plus zélé défenseur de l'islamisme. A la nouvelle de la mort de Bendocdar le pape avait renouvelé ses instances auprès des princes de l'Occident ; mais aucun n'avait répondu à son appel ; et Charles d'Anjou seul songeait encore à retourner en Orient, prendre possession du royaume de Jérusalem ; lorsqu'une révolte éclata le jour de Pâques de l'année 1282, et Pierre d'Aragon fit massacrer, pendant les vêpres de ce jour solennel, tous les Français sujets du roi de Naples, qui se trouvaient en Sicile. Cette révolution populaire força le roi Charles à renoncer à ses projets.

Le nouveau sultan Kelaoun, qui ravageait l'Arménie soulevée, consentit à une trève nouvelle avec les chrétiens de Ptolémaïs. Mais, malgré ce traité, les Hospitaliers firent des incursions sur le territoire sarrasin, et ravagèrent tout le pays. Le sultan vint assiéger la forteresse de Markab, où s'étaient réfugiés les chevaliers de l'Hôpital. Le siége fut long et difficile ; mais enfin ses défenseurs, épuisés par les fatigues et la disette, succombèrent au nombre, et Markab devint la proie des musulmans. Laodicée céda à leurs armes, et bientôt une armée nombreuse mit le siége devant Tripoli. Bohémond s'y maintenait, espérant toujours que les chrétiens viendraient à son secours ;

(1) Voir Ibn-Férat, pour les détails.

mais personne ne devait venir tant était profonde la discorde qui régnait entre ces misérables débris d'une puissance éteinte. Le siége commença : pendant trente-cinq jours, habitants et soldats soutinrent tous les assauts, repoussèrent toutes les attaques; enfin, les musulmans se jetèrent dans la ville, et dix mille chrétiens furent massacrés. Les femmes, les enfants, devinrent esclaves, et la ville fut livrée aux flammes ; les remparts furent démolis, les palais, les riches manufactures, les comptoirs européens établis sur le port furent détruits; et, de cette ville florissante, il ne resta bientôt plus qu'un monceau de décombres. Telle était la politique des musulmans : elle consistait à ne laisser derrière soi que destruction et ruines, pour empêcher les enfants de l'Occident de venir former en Palestine de nouveaux établissements qui relèveraient leur puissance, et les fixeraient encore sur le territoire asiatique. C'était là une politique aveugle, barbare ; mais son but patriotique lui servait d'excuse aux yeux des Sarrasins.

Ptolémaïs, cependant, en apprenant la destruction de Tripoli, songea à renouveler la trève avec le sultan du Caire. Ptolémaïs, la ville florissante et industrielle, au sein de laquelle s'élevaient des marchés, des bazars, où s'échangeaient les riches productions de l'Asie contre celles de l'Occident; Ptolémaïs, la ville riche, pour laquelle Saint-Louis avait dépensé ses trésors, en faisant relever ses remparts, tremblait de subir le sort de Tripoli. Cependant elle était défendue par de solides fortifications, et par les plus braves chevaliers de la Palestine, qui s'y étaient réfugiés avec leurs meilleures troupes. Le comte de Tripoli, les seigneurs

de Tyr, de Sidon, de Joppé d'Arsur, de Tibériade étaient devenus ses défenseurs. Kelaoun vint les menacer ; toutefois, cédant aux prières des chrétiens, il renouvela la trève pour deux ans, deux mois, deux semaines, deux jours et deux heures; mais le légat du pape refusa de ratifier le traité, et fit chasser de la ville des marchands sarrasins qui s'y trouvaient. Les habitants, qui s'attendaient à de cruelles vengeances, sollicitèrent les secours du pape (1), qui envoya seize cents soldats levés à la hâte dans toutes les provinces de l'Italie. Ces soldats, au mépris des conventions, se jetèrent sur le territoire musulman, et ravagèrent tout sur leur passage. Kelaoun se plaignit en termes amers de cette violation des traités, et renvoya, en les menaçant de sa colère, les ambassadeurs francs qui étaient venus lui offrir des excuses et des réparations. On se prépara à une défense désespérée : tous les citoyens en état de porter les armes furent placés dans le corps d'armée. Renforcée des troupes amenées par le roi de Chypre, l'armée se composait de vingt mille combattants, tant cavaliers que fantassins. Kelaoun avait envoyé en avant-garde cinq de ses émirs, à la tête de vingt-cinq mille hommes chacun. Toute la campagne de Ptolémaïs fut ravagée : les jardins, les vignes furent dévastés. Les chrétiens firent vainement quelques sorties, sans en tirer aucun avantage décisif. Le sultan du Caire mourut avant d'avoir pu rejoindre son armée, laissant l'autorité suprême à son fils Chalif, à qui il avait su inspirer sa haine profonde pour les chrétiens. Le nouveau sultan marcha contre Ptolémaïs

(1) Nicolas IV.

avec deux cent mille combattants. Le siége commença en avril 1291 (1).

Les premiers combats furent terribles. Les croisés se défendaient avec une ardeur infatigable, dans l'espoir de jeter le découragement parmi les Sarrasins. De leur côté, les musulmans montaient à l'assaut avec fureur. Leurs attaques sans cesse renouvelées, leurs puissantes machines causaient de grands ravages aux habitants et aux remparts. Mais bientôt l'énergie des assiégés s'émoussa devant les périls sans cesse renaissants de la défense. La désertion se mit dans cette pauvre armée. Chaque jour, des vaisseaux quittaient le port, emmenant les soldats qui fuyaient avec leurs biens les plus précieux. Ce départ décourageait ceux qui restaient; mais la panique était telle, que bientôt il n'y eut plus que douze mille guerriers pour défendre Ptolémaïs contre trois cent mille musulmans. Le 4 mai, l'assaut fut donné par l'armée turque. Les Francs se battirent avec toute l'ardeur du désespoir. Le roi de Chypre gardait avec cinq cents soldats la tour dite Sainte-Antoine : chef et soldats firent des prodiges de valeur. Mais avec la nuit, la force et le courage les abandonnèrent. Désespérant de sauver la ville, le roi, après avoir confié son poste aux chevaliers teutoniques, se retira et s'embarqua avec tous ses chevaliers.

Le lendemain, un nouvel assaut surprit les soldats chrétiens endormis sur les créneaux de leurs remparts. Après quelques heures d'un combat acharné, les Sarrasins marchant sur les cadavres de leurs frères,

(1) Makrisi.

qui remplissaient les fossés, purent pénétrer dans la ville par une brèche. Ce fut un carnage horrible. Les Templiers et les Hospitaliers commandés par Guillaume de Clermont, s'élancèrent à la brèche, la hache d'armes à la main, et défendirent valeureusement le passage. Le soir venu, les musulmans se retirèrent, abandonnant l'ouverture par laquelle ils étaient entrés dans Ptolémaïs. Après cette sanglante bataille, il ne resta plus dans la ville que sept mille combattants. Deux mille avaient mordu la poussière à ce terrible combat. Le lendemain, les Sarrasins revinrent plus terribles, plus acharnés que jamais. Les forces des chrétiens s'épuisaient contre ces ennemis sans cesse renaissants ; et, vers la fin du jour, lorsque les enfants de Mahomet pénétrèrent dans la ville, c'est à peine s'ils avaient la force de lever leurs épées pour en frapper l'ennemi.

Les chrétiens fuyaient à travers les rues, appelant les habitants à leur secours. Le patriarche de Jérusalem implorait l'assistance divine. A cette vue, les habitants s'arment, se précipitent, renversent l'ennemi et le mettent en fuite. Du haut des maisons les pierres, les meubles roulent sur les Sarrasins et les écrasent de leur chute. Le désespoir est dans tous les cœurs, l'idée de la mort rend le courage aux plus timides, la force aux plus harassés. Les Sarrasins plient sous l'impétuosité de ce choc et battent en retraite. Les chrétiens les poursuivent l'épée aux reins, au-delà même des murs. Cela dura ainsi jusqu'au 18 mai. Ce jour-là les chevaliers du Temple et de l'Hôpital qui avaient tenté une sortie furent battus par la cavalerie ennemie. Le grand-maître du Temple reçut une flèche

sarrasine qui l'étendit mort, et le grand-maître de l'Hôpital, renversé de son destrier, fut mis hors de combat. La déroute fut complète, les chevaliers s'enfuirent et gagnèrent la tour située au milieu des eaux (1). Les Sarrasins pénétrèrent dans la ville où ils furent obligés de faire le siége de chaque maison, de chaque rue. Des chaînes étaient tendues d'une maison à l'autre, en travers des rues, pour arrêter la cavalerie, sur laquelle pleuvaient du haut des toits l'eau bouillante et la cendre embrasée. L'incendie mêla ses ravages à l'extermination, et bientôt l'on vit tous les chrétiens fuyant en désordre, se précipitant aux pieds des autels, où ils étaient égorgés. Guillaume de Clermont fut tué à coups de flèches, au milieu d'une rue où il combattait encore à la tête de quelques guerriers. Cependant les chefs chrétiens fuyaient sur les vaisseaux. Le patriarche refusait d'abandonner les soldats, mais il fut entraîné et forcé de s'embarquer. Le vaisseau fut bientôt rempli d'une foule si nombreuse qu'il submergea en sortant du port. La ville était prise, mais les Sarrasins assiégeaient encore des forteresses remplies de guerriers intrépides et décidés à vendre chèrement leur vie. Le château des Templiers se défendit quelques jours, mais enfin, miné de toutes parts, il s'écroula sur ses fidèles défenseurs, et les ensevelit sous ses décombres. Digne tombeau de si braves champions du Christ! Les églises, les palais furent démolis ou livrés aux flammes. Plus de dix mille chrétiens furent égorgés par ordre du sultan. Tyr, Sidon, Beyrouth, contre lesquelles il avait en-

(1) Chronique de Thomas Ebendorffer.

voyé de nombreuses troupes, se rendirent sans résistance; les habitants espéraient par cette soumission sauver leur vie et leur liberté, mais les massacres continuèrent. Le pillage, l'incendie achevèrent la ruine des croisés (1).

L'Europe apprit bientôt, par l'arrivée des fugitifs, la ruine des établissements des Francs en Asie et les massacres des chrétiens. Ce fut un long cri de désolation. Les peuples pleuraient sur les malheurs de leurs frères qui parcouraient les villes en demandant l'aumône, et en racontant les derniers moments de leur puissance en Palestine.

Ce fut ainsi que se terminèrent les guerres saintes, ces combats furent les derniers entrepris pour la défense du christianisme. Les barbares repoussèrent, les armes à la main, la civilisation, la lumière, le culte du vrai Dieu, qui leur venaient des pays de l'Occident.

XXXIX

1390-1400.

Les chrétiens oubliaient la Terre-Sainte : le pape Nicolas IV avait vainement tenté de prêcher une nouvelle croisade ; nul n'avait répondu à son appel. Cependant Cazan empereur de Tartarie avait pris Alep, Damas, après avoir vaincu les mameluks aux plaines

(1) Alboufëda rend hommage à la bravoure des chrétiens.

d'Édesse. Jérusalem avait cédé à ses armes victorieuses, et les chrétiens de la Géorgie, qui étaient ses alliés, avaient pris possession de la Palestine et visité le tombeau du Christ, depuis si longtemps au pouvoir des infidèles. L'empereur tartare envoya des ambassadeurs au souverain pontife pour lui offrir la souveraineté de la ville sainte : le pape prêcha alors une croisade pour aller prendre possession du divin tombeau, mais une fois encore ses prières furent stériles, sa voix retentit sans écho dans les cœurs chrétiens. Des dames de Gênes prirent la croix ; mais après avoir reçu la bénédiction du nouveau pontife, Boniface VII, elles restèrent dans leur patrie, abandonnant une entreprise qui n'avait pu réveiller l'ardeur et l'enthousiasme des guerriers de l'Occident. Bientôt après, mourut l'empereur des Tartares, et son trépas, fit évanouir les dernières espérances des chrétiens. Pendant plus d'un siècle, les pontifes de Rome firent de vains efforts pour ranimer l'enthousiasme : les rois, les princes promettaient le concours de leurs armes et de leurs richesses, mais le moment venu de réaliser leur engagement, ils reculaient devant les périls de l'expédition. Philippe de Valois résolut de reprendre la guerre sainte, et l'archevêque de Reims écrivit au pape Jean XXII, que son maître, le roi de France, partirait en 1334 à la rencontre des musulmans. Le roi d'Angleterre promit de se joindre à Philippe. La mort de Jean XXII arrêta tous ces projets, au moment même où l'on songeait à les mettre à exécution. Philippe, bientôt après, obligé de défendre son royaume contre l'invasion des Anglais, renonça à son pieux pèlerinage. Quelques expéditions isolées, commandées par d'illus-

tres aventuriers, tentèrent la fortune en Orient pendant les dernières années du XIVe siècle, mais elles furent sans résultat. Le roi de Chypre seul, Pierre de Lusignan, mit sur pied une armée de vingt mille combattants, composée de soldats, de condottieri qui ne vivaient que de leur épée, et marcha à leur tête sur Alexandrie. La ville, laissée sans défense à cette armée indisciplinée, fut livrée au pillage. Mais, redoutant les armées du Caire qui s'avançaient contre eux, les Cypriotes abandonnèrent cette ville, et se dirigèrent sur les cités maritimes de la Syrie. Tortose, Laodicée, Beyrouth, Tripoli furent en proie à la dévastation et à l'incendie. Le sultan, pour arrêter ce torrent dévastateur, proposa une trève et offrit des sommes considérable pour acheter la paix. Les chrétiens retournèrent dans leur patrie, enrichis des dépouilles des cités vaincues et du tribut imposé au sultan. C'était une sage politique que celle de ce prince, qui éloignait avec de l'or et des promesses un ennemi dangereux.

Si l'enthousiasme qu'avaient excité les croisades était éteint dans l'esprit des peuples, le goût des entreprises aventureuses, où l'on pouvait exercer sa bravoure, était resté dominant dans le cœur des chevaliers français; aussi saisirent-ils avec empressement l'offre des Génois d'aller combattre les Maures barbaresques, dont les vaisseaux infestaient la Méditerranée et commettaient d'horribles brigandages. Les Génois demandèrent un chef au roi de France; le duc de Bourbon partit bientôt entouré des plus nobles seigneurs, qui étaient, à la nouvelle de son départ, venus se ranger sous ses drapeaux. Quatorze cents chevaliers le suivaient. Leur arrivée à Gênes fut saluée des vives

acclamations de la multitude. Puis ils montèrent sur la flotte génoise et se rendirent en Barbarie.

Le chroniqueur Froissard, toujours si naïf et si original, raconte ainsi ce départ : « Moult grande beauté et plaisance fut de voir l'ordonnance du partement, et comment ces bannières, pennons et ces estranières bien et richement armoyées des armes des seigneurs, ventelaient au vent et resplendissaient au soleil ; et d'ouïr ces trompettes et ces claronneaux retentir et bondir. Autres ménestriers faisaient sonner leurs propres chalumelles et macaires, tant que du son et de la voix qui en issaient retentissait toute la mer. »

Ces nouveaux croisés allèrent mettre le siége devant la ville d'Afrique (1). Les habitants, surpris de cette guerre sans motif, envoyèrent des députés au camp, pour savoir la cause de ces hostilités. Les Génois répondirent qu'ils avaient à venger les pirateries dont les rendaient victimes les barbares. Mais les chevaliers français ne savaient que répondre, et après s'être longtemps consultés, ils répondirent aux envoyés des Maures qu'ils venaient les attaquer, parce qu'ils avaient mis à mort et crucifié le fils de Dieu, appelé Jésus-Christ : ce pourquoi on tenait les Sarrasins et toute leur secte pour des ennemis. Froissard ajoute : « Les assiégés ne firent-ils que rire de cette explication qui ne leur semblait ni raisonnable, ni bien prouvée. »

Le siége se poursuivit, les chrétiens multiplièrent les assauts sans pouvoir triompher de la résistance des habitants. Les maladies contagieuses produites par les ardeurs du climat, la famine vinrent en aide aux

(1) Almahia.

assiégés. On redoutait aussi la saison des pluies, si dangereuse dans ces pays. La discorde entre les chefs vint mêler ses poisons à tant de maux : le siége fut abandonné. Les Maures, pour se venger des chrétiens et pour se mettre à l'avenir en garde contre leurs surprises, armèrent des vaisseaux qui, sillonnant la Méditerranée, causèrent plus de maux, commirent plus de déprédations que la guerre n'en avait voulu faire cesser. Les communications furent interrompues, et le commerce si actif de l'Italie avec les villes syriennes fut arrêté tout-à-fait (1).

D'un autre côté, les chevaliers de l'Hôpital, qui s'étaient établis à Rhodes, avaient voulu, aidés du roi de Chypre, porter la guerre sur les côtes de la Syrie. Une flotte avait paru devant Laodicée, et la ville turque avait été incendiée ; Tortose, Tripoli avaient eu le même sort. On avait exercé contre les habitants des cruautés inouïes ; et ces vengeances stériles avaient eu pour résultat de fermer aux pèlerins l'entrée des lieux saints. Cependant, malgré l'ardent désir de représailles qui devait animer les musulmans, la paix se fit avec les chevaliers de Rhodes et le roi de Chypre. On régla les conditions qui furent avantageuses aux chrétiens : le sultan remit tous les prisonniers et donna la permission de relever les églises du Saint-Sépulcre, de Bethléem et de Nazareth ; il rendit, en outre, aux chevaliers de l'Hôpital, la maison qu'ils occupaient à Jérusalem.

Cependant, une nouvelle guerre s'était déclarée entre les Grecs et les Turcs, peuple vaillant qui, chassé

(1) Voir Froissard et Folieta.

de Karisme, sa patrie, par des hordes tartares, s'était jeté dans l'Asie-Mineure, et avait fondé un empire sur les vastes débris de l'empire byzantin (1). La faiblesse des Grecs avait favorisé ces conquêtes, qui devaient bientôt s'étendre sur toute la Grèce et jusque sur la ville de Constantin. Ces hordes barbares, ayant Otman pour chef, fondèrent l'empire ottoman, dont la capitale fut d'abord Larenda, puis Iconium, en 1388 (2). Amurat I, leur sultan, avait étendu l'empire dans le Péloponèse, et s'était avancé jusque sous les murs de Constantinople. Alors, Paléologue vint à Rome, solliciter du secours en faveur des débris de son empire, et s'en retourna avec de vaines promesses. Il fut obligé d'implorer la compassion d'Amurat et de lui payer un tribut. Bajazet, le successeur d'Amurat (3), avait, à la tête d'une nombreuse armée levée dans le pays conquis, assiégé et pris Andrinople, puis il s'était jeté dans l'Épire. Les empereurs grecs imploraient en vain les secours de l'Occident ; leurs prières, leurs plaintes n'excitaient plus qu'une stérile pitié. Deux papes se disputaient le trône pontifical ; les Grecs ne surent auquel adresser la soumission de l'empereur et du peuple. Bajazet fit venir à Iconium la famille de Paléologue, et lui ordonna de rester dans son palais de Constantinople, sans chercher à en sortir, sous peine de la vie.

Cependant, les janissaires, milice composée des en-

(1) C'est vers 1300 que commencèrent les invasions des Turcs en Europe. (Voir Raynaldi.)

2) Otman chef de la dynastie ottomane entra dans la province de Nicomédie en juillet 1299. (Hammer.)

(3) Surnommé Ilderim, l'éclair.

fants grecs que le sultan d'Iconium forçait au service militaire, marchaient contre les Serviens et menaçaient la Hongrie. Bajazet les suivait avec son armée. Les Hongrois envoyèrent des députés au roi de France, Charles VI, pour le solliciter d'entrer dans la ligue contre les Turcs. Le roi promit solennellement d'envoyer ses chevaliers. Les députés hongrois avaient répété que Bajazet méprisait les guerriers français : cette parole enflamma l'ardeur des chevaliers chrétiens; et bientôt une troupe nombreuse, commandée par des chefs habiles et braves, partirent au secours des Hongrois. Parmi ces chefs on remarquait le fils du duc de Bourgogne, Jean de Nevers, dit Jean-sans-Peur, puis Philippe d'Artois, connétable de France; Jean de Vienne; le sire de Coucy; Guy de la Trémouille et le maréchal de Boucicaut; ces quatre derniers avaient déjà fait partie de l'expédition contre l'Afrique. Parmi les nouveaux se comptaient des parents du roi de France, Henri et Philippe de Bar, et le comte de La Marche, célèbre par sa propre renommée et par celle que s'étaient acquise ses ancêtres dans les guerres de la Palestine. Le peuple s'intéressa à cette expédition, et salua leur départ de ses vœux et de ses acclamations. Ils arrivèrent en Hongrie, suivis d'une foule de chevaliers d'Autriche, d'Allemagne, qui voulaient prendre part à cette nouvelle croisade contre les ennemis de la foi. Lorsque l'empereur Sigismond les passa en revue, l'armée était si nombreuse, que ce prince s'écria : « Si le ciel venait à tomber, les lances chrétiennes le retiendraient dans sa chute. »

La guerre commença ; les Grecs furent battus dans toutes les rencontres, et fuirent en désordre devant

les soldats de la Croix. Plusieurs villages de la Bulgarie tombèrent au pouvoir des croisés. Enfin, l'armée de Sigismond vint mettre le siége devant Nicopolis (1). Bajazet s'avança pour secourir la ville assiégée. Les chrétiens ne pouvaient croire à tant de témérité, lorsque les étendards du sultan flottèrent dans les plaines de Nicopolis. Sigismond ne put alors contenir l'ardeur des Français, qui taxèrent ses sages conseils de lâcheté : toute la cavalerie se précipita sur les fantassins turcs, espérant chasser devant elle et disperser cette multitude, comme le vent chasse et disperse les feuilles sur la terre. Les turcs plièrent sous ce choc redoutable, et feignirent de battre en retraite : les Français volent sur leurs traces et les poursuivent ; mais bientôt ils sont enveloppés par les bataillons des janissaires embusqués dans les forêts voisines. L'armée hongroise ne peut les dégager ; il ne leur reste plus qu'à mourir. Ce fut un combat terrible : pendant près d'une demi-journée, les chevaliers français, réunis en faisceau, sans pouvoir ni avancer ni reculer, frappent, massacrent et font un carnage horrible de leurs ennemis ; enfin ils tombent, écrasés par le nombre sans cesse renaissant des Sarrasins, et sont faits prisonniers. La bataille de Nicopolis fut la dernière de cette expédition : l'armée hongroise se dispersa devant ce flot dévastateur. Sigismond courut chercher un refuge à Constantinople. C'est aux chevaliers français que l'histoire a attribué le désastre de cette bataille (2). La présomption, l'or-

(1) Voir Froissard, Bonfini, Frantza.

(2) Boucicaut dans ses mémoires, accuse la félonie des Hongrois qui voyant les Français accablés, lâchèrent pied et prirent la fuite.

gueil, l'imprudence, l'indiscipline en furent la déplorable cause. Nul d'entre eux ne voulait écouter les conseils des plus prudents, ni obéir aux ordres de chefs expérimentés. Bajazet se vengea cruellement des massacres de quelques musulmans, et de l'incendie de quelques pauvres villages de la Servie. Les prisonniers furent décapités sous ses yeux, et le sang de trois mille Français souilla sa mémoire d'un meurtre inutile. Quelques chefs seulement furent èpargnés, et, parmi eux, le duc de Nevers, Jean-sans-Peur, le comte de La Marche, Guy de la Trémouille et le maréchal de Boucicaut. Un chevalier, messire de Hely, fut envoyé au roi de France pour lui annoncer cette nouvelle et traiter avec lui du rachat des prisonniers. Charles envoya de magnifiques présents à Bajazet, et entre autres une tenture de basse-lice, représentant les exploits d'Alexandre le Grand. Un banquier de Paris fournit pour la rançon deux cent mille ducats, et des marchands de Gênes prêtèrent le reste.

Les prisonniers revinrent en France, excepté deux. Le sire de Coucy était mort dans les prisons de Bajazet ; Guy de la Trémouille mourut dans l'île de Rhodes. Le retour des seigneurs français causa une joie bien vive à tous les citoyens ; longtemps ils furent le sujet des récits de l'Occident : ils racontaient les exploits de Bajazet ; ils répétaient ses paroles, ses menaces de conquérir Byzance, et de venir à Rome faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre.

Ces récits enflammaient le courage des chevaliers : brûlant du désir de venger leurs frères, une nouvelle expédition fut résolue, et le maréchal de Boucicaut

la commanda. Leurs exploits merveilleux réveillèrent le courage amolli des Grecs, et chassèrent Bajazet des rives du Bosphore, où il campait avec son armée. Enfin, après une année de travaux héroïques, ils revinrent en France, où les attendaient les palmes du triomphe.

XL

1400-1453.

Après le départ des chevaliers chrétiens, les invasions des Ottomans se renouvelèrent, et l'empereur grec, Manuel, vint lui-même en France solliciter la compassion du roi et des chevaliers. Mais la France était pleine de discordes. La maladie de Charles VI laissait le royaume sans maître et en proie aux factions. L'Anglais menaçait les provinces de l'ouest. Henri de Lancastre usurpait le trône d'Angleterre ; l'Allemagne se révoltait et déposait Venceslas son empereur, Manuel ne put donc rien obtenir des princes de l'Occident. Mais les secours devaient lui venir du nord de l'Asie, de l'empire fondé par Gengis-Kan. Tamerlan, empereur du Mogol, partit de Samarcande, sa capitale avec une armée nombreuse, et vint fondre sur l'Asie ; puis, se jetant sur les provinces syriennes, il soumit à ses armes Tripoli, Alep et Damas. Enfin, il rentra dans l'Asie-Mineure, où des cruautés atroces signalèrent

son passage. Les deux armées, ottomane et tartare, se rencontrèrent dans les plaines d'Ancyre, et pendant trois jours un combat terrible témoigna de l'acharnement et de la puissance des deux empereurs (1). Bajazet fut vaincu et fait prisonnier ; puis le vainqueur se dirigea vers Smyrne, défendue par les chevaliers de Rhodes ; la prit d'assaut et la livra aux flammes, après avoir égorgé ses habitants et ses défenseurs. Après ces exploits, il retourna dans sa patrie, suivi de Bajazet et de plus de trente mille prisonniers.

Les Grecs, dont le territoire envahi ne laissait à Manuel qu'un empire de quelques lieues, auraient pu profiter de la victoire d'Ancyre et des conquêtes de Tamerlan, pour relever leur puissance et reprendre sur les Ottomans leurs provinces conquises ; il suffisait d'un peu de courage pour repousser l'ennemi jusqu'au-delà de la Thrace et du mont Taurus; mais leur intérêt ne sut pas triompher de leur indifférence, et les Ottomans purent se relever des rudes coups portés à leur pouvoir par le prince des Tartares-Mogols.

Jean Paléologue vit encore, en 1545, les Turcs armés assiéger sa capitale. Il envoya des députés au pape Eugène IV, qui prêcha une croisade en faveur des Grecs et des Cypriotes attaqués par les Ottomans. Le pape, pour donner l'exemple à la chrétienté, équipa une flotte et leva une armée. Le cardinal Julien Césarini fut mis à la tête de cette expédition, comme chef apostolique.

Mais les peuples de France et d'Allemagne restèrent sourds à la voix du pontife ; et ni la pitié, ni l'amour des conquêtes ne purent les arracher de la patrie,

(1) Les chroniqueurs estimait à quatre-vingt mille le nombre des morts dans cette bataille.

pour aller opposer leur valeur aux invasions des enfants de l'Orient. Les Vénitiens, les Génois, les Flamands, seuls intéressés dans la cause, par leurs relations et leur commerce avec l'Égypte et l'Asie, envoyèrent des flottes rejoindre les vaisseaux du pontife. Les Hongrois devaient marcher sous les étendards romains. Leur roi Ladislas les commanda : le vayvode de Transylvanie, Huniade, que les Turcs appelaient le *brigand*, fut, avec le roi de Hongrie, le chef militaire de la croisade. Leurs premiers combats furent signalés par des victoires. Sophie, capitale des Bulgares, tomba en leur pouvoir. A cette nouvelle, la sécurité des Turcs fit place à l'effroi que leur inspirait l'armée des croisés. Amurat II leur envoya des députés pour demander la paix. Après plusieurs assemblées orageuses, les chefs acceptèrent une trêve de dix ans, moyennant un tribut énorme que promirent de payer les députés, au nom de leur maître. Mais le cardinal Julien refusa de signer ce traité honteux, au moment où la victoire allait leur assurer la conquête de tout le pays. Bientôt après, ce caractère hardi, ce génie audacieux sut ranimer les haines éteintes et recommencer la guerre. Il promit de nouveaux alliés à la cause des chrétiens, en annonçant qu'à Varna les croisés trouveraient les flottes des Grecs et des Italiens. Mais ces fausses promesses furent bientôt démenties, et la guerre se continua avec les propres ressources de l'armée et sans nouveaux secours. Amurat, fuyant les grandeurs du monde, venait de se faire ermite (1), il abandonnait

(1) L'historien arabe Coggia-Effendi dit qu'Amurat II, se retira à Magnissa, sur un des versants du mont Hémus. Mais bientôt le bruit des armes le fit sortir de sa retraite.

son empire à son fils Mahomet II, encore enfant; mais, à la nouvelle de l'approche de l'armée chrétienne, il sortit de sa retraite, et marcha à sa rencontre jusqu'à Varna, sur les bords de la mer Noire. L'armée turque se composait de cent mille combattants. A cette vue, la confiance des chrétiens s'évanouit. Huniade voulait battre en retraite, mais hélas! il était trop tard; l'armée n'avait plus qu'à vaincre ou à mourir.

La bataille fut livrée. D'un côté, près de quatre-vingt mille Ottomans, de l'autre, vingt-quatre mille chrétiens; la victoire semblait pencher pour eux; les deux ailes de l'armée turque avaient plié sous le choc des soldats francs, et fuyaient en désordre. Le centre seul, commandé par Amurat et soutenu par les janissaires, se défendait avec valeur contre l'impétuosité des chrétiens. Ladislas, armé d'une longue épée, faisait dans les rangs ennemis de larges brèches: cependant, il succomba sous le nombre, et sa tête, élevée au bout d'une pique, effraya les croisés, et fut la première cause de leur défaite. En vain le vayvode de Transylvanie voulut les rallier; en vain Julien chercha, par ses éloquentes paroles, à ranimer leur courage; le désordre se mit dans les rangs et bientôt tout fut en déroute. Dix mille chrétiens périrent sur le champ de bataille; le cardinal Julien fut trouvé parmi les morts; le reste de l'armée tomba aux mains des vainqueurs.

Après cette victoire, qui assurait la conquête des Turcs, Amurat II voulait retourner dans la retraite où il avait projeté de vivre et de mourir en paix; mais les compagnons de sa gloire, les janissaires, le retinrent au milieu d'eux pour le conduire de nouveau aux

combats. Six ans encore il resta dans les camps, augmentant ce royaume que ses aïeux avaient fondé. Il songeait à s'emparer de Byzance et à mettre le sceau à sa gloire par cette importante conquête, lorsque la mort le surprit. Il mourut, léguant ce vaste projet et son royaume florissant à son fils Mahomet. Le jeune sultan pour obéir aux volontés suprêmes de son père, résolut de porter le dernier coup à ce vieil empire qui, pendant plusieurs siècles, avait dominé le monde, et qui devait succomber sous les efforts d'une puissance naissante.

Constantin Paléologue venait de monter sur le trône du Bas-Empire. D'une vertu peu commune, d'une piété touchante, ce prince avait toutes les qualités qui font les grands rois. Mais tant de vertus ne devaient servir qu'à supporter avec une angélique résignation la perte de son empire, et à mourir en combattant pour sa défense. Mahomet, jeune comme lui, avait un caractère ardent, sauvage, indomptable, et rien n'avait pu jusqu'à ce jour en diminuer la férocité. Tels étaient les deux princes qui allaient se trouver en présence, et lutter dans un combat mortel. Avant d'en venir à une rupture, Constantin écrivit à Mahomet II ces touchantes paroles :

« Ma confiance est en Dieu : s'il lui plaît d'adoucir votre cœur, je me réjouirai de cet heureux changement. S'il vous livre Constantinople, je me soumettrai sans murmure à sa volonté. » — L'hiver de 1452 et les premiers mois de 1453, se passèrent en préparatifs pour cette guerre. Constantin envoya solliciter la compassion des princes de l'Occident. Mais déjà tant de fois les Grecs avaient appelé les chrétiens à leur

secours, promettant en échange leur soumission au prince des fidèles, tant de fois déjà ils avaient menti à leurs promesses, que l'invasion dont était menacé le Bas-Empire, ne put ranimer l'ardeur belliqueuse des Francs. Le pape envoya un légat et trois cents soldats. Les Véntiens, les Génois, toujours dans l'intérêt de leur commerce, armèrent quelques vaisseaux (1). Enfin, huit cents Catalans vinrent prendre part aux périls de la défense. Les Hongrois, les Bulgares avaient refusé leur concours. Les Grecs, de leur côté, ne voulaient pas combattre avec les Latins, contre lesquels des sectaires fanatiques avaient ranimé leur haine, en réveillant le souvenir des dissensions des temps passés, en rappelant les principes religieux qui avaient introduit le schisme et les avaient séparés de l'Église latine.

Cependant Constantin faisait réparer les murailles, fortifier les tours, creuser les fossés : mais que pouvait le prince le plus valeureux avec une armée de dix mille défenseurs à peine! (2).

L'armée turque au contraire, s'augmentait chaque jour de nouvelles troupes que l'espoir du pillage amenait de leurs provinces. Mahomet, à la tête de cent mille soldats, entouré de sa garde fidèle de janissaires, partit d'Andrinople le 5 mars 1453, et bientôt ses tentes furent dressées en face des murs de la ville des Césars. Mahomet avait amené avec lui de l'artillerie. Mais heureusement cette nouvelle invention de l'Europe causa plus d'effroi que de mal, car l'inexpé-

(1) On fit aux soldats Vénitiens amenés par Justiniani, de grands présents et des promesses magnifiques.

(2) Voir la chronique de Phrantza, grand chambellan de onstantin.

rience présidait encore à ces essais d'une découverte qui devait détrôner tout l'appareil de guerre des anciens.

Le 8 avril, le premier assaut fut donné à la ville de Byzance. Toute cette multitude se précipita contre les tours et les remparts comme une mer en furie qui bat les rochers de ses flots menaçants. Les machines heurtaient de leurs béliers de fer les murailles de la place, tandis que les balistes lançaient dans la ville les poutres, les pierres qui écrasaient les assiégés ou retombaient sur les toits des maisons. De leur côté, les Byzantins lançaient sur les Ottomans le feu grégeois qui faisait parmi eux d'horribles ravages; ce qui fit que l'avantage resta aux assiégés pour les premiers assauts et pour ceux des jours suivants. La valeur suppléait au nombre; Constantin était partout où il y avait un secours à porter, un péril à braver, une position à défendre. Le port était protégé par la flotte vénitienne, et une longue chaîne de fer tendue d'une des entrées du port à l'autre empêchait les gros vaisseaux d'y pénétrer. Mahomet (on y croit à peine) fit tirer de la mer soixante de ses plus gros navires amenés sur les côtes de la mer Noire, et les fit glisser sur des planches frottées de suif, à travers plaines et montagnes, jusqu'au golfe situé dans la mer de Marmara, de l'autre côté de Constantinople. Dès lors le port était envahi; ce fut le prélude de la victoire. Vainement les Grecs tentèrent d'incendier la flotte turque; les guerriers chargés de lancer le feu grégeois, furent surpris et égorgés aux yeux de leurs compatriotes. Il fallut alors se diviser et se défendre en même temps et sur les murailles et du côté du port. Les assauts se multiplièrent, et

bientôt les soldats de Byzance ne purent suffire à se défendre contre un ennemi si nombreux, qu'il étendait ses lignes sur un espace de plus d'une lieue. La discorde qui s'était mise entre les divers chefs de Constantinobple, ajoutait ses maux à tous ceux qui les menaçaient. Un chef grec, le duc de Notaras, et le général génois Justiniani s'accusaient tous deux de trahison. L'empereur cherchait à apaiser ces funestes querelles, et ne trouvait dans ses sujets que des ingrats qui le rendaient responsable des malheurs de la patrie. Constantin alors demanda une capitulation, mais Mahomet exigea la reddition de Constantinople, offrant à l'empereur grec la vie sauve à lui et aux siens, et le gouvernement d'une province dans le vaste empire ottoman. Il le menaçait, en cas de refus, de le faire périr lui et tous les Grecs. Constantin accepta la mort (1).

Le 28 mai, Mahomet donna pour le lendemain le signal d'une attaque générale, après avoir promis à ses soldats que la ville serait livrée au pillage, et que les captifs qu'ils pourraient faire, ou les trésors qu'ils pourraient arracher aux vaincus, leur appartiendraient. L'enthousiasme, l'ardeur de Mahomet avaient gagné tous les cœurs. Les imans avaient récité au milieu de l'armée des prières publiques, et les soldats avaient proclamé Mahomet l'envoyé de Dieu. La nuit se passa en préparatifs.

Les chefs grecs, de leur côté, se réunirent dans le palais des Blaquernes, et délibérèrent sur ce qu'il fallait tenter pour le salut de la ville. Constantin chercha à

(1) Ducas raconte cette négociation, Phrantza, la nie et dit que Constantin ne songea jamais à se rendre.

ranimer les courages éteints, en parlant aux uns de leur famille, aux autres de la religion outragée, aux Vénitiens de l'Occident menacé. Son discours fit couler les larmes des yeux des plus fiers guerriers. En les quittant, Constantin leur dit : « A demain le jour de la gloire ! » puis il se rendit à Sainte-Sophie, et là, après avoir communié, il dit quelques paroles au peuple réuni dans la basilique. Ce fut comme des adieux qu'il leur adressait.

Le 29 mai 1453, le soleil apparut radieux et éclaira de ses feux le dernier jour de l'empire. Le lever du soleil servit de signal, et l'assaut fut livré sur tous les points : les vaisseaux attaquèrent les remparts dans le port. Le combat fut terrible, et, pendant deux heures, le succès se balança. Mahomet combattait au milieu de ses janissaires. Au centre de la mêlée, Justiniani, chef des soldats de Gênes, fut atteint d'une flèche, et se fit porter hors du champ de bataille. Les Génois suivirent leur général. Alors les Vénitiens croyant à une défection, abandonnèrent aussi le poste qui leur était confié. Les Ottomans envahirent les remparts et se précipitèrent dans les rues de la ville ; là, les combats recommencèrent, acharnés, furieux. L'empereur, entouré de ses amis les plus fidèles, se précipita au-devant des soldats de Mahomet qui avaient franchi les murs du port. Longtemps il combattit, mais couvert de blessures, il tomba au milieu des Turcs qu'il avait lui-même abbatus (1).

Alors commença le massacre des habitants qui fuyaient dans les temples, cherchant un refuge aux

(1) C'est près de la porte Carsia, aujourd'hui Egri-Capou, que tomba percé de coups Constantin entouré de quelques soldats à peine.

pieds des autels. La ville fut livrée au pillage : les soldats s'abandonnèrent aux plus horribles excès. Les femmes, les vierges furent en butte aux derniers outrages ; les lieux saints furent profanés par d'abominables orgies, presque sur les autels des saints lieux.

Tel fut le sort de la ville de Constantin, de cet empire qui, pendant plusieurs siècles, avait rempli l'univers de sa renommée, de sa gloire et du progrès de sa civilisation. Il tombait au pouvoir d'un peuple que les Grecs traitaient de barbare, et dont ils méprisaient l'ignorance brutale et les aveugles superstitions.

Les bannières chrétiennes avaient flotté pour la dernière fois sur les tours en ruines de Constantinople et ne devaient plus ranimer les espérances des chrétiens de la Palestine. — L'ère des croisades était finie.

XLI

INFLUENCE DES CROISADES SUR LA CIVILISATION DE L'OCCIDENT.

L'empire romain était renversé ; et les peuples libres qui l'avaient soumis à leur domination, se partagèrent le teritoire. C'étaient des volontaires qui marchaient à la suite d'un chef auquel ils s'étaient ibrement offerts, non pour combattre et conquérir pour lui, mais afin de profiter de la victoire ; aussi regardaient-ils le pays conquis comme une terre qui

appartenait à tous, puisque tous avaient prêté leur concours à la conquête. Il est impossible aujourd'hui de déterminer d'après quels principes ils faisaient ce partage, quelle loi ils suivaient pour la division; car il ne reste pas de monuments historiques de ces temps éloignés. Mais il est certain que cette division fit naître un gouvernement inconnu jusqu'alors, qui prit le nom de régime féodal, et qui s'établit avec peu de variation dans toute l'Europe. Cela posé, il nous est facile de remonter à l'origine des premières institutions civiles. Les conquérants durent songer à défendre leurs possessions nouvelles, non-seulement contre les premiers habitants, mais encore contre de nouveaux usurpateurs qui viendraient s'emparer de leurs conquêtes. Ils sentirent alors la nécessité de s'unir, et d'appeler quelques-uns des leurs au partage de leurs droits, afin de s'assurer leur concours en cas d'attaque. Et ce fut ainsi qu'en assignant à tout franc, ou homme libre, une portion du territoire, le chef lui imposa l'obligation de défendre la patrie. Le franc n'était soumis à aucune autre charge que celle du service militaire. Le chef, d'un autre côté, qui avait dirigé la conquête, devait jouir de la plus grande part de terre, en restant le roi de la nation; il disposait à son gré de ce territoire en faveur de ses partisans, à la condition de le défendre et de le suivre au combat. C'était là une institution plutôt militaire que civile.

Mais ce système organisé pour défendre le pays contre les invasions étrangères, favorable aux usurpations, aux guerres intérieures, était vicieux dans tout ce qui tenait à l'ordre et à la paix publique. En effet, les chefs qui recevaient les terres à titre gratuit,

et qui ne devaient en jouir qu'aussi longtemps qu'il plairait au prince, obtinrent d'abord du suzerain que cette possession leur serait abandonnée pendant leur vie ; puis, bientôt, à l'aide de la révolte, et les armes à la main, ils la rendirent héréditaire ; enfin, s'énorgueillissant du succès de leurs entreprises, et entraînés par l'esprit de la féodalité, qui tendait toujours à l'indépendance, ils gagnèrent du terrain sur les prérogatives du monarque, et obtinrent de nouvelles et dangereuses concessions. Ainsi les vassaux s'arrogèrent peu à peu le droit de haute et basse justice, celui de s'armer contre leurs ennemis particuliers, celui de battre monnaie. Il resta alors à peine la trace de la soumission due au chef de la colonie : de là à l'indépendance entière il n'y avait qu'un pas, et ceux-là qui avaient acquis un grand pouvoir, brisèrent le lien qui unissait les grands vassaux à la couronne. L'exemple de cette fatale désorganisation gagna bientôt de proche en proche, et la France se couvrit de donjons, de châteaux-forts qui devinrent le repaire des feudataires révoltés.

Cette anarchie eut de tristes effets sur les progrès de l'esprit humain, et ces temps d'oppressions et de rapines ne favorisèrent pas les arts, les sciences, l'industrie, le commerce, en un mot ce qui constitue la civilisation. Les traces des lumières des Romains y étaient effacées : tout était anéanti, et de cette société romaine si polie, si avancée, il ne restait plus rien que des mots vides de sens pour ces barbares. Les barons, les nobles ne savaient ni lire ni écrire. L'histoire conservée par la tradition n'existait plus, et des coutumes vagues ou féroces avaient remplacé les lois imposées

par les conquérants. L'esprit humain, dégénéré par ce honteux esclavage, engourdi par cette paresse qui ne se réveillait qu'au bruit des armes, tomba dans la plus profonde ignorance ; la religion chrétienne elle-même, dont les préceptes vénérés étaient fixés par l'Évangile, dégénéra en une grossière superstition. Pendant le règne de Charlemagne, un éclair de lumière et de civilisation brilla sur la France, agrandie par ses conquêtes, ennoblie par ses institutions; mais, à la mort de ce grand prince, elle sembla s'éteindre avec le génie qui avait fait de si grandes choses. Les successeurs de Charlemagne, trop faibles pour le fardeau de cette couronne, laissèrent de nouveau envahir le royaume par des seigneurs qui possédaient des fiefs reversibles à la royauté. Le peuple des Francs se divisa alors en autant de peuples qu'il y avait de seigneurs feudataires. La paix publique fut de nouveau troublée par leurs querelles particulières, et par les guerres qu'ils se firent pour étendre des domaines trop resserrés au gré de leur ambition. La féodalité revint, et avec elle tous les maux qu'elle avait engendrés. Ces guerres privées, où le droit de l'épée fut seul consulté, dégénérèrent en brigandages publics, et l'on vit des seigneurs associés pour le vol et le pillage, guetter le voyageur du haut de leur donjon et fondre sur lui, comme le vautour sur sa proie (1). C'est là seulement qu'il faut chercher les causes de cette barbarie, qui effaça les traces de la civilisation, et qui s'étendit sur l'Europe entière. Les arts, les sciences furent oubliés, la terre même, abandonnée à ses propres

(1) Jacques de Vitry. (*Histoire de l'Occident.*)

forces, devint stérile : des broussailles, des marais remplacèrent, dans les champs, la vigne ou la moisson. A tant de maux vint s'en joindre un plus grand encore. l'invasion des barbares. Des pirates danois, norwégiens, se jetèrent sur nos côtes. Les Normands s'emparèrent des plus belles provinces et pillèrent les campagnes. Les musulmans eux-mêmes envahirent le continent de l'Europe. La Syrie, l'Afrique, qu'ils avaient conquises, leur ouvrirent le chemin de l'Espagne, de la France, de l'Italie. La mer fut couverte de leurs corsaires, et le commerce, cause première de la sociabilité, fut interrompu avec les îles de l'Archipel et les rives du Bosphore. Constantinople fut menacée, et l'Occident semblait destiné à devenir la proie des Maures.

Les abus du gouvernement féodal, la corruption des mœurs, les invasions sans cesse menaçantes avaient réduit l'Europe à un tel état au commencement du XIe siècle, qu'arrivée à cette appogée d'abaissement, elle devait ou se réformer ou périr. C'est à cette époque qu'il faut rattacher une série de causes et d'événements qui substitua la paix aux discordes, la civilisation à la barbarie.

Cette époque est celle des croisades; car elles sont la première cause du réveil des peuples. En effet, visiter les lieux vénérés qu'avaient illustrés la vie, la présence, et la mort du fils de Dieu, était un acte de piété, qui, par les dépenses qu'il exigeait, les dangers et les fatigues auxquels il exposait, sembla bientôt un moyen d'expier tous les crimes. Les pèlerinages devinrent plus fréquents et plus dangereux, car les Turcomans, maitres de la Syrie depuis la fin du Xe siècle,

accablaient de toutes sortes d'outrages les pèlerins. De retour dans leurs foyers, ces pieux voyageurs firent de tristes récits de la cruauté des Turcs, et des périls qu'ils avaient courus. Un pauvre ermite, indigné des violences que subissaient les chrétiens dans la ville sainte, fit passer dans l'âme de tout un peuple l'indignation qui l'animait et alluma une guerre de deux siècles entre les nations de l'Orient et de l'Occident (1). Mais est-ce à l'enthousiasme religieux seul qu'il faut attribuer cette ardeur pour les guerres saintes? Nous ne le pensons pas. Les prédicateurs, il est vrai, Pierre l'Ermite, Eustache de Flai, le frère Berthold, saint Bernard, déployèrent une éloquence entraînante et qui subjuguait les esprits et les cœurs. Les souverains pontifes encouragèrent les peuples à affranchir la Terre-Sainte, et de concert avec les rois, ils accordèrent des priviléges spirituels et temporels; mais il est une autre cause encore qui produisit les croisades. Cette cause, c'était l'état de l'Europe : les guerres particulières, les troubles qui agitaient les peuples, une sourde fermentation produite par l'oppression et la tyrannie des seigneurs, amenèrent ce besoin de mouvement, de liberté qui agita les esprits. Les causes des croisades peuvent se résumer à trois principales : le zèle des prédications, la disposition des esprits, la grandeur et l'importance des privilèges qu'on accorda à ceux qui pren-

(1) L'esprit religieux n'a rien gagné à ces guerres de la Palestine. A la foi calme et pure des premiers chrétiens succéda une exaltation fanatique, qui frappa d'anathème musulmans, juifs et même chrétiens hérétiques. L'on crut servir Dieu, en vouant au meurtre tout ce qui n'était pas de la religion du Christ, qui avait dit : aimez-vous les uns les autres et votre prochain comme vous-même.

draient la croix. Tels sont les ressorts de cette force qui lança sur l'Asie vassaux, barons, seigneurs, suzerains, femmes, enfants, prêtres : tous s'élancèrent dans une entreprise dangereuse, mais dont les périls s'effaçaient devant le mérite qu'il y avait à l'entreprendre, devant les espérances de liberté et les indulgences qui y étaient attachées.

Ce fut en France, nous l'avons dit déjà, que l'idée des croisades fut conçue. Ce fut le pays qui y envoya les premiers soldats, et qui y prit la part la plus active; une entreprise si hardie ne pouvait manquer d'enflammer le courage et l'enthousiasme d'un peuple comme les Français. Aussi était-il bien naturel que les sceptres de Jérusalem et de Constantinople appartinssent à un prince de cette nation.

Ces expéditions, et c'est là que nous voulions en venir, qui, après avoir coûté des sommes immenses et environ six millions d'hommes, ne nous ont rien laissé, qu'un souvenir éclatant de la piété de nos pères, produisirent cependant des résultats heureux qu'on ne pouvait ni espérer ni prévoir.

L'influence des croisades se fit d'abord sentir sur la liberté civile. Car, chez un peuple conquérant, il y avait, comme nous l'avons dit en commençant, des serfs ou main-mortables qui vivaient sous la puissance d'un maître, et qui ne pouvaient s'en affranchir que par des lettres de manumission, ou par l'abandon de la terre dont la possession par le seigneur constituait la servitude. Les serfs s'affranchirent, en renonçant à la glèbe, pour se croiser et marcher à la guerre sainte; de plus, les croisés étaient des soldats de Dieu, jouissant de priviléges, et le principal était d'af-

franchir celui qui entrait dans cette milice. Les croisades eurent donc aussi une influence sur les servitudes inhérentes à la personne. Les barons firent de vains efforts pour empêcher les serfs d'abandonner leurs terres; mais que pouvaient-ils contre cet enthousiasme qui entraînait à la défense de leur religion les soldats excités au combat par les papes, les conciles! L'assemblée du Mans décida que les paysans qui prendraient la croix devraient payer le dixième à leur seigneur : par ce moyen on consacrait leur titre de franc ou homme libre, et de soldat du Christ. Il en fut de même pour les serfs des biens des églises, qui, suivant les canons, étaient inaliénables; et ce fut pour eux le seul moyen de sortir de l'esclavage. L'affranchissement avait encore lieu par prescription. Beaucoup de serfs trouvant dans la croisade un moyen d'échapper à la servitude, en s'éloignant du lieu qui les y enchaînait, gagnèrent les villes libres qui communiquaient la franchise à tous ceux qui se jetaient dans leur sein (1).

D'un autre côté, les nobles qui marchaient à la guerre sainte avaient besoin de sommes énormes pour subvenir aux frais que nécessitaient ces expéditions lointaines, et aussi pour étaler leur faste à la tête de leurs vassaux. Pour se procurer ces sommes indispensables, ils vendaient leurs terres : dans l'espoir chimérique de fonder en Asie de nouveaux éta-

(1) Si la noblesse perdit en richesses, en puissance, elle conquit une illustration qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. C'est en effet pendant les Croisades que furent créées les armoiries, elles étaient devenues nécessaires aux barons pour être reconnus de leurs vassaux dans la mêlée, et depuis elles ont été conservées d'âge en âge dans les familles, comme un témoignage de la bravoure d'un ancêtre.

blissements ou des royaumes, ils abandonnaient terres et châteaux à vil prix. Nous avons vu que la première croisade se fit sans le concours d'aucun roi de l'Europe, et ce fut un habile politique qui leur inspira l'idée d'éloigner ces ennemis intérieurs de leur puissance, et de réunir à leurs domaines des terres considérables qu'ils obtinrent à peu de frais. Plusieurs grands barons moururent dans les combats sans laisser d'héritiers; leurs héritages revinrent de droit au seigneur suzerain. Cet accroissement de la puissance royale eut deux résultats bien distincts : d'abaisser l'autorité des barons et de l'aristocratie, et d'augmenter les droits et les prérogatives de la royauté.

Il est dès longtemps reconnu comme une vérité historique, que l'affranchissement des communes favorisa les progrés de la civilisation : les villes se formèrent en corporations, en communautés politiques qui obtinrent le privilége d'une juridiction municipale. Ces associations de bourgeois multipliérent les priviléges d'où naquit la liberté des communes. Selon nous, c'est là ce qui contribua le plus à répandre en Europe les principes d'un gouvernement uniforme, régulier. L'institution des communes pendant les croisades, fut, à son origine, un droit royal et dont les monarques de France usèrent dans les villes de leur mouvance; ce fut un puissant moyen pour eux d'augmenter leur autorité, en se créant des partisans parmi les bourgeois des villes soumises à leurs feudataires, tout en sapant le pouvoir des barons. La fureur de vendre, d'engager ses biens fut même un auxiliaire puissant, car les seigneurs offrirent aussi des priviléges, des franchises en échange d'un peu d'or. L'u-

surpation même, si facile en l'absence des seigneurs, se mêla à ces concessions de priviléges, lorsque les vassaux ne furent pas assez riches pour les acheter, ou les barons assez généreux pour les octroyer gratuitement. D'autres, pour rentrer dans les sommes immenses qu'ils avaient jetées dans les croisades, vendirent des chartes de liberté (1), bien que cela fût hostile à leurs principes politiques et à leur puissance future. En deux siècles, tous les bourgs de la France furent affranchis et constitués en communautés indépendantes. L'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, l'Écosse adoptèrent ce système et fondèrent la liberté.

L'Italie imita bientôt la France: dès qu'elle eut tourné ses vues vers le commerce et deviné les avantages qu'elle pouvait en retirer, l'Italie chercha à secouer le joug de ses oppresseurs, qui entravaient le commerce par des règlements injustes ou par des exactions plus injustes encore. Les villes d'Italie songèrent alors à établir un gouvernement qui assurât le libre exercice des arts et de l'industrie. C'est encore aux croisades que l'on doit ces heureuses innovations; car la source nouvelle de richesses qu'elles développèrent fit naître un si grand besoin de liberté, qu'à la fin de la première guerre sainte, presque toutes les villes d'Italie avaient acheté de leurs suzerains, les empereurs d'Allemagne, des droits et des priviléges.

Un autre bienfait du départ des seigneurs pour la guerre sainte, fut le rétablissement de la paix publique. Rien n'avait pu éteindre les guerres privées, ni la puis-

(1) Albert, le pieux, comte de Vermandois, accorda à Saint-Quentin, en 988, des chartes de liberté. C'est la première qui ait été faite en France.

sance ecclésiastique, ni la puissance royale; car ni l'une ni l'autre n'avait assez de force et d'énergie pour vaincre un des vices de la constitution féodale. Après de vains efforts on tourna cette force qui ne demandait qu'à s'épandre contre des ennemis extérieurs et lointains. Les historiens de cette époque expriment tous cette pensée, et Foucher de Chartres raconte ainsi les causes qui poussèrent Urbain à proclamer la croisade au concile de Clermont.

« Le pape Urbain voyant la chrétienté s'éloigner de » la terre, et les seigneurs se livrer de sanglants et » continuels combats, voyant la paix bannie, les cam» pagnes ravagées par tous les partis d'Occident, les » prisonniers jetés dans de sombres cachots, mis à » rançon et exposés aux injures de la faim, de la soif, » du chaud, du froid, voyant la religion profanée, les » monastères incendiés, les lois divines et humaines » méprisées, vint en France, et engagea les Français » à mettre un frein à leurs querelles, et à marcher » à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ (1). »

Ce fut surtout en France que la tranquillité publique se consolida; la *trève de Dieu* se renouvela à l'occasion des croisades. Créée d'abord en faveur des églises et des monastères, et applicable seulement aux jours de fête et à quelques jours de la semaine, elle devint perpétuelle et s'appliqua à toute espèce de personnes. Nous devons à Saint-Louis de sages lois qui terminaient à jamais les guerres privées, sans danger pour la paix de la patrie, et sans entacher l'honneur des deux adversaires. C'est la loi des *Asseurements*.

(1) Fulcherius carnutensis in historiâ hierosolymitanâ.

La paix était revenue, la liberté commençait à naître, et ces deux bienfaits d'une civilisation nouvelle, produisirent un changement si heureux sur tous les membres de la communauté, qu'on vit les esprits sortir de cet état de torpeur et d'inaction, auquel l'oppression les avait asservis. Les lois reprirent leur empire, l'industrie se ranima, le commerce s'étendit : un moine, du nom de Ipnérius, avait au commencement du XII[e] siècle, enseigné à Cologne le code de Justinien. Mais cette science nouvelle n'avait pas pénétre en France ; car, par un serment sur l'Évangile, les écoliers de Cologne s'engageaient à ne pas enseigner les lois romaines hors de leur ville. Ce ne fut quatre-vingts ans plus tard que l'empire de Constantinople vit un Français monter sur le trône, et mettre en lumière la loi romaine : ce fut là encore un des bienfaits des croisades.

Revenons pour un instant à l'affranchissement des communes. Comment se forma l'établissement des communes? c'est là un point fort obscur de notre histoire ; mais les auteurs s'accordent à penser que c'est au commerce que le moyen-âge fut redevable de cette noble institution : des villes du nord qui s'étaient enrichies par l'industrie des laines, des serges, des toiles et des tapisseries, voulurent jouir des biens qu'elles avaient acquis et réclamèrent leur liberté. La commune était un pacte d'amitié, de concorde et de paix (1), par lequel les habitants des villes se juraient de s'aider, de se secourir comme des frères; les droits qu'ils avaient demandés et obtenus à grand'peine, se résumaient à trois principaux. Ce fut d'abord de veiller à la

(1) Les chartes des communes portent souvent le titre d'*amicitia* ou *institutio pacis*.

sûreté de leurs villes, que les seigneurs abandonnaient; en second lieu, les bourgeois obtinrent d'être jugés par leurs pairs, c'est-à-dire, de participer aux fonctions de la justice féodale, que la partialité et l'ignorance des juges avaient rendue si redoutable. Enfin, ils voulurent disposer d'une fortune due à leur industrie, et voir alléger les impôts, en les soumettant à une taxe régulière.

Ce furent trois concessions difficiles à obtenir; aussi de nombreux désordres précédèrent et suivirent l'affranchissement des communes. Cambrai, qui la première réclama contre le clergé son indépendance, lutta pendant plus d'un siècle, avant de jouir des franchises de la commune; des émeutes ensanglantèrent les cités, des meurtres teignirent de sang les marches des autels; et un bourg de France, Vezelay, vit dans son sein une guerre acharnée entre les moines et les bourgeois: les évêques, les seigneurs, le pape, le roi de France intervinrent, et cependant la ville qui proclamait sa liberté, fut asservie.

Les croisades eurent une grande influence sur l'affranchissement des communes; car les nobles, partant pour la Palestine, emmenant avec eux tous les hommes d'armes, laissaient l'autorité à ceux qui restaient ainsi que le droit de veiller à la police et à la sûreté de leurs domaines; ceux qui demeuraient se faisaient aimer par leur justice et devenaient seigneurs à leur tour. Ce fut ainsi que s'affaiblirent les ressorts du gouvernement féodal; les rois de France laissèrent s'établir ces possessions illégales, et Philippe-Auguste, violant le principe, *que nul ne pouvait tenir terre s'il n'était noble*, accorda la noblesse à tout individu investi d'un

fief; les rois favorisèrent l'indépendance des communes, et en reconnaissance, celles-ci offrirent aux rois leur secours, en hommes et en argent. Saint-Louis monta sur le trône, et, secondé par l'élan de la nation, il créa des règlements salutaires, et fit prendre à la France une face nouvelle. La chevalerie, les ordres religieux, militaires rendirent aussi de grands services à la société du moyen-âge; et pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur leur histoire. Les Hospitaliers de Saint-Jean, soit à Rhodes, soit du haut des roches ardues de Malte, protégèrent le commerce et la navigation contre les pirates turcs et algériens, qui infestaient la Méditerranée. Pendant plus d'un siècle, ils arrêtèrent les envahissements des Turcs en Italie; les ordres militaires de l'Espagne, les chevaliers de Saint-Jacques et de Calatrava, institués à l'instar des chevaliers de Saint-Jean, contribuèrent à chasser des Espagnes et du Portugal, ces Maures qui voulaient ruiner la civilisation, et ramener aux temps de la barbarie. Les Teutoniques furent appelés en Prusse, d'où ils chassèrent les idolâtres.

L'influence des croisades sur le commerce, est un fait tellement reconnu, que quelques mots suffiront, je l'espère, pour le prouver. Le commerce, depuis des siècles, enrichissait les villes de l'Égypte et de la Grèce; lorsqu'elles tombèrent au pouvoir des croisés, ils s'emparèrent de cette source de richesses, et l'industrie prit une face nouvelle. Les Francs cherchèrent la route des Indes, dont Constantinople avait été si longtemps le dépôt; la boussole, qui fut découverte à peu près à cette époque, par des pilotes levantins rendit la navigation plus audacieuse, et facilita les com-

munications entre les divers peuples de l'Europe et de l'Asie. Les croisades frayèrent un chemin aux grandes découvertes qui, à leur tour, changèrent la direction du commerce et de l'industrie en développant ses ressources et en imprimant aux transactions une activité inconnue jusqu'alors.

Les peuples, à la suite des conquêtes, prirent en s'enrichissant le goût du faste, et ce luxe, quoique sans goût encore, eut pour résultat de polir les mœurs incultes des nations; on commença à aimer les pierreries, les soies, les parfums, les belles armes. L'ornementation intérieure des palais gagna à ces victoires des chrétiens, le goût du commerce s'étendit et avec lui le besoin de la liberté; Gênes, Pise, Florence, Venise s'enrichirent par les croisades dans un commerce immense, qui bientôt s'étendit sur tout l'Occident (1). Les Italiens fondèrent des colonies marchandes dans la Syrie, la Palestine; et, dans toutes les villes maritimes que les croisés conquirent, ils établirent des comptoirs et des marchés. La ruine de Venise date du jour où le sultan Sélim reconquit l'Égypte sur les chrétiens; lors de la prise de Constantinople, par les croisés, ils se partagèrent la Grèce; le doge Dandolo se fit adjuger une partie de la capitale, et les plus belles îles de l'Archipel. Ces pays si riches, par les productions de leur territoire, furent une source d'immense fortune pour les Vénitiens.

Tout le commerce était alors aux mains des Italiens,

(1) L'agriculture s'enrichit de productions inconnues; le mûrier, le ver à soie viennent d'Asie. Le maïs, la canne à sucre, la cerise, d'autres fruits furent importés en Europe et servirent d'alimens délicieux au pauvre comme au riche.

que l'on désignait au moyen-âge, sous le nom de Lombards; actifs, ardents, audacieux, ils couvrirent les mers de l'Archipel de leurs vaisseaux et perfectionnèrent la navigation. Venise surpassa toutes les villes par l'éclat de sa gloire, et un pape donna à son doge cet anneau nuptial, emblème de leur puissance sur la mer. Marseille, ville française, d'origine phénicienne, et formée d'une colonie de marchands, s'illustra aussi par son commerce pendant les croisades; plusieurs chartes des rois de Jérusalem lui accordèrent des comptoirs et des priviléges dans les villes de leur territoire. Les Norwégiens, les Danois, les Flamands, les Hollandais imitèrent cet exemple, mais leur commerce consista plutôt à apporter des secours aux croisés, qu'à trafiquer des marchandises de l'Orient. Leurs flottes suivaient les armées, vendant des approvisionnements et des armes; les petits vaisseaux remontaient les fleuves et portaient dans les camps l'abondance et la prospérité.

Ce fut encore sous les croisades que fut créée la marine française : Philippe-Auguste, qui n'était allé en Orient que pour entrainer, par son exemple, un ennemi redoutable, Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, forma à son retour de la Syrie, une flotte pour défendre désormais les côtes de la France, soit contre les pirates, soit contre les descentes d'un rival dangereux.

Pour nous résumer, en un mot, le commerce et la civilisation se prêtèrent dans leur progrès un mutuel appui, et l'on vit les mœurs devenir plus douces, plus policées dans les lieux où le commerce avait apporté le luxe et l'abondance.

L'industrie se développa aussi, grâce aux croisades, mais l'obscurité des temps, et le manque de renseignements arrêtent en grande partie les recherches intéressantes, que l'on pourrait faire à ce sujet; tout ce qu'on peut savoir, c'est que nous sommes redevables aux croisades, des manufactures de soierie, des verreries et de mille autres objets de luxe inconnus jusqu'alors en Occident; les Grecs apprirent aux Italiens à fabriquer les étoffes de soie, et l'ordre monastique des Humiliés inventa plus tard les draps d'or et d'argent. Les manufactures de la Syrie, où l'on tissait des étoffes de poil de chameau, perfectionnèrent les établissements européens, où l'on travaillait la laine.

Les croisés rapportèrent de la Palestine l'usage des moulins à vent, découverts dans l'Asie-Mineure, et l'emploi du papier inventé par les Grecs; ils empruntèrent aux Arabes l'art de tremper les armes, de damasquiner les cuirasses, de ciseler l'or et l'argent, d'enchâsser les pierreries dans de riches montures. Ce fut aussi à Constantinople que les chrétiens prirent quelques teintures des beaux-arts qu'ils rapportèrent dans leur pays. Constantinople possédait les chefs-d'œuvre de l'art antique : à la prise de cette ville, les statues de Phidias, de Dipœnus, de Praxitèle furent fondues par les croisés, pour être converties en monnaie, et c'est à peine si les Vénitiens plus éclairés purent sauver quelques-uns de ces merveilleux modèles. Les fameux chevaux de Corinthe furent enlevés par eux, pour servir de trophée dans leur capitale.

Presque tous les beaux monuments de notre archi-

tecture gothique doivent le jour à cette communication avec les Grecs, et à l'admiration qui saisit les Occidentaux, à la vue des églises, des palais de Byzance. Les chrétiens imitèrent ces beaux ouvrages, et apportèrent en Europe l'architecture sarrasine qui atteignit son plus haut degré de perfection. Alors s'élevèrent ces merveilleux ouvrages qui font aujourd'hui l'admiration des peuples. Saint-Marc fut construit sur les dessins et sous les yeux d'un architecte grec. Un Allemand éleva la tour de Strasbourg aux dentelures si fines, aux proportions si sveltes et si gigantesques. La cathédrale d'Amiens, la Sainte-Chapelle, datent de cette belle époque de l'architecture : la sculpture, la peinture commencèrent à fleurir. On prit goût à imiter les travaux des peintres de Constantinople. Les guerriers de la première croisade, leurs combats, leurs victoires furent retracés sur les vitraux des cathédrales et des abbayes. On peut donc assurer hardiment que les croisades apportèrent en Occident le goût des beaux-arts, des sciences : telles que les mathématiques, l'astronomie, la géographie (1), l'histoire, la médecine, l'architecture.

Les Occidentaux n'avaient avant les croisades aucune notion des sciences naturelles et des sciences exactes. Ce fut des Grecs et des Arabes qu'ils en reçurent les premières leçons. L'esprit des Arabes porté à l'étude, à la réflexion, s'était dès longtemps dirigé vers ces sciences; ils étudièrent les secrets de la nature et trouvèrent l'art de distinguer les maladies

(1) La géographie du pèlerin, dit Sismondi, est la connaissance qui a le plus ouvert l'esprit des peuples, et qui a fait faire le plus de progrès à leur intelligence.

et de les guérir. Les Arabes découvrirent la marche des astres; leurs médecins, leurs chimistes, leurs astronomes furent renommés dans le monde entier. De l'Égypte, leur science passa dans toute l'Europe. Salerne était le rendez-vous des savants de tous les pays; et c'est de ce foyer de lumières que sortent les hommes illustres qui vont dans toute l'Europe enseigner le droit, la médecine, la physique, la chimie, la botanique, la pharmacie, les mathématiques, la géographie, l'astronomie et l'histoire. Les langues mêmes se perfectionnèrent, car les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Français réunis et obligés de communiquer et de converser ensemble, durent beaucoup s'emprunter, et les langues s'enrichirent même par ces confusions.

Tels ont été les heureux résultats des croisades; elles furent nécessaires au progrès qui est la loi des sociétés humaines et l'une des causes premières de la civilisation; ces guerres qui coutèrent tant de sang, donnèrent l'essor à la liberté naissante, à la rénovation sociale des peuples. En face de résultats si féconds, reconnaissons la main de Dieu.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Première Croisade.

Deuxième Croisade.

Troisième Croisade.

Quatrième Croisade.

Cinquième Croisade.

Sixième Croisade.

Septième Croisade.

Huitième Croisade.

FIN DE LA TABLE.

Coulommiers. — Typographie A. MOUSSIN



BIBLIOTHEQUE DES LYCEES ET COLLÉGES

CLASSIQUES FRANÇAIS. — HISTOIRE. — VOYAGES.

Avec approbation et sous le patronage de NN. SS. les Archevêques et Évêques de Paris, Rouen, Quimper, Rennes et Saint-Brieuc.

Format in-8°.

Magnifiques volumes de 400 pages, ornés de gravures.

16 VOLUMES DANS LA COLLECTION.

Bossuet. — De Barante. Oraisons funèbres avec les meilleures notes des commentateurs (De Bausset, Maury, De Vauxcelles, M. de Calonne), les notices extraites par l'abbé Caron, précédées d'une notice sur Bossuet, par M. le baron de Barante, de l'Académie française. 1 fort beau vol.

Corneille. — CHEFS-D'ŒUVRE : *Le Cid*, — *Horace*, — *Cinna*, — *Polyeucte*, — *Pompée*, — nouvelle édition; précédés de la vie de Corneille, par Fontenelle, ainsi que des suppléments. 1 très-fort vol.

Enfants de Mérovée (les), Récits du ve au viie siècle, par Eugène Nyon. 1 vol.

Fauteuils illustres (les), ou Études sur les principaux membres de l'Académie française, par Mme d'Altenheym (Gabrielle Soumet). 1 beau volume, orné de 4 jolis portraits sur papier de Chine, dessinés par Llanta.

Fils du gouverneur (le) ou *le Siége de Villeneuve-d'Agen sous Henri III*, par Eugène Nyon. 1 vol. orné de 4 gravures.

Français en Écosse (le), ou le Page de Jacques V, par E. Nyon. 1 volume.

Grèce ancienne et moderne (la), depuis les temps primitifs jusqu'au règne du roi Othon, actuellement régnant, par B. de La Ferrière. 1 volume.

Histoire de la Conquête d'Angleterre par les Normands, d'après A. Thierry, ouvrage dédié à la jeunesse des deux sexes, par M. Devilliers, professeur d'histoire. 1 volume.

Hommes et faits, depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, par C. de Lespan.

Illustres Chevaliers (les), ou Aventures héroïques des grands capitaines, par M. Todière, professeur d'histoire au Lycée impérial de Dijon. 1 volume

Isabelle d'Angoulême, reine d'Angleterre, par Mme de Saint-Surin. 1 vol.

Montesquieu. — Villemain. Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence, précédées de l'éloge de Montesquieu, par M. Villemain, membre de l'Institut, secrétaire de l'Académie française, suivies du Dialogue de Sylla et d'Eucrate et de Lysimaque. Nouvelle édition collationnée sur celle qui a été publiée par M. Lefèvre, en 1824. 1 fort beau volume.

Petite Histoire universelle à l'usage des écoles et des familles, par Peter Parley. 1 vol.

Portugais d'Amérique (les), ou un épisode de la guerre du Brésil en 1635, ouvrage où l'on a réuni, à la peinture fidèle des mœurs des Brésiliens, les traits les plus remarquables de l'histoire de cette colonie portugaise, par Mme Julie Delafaye-Bréhier. 1 vol.

Quatre Siècles littéraires (les), Récits de l'histoire de la littérature sous Périclès, Auguste Léon X et Louis XIV, enrichis de fragments des Chefs-d'Œuvre classiques, par Mme d'Altenheym (Gabrielle Soumet), orné d'un portrait. 1 vol.

Veillées de Voyages (les), par le vicomte Walsh. 1 vol.

Voyages en Europe et en Asie pendant les années 1840, 1842, par Ch. Malo.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.





